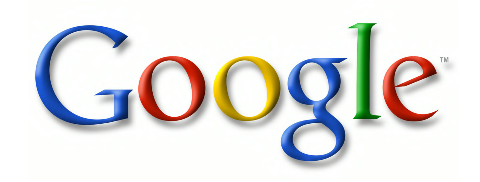
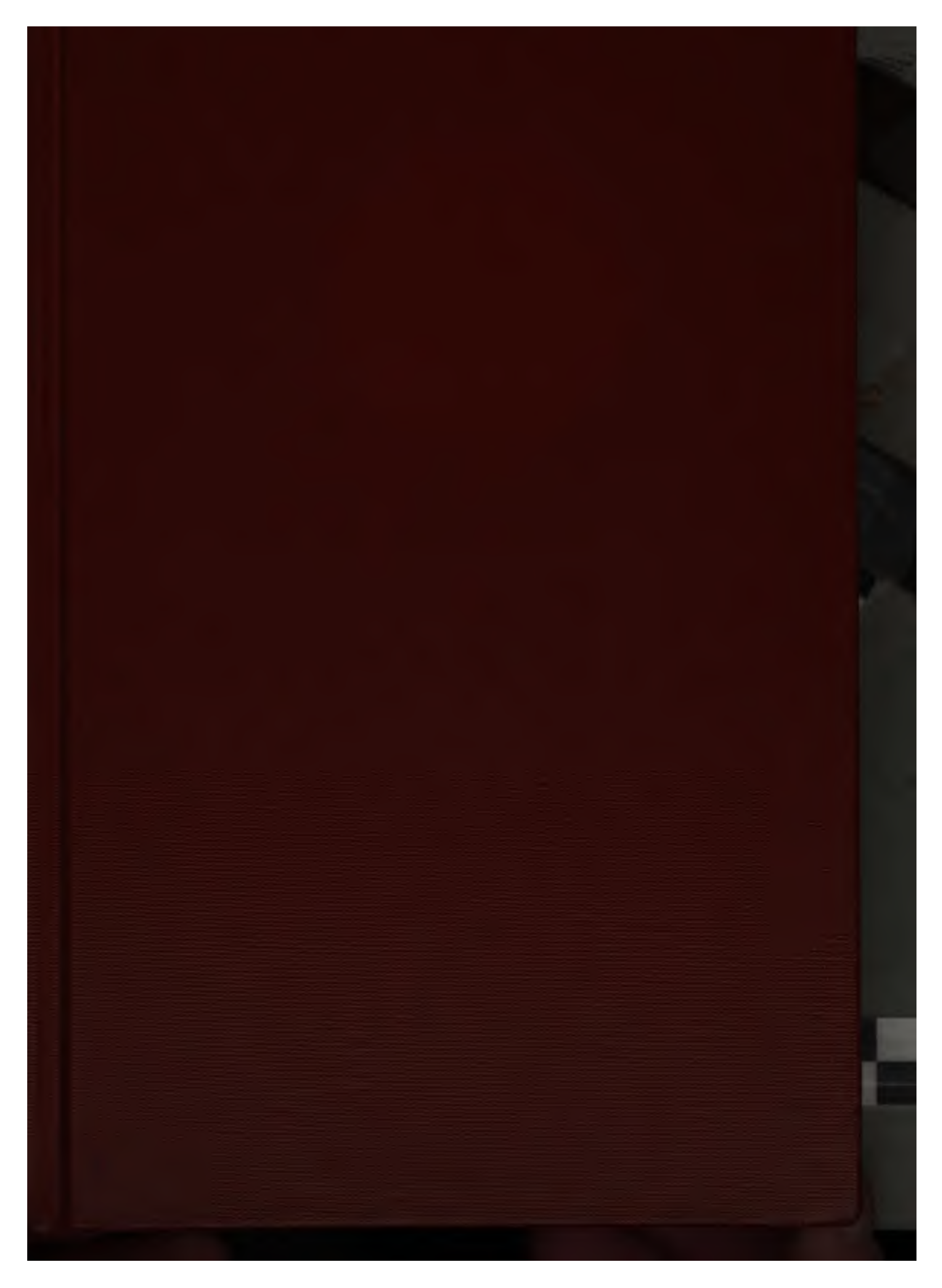






LA RUSSIE

IMPRESSIONS — PORTRAITS — PAYSAGES

TIRAGE DE GRAND LUXE

A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE,

SAVOIR :

Nos 1 à 35. — 35 exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon, avec une quadruple suite des eaux-fortes hors texte.

— 36 à 75. — 40 exemplaires sur papier de Chine extra-fort, avec une quadruple suite des eaux-fortes hors texte.

— 76 à 100. — 25 exemplaires sur papier vélin mécanique, avec une quadruple suite des eaux-fortes hors texte.

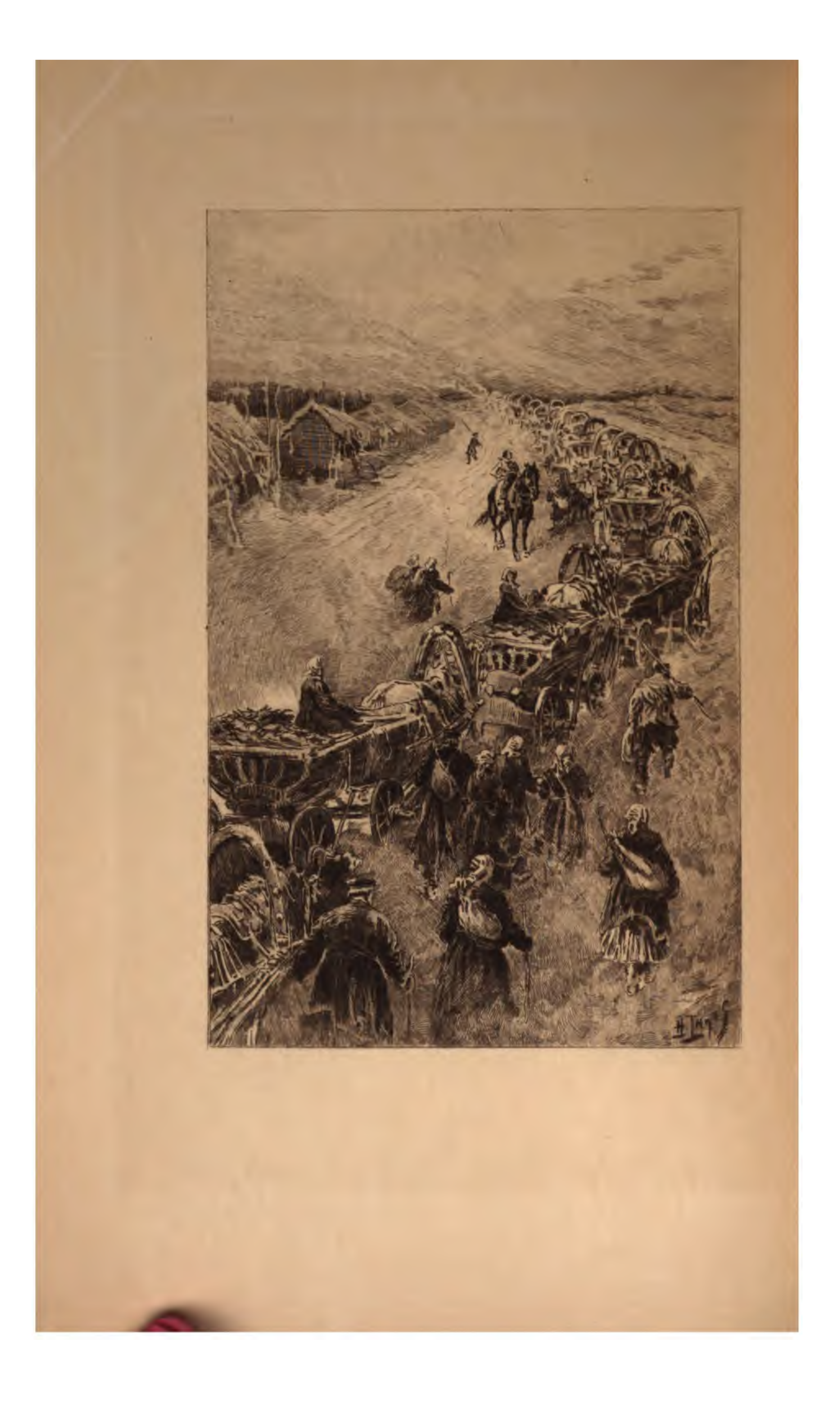
No 7

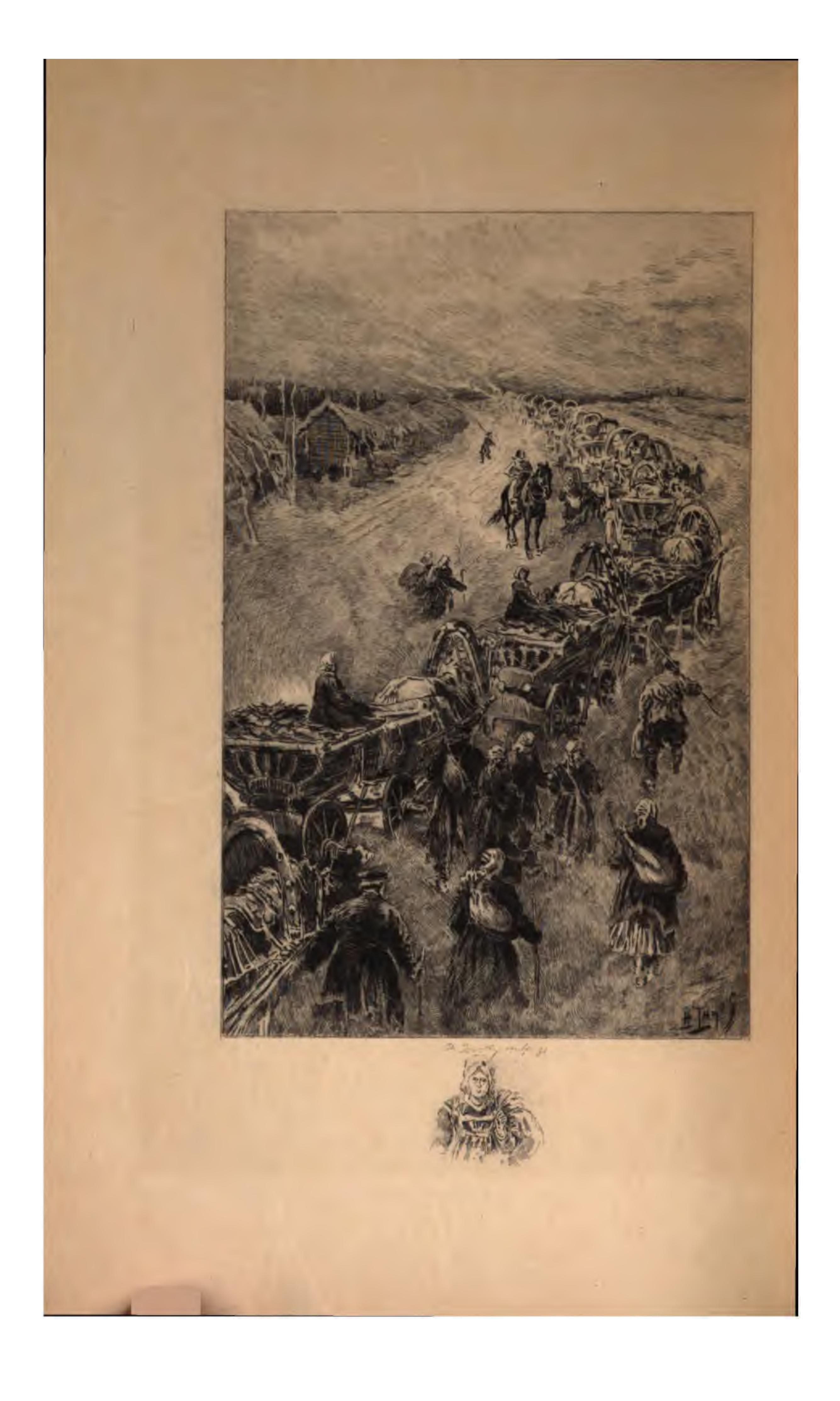
22985. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

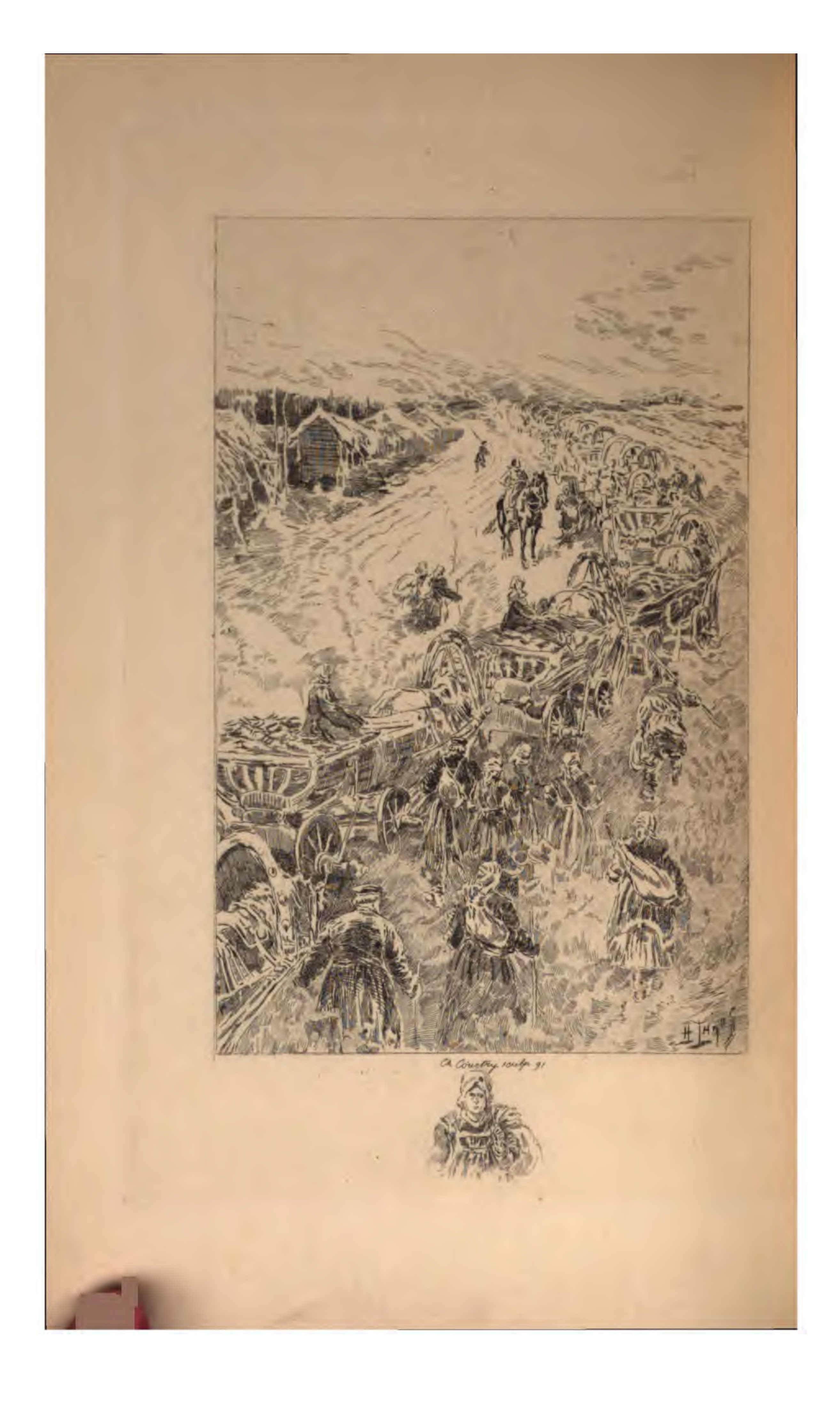


Henri Lanos inv. Ch.Courtry sc.

EMILE TESTARD ÉDITEUR
Imp. Chardon-Wittmann






Ch. Courtry sculp. 91

Paul ARMAND SILVESTRE

LA RUSSIE

IMPRESSIONS — PORTRAITS — PAYSAGES

ILLUSTRATIONS

DE

HENRI LANOS



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ÉDITION NATIONALE

EMILE TESTARD EDITEUR

18, RUE DE CONDÉ, 18

1892

DK26



I

SUR LE RHIN

Partis de Paris à huit heures du matin, dans l'après-midi seulement, la double visite des douanes belge et allemande nous avait instruits que nous étions à l'étranger, la première nous laissant encore quelques heures l'illusion de la France, dans un pays ami où notre langue est parlée, la seconde nous jetant dans la brusque réalité de l'exil. De grands hommes jaunes aux barbes triangulaires, raides comme des soldats au port d'armes, mâchant des mots sans euphonie, et qui sortent de leurs dents voraces comme d'un hachoir, circulent aux portières avec une bienveillance douteuse et une curiosité certaine dans leurs yeux gris ou bleus. Cette impression nous est à tous affreusement douloureuse. Nous allons fouler une terre qui volontiers nous ferait pousser des épines sous les pieds.

Le paysage qui s'était un instant vallonné, couvert de verdures

profondes et mouillé de belles eaux courantes aux échancrures de la Flandre, avait repris une monotonie où s'enfonçait, silencieuse, la mélancolie de nos réflexions. Comme il faut être juste, j'avouerai que le confort des gares que nous traversions aux stations me frappa et me parut absolument supérieur à celui des nôtres.

En général, des constructions en brique et en fer, d'un goût architectural peu varié, sentant la caserne, mais abritant des salles spacieuses et des buffets d'un aménagement commode. Je donnerai même un souvenir furtif à une boisson nommée *Métring*, faite de vin du Rhin, de citron, dans laquelle flotte une herbe aromatique ayant l'aspect serpentin de l'estragon, et que je regrettai infiniment de ne plus retrouver dans mon voyage.

A Aix-la-Chapelle nous descendîmes du train. *Acquis prima Galliæ sedes*, lisons-nous sur la muraille de l'Hôtel de Ville. Tout nous y parle d'un Charlemagne absolument Teuton. Très disparate, et restaurée dans un sentiment barbare qui prouve que le goût ne marche pas, chez tous les peuples, du même pas que les siècles, la cathédrale vaut surtout par une partie byzantine du VIIIe siècle, et par une salle circulaire très haute, aux piliers rongés par le temps qui en vermicula la pierre, avec un dôme très élevé à l'intérieur duquel pend un lustre de cuivre, d'un caractère étrange, semblant une large araignée aux pattes ouvertes, « l'Araignée Allemande », et qui fut donné par Frédéric Barberousse. Les mosaïques de cette coupole, également curieuses, sont aussi du XIIe siècle. A citer encore dans le chœur, une chaire sculptée sur ivoire, avec des feuilles d'or battu et des pierreries, celles-ci comme plantées plus avant dans les déchirures du métal qui, par place, se soulève et s'enroule sur lui-même comme le font les feuilles mortes.

Autres reliques glorieuses : le fauteuil de marbre trouvé dans le

tombeau de Charlemagne et où s'assirent, tour à tour, les Empereurs couronnés; dans une armoire le sarcophage dans lequel reposait autrefois celui qui avait été le maître du monde, magnifique cercueil en marbre de Paros dont la destination première avait été tout autre, sans doute, puisqu'on y voit sculpté en bas-relief l'enlèvement de Proserpine ; des objets de vénération purement religieux, comme un jupon de laine ayant appartenu à la Vierge Marie, les premiers langes de l'Enfant-Dieu, le drap que Jésus portait autour des reins sur le Calvaire et le mouchoir dont la tête de Jean avait été enveloppée pendant le crucifiement, autant de dons faits à Charlemagne par Jean, patriarche de Jérusalem et par Haroun al Raschild.

Aix-la-Chapelle a, nous dit-on, beaucoup perdu à la dernière guerre. Les touristes français du Nord y venaient volontiers dépenser leur argent. Au regret que les commerçants en expriment volontiers se mêle un étonnement dont nous-mêmes sommes surpris. Dans le territoire éloigné de Berlin, les Allemands ont volontiers l'inconscience de nos rancunes. Ils font allusion à nos défaites avec une pointe de pitié qui voudrait être de la sympathie et qui nous est particulièrement offensante. « Je ne vous ai pas permis de nous plaindre », dit l'un de nous à un de ces consolateurs bénévoles. Et c'était vraiment notre sentiment, à tous, qu'il exprimait.

De la vieille cité de Charlemagne, on entendrait presque le Rhin frémir, cherchant en vain, comme un chien son maître, et pour la lécher, la blessure encore ouverte et saignante, à notre frontière déchirée. Tous nos souvenirs de gloire y dorment dans la poussière foulée par le pied de l'étranger et l'écho n'a pas encore oublié les cris de joie qui y saluèrent, en 1668, le traité qui faisait les Flandres françaises.

Après ces trois heures d'arrêt dans la cité toute pleine des souvenirs d'un empereur germain derrière lequel s'efface notre

radieux « empereur à la barbe fleurie », nous avions été coucher à Cologne où fut vraiment notre premier réveil sur la terre allemande. Un réveil ensoleillé dans une cité coquette et luxueuse, au pied de la cathédrale dont les splendeurs gothiques ne nous font pas oublier celle de Bourges, à deux pas du pont dont chaque bout est gardé par une statue équestre de Guillaume et sous lequel le Rhin court majestueux.

Devant ce spectacle grandiose, dans un air tout baigné de lumière, tout imprégné d'aromes printaniers, un bien-être béat nous verse un moment l'oubli de la patrie. Je ne sais quoi de bucolique imbécilement nous descend dans l'âme que berce, comme un bruit de pipeaux lointains, une musique de bacchanale, sourdement rythmée. Nous écoutons et nous nous regardons, nous sentant pâles. Ce sont les fifres et les petits tambours prussiens qui sonnent joyeusement. Nous ne les avions pas entendus depuis la guerre et dans un océan furieux d'amertume se noie notre coupable gaieté. Le régiment va passer. Reculer pour ne pas le voir? Ce semblant de fuite nous révolte et nous demeurons, résignés à voir en face.

Maintenant les fifres déchirent nos oreilles et les tambours nous battent sur le cœur. Derrière les officiers aux barbes blondes, quelques-uns avec les moustaches tirées à la française, d'allure réellement martiale, les hommes marchent, et leurs pantalons blancs s'ouvrent en X d'une régularité parfaite, d'un parallélisme mathématique, avec une passivité extraordinaire dans les yeux bleus et, sur le front, l'abrutissement sublime de la discipline. Ces hommes sont de vrais soldats et ils aiment leur patrie. Ils descendent de vaincus et ils n'ont pas oublié. Ils nous sont un exemple en même temps qu'un objet de haine loyale. Ce sont des ennemis, mais qui doivent nous être un sujet de fierté pour l'effort dont nous leur semblons dignes. Ils ne portent au cœur ni la fourberie italienne ni le mercantilisme anglais. Ils sont

franchement nos ennemis, à l'air même dont ils nous regardent en passant. Soit! c'est un *sursum corda* qui nous doit monter dans l'âme devant cette force consciente et dont la fausse sérénité nous défie. Beaucoup de gloire sera à ceux qui vaincront de tels vainqueurs. Celle-ci doit mûrir dans le recueillement et non dans le mépris.

Après une visite rapide au Musée qui possède une *Vierge* de Rubens, un Albert Dürer, quelques Cranach, de beaux portraits de Rigaud et de Mignard, mais dont le seul tableau moderne supportable est un Roybet, nous avons fui les fifres et les tambours prussiens sur le pont du long bateau qui remonte le Rhin entre deux rives hérissées de ruines. Ce ne sont, de part et d'autre, que tours féodales démantelées et dominant les crêtes, que vieux débris où des plantes parasites montent à l'assaut des pierres. Tous ces fantômes sans bras ne secouent plus dans l'air qu'une terreur vaine. Ce ne sont plus des flèches et des boulets qu'ils échangent, mais les vols de grandes orfraies aux ailes étendues, l'antique Maus lui-même n'étant qu'un déchiquetage de pierres derrière lequel on voit le ciel éclatant.

Leur image ne plonge que des contours estompés dans le grand fleuve où descend, au contraire, dans toute sa netteté et dans toute sa fraîcheur de tons, la silhouette des maisons de plaisance dont il est bordé, d'aspect flamand pour la plupart, avec des toits très aigus et des murs blancs traversés de solives brunes. Devant, plus immédiatement reflétés dans l'eau encore, des quinconces de tilleuls géométriquement peignés et des jardins tout en fleurs, toutes les joies de la villégiature contemporaine aux pieds de cet écroulement du vieux monde héroïque dont quelques lambeaux seulement sont debout.

Mais ceux-là sont demeurés sur les cimes, là où le regard s'élève, plus près du ciel qu'ils découpent de leur ombre puissante. Et l'âme, avec les yeux, les cherche encore et s'y recueille, et se

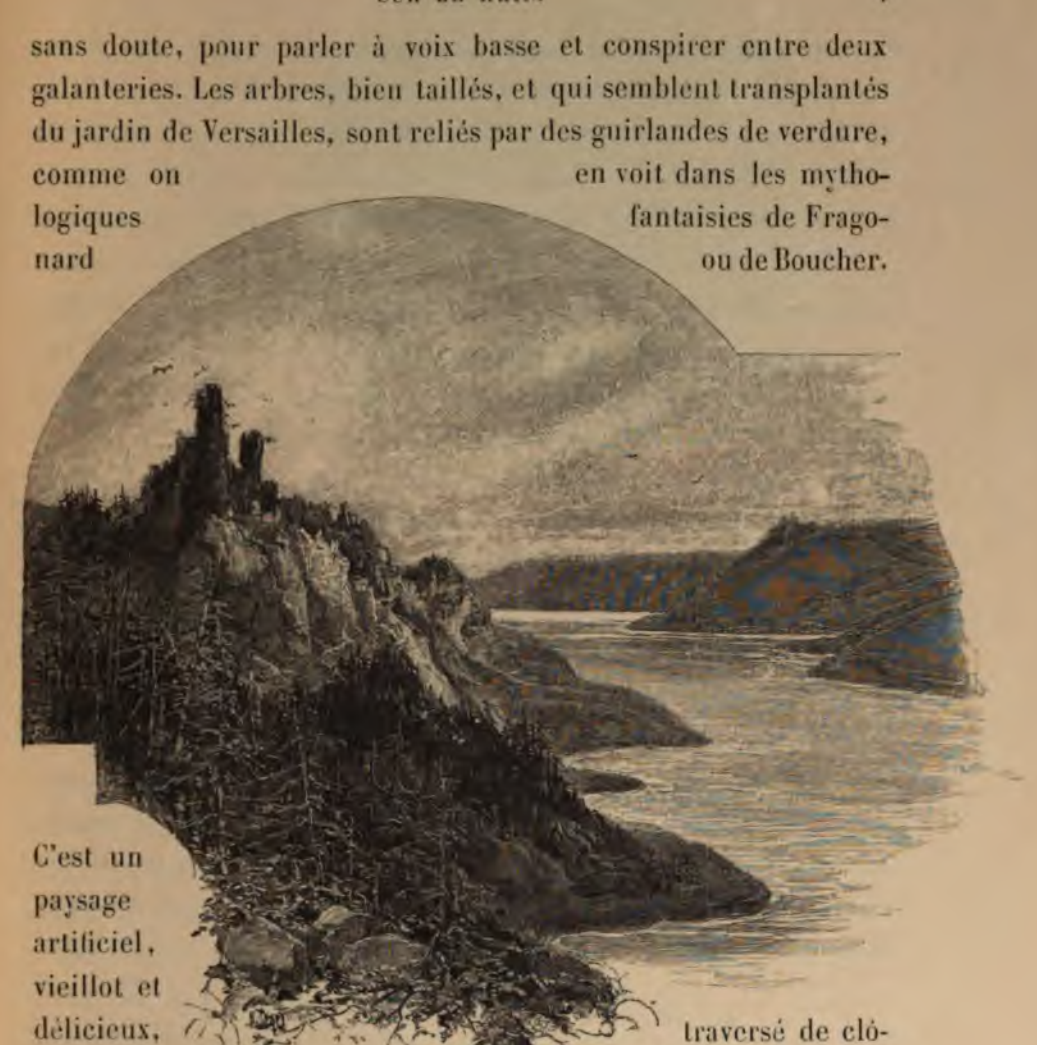
demande si toutes les fiertés qui étaient là-haut ne valaient pas mieux que toutes les délices qui s'agitent en bas. C'est dans le sang qu'avait germé la moisson de pierre. C'est de la boue des modernes cupidités que sont montées ces fleurs charmantes et malsaines, où s'endort et s'amollit l'âme contemporaine en de vénéneux aromes, déchue des rêves sacrés et découragée des sacrifices glorieux. Ceux qui habitaient ces ruines allaient en Palestine mourir pour leur foi. Ceux qui peuplent ces villas élégantes reviennent de la Bourse ou du marché.

Et, le jour déclinant dans une clarté dont l'or s'ensanglantait à l'horizon, les nuages empourprés qui en montèrent me semblaient des croupes de cavales veuves de leurs cavaliers, emportées sous le ciel, les apocalyptiques montures des héros, s'échevelant dans une fantastique chevauchée, de silencieux clairons sonnant inutilement, aux chevaliers couchés pour jamais dans leurs armures, la fanfare du réveil.

Et la nuit descendant dans un cortège de lourdes nuées qui doublaient son ombre, bientôt déchirée d'éclairs par un orage, se fondant en une averse tiède où passaient des flammes d'éclairs et des roulements de tonnerre, ce fut, à mon esprit frappé, comme une rumeur de bataille où sonnait le vieux cor de Roland oublié dans les fresques d'Aix-la-Chapelle, de Roland étendu sous les Pyrénées lointaines et qui, d'un souffle de son âme versée dans la nôtre, nous rapporterait la victoire et délivrerait nos pères opprimés!

Nous voici à Coblentz. Le Rhin y est si large qu'on se croirait, de l'hôtel où nous sommes descendus, au bord de la mer. L'aspect d'une station balnéaire, d'ailleurs. Nous n'y demeurerons que juste le temps nécessaire pour aller porter des fleurs au monument patriotique de Marceau. On nous y conduit par une promenade longeant le fleuve, d'une coquetterie surannée, d'une grâce de trumeau, et bien faite pour les émigrés qui s'y rencontraient,

sans doute, pour parler à voix basse et conspirer entre deux galanteries. Les arbres, bien taillés, et qui semblent transplantés du jardin de Versailles, sont reliés par des guirlandes de verdure, comme on en voit dans les mythologiques fantaisies de Fragonard ou de Boucher.



C'est un paysage artificiel, vieillot et délicieux, traversé de clôtures d'une architecture agreste où montent des gobéas, des vignes vierges et des volubilis. Un poète allemand, dont je ne me rappelle pas le nom, l'a choisi pour y rêver. Au pied, le fleuve toujours majestueux et coupé de grandes lames d'argent qui semblent des coulées de métal.

Un tournant brusque, et nous rentrons dans un faubourg de Coblentz en même temps qu'un escadron d'artillerie revenant de

la manœuvre. Moins ironiquement que les fifres, mais plus lourdement et comme l'écrasant, nous descend de l'oreille au cœur la fanfare qui le précède et dont les cuivres, trois fois enroulés autour du musicien, comme d'énormes serpents aux écailles étincelantes, ont une sonnerie grave, lente, scandée comme un cantique luthérien. C'est sinistre, fatal comme les sons du tuba antique. Quelle prophétie est dans cette symphonie lugubre? Qui sait pour qui sera demain le Dieu inconstant des batailles? Il me semble que, pour ceux même qui la suivent, le sabre au clair, cette fanfare doit être pleine d'effroi.

Mes compagnons, Victor de Swarte — un ancien de l'armée de Faidherbe — et Métivier, sont descendus avec moi acheter des fleurs. Nous trouvons des roses très rouges, quelques iris au velours bleu, des grappes de lilas blanc. C'est dans les feuillages verts qui les entourent, comme un papillon tricolore. Et, silencieux, nous traversons la Moselle sur un pont suspendu.

C'est sur l'autre rive, au revers d'un bois, dans un rustique cimetière qui domine la route abandonnée, que s'élève la pyramide aux pierres grises aujourd'hui, presque noires, qui longtemps recouvrit la dépouille du héros que le Panthéon ne compte pour hôte que depuis deux ans.

> Aux lieux d'où nous chassa l'infidèle victoire
> Je pense aux jours sacrés de l'Immortelle histoire,
> Où vingt ans reliaient la tombe et le berceau
> Dans un sillon de gloire, et s'appelait Marceau!

Les mousses sacrilèges et les terrestres lichens n'ont pas achevé d'effacer les inscriptions où l'admiration de l'ennemi est écrite en douloureuses et glorieuses paroles. Quel homme que celui qui entrait à vingt-deux ans dans l'immortalité, plaint de ceux-là même qu'il avait vaincus!

Marceau! Quand l'âme eut fui de sa poitrine ouverte,
— Souffle ardent qui passa sur les fronts éperdus, —
Ce fut comme un remords immense de sa perte
Qui prit tous ces soldats ensemble confondus;

Comme une horreur secrète envahissant la plaine
Où la moisson guerrière ondoyait au tambour.
Le vent chargé de fer suspendit son haleine,
Et, muets, les canons se tûrent tout un jour.

Les vainqueurs oubliant d'achever la victoire,
Librement, dans l'azur, vers sa grande mémoire,
Le pardon des vaincus monta religieux.

Et ces deux flots humains qu'un peu de sang sépare,
— Tels les flots Égéens, tombeau du doux Icare, —
Pleurèrent cet enfant qui tombait glorieux!

Et ce pardon menteur dont la virile sérénité de ses soldats avait déjà, un instant, tempéré ma haine de l'Allemagne, me revint plus vif au souvenir de cet hommage si généreusement rendu, par ses soldats, à un des nôtres qui lui avait fait tant de mal, — et aussi à la constatation de la pensée pieuse, qui avait groupé autour de la tombe de Marceau, comme autour de leur général, celles des prisonniers français de la dernière guerre, morts à Coblentz, loin de la patrie.

Quand nous avons quitté le funèbre monument, le grand lion de pierre en bas-relief, allongé sur le socle, disparaissait sous les branches d'acacias en fleurs et les trois couleurs s'effeuillaient aux plis de ce drapeau végétal où des souffles légers mettaient des frissons, comme si l'âme réveillée du héros y avait un instant tressailli.

Car les pieux fossoyeurs qui ont fouillé la terre, vite refermée sous les herbes fleuries, n'en ont enlevé que d'inertes ossements, le peu de cendres qu'il faut à d'immortelles funérailles. L'âme de Marceau est demeurée tout entière de ce côté du Rhin, où elle attend et se recueille à la clameur pressentie des clairons français.

Sur l'autre rive, entre deux monts verdoyants, un peu plus loin en remontant encore le fleuve, vis-à-vis de Riegen, un monument gigantesque a été élevé, par les Allemands, au souvenir de leurs dernières victoires, où la Germanie est représentée unique maîtresse de cette admirable vallée, couronnée, et la main posée sur son glaive triomphant. Rien de plus légitime que cette glorification d'un patriotique orgueil. Mais nous savons ce que valent ces granitiques témoins des victoires, nous qui avons vu défiler le vainqueur jusque sous nos arcs triomphaux! Un jour, plus haut que celle du vent qui se heurte en gémissant à ce lourd amas de pierres, montera, de l'autre rivage, la voix de l'âme réveillée de Marceau, fraternellement mêlée, dans l'espace et la poussière des siècles, à celle de l'âme du vieux Roland, et ce sera la voix même de la patrie, l'héroïque légende du passé clamant un immense cri d'espérance à l'avenir!





II

FRANCFORT ET BERLIN

Je sais peu de villes d'un aspect plus riant que Francfort, ou du moins d'un aspect plus florissant. Tout y sent la richesse. C'est, à proximité du Rhin et entre les deux Allemagnes, un centre de commerce, surtout un centre de transactions. Aussi les juifs y sont-ils nombreux et la fortune est-elle surtout entre leurs mains. Mais ils savent lui donner grand air. Rien ne ressemble moins aux juifs de Varsovie, sordides et insolents sous un faux air d'humilité, que ceux de Francfort qui sont affables, élégants, tout à fait bons princes. C'est à eux, sans doute, que la ville doit d'être la moins allemande du territoire. Israël en a doucement chassé le Teuton.

Et le luxe qui y règne s'affirme dans un sens artistique tout à fait louable. Le Musée Stœdel est constamment entretenu d'œuvres remarquables dont s'accroît la valeur d'une collection

déjà ancienne. Albert Dürer, dont on trouve aussi dans la sacristie de la cathédrale un véritable chef-d'œuvre, y est représenté magnifiquement. On y voit un *Saint Sébastien* d'Antonello de Messine, de belles esquisses de Rubens, des Holbein, des Rembrandt, des Pérugin; des Memling, d'excellents tableaux des écoles italienne et flamande. Notre Clouet y fait excellente figure. L'art espagnol y signe Velasquez et Ribeira.

L'opulence a donc, à Francfort, de fort honorables coquetteries.

Une des mieux justifiées est la possession d'un théâtre qui pourrait servir de modèle aux nôtres. D'une architecture agréable aux yeux, il est aussi bien approprié à sa destination que l'est peu notre monstrueux Opéra. Oui, messieurs! *Mirabile visu!* ce théâtre est vraiment construit pour y donner des représentations. On s'y est préoccupé de l'acoustique, de la possibilité d'avoir les décors sous la main, d'établir, entre la scène et la salle, ce que j'appellerai : une harmonie de lumières; et ce n'est pas un salon à exhiber simplement des toilettes sous l'étincellement d'un lustre! L'orchestre est dissimulé au public ; les acteurs sont plus éclairés que celui-ci, pendant la représentation.

Le diable m'emporte! ces rêveurs de Francfortais ont été jusqu'à se préoccuper des aises du spectateur. Non seulement celui-ci est assis à merveille, mais il ne gèle ni n'étouffe selon la saison. Par un jeu d'air chaud et d'air froid emmagasinés dans les sous-sols, et qu'on distribue du dehors, suivant les indications des thermomètres nombreux, placés dans tous les points de l'édifice et correspondant à des indicateurs, par les simples mouvements d'une pédale obéissant à un clavier, le spectateur, choyé, baigne dans une atmosphère constante de 18 degrés, également délicieuse en hiver et en été. Ainsi toutes les saisons sont bonnes pour le théâtre. Celui-ci demeure possible même aux tempéraments les plus délicats, puisqu'on en sort à dix heures.

C'est dans ces admirables conditions de confort que j'ai entendu

une admirable représentation de *Tristan et Yseult*, et applaud une grande artiste, Madame Undriesen. Je n'ai pas à parler ici du vrai chef-d'œuvre de la passion sur la scène lyrique. Je rappellerai simplement que la légende de Tristan, — Tristan de Léonois, s'il vous plaît — est de terre bretonne. Le génie de Wagner s'y est greffé sur celui de nos vieux poètes. Ce choix nous venge mieux de ses insultes qu'une imbécile rancune, déjà tombée au seuil de l'immortalité qui confond toutes les patries.

Francfort possède encore d'admirables jardins : le Zoologique où les fauves évoluent dans des cages immenses, superbes et avec quelque illusion de liberté, où d'excellentes musiques se succèdent sous d'immenses ombrages; et le *Palmen Garten* qui contient une des plus admirables collections de fleurs que nous ayions vues. Il nous en faut pieusement emporter le souvenir des dernières roses, car nous n'en reverrons plus qu'au retour. Là encore, un très beau concert et très suivi, comparable, pour la perfection de l'orchestre, à celui de notre Lamoureux, mais où l'on joue infiniment plus souvent nos compositeurs français. Nos étapes musicales pourront désormais se compter par les morceaux de *Carmen*. C'est la première et une des plus complètes. Tout l'opéra de Bizet, ou à peu près, y a passé.

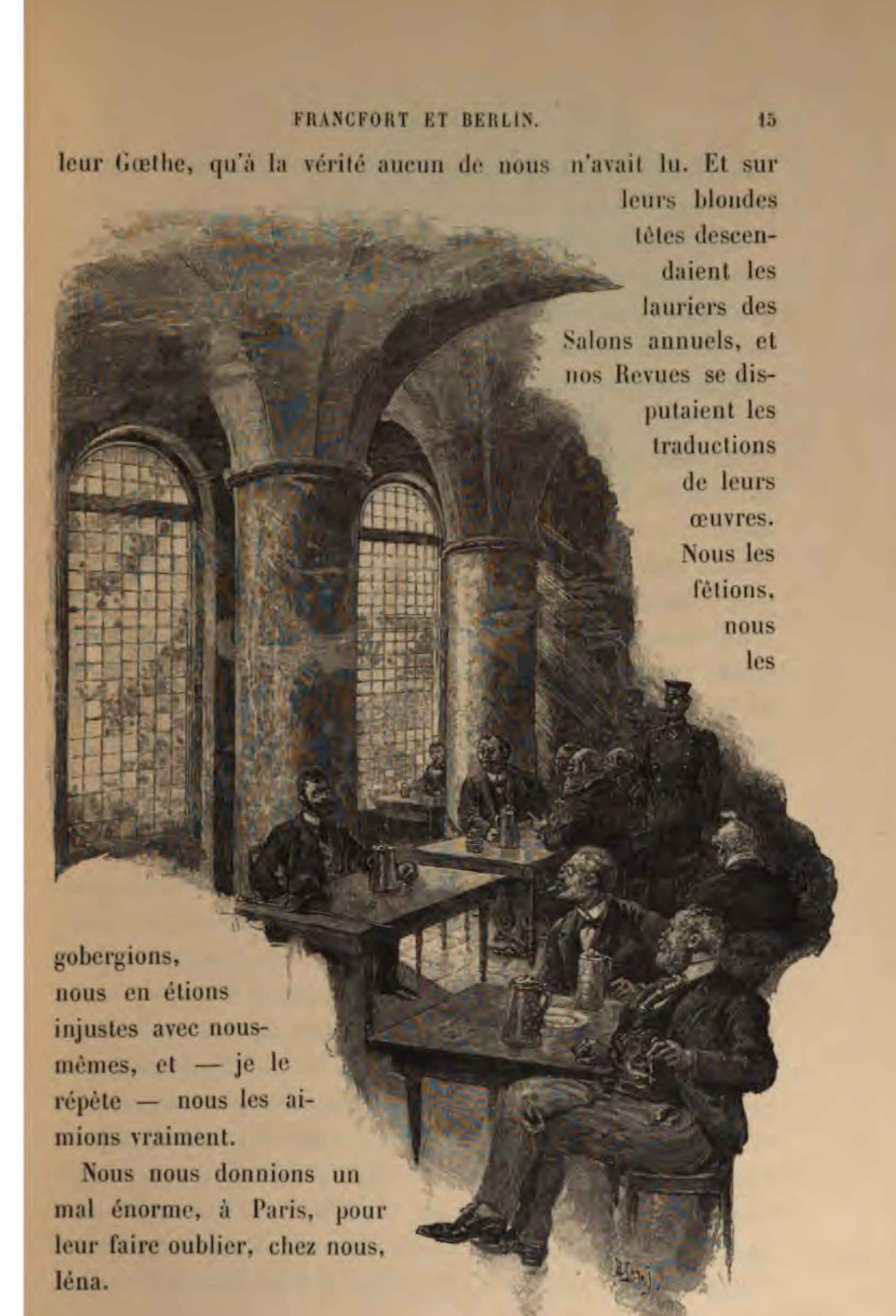
Une importante exposition internationale d'électricité a amené à Francfort des ingénieurs de tous les pays. Elle est agrémentée d'un théâtre en plein vent où se donnent des ballets de circonstance. Nous assistons à l'un deux, où l'aventure de Prométhée, dérobant le feu du ciel, est mimiquement racontée. Une apothéose le termine, où de fort belles femmes peu vêtues sont présentées dans un tableau vivant. Ce divertissement plastique n'est pas seulement applaudi du gros des visiteurs, mais de vieux savants à lunettes semblent y prendre un plaisir extrême. Ils dodelinent doucement de leur œuf d'autruche pendant que les déesses consolent les mânes de Prométhée foudroyé.

Si, le long des rives admirables du Rhin, à Francfort même, en pénétrant plus avant dans le cœur des terres, l'illusion est permise encore d'un coin du ciel de France, c'est comme un lourd nuage qui passe dans nos yeux en pénétrant à Berlin. Tout y respire le pays ennemi et une âpre solitude vous prend au cœur entre ces longues files de maisons grises aux squelettes flous et sans nervures de pierre, dans l'ombre de ces grands édifices rectangulaires, stupidement néo-grecs, avec des chevauchées étiques se dégingandant au sommet. Une certaine grandeur, une évidente pauvreté : au demeurant, une pauvreté sans grandeur.

Dans la cité populeuse, où les soldats seuls semblent vraiment habillés, tout Français est immédiatement reconnu et dévisagé avec une insolence où la haine est peut-être plus sincère que le dédain. Le rire vous grimace en plein visage et, derrière vous, les lourds quolibets croassent, sûrs de l'impunité, car on est toujours mal venu à se plaindre des inconvénients d'une mauvaise compagnie librement recherchée. On m'assure que nos compatriotes de quelque notoriété sont, au contraire, quand ils se font connaître, de la part de la société berlinoise, l'objet d'attentions presque exagérées. Je n'ai pas été au-devant de cette nouvelle formule de l'injure. La première, celle qui part bien du cœur du peuple, m'a amplement suffi. Je n'en ai pas moins été librement où il m'a plu, cuirassé d'une parfaite indifférence, intérieurement flatté même des comparaisons qui se pressaient dans mon esprit.

Celles-ci remontaient avant la dernière guerre. Elles se mêlaient à un souvenir de jeunesse, quand, dans le monde artiste où je fréquentais, les Allemands étaient l'objet d'une fraternité si vraie, si efficace, si vibrante. Et, comme tous les autres, je les aimais, ces hôtes d'une bonhomie affectueuse, qui préféraient notre pain au leur, et notre gloire à celle dont disposait leur pays. Nous leur étions naïvement reconnaissants de cette préférence et nous poussions la politesse jusqu'à égaler à notre Victor Hugo

leur Gœthe, qu'à la vérité aucun de nous n'avait lu. Et sur leurs blondes têtes descendaient les lauriers des Salons annuels, et nos Revues se disputaient les traductions de leurs œuvres. Nous les fêtions, nous les



gobergions, nous en étions injustes avec nous-mêmes, et — je le répète — nous les aimions vraiment.

Nous nous donnions un mal énorme, à Paris, pour leur faire oublier, chez nous, Iéna.

Ils s'en donnent au moins autant, à Berlin, pour nous rappeler Sedan.

Dans l'histoire des peuples cependant, plus que dans la mémoire des contemporains, défaites et victoires se rapprochent et s'alternent. Iéna et Sedan ne sont que deux points presque également voisins devant l'immense inconnu.

Je ne sais quoi disait en moi que la vengeance n'était pas aussi loin que je le pouvais craindre. Ce n'est pas, il est vrai, sur le terrain des armes qu'il faut chercher, sur place, cet avant-goût de revanche. Mais Berlin aussi possède, en ce moment, une exposition internationale, laquelle faillit même coûter la paix au monde, tant Berlin y attache d'importance et y croit son amour-propre intéressé.

Il y a longtemps que nous sommes à peu près privés, à nos Salons annuels, de voir de la peinture allemande. L'occasion est bonne, n'est-ce pas, pour l'aller juger chez elle, puisqu'elle ne consent plus à se faire récompenser chez nous. Je n'ai pas failli à ce devoir, et j'y ai apporté, je vous le jure, toute la probité d'un critique oubliant tout à fait, pour un instant, sa nationalité. La tâche m'a d'ailleurs été facilitée par l'aimable attention qu'ont eue les organisateurs de cette Exhibition de consacrer des salles spéciales aux artistes de Berlin. Ce sont les premières auxquelles nous sommes allés, en entrant par la porte de sortie. Elles sont très vides et très pleines à la fois. Ni une influence topique d'école, ni originalités puissantes ne s'en dégagent. C'est d'une concrétion quelquefois savante, d'une sécheresse presque constante, d'une pauvreté de couleur navrante absolument. Pas un vrai peintre, à moins que le vieux Knaus, dont *les Fumeurs* ne valent pas *la Cinquantaine* exposée autrefois à Paris, ne vous en semble un. Ah! que notre glorieux Henner et notre glorieux Puvis de Chavannes semblent grands dans notre souvenir!

Comme notre volonté est cependant d'être absolument juste,

nous signalerons *l'Entrée en campagne*, de M. Max Uth, un *Portrait de femme*, de M. Ferdinand Schansac, un *Portrait d'homme*, de M. Meyer Ball, un *Sous-bois avec personnages* d'une jolie lumière, de M. Scheurenberg, *les Pêcheurs*, de M. Ernst Heuseler, une scène assez touchante de *Mariage in extremis*, par M. William Payre, enfin deux envois de M. Liebermann qui est un des habitués de nos Salons et qui excelle toujours à piquer, dans l'ombre d'une charmille, les petites étoiles qu'y tamise le feuillage.

L'école de Munich apparaît singulièrement riche, auprès de cette pénurie. Il y faut admirer franchement le beau *Portrait de femme* de M. Fritz von Unde; le tableau de M. Habermann représentant une jeune femme, une carabine de chasse sur l'épaule, où notre Jaquet et notre Roybet se rencontrent agréablement; les envois très intéressants de M. Piglheim; une étude de M. Théodore Hummel; les envois de MM. Peck, Walther Firle, Albert Keller, qui a regardé quelquefois notre Jean Béraud; Ernst Meissel, Kaulbach, Lendach, dont le *Portrait de vieille femme* est remarquable; Trubner, le plus ardemment coloriste de la portée.

Et à Dusseldorf aussi, ils sont joliment plus forts qu'à Berlin! Les paysages de M. Liesagang sont d'une adorable finesse, et un peu de la vision de notre Billote s'y trouve; M. Ludwig Munthe est un peintre exquis de la neige; M. Bekelmann a envoyé de très beaux portraits d'enfants. A. Jenberg est un peintre très lumineux, et la scène du tribunal, de Ferdinand Brutt, est émouvante et bien composée.

Avec intérêt nous explorons la section Polonaise où nous rencontrons de vrais artistes dont nous reparlerons plus loin.

Mais tout cela réuni est loin d'atteindre la moyenne de l'un de nos Salons des Champs-Élysées. Pas une bonne figure nue dans toute cette peinture allemande servilement cramponnée au fait divers ou au portrait, à moins qu'elle n'aborde l'allégorie démo-

dée ou ne se traîne dans le sillon que nos grands paysagistes ont tracé il y a un demi-siècle maintenant.

Et la comparaison, elle ne saurait la soutenir même avec la peinture anglaise qui a des portraitistes admirables comme Millais, Herkomer, Franck-Holl, également représentée à l'Exposition de Berlin, légèrement déshonorée, il est vrai, par les grotesques envois de M. Alma Taddema, dont la guerre a débarrassé nos Salons. A quelque chose malheur est bon! C'est à ses ambitions que se mesure la sottise humaine. M. Alma Taddema s'attaque à la légende antique. Il vous ferait Virgile ridicule et Homère facétieux. Passons!

Rien à dire qui n'ait été dit des écoles italienne et espagnole contemporaines. Mais Budapest possède de vrais peintres et la Hongrie peut être fière de MM. Ballo et Benejus entre tant d'autres. A Weimar aussi, nous avons trouvé des artistes charmants et d'une tradition personnelle : M. Théodore Hagen, M. le baron Von Gleigem, un vrai coloriste, M. Max Thédy. Les écoles du Nord, celles du Danemark, en particulier, sont aussi représentées d'une façon intéressante, mais pas aussi brillamment cependant qu'à notre dernier Salon du Champ-de-Mars.

Ah! que M. Bouguereau se trouve bien à l'aise dans la peinture berlinoise! Il a jugé qu'il valait mieux être le premier sur les bords de la Sprée que rien du tout sur les bords de la Seine, et peut-être a-t-il eu raison. Il y a certainement des Américains qui achèteront à l'Exposition de Berlin. Ils sont juste quatre Français qui ont envoyé à cette exhibition allemande, et celui qui a le plus de talent a été tout naturellement placé dans les combles. — Ce n'est pas M. Dumarescq avec son tableau militaire que je veux dire. Celui-ci est d'ailleurs très inférieur à tous les épisodes victorieux que nous montrent les artistes allemands, surtout au tableau très touchant de M. Von Werner, qui est cependant de Berlin. Avec MM. Bouguereau et Dumarescq, ce n'est pas le dessus du panier,

mais du papier que nous avons envoyé à Berlin, du papier peint, s'il vous plaît.

Nos sculpteurs me paraissent avoir eu un bon sens plus général. Cet art éminemment plastique de la statuaire est d'ailleurs modestement représenté dans l'antichambre du grand Salon international berlinois.

J'en sors, je l'avoue, avec une certaine fierté patriotique que les airs gouailleurs des promeneurs que je rencontre dans la boue du jardin ne troublent pas, non plus que les œillades des demoiselles dont la profession est d'en faire aux passants et qui nous semblent pleines d'estime, elles, pour notre nationalité réputée généreuse avec les femmes, à l'étranger. En vain je me donne de petites façons dégagées à la Des Grieux. Elles s'obstinent à me croire riche et délicat. J'arbore, comme Siebel, une fleur à ma boutonnière, en attendant que Marguerite aille aux bijoux de Faust. Mais je ne devine pas bien Faust dans les houppelandes crasseuses où d'authentiques juifs semblent promener des guérites vivantes.

Je regarde les affiches. On joue trois ouvrages français : *Carmen*, *Tricoche et Cacolet* et *le Maître de Forges*. Il y en a pour les délicats, pour ceux qui ne comprendront pas, et même pour les imbéciles. C'est à l'Opéra que je m'en vais. Il est très inférieur, comme orchestre, à celui de Francfort, où j'avais entendu, deux jours auparavant, cette admirable exécution de *Tristan et Yseult*. Une seule artiste, celle qui chante *Carmen*, est au-dessus du passable. La mise en scène est absolument comique. Les toréadors sont coiffés de bonnets de police en boules de laine, et, avant d'entrer dans l'arène, au dernier acte, ils exécutent une marche guerrière avec des estocs au poing comme les portaient les croisés en allant conquérir le Saint-Sépulcre. On se demande ce que fera le malheureux taureau contre une pareille armée. Mais cette démonstration militaire enchante le public de Berlin.

Ce n'est pas de Berlin qu'on pourra dire :

> Et jusqu'à « je vous hais! » tout s'y dit tendrement.

Admirables à voir les bottiers dans les brasseries, roulant des yeux terribles du côté du pauvre Français en train de prendre un bock innocent, et mâchonnant furieusement leurs pipes pacifiques dont les haleines s'exhalent, à notre vue, violentes et saccadées comme des fumées de canon.

Une promenade au Thiergarten n'est pas pour réconcilier avec cette ville maussade. C'est une des moins bonnes parodies que j'aie vues de notre Bois de Boulogne. On s'y promène dans des berlines dont les émigrés ne voudraient plus, d'affreux carrosses où aucun or ne se relève en bosse, je vous jure, mais dont l'ampleur révèle un peuple forcément économe. Des familles entières y peuvent loger. C'est à dégoûter de payer un terme. De grands chevaux mecklembourgeois, au nez busqué, traînent ces guimbardes dans un terrain boueux à la moindre averse. On rencontre là des officiers à cheval et quelques demi-mondaines d'une élégance suspecte. Dans un des angles, un hippodrome qui voisine avec les bâtiments de l'Exposition. Sur un des côtés, l'allée de la Paix, d'où l'on voit à merveille la place Royale.

Là un monument est élevé à notre défaite, un monument qui nous venge par son mauvais goût monstrueux — non pas qu'il ne soit naturel de remémorer, dans le granit et l'airain, des victoires, et que nous y ayons jamais failli, — mais encore parce qu'il convient de le faire sans révolter toute plastique et sans affliger les regards d'un spectacle où aucune des lois de l'harmonie n'est respectée. Imaginez le Génie de notre Bastille, alourdi de deux ailes d'oie, et posé sur une colonne moins haute des deux tiers que celle de Juillet.

La promenade d'*Unter den Linden* doit à ses tilleuls séculaires quelque célébrité. Il est fâcheux que les bâtiments qui la termi-

nent ne soient pas encore un régal pour les yeux. Le palais de l'empereur n'offre aucun détail architectural intéressant : « le Versailles d'un parvenu », a-t-on fort bien dit. On y montre une fenêtre, fort peu élevée au-dessus du trottoir, où le vieux roi Guillaume venait chaque jour regarder la garde changer son tour. Un grand enthousiasme saluait le vainqueur de Sedan. Ce n'est pas sans émotion que nous imaginons ce spectacle, sans émotion et sans un respect où abjure toute haine. Heureux les peuples qui ont de tels hommes à leur tête et qui savent dignement les honorer!

Maintenant tout est silencieux autour de la statue équestre du grand Frédéric, coiffé du tricorne légendaire et juché sur un piédestal dont quatre cavaliers d'assez bonne allure défendent les angles en se cabrant.

De l'autre côté, l'Opéra que nous n'avions vu que le soir, la veille. Il est tout à fait digne de la musique médiocre que nous y avions entendue.

Le souvenir d'un prince malheureux, notre ennemi, mais qui portait, dit-on, de nobles rêves, sous un front qu'auréole le martyre d'une mort douloureuse, donne seul quelque majesté au palais du Kronprinz, ancienne demeure de Frédéric III, que nous rencontrons un peu plus loin. L'église catholique Sainte-Hedwige, placée derrière l'Opéra, est une mauvaise imitation du Panthéon de Rome. Ses coupoles suintent le vert-de-gris. Tous ces monuments berlinois dont aucune pierre ne donne aux arêtes la rigidité, aux masses un semblant de nervures, tous en plâtre où s'accumulent les repeints, donnent l'impression d'édifices peu durables. Ils sont bien les pieds d'argile d'une gloire sous laquelle le sol s'ébranlera quelque jour, parce qu'elle se sera fait trop pesante au reste de l'Europe et trop humiliante aux vaincus!

La Sprée est un fleuve sans grandeur, mais qu'on traverse cependant à cette extrémité d'*Unter den Linden* sur un pont que

décorent des groupes allégoriques dont l'un, le dernier, sur la gauche, montre un jeune guerrier tombé mourant aux bras de la Victoire. Je regarde avec intérêt cette figure dont le mouvement est merveilleusement juste et abandonné. C'est le meilleur morceau de sculpture certainement que j'aie rencontré dans l'intérieur de Berlin où la sculpture est cependant prodiguée — et avec quelle fâcheuse profusion quelquefois ! — témoin les ridicules chevaux qui secouent leurs pattes un peu au-dessus du palais où nous attendent d'ailleurs de plus agréables surprises.

Car le Musée possède d'inoubliables chefs-d'œuvre, et nous n'en contesterons pas un seul instant la richesse. Nous y parvenons par un escalier monumental au pied duquel deux vasques énormes de porphyre semblent attendre la visite des pigeons assoiffés, en laissant, de côté et d'autre, de magnifiques hauts reliefs provenant du fronton du temple de Pergame et d'un caractère particulièrement héroïque. L'expression artistique si élevée de ces grands souvenirs antiques contraste là, plus que partout ailleurs, avec la barbarie des témoignages, confiés par les Berlinois à la pierre ou au bronze, des faits de l'histoire contemporaine. Pour peu que les Berlinois aient des yeux, ils peuvent apprendre là combien ils sont loin d'Athènes,... et j'ajouterai de Paris ! Car notre *Marseillaise* de Rude soutient la comparaison avec ce que la statutaire grecque a réalisé de plus beau.

A vrai dire, presque tous les grands noms de la peinture sont représentés au Musée de Berlin.

Les Italiens de l'école primitive si savoureuse dans sa poésie émaciée, avec Mantegna, Antonello de Messine, Signorelli et Boticelli ; ceux de plus tard avec Raphaël, Corrège, le Titien, et un André del Sarte qui me réconcilierait avec ce peintre inégal; Vélasquez et Ribeira y tiennent la place qui convient. Voici des Rubens éblouissants de lumière, bien que la fantaisie sacrilège du réparateur n'en ait pas avivé les chairs et odieusement mo-

dernisé le ton, comme il a été fait dans notre Louvre; Charles Toché s'agenouillerait devant son maître Tiepolo.

L'art français est très noblement représenté par Watteau et Largillière qui est décidément un des grands portraitistes du monde. Puis, — une vraie victoire, — des Rembrandt beaucoup plus nombreux et importants que les nôtres; des Rembrandt qui font vraiment des trous lumineux dans la muraille, où du soleil semble pétri dans une argile mystérieuse laissant sur la toile de formidables épaisseurs. Il y a là des portraits qui vibrent, comme si la vie étonnée y rentrait, avec des yeux qui vous regardent, des bouches qui vous sourient, comme le réveil de morts longtemps endormis dans leurs vêtements surannés et comme une évocation familière des contemporains de ce magicien prodigieux de la couleur. Des Franz Hals aussi comme nous n'en possédons pas, entre autres un enfant qui est bien un de ses chefs-d'œuvre et une sorcière, la chouette sur l'épaule, qui semble évoquer, dans l'avenir, l'âme troublée et fantastique de quelque Edgard Poë. Baudelaire m'avait autrefois parlé de cette merveille dont il possédait une gravure.

Ah! c'est au Musée de Berlin — je serai franc jusqu'au bout — que commence la grande leçon qui se complète à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, celle qui nous apprend la pauvreté de notre collection nationale à l'endroit de maîtres qui n'y occupent qu'une place ridicule : j'entends les maîtres flamands et hollandais, les plus admirables du monde. Et cette pauvreté est irrémédiable par le fait de nos institutions nouvelles qui ne permettent pas l'initiative aux approvisionneurs naturels de nos musées. Et il en sera ainsi tant que le parlementarisme empoisonnera nos destinées artistiques de ses mesquineries économiques et de ses billevesées humanitaires, tant que ce qui fait le plus pur, le plus grand et le plus beau de la gloire d'un peuple sera confié aux ineptes produits de ce syndicat de la bêtise humaine qui

s'appelle le suffrage universel. Il est certain, en effet, que nous n'achèterons ni un Rembrandt, ni un Franz Hals tant qu'il faudra pour cela, l'avis du représentant des opinions artistiques de Plessy-les-Nonnettes. Je ne me vais pas mettre en colère, mais j'ai plus souffert de cette supériorité intellectuelle, de cet avantage psychologique de Berlin sur Paris, et de son *Museum* sur le Louvre que des monuments monstrueux où le triomphe de la force est affirmé à nos dépens. Car voilà le terrain où nous ne devrions jamais être vaincus.

Et cependant la visite à l'Arsenal n'est pas une chose qui console. Que de dépouilles opimes nous avons fournies à ce Musée d'un autre genre, depuis Malplaquet jusqu'à Sedan! Pour se rasséréner, aux pieds de notre arc triomphal de l'Étoile se réfugie notre souvenir devant tous ces drapeaux humiliés où flottent nos couleurs, devant tous ces canons où s'est tue pour jamais la grande voix de la France. Cette pauvre *Joséphine* qui tonnait si fort sur le Mont-Valérien, pendant le siège, et semblait pousser, dans l'air matinal, le premier rugissement et le premier souffle d'un grand lion couché qui se réveille, *Joséphine*, dont nous saluions, aux avant-postes du nord-ouest, la grande voix, est là, parmi tous ces prisonniers de fer où le temps acharnera ses rouilles!

Plus loin, les plans en relief de nos villes de guerre de la frontière de l'Est. Il paraît que c'est là que le grand maréchal apprenait, en pleine paix, l'art de nous envahir, pendant que bon nombre de ses compatriotes trahissaient, le sourire aux lèvres, l'hospitalité française, en étudiant sur place la façon de conduire, chez nous, les premiers ulhans. Une grande fierté nationale me vient de ce qu'au moins nous n'avons pas fait ce métier, comme aussi de ce que, si les Prussiens sont de meilleurs collectionneurs que nous dans les Musées, ils sont, dans les expositions contemporaines, de beaucoup plus mauvais peintres. Ils

en sont d'autant plus coupables qu'ils ont de plus beaux modèles sous les yeux.



Deux journées à Berlin sont longues pour un Français. Malgré le plaisir qu'on peut prendre à déjeuner au restaurant Dresse,

sous deux portraits immenses, ceux du vieil empereur et du jeune, — on n'a que l'embarras du choix, — je me sens très attiré vers Varsovie où je connais beaucoup d'amis de la France. Nous nous décidons néanmoins à aller à Saint-Pétersbourg, par la route beaucoup plus directe de Kœnigsberg. Notre impression demeure la même jusqu'au départ dans la gare, où des employés que je viens d'entendre parler français entre eux, font semblant de ne pas nous comprendre quand nous nous adressons à eux, car il est interdit de parler français. C'est presque un plaisir de se voir aussi cordialement détestés. Nous finissons par en rire. Que ces mesquineries sont misérables entre deux grands peuples dont les armées sont jugées les premières du monde, entre deux grandes nations qui auraient tant de raisons, pour les destinées immortelles du progrès, de se comprendre et qui ont, hélas! aussi tant de droits, sinon le devoir absolu, de se haïr!





III

ARRIVÉE A SAINT-PÉTERSBOURG

Il n'est pas de Français, ayant fait une étape à Berlin, sur le chemin de Saint-Pétersbourg, qui éprouve le besoin d'en faire une autre avant d'atteindre la frontière. Respirable encore sur les rives charmantes du Rhin, l'air allemand devient absolument étouffant sur les bords de la Sprée. L'insolence germanique s'y déploie, naïvement triomphale, et c'est un poids qui vous est enlevé du cœur quand, aux confins de l'air de Poméranie, disparaît le dernier casque prussien. C'est à Vierzbolowo, où la douane russe inspecte nos bagages, que nous vient cette délivrance, que nous est donné ce soulagement. Là aussi s'effectue la vérification des passeports. De superbes gendarmes, au sabre sous l'aisselle, à la longue capote, à la casquette légèrement baissée sur les yeux, sont en ligne. Un officier s'en détache qui

prend, un à un, les certificats d'identité lesquels ne seront rendus qu'à l'entrée des salles d'attente. Pour nous la vérification est sommaire. Un instant et je serre la main de mon collaborateur Lanos venu à notre rencontre, du studieux Lanos qui nous a précédés pour prendre des croquis destinés à ce livre, même avant notre arrivée. Il remonte en wagon avec nous, y apportant, au secours de la nôtre, un peu de gaîté française.

La Lithuanie offre immédiatement un plus riant paysage, avec ses terrains boisés ondulant à l'horizon, pendant qu'aux premiers plans, dans des prairies verdoyantes, çà et là rayées de mares argentées, des chevaux aux longues queues, avec crinières abondantes, semblent paître en liberté. Les maisons sont rares sur la route, basses, bâties grossièrement en bois, habitées par la pauvreté, avec des femmes aux chevelures jaunes, aux pieds nus sur les seuils. Mais ces visages hâlés sont souriants. Ceux des hommes, qu'encadre une barbe inculte aux reflets d'or pâle, sont éclairés par des yeux très doux, généralement bleus, d'une expression mystique. C'est le jour de l'Assomption que nous traversons ces villages. Aux stations, devant les iconostases des chapelles dont une image dorée de la Vierge occupe le fond, les pauvres gens sont prosternés et se font de larges signes de croix sur la poitrine, pendant qu'une constellation de petits cierges flambe dans l'ombre et qu'un pope aux cheveux longs, vaguement mitré de noir, prononce des homélies d'une voix traînante à laquelle le chœur répond, faux et criard.

Ce spectacle, qui ne nous quittera plus en Russie, n'en est pas moins très émouvant, vu pour la première fois. Cette dévotion excessive, conservatrice de la servilité naturelle des caractères, chez un peuple fataliste et mélancolique, — par nature peut-être, certainement par éducation, — n'a rien qui prête à rire, même aux impies. Elle est à la fois fervente et farouche, et on frémit à l'idée de ce qui la pourrait remplacer à jour, quand un ferment

de liberté l'aurait secouée pour des aspirations vers un idéal plus humain. Cette exaltation des sèves d'une race jeune encore, exaltation encore maintenue, en même temps que développée et localisée par le respect des mythes, est pour faire trembler les civilisations qui ne se sont assises que sur des révolutions, des cruautés et des ruines. En attendant, l'émotion est naturelle et vraie devant ces manifestations puériles de l'immortel besoin de justice et d'infini.

Nous nous arrêtons successivement à Kowno, à Vilna qui étend sous nos yeux un panorama plein de mélancolie, et à Louga. Aux stations que nous passons, les barrières sont gardées par des femmes aux pieds nus, vêtues de caracos rouges, coiffées de mouchoirs, qui ont une corne en bandoulière et à la main une baguette plate pour des signaux autorisant ou interdisant le passage.

A mesure qu'on approche de Saint-Pétersbourg, l'aspect change, et aux chaumières sordides succèdent de jolies maisons, toujours en bois, mais d'un dessin pittoresque, adroitement découpées et faisant saillir — ci un toit vert tendre, là un pan de mur brun, — de bouquets de verdure s'aplanissant, par places, en jardins bientôt fleuris. Car le printemps commence seulement, en ces régions lointaines, et les premiers pommiers sont couverts d'une neige rose. A terre, quelques tulipes multicolores à peine ouvertes. Mais, tout le long des talus, une flore rustique faite de genêts et de boutons d'or doubles larges comme des étoiles. Un grand souffle de fraîcheur sur tout cela, balançant avec grâce des bouleaux dont les tiges d'argent rayent un fond de verdure tendre. De grands coqs de bruyère ouvrent lourdement leurs ailes au bruit du train dont le panache de fumée semble enlever avec lui le vol d'éperviers et de milans qui plane ensuite, largement circonflexe, sur le sol que frôlent les oiselets épouvantés. Car, entre ces villas de moins en moins clairsemées, une nature

quelque peu sauvage reprend ses droits, et des bêtes affolées, vaches ou chevaux, s'enfuient au mouvement rythmique des roues sur le fer chaud.

Nous sommes à Gatschina où réside actuellement le tsar. La maison de plaisance que l'empereur habite en été ne se voit pas de la voie. Mais à la station qui y conduit un mouvement extraordinaire de petites voitures de louage, de ces *droshkis* avec lesquels nous ferons tout à l'heure plus ample connaissance, met, dans les yeux, comme un fourmillement. Les cochers hèlent ceux qui descendent pour aller visiter l'impériale retraite, ou, du moins, en approcher.

A partir de ce point, jusqu'à Saint-Pétersbourg, des sentinelles sont placées de cent pas en cent pas, et de petites tentes en toile blanche, où les soldats viennent se remettre de leur faction, donnent une impression de camp au chemin sensiblement aplani, et dont les horizons s'enfoncent dans des terres plus peuplées, les rideaux d'arbres, profonds jusque-là, semblant se reculer vers l'horizon et s'éclaircir. Les constructions se multiplient; l'haleine que dégage toujours une grande ville semble souffler aux alentours, faisant disparaître un à un, comme des feuilles que le vent emporte, les rustiques tableaux.

Aux gares plus fréquentées, les uniformes se dessinent, blancs et noirs, avec du rouge, sous des bonnets d'astrakan ou sous des casquettes plates, longues capotes avec des bottes, ou vestes dont une cartouchière aux alvéoles serrées garnit le poitrail. De beaux hommes, en général, de haute taille, à l'air martial et doux, un certain abandon d'ailleurs dans l'allure, n'ayant rien de la raideur du soldat prussien qui semble toujours avoir avalé une latte. Ainsi graduellement, avant même d'avoir franchi l'enceinte de la grande cité des tsars, l'œil s'est-il accoutumé aux costumes, comme familiarisé avec les hôtes dont il va éprouver l'accueil.

Celui-ci est d'une cordialité singulière. En route même, aussi-

tôt après Kœnigsberg, un voyageur russe, parlant admirablement le français, s'était fait par avance notre cicerone, et deux jours après il était des amis qu'on n'oublie plus. Car cette sympathie très vibrante pour les Français n'éteint pas absolument l'impression de solitude qu'on ressent toujours aussi loin de la patrie. Celle-ci s'accroît, en Russie, d'un détail tout matériel et qui semble n'avoir aucune importance au premier abord : l'usage d'une langue écrite dont les caractères sont de véritables hiéroglyphes pour nous. Ces caractères, bien qu'empruntés pour la plupart à l'alphabet latin et à l'alphabet grec, donnent néanmoins une allure singulièrement exotique et mystérieuse à tout ce qu'ils revêtent.

Les Russes comprennent bien eux-mêmes combien ces lettres nouvelles doivent troubler les Européens des autres races qui viennent leur rendre visite. Aussi les boutiques qu'elles surmontent sont-elles revêtues d'emblèmes qui ne permettent pas au consommateur d'en ignorer la destination. Sur les murs des boucheries, c'est un panorama de gras pâturages où folâtrent des bœufs peu prévoyants et d'inconscients agneaux; sur ceux des charcuteries, ce sont des chapelets de cervelas, des pyramides de saucissons, des hures transformées en mosaïques, des jambons semblant d'énormes virgules, des pâtés qui s'éventrent sur des tranches blanches et roses, tout un chapelet de mets pantagruéliques s'égrenant sur les cloisons et débordant jusque sur les larges volets des devantures. Ces fresques d'une exécution naïve et qui rappellent mal les merveilles amoureuses de Pompéi étalent leur polychromie braillarde des deux côtés des rues.

Les objets à vendre y sont quelquefois figurés d'un dessin insuffisamment clair, et, quand la couleur ne les précise pas, peuvent donner lieu à des erreurs singulières. Ainsi un de nos compagnons, désirant acquérir une des pièces les plus intimes de la vie familière et les plus indispensables de la faïence domestique, entra droit dans une chapellerie.

Les cochers des *droshkis*, mentionnés déjà, sont, en effet, coiffés comme si s'était effondrée, sur leur tête, la colère d'un mauvais plaisant. Des bords retournés du casque singulier dont on cherche instinctivement l'anse, et qu'ils enfoncent très avant sur le front, émerge par derrière une chevelure longue et mal peignée, par devant une barbe claire où l'art du barbier ne s'est exercé jamais. Des yeux gris bleu, un teint jaune, un nez droit qui ne demanderait qu'à se courber un peu à la juive, un certain air béat, voilà pour compléter le portrait. Le costume consiste en une longue houppelande de couleur sombre, généralement indéfinissable à force de malpropreté, et doublée en dedans d'une peau de mouton ayant gardé toute sa laine. Ainsi matelassé en dedans, le corps apparaît, quand ils sont debout, comme un énorme boudin qu'étrangle, par le milieu, une ceinture de cuir ou de vieux brocard; quand ils sont assis, comme un gros Z renflé; vu par derrière, comme celui d'une vieille femme obèse ou n'ayant pas renoncé encore aux joies momentanément encombrantes de la maternité. Ces silhouettes de mégères enceintes sont d'un effet irrésistiblement comique, quand elles se pressent parallèlement dans la cohue circulatoire qui est très active à Saint-Pétersbourg. Sur leurs petites voitures au siège bas, aux roues basses, pressés et noirs sur la chaussée blanche de poussière, ces cochers semblent aussi de gros hannetons se hâtant, sur leurs pattes grêles, vers des pèlerinages inconnus. Ces énormes insectes se frôlent toujours, comme pour se heurter, mais sans se rencontrer jamais.

Si le siège de ces lilliputiens véhicules qui remplacent nos fiacres est à peine suffisant pour la rotondité exagérée du conducteur, les deux places du fond, destinées aux promeneurs, n'ont prévu certainement, ni l'une ni l'autre, le cas de la Vénus Callipyge. On y est à peine à l'aise tout seul, absolument mal en compagnie. Les couples, obligés de se tenir par la taille pour s'y

pouvoir maintenir, y prennent tous la façon de ménages amoureux. Ces coquilles de noix, montées sur des pièces de deux sous, sont attachées à d'admirables et hauts chevaux noirs de l'Ukraine qui les emportent sans avoir l'air de s'apercevoir qu'ils traînent, derrière eux, quoi que ce soit. Que nous voilà loin des rosses efflanquées dont l'agonie est attelée aux charretées de bourgeois qui roulent vers le Bois, le dimanche, sous une cinglée incessante et dont la peau suante des bêtes est rayée!

Le moujick qui conduit le *droshki* n'est armé d'aucune badine. A peine si, de la boucle des longues rênes bleues qu'il tient toujours à deux mains, il effleure quelquefois la croupe de son cheval avec un mot d'encouragement, presque une caresse de la voix aux lèvres. Ces merveilleux animaux sont faits pour leur attelage. Admirablement dociles, ils allongent un pas égal, sans jamais avoir la fantaisie de ruer, laquelle aurait pour moindre inconvénient de projeter le joujou tout entier qu'ils promènent, cocher et conducteur compris, sur les toits du voisinage. Cependant l'animal évolue librement entre deux brancards très ouverts, reliés en haut par une façon de demi-cercle dont le cou et la tête sont comme nimbés et qui est d'un effet infiniment gracieux, les traits qui écorchent si bien nos bêtes, filant, loin de la peau, le long de ces brancards et s'accrochant aux roues de devant; si bien que le cheval, les yeux libres, à peine harnaché de quelques cordons de cuir constellés de petits clous d'argent à tête large, trotte dans toute la noblesse de ses mouvements, avec ces belles ondulations des flancs et de la croupe, ces fiertés de poitrail, ces noblesses d'allures que notre pauvre cavalerie citadine parisienne, surmenée, affamée, lâchement meurtrie, ne connaît plus.

Ces beaux chevaux de Pétersbourg ont été une de nos premières et de nos plus constantes admirations. Ils n'ont ni l'encolure trop large de l'arabe, ni la distinction phtisique de l'anglais, ni la physionomie stupide et busquée du cheval mecklembourgeois. Ils

rappelleraient plutôt nos jolies bêtes de Tarbes avec un échevèlement plus gracieux de la crinière et de la queue qui bat les jarrets comme une large vague noire.

Les chevaux plus forts qui traînent des chariots et des camions gardent, dans la vigueur, ce beau stigmate de la race. Ils sont également bien soignés, coquettement harnachés, et l'arc de bois qui les encadre, au-dessus des épaules, est peint de fleurs riantes qui en font une guirlande où vont se poser les papillons du chemin.

Donc le cheval est infiniment plus beau que le cocher, dans le *droshki*. Mais ce dernier mérite cependant aussi, au moral du moins, un coup de crayon. La devise patiente du peuple russe : *Nitchevo* « ça ne fait rien », semble avoir été faite particulièrement pour lui. C'est le plus grand philosophe qu'on puisse rêver et que rien n'émeut des menus accidents de la vie. Sollicité par ses offres, êtes-vous monté dans sa voiture, qu'il part, sans vous demander où vous allez, droit devant lui. Si un passant complaisant, — comme ils le sont tous, — et de plus sachant le français, a bien voulu, sur votre demande, lui indiquer le but de votre course, dans sa langue naturelle, il se peut fort bien qu'il l'oublie en chemin. Mais il ne s'arrêtera pas pour si peu. Il continuera à filer grand train, et quand, arrivés aux limites de la ville, aux dernières maisons du dernier faubourg, vous commencerez à protester, il rebroussera chemin, sans plus de cérémonie, et continuera de la même allure rapide, dans une autre direction.

Alors vous vous fâcherez, vous hurlerez, vous lui intimerez l'ordre de s'arrêter. Vous le prendrez au collet par derrière. Ça lui est, parbleu ! bien égal. Toujours souriant, avec une bonhomie dans les yeux qui vous désarme, avec un sourire béat qui veut dire sans doute : « Mais de quoi vous inquiétez-vous, mon bon ami ! ne savez-vous pas que tous les chemins mènent à Rome ? » il ira un peu plus vite pour vous donner un semblant de satisfaction et se

retournera même pour avoir l'air de vous dire encore : « Hein! mon gaillard, comme je te conduis? »

Il faut avoir enduré trois ou quatre fois cette torture d'être emporté on ne sait où, par un entêté, pour en tirer toute la gaîté qu'elle comporte. Elle devient d'un effet comique irrésistible, et quelque mauvaise humeur qu'on éprouve toujours d'un rendez-vous manqué, il m'est arrivé de me tordre de rire sur mon fauteuil roulant, pendant que mon automédon se tordait sympathiquement devant moi, pris d'une fraternelle hilarité. Mais cette expansion, affectueusement communicative, cesse au moment du règlement de la course. Si vous avez eu le malheur de ne pas faire votre prix, aucun tarif n'existant, la discussion deviendra interminable, d'autant qu'on ne se comprend ni l'un ni l'autre. En accordant généralement un tiers de ce qu'il demande à un cocher russe, on peut passer pour un prodigue, même à ses propres yeux. Après ne l'avoir accepté que sous la menace mimée d'être battu, il vous en remercie avec une indicible expression de reconnaissance.

Les cochers des landaus et des rares victorias sont beaucoup moins accommodants. Ce sont gens très imbus de leur supériorité, les seuls poseurs que j'aie vus en Russie.

Toutes les sortes d'attelages se voient surtout à la promenade traditionnelle qui remplace le bois de Boulogne pour les habitants de Saint-Pétersbourg et qui, je dois le dire, ne le fait pas regretter. Il est admirable, en effet, avec ses grandes allées de verdure, ses vrais lacs et ses vraies rivières dont l'eau, particulièrement limpide, reflète la rive avec une fidélité frissonnante, dans un miroir profond et vibrant; avec ses savantes échappées vers l'horizon, où le jour décline sur la mer, le chemin, aux voies d'ailleurs si variées, qui conduit aux îles, jusqu'à la pointe de la dernière, d'où l'on voit tomber, majestueux et sanglant, le soleil dans le golfe dont l'élargissement est la mer Baltique, frémisse-

ment lointain de vagues argentées sous l'aile couchée des voiles. C'est comme un tison rouge qui fait monter une buée de l'eau qu'il touche, une buée d'or qui s'allonge à l'horizon, en raie longtemps lumineuse encore après que le dernier rayonnement de l'astre s'est éteint. Je ne sais rien de plus calme et de plus beau que ce spectacle, fait pour tenter la palette de notre Claude Lorrain.

Par les soirs d'été, tout ce qui est resté encore du monde élégant à Saint-Pétersbourg, où le goût des villégiatures est très prononcé, se donne rendez-vous dans ce paysage, dont jamais ne se lassent les yeux. Au pas, dans une sorte de recueillement, avec des chuchotements d'admiration seulement, parmi les bouquets que portent à pleine main les jolies femmes, les voitures contournent la pointe, silencieuses sur un sable légèrement vallonné, cette théorie s'arrêtant subitement quand la fantaisie vient de descendre à quelque proéminence pour voir mieux encore et respirer plus longuement la brise marine où flottent les derniers reflets de cet incendie. Et cela se passe au mois de juin, vers les neuf heures.

Mais le soleil couché, le jour continue ; la clarté diffuse qui lui survit est telle que, jusqu'à minuit, on peut lire dans la rue, et souvent jusqu'à deux heures, moment où l'Aurore ouvre, de nouveau, officiellement et catégorique comme un calendrier, les rideaux du ciel.

Cette absence complète de nuit est ce qui frappe le plus le voyageur nouvellement arrivé. Elle met, dans l'esprit et dans les yeux, une inconscience du temps dont toutes les habitudes sont troublées. Ajoutez l'usage du thé, auquel il est impossible d'échapper en Russie, et vous aurez le secret des insomnies vraiment délicieuses par lesquelles sont reliées les premières journées du nouveau venu. Midi et minuit se confondant dans la même sonnerie de douze coups; le ciel nocturne si resplendis-

sant que les étoiles ne parviennent pas à y ouvrir une blessure, à y filtrer une lame d'or, que la lune y semble à peine une vapeur, un vaisseau lointain dont les formes s'évanouissent, que le



rossignol, ami de l'ombre, renonce à chanter, voilà qui est fait pour surprendre et pour émouvoir aussi, comme une des formules les plus saisissantes de l'improbable et de l'inattendu.

Car ce spectacle n'est pas seulement curieux, mais admirable. C'est une poussière d'argent qui semble courir dans l'air ; mais une poussière transparente que le regard traverse en s'extasiant, en s'enfonçant voluptueusement dans l'infini. Et sous ce firmament implacablement lumineux, la grande Newa semblant une coulée de métal

où les bateaux tracent un sillage noir, les jolis bateaux de plaisance aux poupes en pointe comme des museaux de requins et d'où montent des éclats de rire et des chansons. Car les remorqueurs aux yeux flamboyants comme ceux du chat, ou qui semblent encore les boutiques ambulantes de pharmaciens trépassés; car les barques légères qu'emplissent les clameurs joyeuses des canotiers, continuent à fendre cet immense miroir, à y dessiner de longues craquelures, pendant que sur les ponts, dans les rues, sur les places, dans ce fantôme de nuit qui tamise un invisible soleil, voitures et piétons continuent leur promenade, pleins de l'oubli charmant de l'heure qui passe, sortant en foule des jardins publics, lesquels demeurent d'ailleurs ouverts bien plus tard que les nôtres.

Ceux-ci contiennent des théâtres en plein vent, des gymnases en plein air, des estrades où s'entassent des orchestres, mille divertissements moins abêtissants, au demeurant, que l'ignoble répertoire de nos cafés-concerts. Le plus beau, *Arcadia*, possède deux théâtres, dont l'un est un véritable théâtre d'opéra, actuellement dirigé par cet étonnant Gunsbourg, dont la jolie Madame Vaillant-Couturier est la pensionnaire en vedette.

Tout à fait merveilleux cet impresario qui a fait applaudir en France *Othello* et *la Vie pour le Tzar*. On nous présente l'un à l'autre et nous voici perdus tous les deux, — mais tout de suite et en fumant une cigarette, — dans une dissertation religieuse qui transforme immédiatement *Arcadia* en une tranquille allée du jardin de Port-Royal.

Avant de promener des troupes de chanteurs et de comédiens à travers l'Europe, ce curieux homme qui n'a pas trente ans, s'est, en effet, passionné de théologie. Il en veut fort à M. Renan de sa *Vie de Jésus* et m'assure qu'il lui a consacré — en langue roumaine malheureusement — un éreintement dont le doux Sacristain ne s'est pas encore relevé. Gunsbourg n'entend nullement que Jésus-

Christ soit mort sur la croix. Preuve et cigarette en main, il vous démontre, d'après les mémoires hébreux du temps et même les chrétiens évangiles, que le fils de Marie, crucifié un vendredi, détaché le lendemain, à cause du sabbat, de la croix où les suppliciés agonisaient quelquefois durant trois jours, mal achevé par un soldat maladroit qui lui tira, du côté, du sang et de l'eau, — ce qui prouve qu'il était vivant encore —, rendu à sa mère, soigné par elle dans un souterrain, ayant repris la parole trois jours après, et la santé quarante jours ensuite, — ce qui explique humainement la résurrection et la Pentecôte, — aurait ensuite vécu fort tranquillement en Égypte où il serait mort à un âge fort avancé !

J'avoue que cette révélation, entre deux bocks, fut une des surprises de mon voyage.

M. Gunsbourg est israélite et trouve que sa race n'a rien à se reprocher vis-à-vis d'un dieu qu'elle a raté et qui d'ailleurs était surtout un mécontent des mauvais bruits qui couraient sur sa naissance. J'en passe et des meilleures. Ce petit homme aux yeux d'un bleu gris et incertain, au profil très accusé, au menton de rhéteur, est, tout au moins, un causeur prodigieux et un être absolument aimable. Je ne dirai pas que j'ai laissé la foi de mes pères dans les jardins de son casino, mais j'avoue qu'il m'a prodigieusement intéressé par le ton convaincu de sa polémique. S'il plaisante c'est un admirable comédien, ce qui est d'ailleurs l'opinion du tzar.

Dans un autre jardin public, l'*Aquarium*, on fait d'excellente musique avec des ressources orchestrales égalant, au moins, celles de notre concert Colonne. Enfin dans le *Jardin zoologique*, tous ces plaisirs sont encore combinés et offrent aux oisifs une soirée à très bon compte, laquelle commence à six heures du soir et ne finit qu'à deux heures du lendemain. Ce dernier est devenu la fortune d'un Allemand dont la première femme avait été... une

maîtresse femme, s'il en faut croire ce que racontent les contemporains de l'empereur Alexandre. Mais ce ne sont pas là nos affaires.

Toute cette musique, toute cette pantomime, tous ces spectacles en plein vent, dont plusieurs sont la représentation de vaudevilles ou de drames d'auteurs russes, sont suivis par un public assis sous des tonnelles et y buvant un thé qui est excellent partout. Avec regret, nous n'y avons rien trouvé d'original, sentant le terroir et qui ne ressemble absolument à ce qui se fait à notre Jardin de Paris. Parmi les spectateurs, quelques femmes tatares ayant le bas du visage caché par un grand fichu qui s'allonge en triangle sur le front, comme la coiffure de la jolie figure d'Henner appelée *Fabiola*, retombant en pan droit sur la nuque et ayant la seconde pointe à la hauteur des reins. Mais ces fichus ne sont pas rouges. Ils sont d'un gris tirant sur le jaune, d'une certaine finesse de ton d'ailleurs dans sa matité. Dessous, des yeux allongés, bestiaux et très écartés du nez, éclairant une face plate, aux pommettes légèrement saillantes, d'un teint jaune sous lequel ne court aucune vapeur de sang. Une certaine régularité dans les traits, avec cela, qui exclut la laideur.

J'ignore si toutes les femmes tatares, qui ont adopté ce pudique vêtement de vestale, sont comme celles qui hantent les concerts en plein vent. Mais celles-ci, sous leur voile, laissent passer des regards et des sourires qui n'ont rien de décourageant. L'étranger s'obstine à ces physionomies bizarres, y cherche un rêve, y met ses propres pensées. Mais elles semblent absolument méprisées du godelureau national endimanché dans un mac-farlane à petits carreaux, coiffé d'une casquette de jockey à dure visière et de la même étoffe, saupoudré d'amidon parfumé, avec une pointe de rouge aux lèvres, qui parade parmi les demoiselles de magasin et évoque, dans sa propre pensée, l'image d'ailleurs inconnue et mal définie de Brummel.

En rentrant dans la ville, nous voyons les gardiens de nuit des maisons, accroupis sous les portes, dans l'angle, en paquets sordides. Ces veilleurs sont des concierges. Ils n'ont pas comme les nôtres, des loges élégantes, bien chauffées, où les locataires sont traités avec mépris. Ce sont de pauvres diables qui, toute l'année, font un métier de chien de garde, et qu'on relève quelquefois morts sous la neige, après les rudes et longues nuits d'hiver.

Pour le moment, ils ont l'air relativement heureux, non pas cependant autant que les changeurs qui laissent fort tard leurs officines ouvertes. Ceux-ci rappellent, par leur air confortable, leur embonpoint joyeux, une jolie chanson de Béranger sur les chapons. Ils sont, eux aussi,

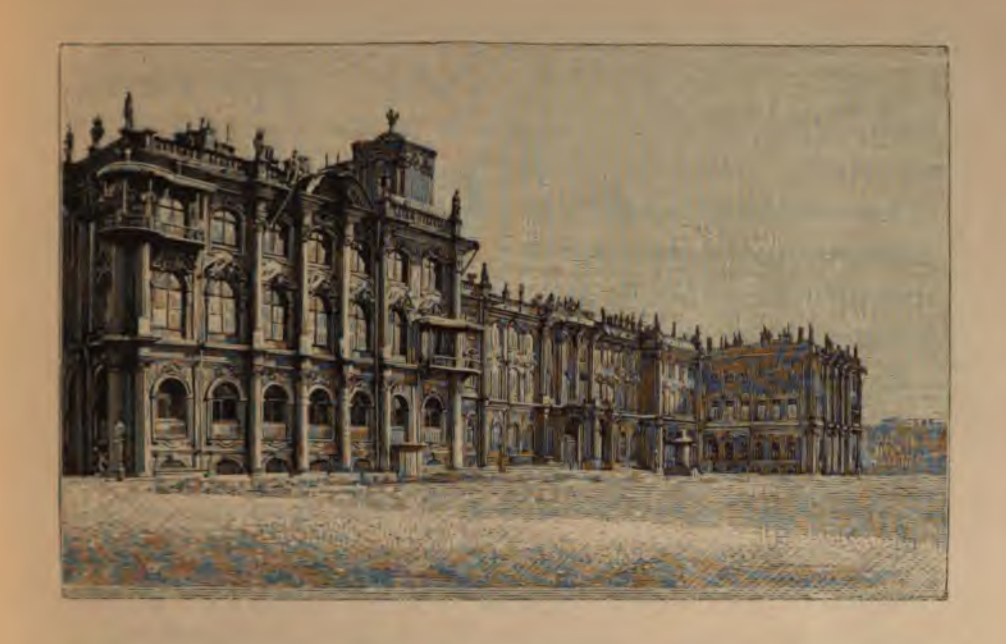
> Exempts du triste embarras
> Qui maigrit l'espèce humaine,

appartenant à une secte juive où s'exagèrent les pratiques de la circoncision. Du moins celle-ci se complète après la naissance de leur premier enfant. Il paraît que c'est dans le but d'accumuler les richesses. Ces Abélards, sans Héloïses, sont experts en toutes les monnaies du globe. Le temple de Plutus est leur Paraclet. Ils ne sont tristes que quand le rouble est au-dessous du pair; et encore est-ce peut-être une grimace qu'ils font? Car ils ont l'air terriblement revenus des choses de ce monde, bien que fort recherchés des courtisanes, m'assure-t-on. Toute la nuit aussi, au sommet de tours à clochetons superposés, restent éveillés des hommes guettant l'incendie et sans cesse interrogeant l'espace. Au premier feu aperçu, ils donnent le signal qui se transmet avec une incroyable rapidité.

Ah! ces nuits lumineuses de Saint-Pétersbourg! Comment s'effaceraient-elles de mon souvenir? Elles m'ont donné l'idée inouïe, invraisemblable, du Temps arrêtant soudain sa course, du Destin cruel oubliant sa tâche, de la Mort même inquiète, ne voyant

plus rien venir à elle, d'un monde figé dans son évolution, des planètes subitement embourbées dans l'azur, une impression de pérennité dans la lumière, une illusion de clarté éternelle devançant celle que nous garde peut-être le tombeau, le repos vite troublé des au-delà où se complaît notre rêve! Ceux qui disent que Saint-Pétersbourg est plus beau en hiver, sous les neiges, qu'en été, dans ce météore, n'ont certainement pas pensé à ces nuits-là.





IV

MUSÉES ET MONUMENTS

En nous réservant de revenir aux particularités de la vie publique et familière, quand l'occasion s'en présentera naturellement, nous commencerons la revue des monuments de Saint-Pétersbourg par cet admirable musée de l'Ermitage, lequel suffirait à la gloire de la grande cité.

Annexé au palais d'Hiver, que nous décrirons plus tard, il s'ouvre sur un péristyle que soutiennent, dans son large entablement, de monstrueuses cariatides en marbre gris jaspé, figures de géants dont les épaules sont ployées et les coudes relevés jusqu'au niveau du sommet de la tête, avec d'énormes saillies musculaires, d'héroïques membrures, un poème en huit chants de vigueur et de virilité où se complut, sans doute, un instant, la fantaisie de la grande Catherine. Car c'est elle qui commença cette magnifique collection dans un lieu qu'elle-même avait baptisé l'Ermitage et

où ceux qui lui venaient tenir compagnie s'appelaient Grimm, Diderot, Orloff, Potemkine, le prince de Ligne, Ségur, Zouboff, Kobentzel et autres beaux esprits... ou beaux hommes. Car la grande souveraine aimait les deux. C'est encore un architecte français, Vatier de la Mothe, qui, en 1765, en régla l'édification extérieure. Ce n'est qu'en 1859 que le professeur Stakenschneider en acheva l'aménagement intérieur actuel.

Il nous a paru intéressant de rechercher les origines de ce beau musée et d'en tirer un enseignement. Tout l'honneur en revient à cette femme admirable dont Sémiramis, elle-même, n'avait pu, sans doute, devancer le génie. C'est elle, en effet, qui, comme affirmation des destinées artistiques élevées de ce monument, y commanda, tout d'abord, une reproduction fidèle des *Loges* de Raphaël au Vatican, beaucoup mieux conservées aujourd'hui à Saint-Pétersbourg qu'à Rome. Mais, en même temps, Catherine demandait à trois collections principales et célèbres les premiers trésors qui devaient être accumulés à l'Ermitage.

La première était celle du comte Henri de Brülh, premier ministre d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, qui, dès 1770, y envoya des Rembrandt, des Teniers, des Van Ostade et des Ruysdaël. La seconde fut la galerie Crozat, comte de Thiers, lieutenant général sous Louis XV, à qui notre éminent confrère Victor de Swarte consacra quelques pages si intéressantes dans son curieux livre des *Financiers amateurs d'art*. Ce fut Diderot qui, en 1771, conclut le marché qui amena à Saint-Pétersbourg des Raphaël, des Sébastien del Piombo, de nouveaux Rembrandt, des Van Dyck, des Poussin, des Coypel, des Santerre et des Mignard. La troisième fut le trésor de Hougton Hall, appartenant à lord Walpole, comte d'Oxford et père d'Horace Walpole, premier ministre de George II d'Angleterre, d'où furent tirés treize Rubens, douze Van Dyck, quatre Murillo, dont *l'Adoration des Bergers* et *la Fuite en Égypte*; trois Salvator Rosa, dont *l'Enfant prodigue* (son chef-

d'œuvre), quatre Teniers, *le Sacrifice d'Abraham* de Rembrandt, d'autres merveilles encore qui, dès 1779, grossirent les richesses de l'Ermitage.

En 1772, Catherine avait fait acheter encore sept chefs-d'œuvre incontestés, par l'intermédiaire de Galitzine, à la vente de la galerie du duc de Choiseul ; c'était des Murillo, des Teniers, des Gérard Dow et des Van Dyck. En 1777 elle avait acquis plusieurs Paul Potter à celle du fermier général Randon de Boisset, également cité dans le livre de de Swarte. Enfin, en 1780, elle fit de nouveaux emprunts à la galerie Braamcamp d'Amsterdam, sans compter les achats faits aux ventes des collections d'Argenville, Baudoin, Tronchin à Genève, Gotzkowski à Berlin. En même temps elle recommandait des toiles à Barowikowski, à Mengs, à Reynolds, à Joseph Vernet.

Ainsi à tous les coins de l'Europe elle empruntait des merveilles ; aux artistes du monde entier elle demandait des œuvres. Mais vous avez vu déjà tout ce qu'elle sut attirer de France, en particulier. C'est une tradition que ses successeurs adoptèrent et dont je tirerai plus tard une conclusion à la fois fière et mélancolique.

L'œuvre de Catherine ne fut pas abandonnée par ses successeurs, bien que le musée de l'Ermitage fût déjà, à sa mort même, une des plus admirables collections de l'Europe. Alexandre Ier acheta, en 1815, trente-huit tableaux provenant du pillage de Cassel en 1806 et transportés à la Malmaison, dont *les Arquebusiers d'Anvers* — peut-être le chef-d'œuvre de Teniers, — un superbe del Sarte et un Claude Lorrain. En 1817, nouvelles acquisitions empruntées à la collection Creighton de Saint-Pétersbourg et à la collection Cœrvelt d'Amsterdam.

Enfin, en 1819, et par l'entremise de Denon, notre directeur du Louvre, plusieurs tableaux italiens intéressants vinrent grossir ce trésor artistique, incomparable déjà.

Sous Nicolas Ier, c'est Paris qui alimente surtout les nouveaux progrès de l'Ermitage. D'importants tableaux y sont achetés de 1826 à 1831. Mais c'est surtout en 1852, à la vente du maréchal Soult, que nous voyons partir des chefs-d'œuvre de Murillo, de Zurbaran et de Rembrandt. Le tzar mettait, entre-temps, à contribution l'Espagne en 1835, Londres en 1836, Munich en 1839, Venise en 1850 (collection Barbarigo), qui lui fournit des Raphaël, des Velasquez et des Titien. Ce fut lui qui, après Catherine, contribua le plus glorieusement à embellir l'Ermitage. Alexandre II continua la tradition par des achats considérables au musée du marquis Campana en 1863, à la vente Fontan en 1864, à la galerie du comte Letta à Milan en 1866, et l'empereur actuel a acquis plusieurs beaux tableaux italiens et flamands à la galerie Galitzine en 1886.

Ce n'est pas sans un retour douloureux sur le développement de notre musée national qu'on constate le soin incessant avec lequel celui de Saint-Pétersbourg est enrichi. Dans la période que nous venons de parcourir, nous voyons une série de tableaux admirables s'en aller de Paris en Russie. Il est permis de se demander ce qui les a remplacés dans notre patrimoine artistique, lequel semble aller toujours s'appauvrissant.

Est-ce donc que les démocraties ont vraiment le mépris de l'Art qu'on leur reproche? On serait tenté de le croire en voyant ce que le despotisme a pu réaliser ailleurs et réalise encore. Dans nos propres souvenirs, nous trouvons Louis XIV élevant Versailles, et, sous nos yeux, avec une vraie honte d'être de notre temps, nos Beaux-Arts laissant Trianon tomber en ruines!

L'histoire du Louvre, depuis vingt ans, serait curieuse à écrire. On verrait quelles responsabilités y ont été assumées par les bureaucrates tranquilles et les ministres beaux parleurs aux distributions de prix. Pendant, qu'affranchie de la tutelle de l'État, notre école contemporaine poursuit notre tradition incontestable

de supériorité, l'administration du Musée, demeurée aux mains du gouvernement, est un véritable scandale. Ce qui prouve qu'on peut faire quelque chose de grand par la toute-puissance ou par la liberté, rien par la hiérarchie et par la paperasserie.

Quelques remarques encore à ajouter à cette légende de l'Ermitage dont nous avons vu la naissance et le développement. Chose admirable encore et confirmant mon dire! l'école française y est mieux représentée qu'au Louvre. Nous tenons dans une façon de mépris un certain nombre de maîtres de second ordre du xviii[e] siècle — Moyne, pour n'en citer qu'un — qui font fort bonne figure là-bas. Pour ne parler que des grands maîtres, nous ne possédons pas deux Poussin aussi beaux qu'*Esther devant Assuérus* et que *la Visitation*, ni un Claude Lorrain comparable au *Repos de la Sainte Famille* ou à *Tobie et l'Ange*. *La Famille de Darius aux pieds d'Alexandre* pourrait bien être le chef-d'œuvre de Pierre Mignard. C'est un superbe tableau aussi que le *Moïse exposé sur le Nil* de Lesueur. Et le *Corps de garde* de Valentin! Et *le Paralytique servi par ses enfants* de Greuze! Mais Watteau surtout, cet admirable Watteau qui tient si peu de place au Louvre, le voilà représenté à l'Ermitage par quatre merveilles, dont l'une, *la Sainte Famille*, montre le peintre exquis des fêtes galantes sous un jour bien particulier. Tels les sonnets catholiques de Paul Verlaine.

Quels primitifs des écoles flamande et hollandaise avons-nous à opposer au *Jugement dernier* de Léon Cristus, à *la Guérison de l'aveugle* de Lucas de Leyde, à *la Vierge avec l'enfant Jésus* de Quentin Metsys, à *l'Annonciation* de Michel Coccie? Rubens, dont nous n'avons, pour ainsi parler, que l'expression décorative, apparaît là-bas un paysagiste admirable avec *l'Arc-en-ciel* et *le Site montagneux*. Nous ne possédons pas un portrait de lui qui vaille celui d'*Hélène Fourment*, une merveille! Notre *Kermesse* est loin d'avoir l'intensité bachique du *Silène ivre*. *Le Souper chez le*

Pharisien et *Agar chassée* tiennent encore le premier rang dans l'innombrable production du maître.

Les Snyders de l'Ermitage sont le triomphe de la nature morte. Mais c'est Rembrandt surtout, Rembrandt si pauvrement représenté dans notre musée, qui y triomphe en maître dans le rayonnement de ses quarante-trois toiles, dont *la Descente de croix*, *la Sainte Famille*, *le Sacrifice d'Abraham*, *le Retour de l'enfant prodigue*, *l'Éducation de la Vierge*, et cette *Danaé*, laquelle est vraiment la gloire de la chair, et des portraits puissants à étonner l'esprit en même temps qu'ils émerveillent les yeux. Notre *Femme au bain* de la galerie Lacaze est le chef-d'œuvre du nu, au Louvre. Les morceaux de cette intensité et de cette vibration ne se comptent pas dans les Rembrandt de l'Ermitage.

Quinze Gérard Dow, dont la célèbre *Liseuse* aux lunettes troublantes sur la réalité vivante du regard. Dix-huit Berghem, dont la *Halte de chasseurs*. Plusieurs Paul Potter, dont la curieuse légende en dix toiles du *Procès du chasseur jugé par les animaux*. Citons encore *la Solitude* de Ruysdaël, laquelle tentera éternellement les poètes; *l'Été* et *l'Hiver* d'Isaac Van Ostade, *l'Enfant prodigue* de Metsu; *les Animaux au pâturage* de Karl Dujardin. Tous les maîtres hollandais et flamands sont représentés là (j'allais oublier Terburg!), y donnant l'expression de la plus belle école de peinture qui ait existé jamais.

Dans l'italienne, je m'arrêterai moins longtemps. Nous y pourrions mieux soutenir la lutte, au moins par le nombre, qui atteint, au Louvre, à l'encombrement. Saluons cependant l'admirable *Enfant prodigue* de Salvator Rosa, d'un sentiment naturaliste si inattendu et si profond; la délicieuse *Madone* de Perino de Vaga; la *Betsabé* du Bronzino, un chef-d'œuvre de grand style; *le Repos en Égypte*, *l'Ascension* et *la Pentecôte* de Véronèse.

Si nous avons trente tableaux de l'école espagnole, c'est tout. L'Ermitage en possède plus de cent, dont plusieurs admirables,

tels que *le Martyre de saint Pierre*, *le Dominicain* de Murillo, le *Portrait d'Olivarès* et celui d'*Innocent X* de Vélasquez, le *Zurbaran* de la collection Soult, le *Saint Sébastien* de Ribeira. Les écoles allemande et russe ne méritent qu'une mention rapide. Albert Dürer, Lucas Cranach et surtout Holbein sont cependant mieux représentés à l'Ermitage que dans notre grand Musée national.

Je ne parlerai plus que rarement de peinture, l'Ermitage étant, à vrai dire, le véritable trésor d'Art que possède la Russie. Si je l'ai fait avec quelque étendue, c'est que l'exemple est bon à donner de cette collection admirable, vieille d'un peu plus d'un siècle seulement, déjà sans rivale et dont la gloire est si patriotiquement poursuivie par un peuple qui n'a pas cependant à demander à l'Art le laurier que la victoire a laissé tomber de ses mains.

Au point de vue de la sculpture, l'Ermitage n'offre qu'un intérêt relatif, bien qu'il contienne quelques beaux échantillons de la statuaire antique. Cette collection fut commencée par Pierre le Grand, qui fit faire à Rome les premiers achats sous le pontificat de Clément VI. Catherine la continua et Nicolas I[er] la reprit, après une interruption. Enfin Alexandre II l'augmenta par l'acquisition de soixante-dix-huit pièces au musée Campana, en 1861. Un véritable chef-d'œuvre y est à signaler, le bas-relief des *Niobides*, jadis transporté du Péloponnèse à Venise, et qui semble une page d'Homère écrite dans le marbre. Les figures, dont les dimensions sont environ un huitième de la nature, sont d'un mouvement absolument admirable et d'une impétuosité dont l'art grec a donné peu d'exemples.

Très intéressante, cette collection des antiquités du Bosphore cimmérien occupant le rez-de-chaussée du musée. Elle contient des colliers, des anneaux, des bracelets, des amulettes, des bandeaux et des couronnes en feuillage d'or, des casques retrouvés sur des champs de bataille, et où des morceaux de crâne sont

demeurés comme incrustés dans le métal bossué et poudreux.

Tout un monde de femmes belles, de poètes et de guerriers est évoqué par ces débris qui témoignent des élégances et des combats d'une race disparue. Rien n'y manque : ni les masques, où sont figurées la joie et la douleur; ni les images à moitié adorées, à moitié raillées, comme celles de Silène, de Dionysos, d'Hercule. Ces grandes épingles d'or ont traversé d'épaisses chevelures; ces longs pendants d'oreilles ont mis des reflets d'or sur l'ambre des cous parfumés; ces figurines de Scythes ont été conquises; ces têtes d'animaux ont reçu les caresses de maîtres également disparus. Sous des vitrines, une poussière de vêtements, des fragments d'étoffes devenues plus fines que des toiles d'araignée, des sarcophages ouverts dont le vent a balayé les cendres.

Ces précieux restes du passé ont été trouvés dans des localités

de la Russie méridionale autrefois occupées par des colonies grecques, notamment à Kertch, autrefois Panticapée, la plus puissante des cités hellènes du Pont-Euxin; dans les mines de Théodosie, dans la nécrothèque de Kaoul-Oba. Auprès des splendeurs modernes de l'Ermitage, ils mettent comme une note posthume, et jettent dans l'esprit une rêverie faite du néant des choses d'ici-bas, de l'immortalité relative de tout ce que l'art antique a touché.

Une certaine fantaisie décorative s'affirmait dans les cariatides immenses qui soutiennent sur leurs épaules de granit l'entablement dont la porte de l'Ermitage est abritée. Ces gigantesques figures sont d'une musculature savante et n'ont d'autre tort que de ne pouvoir être jugées à distance. Le palais d'Hiver, qu'une rue étroite seulement sépare du musée, ne comporte rien de pareil. C'est un grand bâtiment quadrangulaire de plan aussi bien que d'élévation, et, s'il appartenait, par quelque point, à l'architecture, il y représenterait certainement le chef-d'œuvre de la monotonie. Une ornementation identique d'une extrémité à l'autre, sans reliefs permettant des jeux de lumière et d'ombre, augmente encore l'ennui de cet édifice peint d'un ton de brique tendre et qui n'a d'imposant que la surface considérable qu'il occupe.

Comment cette couleur sanguinolente n'évoquerait-elle pas l'image des conditions cruelles dans lesquelles se fit le relèvement de ce palais que l'incendie avait détruit, et que Nicolas Ier voulut réédifier en une année! Des millions de moujiks succombèrent à cette tâche accomplie sous les rigueurs de l'hiver, avec de grands feux à l'intérieur des constructions, ce qui jetait ces malheureux d'une fournaise dans une glacière. Telles, sous les sueurs d'Israël, montèrent, mais plus lentement, les pyramides. Si celui-ci et celles-là réalisaient un idéal plastique de beauté, la postérité n'aurait rien à voir à ce qu'ils coûtèrent de misère et de sang.

Au beau comme au bien il faut ses martyrs, que nous n'avons pas le droit de plaindre. Le malheur est que le palais d'Hiver, aussi bien que les pyramides, ne montre pas autre chose qu'un caprice de la puissance, qu'une fantaisie de la force, laquelle n'a pas les mêmes immunités que l'art, la même absolution devant l'avenir.

Comme dans tous les palais impériaux que gardent des grognards à bonnets poilus, vieux soldats n'ayant pu devenir officiers malgré leur belle tournure, on est reçu dans celui-ci par un suisse portant à fort peu près la robe rouge des magistrats avec sa bordure d'hermine. L'intérieur du monument, par sa variété et sa richesse, console du néant d'impressions recueillies au dehors. C'est un musée, en même temps qu'une résidence impériale. La grande mémoire de Pierre le Grand l'emplit. A côté des œuvres de menuiserie qu'il se complaisait à équarrir de sa main vigoureuse, de merveilles de mécanique comme l'horloge dont chaque heure ouvre les ailes et la queue en éventail d'un immense paon d'or plein, après la vitrine pleine des outils familiers de Pierre, voici sa propre image en bois sculpté, assise sur une façon de trône grossier, une image peinte où le temps a mis des luisants et des lézardes, une gigantesque poupée, si vous le voulez, mais d'un aspect imposant et troublant par ses côtés mêmes de réalité antiartistique.

Le visage est le plus caractéristique du monde, l'incarnation d'un type populaire que j'ai retrouvé souvent, que j'ai vu revivre avec une intensité égale au monastère de Troïza, dans le frère qui distribuait aux visiteurs un morceau de pain noir. La tête est puissante, la face légèrement aplatie avec un nez sans relief; les maxillaires inférieurs sont largement développés, donnant au menton une indicible expression de volonté. Les yeux sont petits et très écartés de la naissance du nez. Une petite moustache relevée de chaque côté des narines complète le portrait de Pierre

le Grand, dont le développement corporel est celui d'un géant, à en juger par les vêtements de lui qui ont été pieusement conservés, et à la taille du cheval qui seul pouvait le porter et qu'un empaillement, sillonné aujourd'hui de parties pelées et recousues, a également conservé à la curiosité. Les joujoux mêmes que Pierre s'amusait à construire, chariots ou traîneaux charpentés dans le bois dur, donnent l'impression d'un Titan enfant. Chose absolument étrange et caractéristique, avec cette grosse face presque imberbe, avec ce corps fait de rondeurs, Pierre le Grand donne, dans tous ses portraits, l'impression d'un enfant monstrueux en qui vivaient toutes les puissances futures d'une race. Rien de moins pensif, mais aussi rien de plus volontaire. La vie exubérante dans une souche humaine neuve. C'est un Moïse farouche dont le berceau s'en est venu tout seul échouer aux rives de la gloire.

Après cette majestueuse et effrayante idole, l'intérêt est relatif des merveilles de joaillerie dont le palais d'Hiver est rempli. Il se faut accoutumer, en Russie, à ces débauches de richesses qui sont prodiguées partout où ont passé Pierre ou Catherine, le double fleuve qui emporte encore, dans un lit profond de traditions géniales, l'empire russe vers ses grandes destinées. L'air y est encore rempli de la magie de leurs deux noms. C'est d'eux que datent toutes les hégires. Comment le principe autocratique ne serait-il pas puissant, pour des siècles encore sans doute, dans un pays où la toute-puissance et le pouvoir absolu ont réalisé de telles merveilles, où de telles mains ont puisé dans le trésor de la civilisation européenne avec une telle audace et une telle hauteur d'esprit?

Ce que nous voyons là n'est que la poussière d'or de cette marche triomphale : montres admirables et tabatières enrichies d'invraisemblables pierreries, châtelaines lourdes d'émeraudes et de saphirs, meubles dans le style Louis XV, mais où l'art russe a

mis ses fastueux bégayements. Et la splendeur des salles où ce trésor est étalé et de celles où se passent les actes d'apparat de la vie impériale! Voici une pièce toute en marbre immaculé comme le plus blanc Paros.

Le blanc joue un grand rôle dans la décoration nationale. Sa candeur est amortie, quelquefois même écrasée par l'abus des rocailles d'or se tordant, massives, aux murailles. L'appartement de l'impératrice se recommande, au contraire, par une simplicité voulue, un peu bourgeoise même, et la moindre impression artistique ne s'y saurait recueillir. Beaucoup de confortable, en revanche, avec des parquets à losanges en bois de différentes couleurs qui feraient l'admiration d'un ébéniste.

Au pays des souvenirs, maintenant. Dans la chambre d'Alexandre Ier, nous trouvons l'uniforme qu'il portait à Paris en 1814 et quelques vases de Sèvres que lui avait donnés Napoléon quand ils étaient amis. Un autre lui fut offert par Louis XVIII, où notre défaite est glorifiée. Je détourne vivement les yeux de cet objet de dégoût. Dans la façon dont notre cicérone parle de ce temps, je constate, pour la première fois, combien le nom de Napoléon est demeuré, je ne dirai pas populaire, mais respecté, en Russie. On en parle comme d'un dieu tombé, avec une admiration dominant toute haine. Rien ne donne une telle idée de la grandeur réelle de cet homme que cette absolution de l'ennemi devant sa gloire qui fut la nôtre. A Moscou même, la brûlée vive, j'ai retrouvé ce pardon pour le génie, et c'est tout au plus si l'on reproche à nos soldats d'avoir troué les cadres d'or de quelques Vierges, à travers les pierreries qu'ils n'ont d'ailleurs pas volées.

Le palais d'Hiver comporte encore une série de salles ornées de peintures militaires qui, par le caractère et aussi par la médiocrité, font penser à notre Versailles. L'art officiel ne vaut pas mieux sur les bords de la Néwa que sur ceux de la Seine. Même remarque pour les portraits des maréchaux, dont M. de Moltke

clôt la série d'une façon peut-être inattendue, sa gloire militaire ne se rattachant que bien indirectement à celle de la Russie.

Plus intéressant d'aspect que le palais d'Hiver, mais d'un goût décoratif aussi peu sûr dans la somptuosité, est le vieux palais Mikhaïlof rajeuni, avec son premier étage soutenu par des colonnes corinthiennes, avec son fronton et ses deux ailes en saillie et sa superbe grille enchâssée dans le granit.

C'est pour Moscou qu'il faut conserver ses grandes impressions



de monuments religieux. Mais Saint-Pétersbourg n'en renferme pas moins deux merveilles. Isaac d'abord, une masse énorme et somptueuse qu'il nous faut admirer d'autant plus qu'elle descendra quelque jour, sans doute, dans le gouffre dont un sol artificiel de charpente la sépare seulement; Isaac visiblement conçue dans le souvenir du Panthéon de Rome, et dominant la ville de son dôme d'or soutenu par une colonnade gigantesque; quatre coupoles plus petites apparaissent aux quatre coins du toit, et

l'ensemble est d'une géométrie sévère où rien n'est sacrifié à la fantaisie. Les quatre péristyles sont soutenus par des monolithes de granit rouge. Les dalles des escaliers qui y conduisent sont d'énormes blocs de granit.

En marbre de Finlande les murailles sont élevées, et, dans les puits d'or et d'argent, de gemmes et d'orfèvreries où l'on semble descendre quand on mesure la hauteur intérieure des dômes, comme des jets d'eau multicolores jaillissant du sol, montent des fusées de malachite et d'agate allant s'épanouir au faîte. Ainsi les plus rares matières ont été prodiguées pour la gloire de ce temple qui repose, fragile et pesant, sur un radeau, et pour celle de Catherine qui en posa la première pierre au-dessus d'un marécage. De nombreuses restaurations ont dû, il est vrai, en maintenir les magnificences, et les portes de bronze admirables, entre autres choses, qui gardent l'entrée d'Isaac, sont l'œuvre récente d'un fondeur français, M. Morand.

Notre-Dame de Kazan, dont une double colonnade, s'ouvrant en demi-cercle, fait les ailes et qui, peinte de couleur brique, semble un grand oiseau blessé à terre, est gardée, au dehors, par deux statues de bronze, immenses, placées de chaque côté de la porte, en haut de l'escalier extérieur et qui ne sont pas sans mérite. Même richesse intérieure qu'à Isaac. L'iconostase et les grilles du tabernacle sont en argent massif et ferment somptueusement le chœur. La Vierge de Kazan est, de toutes les Vierges de Russie, celle dont l'image est encadrée des plus belles pierreries. Celles-ci sont grosses à ne pouvoir être crues vraies. Taillées ou en cabochons, elles accrochent la lumière ou semblent les gouttes d'une lave chargée d'azur, de pourpre et d'or fluide. Les plus vulgaires sont des rubis et des topazes brûlées. On dirait encore d'énormes insectes de l'extrême Orient pris aux pattes par les déchirures du métal. L'impossibilité d'être étonné constamment amène vite à la satiété de ce spectacle.

Aux piliers de la cathédrale, les drapeaux pris dans les anciennes victoires sont suspendus en trophée. Je salue tristement les nôtres. Aux mêmes masses de granit sont attachées les clefs des villes prises. La Vierge de Kazan est la vierge guerrière qu'on invoque aux jours de bataille et dont les joyaux sont teints dans le sang.

Près de la Néwa, séparée de la partie centrale de la ville par un pont bossué dans sa longueur et que soutient une véritable forêt de pilotis, flèche d'or dominant une construction polyédrique, s'élève l'église Saint-Paul et Saint-Pierre, occupant comme le cœur de la forteresse de la Néwa. C'est là que dorment les empereurs morts depuis Pierre le Grand, leurs prédécesseurs ayant gardé leur sépulture à Moscou. L'effet est un peu celui de la chapelle des Invalides.

Tout autour de la nef les tombes sont rangées, toutes en marbre blanc, sans ornements sculpturaux, toutes absolument pareilles, une plaque indiquant seulement le nom de celui qui l'habite. Cette proclamation muette de l'égalité humaine devant la mort, dans le pays d'Europe où les différences sociales sont le plus monstrueusement accusées, où l'extrême puissance a coudoyé et écrasé sans cesse la misère, est d'une grandeur laissant dans l'esprit une émotion profonde. Deux de ces marbres sans inscription sont cependant distingués des autres : celui qui couvre le dernier empereur si tragiquement disparu et que jonchent des fleurs souvent renouvelées, et celui de Constantin, vice-roi de Pologne, que traverse une croix aux bras inégaux à laquelle deux clefs sont suspendues, celle de Varsovie et celle de Brest, les villes soumises. Comme à Kazan, des étendards et des drapeaux pris à l'ennemi hérissent leurs hampes le long des piliers.

Le Saint-Pétersbourg artistique n'est pas à Saint-Pétersbourg seulement, mais aussi et surtout dans les deux palais de Tzarskoë-Sélo et de Peterhof, dont chacun mérite assurément une descrip-

tion. Le premier est situé à 20 verstes de la ville, et l'on y parvient en traversant un paysage plat, peu intéressant et, de plus, empoisonné d'Allemands. Un moutonnement de véritables collines de frondaisons annoncent l'approche de la résidence impériale. Car Tzarskoë-Sélo reçoit souvent l'auguste visite de l'empereur : une jolie petite ville ou plutôt une réunion de villas élégantes; car l'aristocratie russe recherche constamment le voisinage du souverain. C'est le vestibule du gigantesque palais dans lequel on entre par une grille somptueuse. On se croit à Trianon d'abord, étant donnés les premiers échantillons décoratifs mis sous les yeux, dans un Trianon agrandi, dans un Trianon pour géants.

L'élégance et l'afféterie d'un style qui nous a donné des merveilles comportent-elles cette amplification? Tzarskoë-Sélo est là pour prouver que non. Une débauche de polychromie, laquelle, Dieu merci! ne donne aucune illusion, — car ce serait formidable de penser que des rocailles de vrai bronze pendent à des murs de plâtre; — une semblable orgie de peinture, sans cesse restaurée, ne sont pas pour donner à cette construction barbare dans sa régularité la majesté qui lui fait défaut. C'est la monotonie dans le laid, la plus terrible qui soit au monde. On sent d'ailleurs que l'architecte s'est préoccupé aussi de Fontainebleau et de Versailles.

L'intérieur, du moins, est étonnant, sinon peu satisfaisant pour le goût. On y trouve la fantaisie fastueuse de Catherine, son génie désordonné, et, il faut bien le dire encore, ce besoin de parvenue de dépasser toutes les merveilles autrefois décrites, ou réalisées ailleurs. Sa chambre, toute en faïence blanche décorée, de-ci de-là, avec une certaine légèreté, est encore ce qu'il y a de moins barbare dans cet ensemble de choses disparates.

Par une salle de festins dont les ors crus vous plantent des flèches dans les yeux, on peut se rendre ensuite dans une autre salle où des bleus d'outremer, relevés çà et là d'or, leur sont un

repos relatif. L'ameublement est encadré de lapis-lazuli authentique et comprend une table d'un seul morceau d'un prix inestimable. C'est le triomphe du bleu, non pas dans l'art, mais dans le caprice. Tout est d'azur sombre, sauf le parquet en mosaïque de bois rose. Un ciel nocturne, quelques étoiles, une mer que le couchant teint de rouge très pâle, voilà l'impression de nature qu'évoquerait le plus volontiers ce spectacle. La chapelle attenante est du même goût et de même effet. Près de l'autel une énorme clef, celle d'Andrinople, est suspendue.

Nous voici maintenant dans un bloc d'ambre. Une salle immense, où aucune autre matière décorative n'est employée. L'ambre transparent y côtoie l'ambre laiteux. On croit tout regarder à travers une vitre jaune. *Suum cuique!* Cette chambre étonnante est un présent de l'Allemagne, un don gracieux de Frédéric II à Catherine. Berlin a vu naître ce ridicule chef-d'œuvre de résine. Quoi qu'ait enfanté de bizarre l'art russe, il n'a jamais atteint ce délire de mauvais goût.

D'un fleuve roulant des eaux ocreuses, nous passons dans les eaux argentées d'un torrent. Un salon tout en métal encore, lequel soudain devient transparent en entrant dans la salle des glaces. Mais nous ne sommes pas au bout des surprises. Un petit voyage en Chine était tout indiqué. Nous voici maintenant entourés de pagodes aux toits retroussés et de jonques voguant au travers de poissons monstreux, avec des poussahs au rire largement ouvert sur des rives hérissées de bambous. Et je pense à ce joli *Livre de jade* que publia jadis celle qui signait alors Judith Walter, me demandant combien je donnerais de ces imbéciles richesses pour un tout petit poème de Litaïpé!

Les petits appartements, du moins, ont un intérêt historique. On a gardé dans la simplicité de son ameublement, — un lit de camp et une table, — la chambre d'Alexandre Ier, toute pleine de souvenirs familiers de la campagne de 1812. Ces reliques, assez

misérables, n'éveillent dans notre cœur aucune rancune. Il faut rendre aux Russes cette justice que toute humiliation nous est épargnée dans les souvenirs de leurs victoires. Rien de la fanfaronnade prussienne. Les faits sont constatés avec une simplicité pleine de grandeur. Aucune haine de race ne suscite l'injure entre eux et nous.

C'est avec une sorte de soulagement qu'on achève la revue de tous ces trésors entassés au hasard d'un caprice tout-puissant. L'admiration des splendeurs sans goût est volontiers oppressive et on se la reprocherait presque comme une mauvaise action. C'est alors que la nature vient à point pour chasser ce mécontentement de soi-même; et il faut reconnaître qu'à Tzarskoë-Sélo la nature a, du moins, été respectée et bien servie.

Le parc est d'une ordonnance admirable, avec ses points de vue habilement ménagés sur des étangs où descend la mélancolie exquise du ciel, mettant des bandes d'argent à travers les troncs des grands arbres échangeant entre eux des pigeons au vol lourd. C'est un apaisement que de marcher dans ses allées pleines d'ombre, sur le sable piqué çà et là de flèches d'or, entre des haies de fleurs sauvages intelligemment respectées. La lassitude des yeux se repose dans cet océan de couleurs fraîches, tendres et comme vivantes, toutes vibrantes d'une lumière calme et que les feuillages ont tamisée.

Et quelle vision des grandeurs évanouies! Musset a délicieusement chanté les trois marches de marbre rose qu'effleuraient les jolis pieds chaussés de satin. Il semble que les amours de Catherine, même dans ce Trianon monstrueux, aient dû garder quelque chose de farouche. Ces jolis taillis, cependant, étaient bien faits seulement pour la musique des aveux et des baisers.

A visiter encore, à peu de distance du palais, le cimetière des chevaux et des chiens. Là sont enterrés, sous des pierres où sont tracés leurs noms et rappelés leurs services, les animaux que les

tsars ont particulièrement aimés. Si l'on rapproche le luxe de ces mausolées de la simplicité des tombeaux où ceux-ci reposent eux-mêmes, dans la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul, on verra proclamer quelque chose de plus que l'égalité devant la mort.

Mieux vaut âne vivant qu'empereur enterré!

dit un vers célèbre. Les Russes vont plus loin encore. Cette justice tardive rendue aux bêtes et cette apothéose posthume de leur vertu supérieure à la nôtre, n'est pas pour me déplaire. Mon panthéisme s'est réjoui à ces somptueuses funérailles et j'ai été singulièrement attendri de cette preuve de sensibilité chez des hommes qui n'en ont pas fait généralement une dépense excessive en faveur de leurs frères humains.

Une de ces tombes ne porte aucune inscription. Ce mausolée anonyme a son histoire plus touchante encore. Les chevaux des empereurs avaient, en principe, seuls droit à cette glorieuse nécropole. Or la maîtresse de je ne sais plus lequel, ayant perdu le sien qu'elle adorait, obtint, pour ses dépouilles, cet honneur sacrilège. L'ensevelissement se fit la nuit, secrètement, par des hommes fidèles dont, sans doute, le silence fut assuré le lendemain. Cette aventure, où la faiblesse de l'homme vis-à-vis de la femme est, une fois de plus, démontrée, ne méritait-elle pas d'être signalée? Au-dessus de tous ces quadrupèdes défunts, de grands arbres où passait un vent léger disaient d'harmonieuses litanies, et, tout autour, des fleurs sauvages se balançaient comme des encensoirs.

On quitte, au demeurant, Tzarskoë-Sélo avec plus de satisfaction d'avoir assouvi une curiosité qu'avec une envie véritable d'y revenir.

Je n'en dirai pas autant de Peterhof, qui vous rappelle, pour ainsi parler, par le charme même du voyage..

Au lieu de l'insipide route en chemin de fer, la plus jolie traversée du monde sur la Néwa d'abord, puis dans un chenal assez étroit où le chemin est marqué par des bouées. Mais, des deux côtés des rives, des maisons de plaisance, des bouquets d'arbres, une impression joyeuse. La vue est admirable en quittant Pétersbourg, où le dôme d'Isaac et la flèche de Saint-Pierre et Saint-Paul accrochent longtemps la lumière. Le fleuve est couvert de bateaux dont les mâtures semblent la forêt de piques des anciennes armées. Je ne sais pas de fleuve plus argenté que la Néwa et où descende mieux la tonalité fine de l'atmosphère. Imaginez les gris laqués du ciel et des rivières de Hollande, avec une poussière légèrement métallique, comme une cendre de grésil flottant au travers. Dans ce milieu vibrant les objets prennent une matité singulière où semble se briser ce tressaillement. La mer s'ouvre maintenant devant nous, à peine ridée de petites vagues, mais avec des horizons infinis, une mer qui se perd vraiment à l'horizon, confondant ses eaux avec les nuées en une ligne aussi insaisissable qu'une asymptote.

Peterhof est à notre gauche. Une chevauchée de dômes d'or, saillant de l'épaisseur des feuillages comme des croupes de cavales dans les hauts pâturages. Cette fois-ci, c'est bien Versailles qui a été visé. Ombre de Mansart, tu as dû tressaillir! Quand Pierre le Grand s'offrit cette fantaisie, l'architecte Leblond seconda le nouveau Louis XIV. Le palais se développe en longueur, dominant des cascades dont les dieux, les naïades et les tritons sont dorés. Autant le bronze se masse bien aux verdures sombres des parterres, autant ces silhouettes de métal éclatant mettent de véritables déchirures à l'harmonie du fond. Partout le décor en est crevé.

Le pis est que cet olympe est infiniment plus agité que celui qui semble rêver autour des bassins d'Apollon et de Neptune. Ce n'est que bras et jambes se dressant et torses se nouant dans des

convulsions. On dirait que la postérité de Midas a été imprudemment lâchée dans la sérénité du bois sacré. L'effet est surtout choquant quand les grandes eaux ne marchent pas. Ces fantômes font presque peur. Mais quand, vers trois heures, les bassins se remplissent et les jets d'eau montent en gerbes, et les torrents artificiels descendent le long des escaliers de pierre, et des fusées de poussière humide jaillissent des narines des tritons, ce grand mouvement amortit l'impression mauvaise. La lumière inconstante quitte les flancs nus des déesses pour accrocher des arcs-en-ciel aux gouttelettes innombrables semées dans l'air, pour courir sur les larges nappes déjà descendues dans les vasques, et vraiment les yeux sont charmés, en même temps qu'une fraîcheur délicieuse remplit les poumons.

Deux parties distinctes dans le palais : l'une composée d'appartements familiers dont plusieurs sont décorés avec un goût irréprochable; l'autre, de salles somptueuses où nous trouvons l'absence d'esthétique signalée à Tzarskoë-Sélo. Entre elles, une salle complètement ornée des portraits que fit faire Catherine II de toutes les jeunes dames et jeunes filles qui l'avaient accompagnée pendant son voyage à travers l'Europe. C'est un Italien nommé Rotari qui peignit toutes ces têtes, sortant de cadres pareils très plats, et semblant regarder par une infinité de fenêtres. Tous ces regards, tous ces sourires, toutes ces chevelures brunes et blondes et ces gorges aux blancheurs liliales sont un véritable charme pour les yeux. Comme peinture, c'est du mauvais Greuze; une certaine habileté, mais aucune solidité dans la construction des têtes.

Arrêtons-nous devant l'admirable table en écaille garnie de bronze qui orne le cabinet de toilette de l'impératrice Alexandra Fedorowna. Ceci est une véritable œuvre d'art et un vrai chef-d'œuvre. La symphonie en blanc majeur de Théophile Gautier chante à mon oreille en pénétrant dans une salle immense dont

la décoration est complètement blanche : murailles de marbre blanc; rideaux de satin blanc ; meubles de même étoffe avec des nervures imitant la faïence blanche. Singulier effet des relations de tons ! Les cristaux des lustres apparaissent teints de mauve dans cette orgie de candeurs. J'avoue que ce trou dans la neige, que cette forêt de lis ne m'ont que médiocrement enchanté. Peut-être me manquait-il l'âme virginale qu'il faudrait pour s'y complaire. Mais peut-être aussi Catherine ne la possédait-elle guère plus que moi.

Peterhof est, à vrai dire, une colonie de châteaux.

Par des chemins ombreux et coquettement entretenus, on va de l'un à l'autre ; — à Marly, d'où Pierre le Grand voyait sa flotte naissante cingler à cette rade de Cronstadt où nos marins recevaient, récemment, un si admirable accueil, où s'est peut-être cimentée, avec l'eau de la mer, l'union des deux races, et où il couchait dans un lit que lui-même avait grossièrement sculpté, où l'on montre les présents que lui firent les souverains orientaux fort occupés de sa gloire ; — à Montplaisir, d'où l'on entend gémir doucement les vagues et dont l'intérieur est celui d'une riche maison hollandaise du siècle dernier; — au Belvédère, fantaisie architecturale néo-grecque où Nicolas Ier renouvela les idylles de Trianon, avec des vacheries et des fermes en miniature; — enfin à Alexandria, séjour du tzar actuel, quand il vient à Peterhof, une véritable forteresse sous les dehors d'une villa, avec des appels de sentinelles quand vient la nuit.

Il ne faut pas oublier, dans les musées de Saint-Pétersbourg, celui des voitures impériales.

Il est d'un luxe prévu, mais vraiment inouï. Les modèles sont, pour la plupart, empruntés à notre carrosserie française. Pour les siennes, Catherine avait commandé la décoration des portières à Boucher, à Eisen et à Watteau. Ce sont de délicieux morceaux de peinture dans des cadres roulants aux sinuosités

majestueuses. Toutes sont des merveilles de suspension, frémissantes et se balançant, au moindre effleurement, comme des escarpolettes. De vraies chambres, en dedans, merveilleusement tapissées de soie. Les marchepieds semblent d'immenses agrafes d'or.

D'un sentiment plus original sont les traîneaux de la grande impératrice, dont les quatre angles semblent de monstrueux cols de cygnes se dressant sous la caresse d'une invisible Léda. Il en est un où l'on peut tenir cinquante en se tournant le dos, comme dans certains tramways primitifs que nous retrouverons surtout à Moscou.

Après les voitures de Catherine, — les plus admirables par le goût — après les carrosses fastueux des couronnements, on montre, à son rang dynastique pour ainsi parler, et le dernier, le coupé dans lequel était Alexandre II quand il fut assassiné. Le fond et tout le dessous du siège intérieur ont été déchiquetés par la première bombe. Le bois à demi brûlé s'y hérisse dans des trous béants où pendent des lambeaux d'étoffe. Ailleurs les éclats ont semé de véritables étoiles piquantes au dedans. C'est effrayant et saisissant au possible. On sait que le malheureux tzar qui avait émancipé les esclaves quelques années auparavant, qui, le jour même, laissait sur son bureau le projet d'une constitution relativement libérale, avait échappé sain et sauf à cette première explosion. C'est une fois descendu de son coupé en lambeaux, et comme miraculeusement sauvé, qu'un second projectile lui éclata entre les jambes, déchirant ses entrailles, et tuant du même coup celui qui l'avait jeté.

C'est avec une tranquillité parfaite, sans la moindre émotion dramatique, qu'un témoin de l'attentat nous le raconte, que le gardien du musée nous montre la voiture éventrée. Il ne semble pas que le souvenir du peuple russe soit aussi reconnaissant qu'il convient pour le premier empereur qui en ait vraiment rêvé

l'affranchissement intellectuel et moral. J'ai remarqué d'ailleurs cette absence de sensibilité dans toutes les descriptions qui sont faites des fins tragiques d'un grand nombre de tzars. Un tzar meurt? Un autre vient! Qu'importe! *Nitchevo!* dit l'éternel optimiste. Même chose que pour les prêtres. Il lui faut un tzar, parce qu'il a besoin de servitude, comme il lui faut des popes, parce qu'il a besoin de prières. Les individus ne sont rien pour lui. Il lui faut la couronne comme la chasuble. Voilà tout. Peu lui chault le mannequin qui les porte.

On peut visiter aussi les écuries impériales. A citer seulement quelques magnifiques étalons noirs de l'Ukraine aux crinières et aux queues ondoyantes, avec les yeux rapprochés et hauts sous le front, mais pleins d'éclairs.





V

PAR LES RUES

La physionomie intime de Saint-Pétersbourg, en été, mérite bien une description. Bien que l'aristocratie ait fui la ville malsaine, en cette saison, pour les jolies villégiatures qui bordent la Néwa, les promeneurs sont nombreux le soir aux Iles, et d'ailleurs les distractions ne manquent pas, prolongées fort avant dans la nuit ou, du moins, durant les heures où il fait nuit dans le reste de l'Europe. J'ai dit un mot d'Arcadia. Dans un jardin moins grand est une salle de concerts où tous les amateurs de la ville se donnent rendez-vous. J'ai nommé déjà l'Aquarium. La musique, qui s'écoute en prenant d'innombrables tasses de thé, est, comme je l'ai dit déjà, excellente. C'est notre répertoire français qui en fait les frais, bien plus que le répertoire allemand. J'avais parié avec mes compagnons de route qu'il ne se passerait pas un jour de notre voyage sans que nous entendissions un air de *Carmen*. J'ai gagné mon pari haut la main. La popularité de l'œuvre de Bizet, dans

toute l'Europe, est ce que je connais au monde de plus prodigieux.

J'ai retrouvé il y a quelques jours la lettre dans laquelle celui-ci me remerciait de mon article après la première représentation à l'Opéra-Comique. Elle était pleine d'une mélancolie où se lisait même une pointe de désespoir. Il mourut peu de temps après. Il ne semble pas qu'il ait eu même l'avant-goût de la gloire. Un peu de cette clameur réparatrice et consolante qui, des cordes vibrantes de tant d'orchestres, crie son nom à tous les coins du monde et jette à la foule les sanglots de son génie, monte-t-elle du moins jusqu'à lui ? Il est de ceux qui me donneraient besoin de croire qu'on ne meurt pas tout entier. Ce rayon de soleil d'Espagne qu'il promène sous tous les cieux, comme une âme vagabonde, on en sent la chaleur plus pénétrante encore en Russie, dans cet air chargé de brouillards du Pétersbourg nocturne où se recueille la sourde colère des hivers à venir.

Une curiosité de Pétersbourg, ce sont les *tractirs*, sorte d'estaminets où l'on ne boit guère que du thé et que les gens du peuple emplissent à toute heure. Bien que le public y corresponde à celui de nos cafés de bas étages, rien n'y ressemble moins. On n'y fait aucun vacarme. Est-ce la terreur d'une police incessante et revêtant toutes les formes? — mais le Russe parle volontiers bas. Il mesure ses paroles et l'habitude lui en reste, même lorsqu'il n'a rien de dangereux à dire, ce qui est le cas ordinaire.

Ses instincts affectueux se révèlent d'ailleurs surtout dans ces façons de cabarets où l'on voit les consommateurs se serrer les uns contre les autres, souvent se tenir les mains en causant. Quand il se grise — et c'est toujours avec de l'eau-de-vie, à cause de la cherté du vin — le *moujik* n'en demeure pas moins le meilleur garçon du monde. Au contraire, il a l'ivresse d'une tendresse infinie. Tandis que nos pochards nationaux se rouent de coups et que nos Bretons se défoncent la poitrine à coups

de tête, quand ils ont trop bu, les ivrognes des bords de la Néwa prennent, entre eux, des façons d'enfants à la fois ridicules et touchantes. Ils se baisent à pleine bouche, ce qui n'évoque, je vous en réponds, aucune idée voluptueuse; ils se donnent des noms de fleurs ou d'oiseaux; ils se soutiennent et sont pleins d'attentions délicates les uns pour les autres. Jamais ils ne roulent seuls au ruisseau. Cette gaîté d'ilotes m'a souvent attendri.

Au-dessus des *tractirs* où le samovar fume sans cesse, quelques cafés d'un ordre plus relevé ont aussi leur physionomie particulière. Le café Dominique, sur la Perspective Newski, lequel a la renommée d'être particulièrement fréquenté des pickpockets. Dans une salle, des joueurs d'échecs semblent avoir transporté notre café de la Régence. Dans une autre, on joue un billard qui n'est pas absolument le nôtre. Vingt-huit billes sont sur le drap et il s'agit d'en blouser le plus grand nombre. Pour un endroit de renommée suspecte, il faut convenir qu'on a choisi les deux jeux où il semble vraiment le plus malaisé de tricher.

Partout, à Saint-Pétersbourg, et à toute heure du jour, — je ne parle pas de la nuit, qui n'existe pas en cette saison, — on boit du thé, sur la place où des marchands d'eau chaude ont installé leurs rudimentaires alambics, chez les pâtissiers aussi,

dont les gâteaux un peu lourds et chargés de confitures ont besoin d'un puissant digestif.

Cette remarque nous conduit tout naturellement à parler de la cuisine russe, laquelle n'est pas une des moindres curiosités du pays. On en voit les premiers échantillons dans les buffets du chemin de fer, une fois la frontière allemande délicieusement franchie, sous la forme d'un luxe étonnant de hors-d'œuvre, dont plusieurs nous semblent des plats absolument sérieux, comme l'esturgeon et le saumon salés, comme le jambon, comme la mayonnaise de homard et la salade de pommes de terre, au milieu desquels s'est égaré un fromage de gruyère ouvrant des yeux étonnés et humides. Le regard de ce proscrit, presque un compatriote, et dont je partageais l'indignation, m'a toujours fait mal. Car je dus m'y habituer après une première surprise, l'usage étant bien, sur les bords de la Néwa, — l'ombre de Guillaume Tell lui pardonne ! — de manger le fromage avant le déjeuner !

Les *zakouskis* — ainsi se nomment ces derniers apéritifs qu'on mange debout, avant de se mettre à table — sont de vingt sortes au moins, et l'on en peut faire une véritable orgie pour le prix unique de 25 kopecks, soit environ 13 sous, dans lequel est compris celui d'un ou plusieurs verres d'eau-de-vie blanche, légèrement anisée, délicieuse, à mon avis, et qu'on avale par-dessus.

Mais l'idée d'un bon marché extrême de la nourriture en Russie, qu'on pourrait concevoir d'après cet exemple, serait la plus fausse du monde. On y mange, au contraire, plutôt chèrement, au moins dans les restaurants passables et dans les hôtels. Les *zakouskis* sont-ils un leurre à l'adresse des étrangers et une invitation à consommer sans compter ? Je serais tenté de le croire. En tout cas, il est certain qu'ils excitent l'appétit et surtout la soif, laquelle est coûteuse, pour des Français, dans un pays où le

vin ne se donne pas précisément. Le nôtre y est toujours en grand honneur, et, en y mettant le prix, on peut boire à Saint-Pétersbourg d'excellent bordeaux et surtout d'excellent bourgogne. Mais la concurrence leur vient cependant des vignes de Crimée et de Bessarabie qui commencent à donner des produits très acceptables, vins rouges et vins blancs, un peu âpres encore, mais dont la saveur sauvage et franche n'est pas à dédaigner. On fait aussi du champagne russe, un champagne rosé qui ne paraît pas composé uniquement avec du raisin. Car on élabore aussi, avec de petits fruits rouges, une boisson mousseuse, le *kwass*, ayant un parfum léger de cassis, beaucoup plus économique et qui se boit agréablement dans la journée.

La soupe aux poissons, la *ouka*, une sorte de bouillabaisse verte dans laquelle le fenouil tient la place de notre safran, ouvre à peu près invariablement le repas à la russe. On la sert en même temps que des petits concombres salés qui font faire une jolie grimace à ceux qui en tentent une rondelle pour la première fois. Ces cornichons, à peine émancipés, emplissent la bouche d'une eau âcre qu'on avale uniquement par politesse. Les plats qui figurent ensuite le plus communément sur la table sont le *bitock*, hachis de viande qu'on sert avec une sauce brune très épicée, de petits poulets gros à peine comme des pigeons et frits plutôt que rôtis, des cochons de lait grillé, — une merveille, — des gelinottes, une façon de perdrix aux pattes velues, qui nous arrive à Paris, détestable, dans la glace, pendant la fermeture de la chasse, mais qui, mangée sur place, possède, comme notre grive, mais dans une chair plus blanche, un délicieux arome de genièvre.

Un des plats essentiels dans tout dîner où l'on entend faire quelque honneur à ses hôtes, surtout quand ceux-ci sont étrangers, est le *sterlet*, ce poisson fabuleux, dans nos cuisines des bords de la Seine et du Rhin, et qui ne se pêche que dans la Volga.

Il fut convenu, entre mes compagnons de voyage et moi, que nous irions en manger un dans le restaurant russe le plus fameux de Saint-Pétersbourg, chez Maloë Iarozlawetz. Cette décision n'avait pas été prise sans quelque solennité, un sterlet de deux livres ne coûtant guère moins de dix roubles, soit trente francs.

Il nous parut, en entrant dans le temple du Vatel pétersbourgeois, que l'acte que nous allions faire était plus grave encore que nous ne l'avions supposé. Dans un salon de décoration sévère, dépouillés à la porte de nos pardessus et de nos cannes par une sorte de Pingard, nous fûmes reçus, en effet, par des garçons silencieux et habillés de noir, comme des diacres, qui nous suivirent avec un respect infini. C'est que l'homme qui vient manger un sterlet est quelque chose là-bas. Allions-nous assister à un mariage ou à un enterrement? Nous ne le savions plus. L'effet était d'un tel comique qu'en nous asseyant nous éclatâmes de rire, ce qui parut scandaliser le clergé séculier qui nous entourait, nous tendant la carte des mets et des vins aussi gravement que s'il s'était agi de jurer sur l'Évangile.

Mais le Russe est foncièrement bon enfant et l'hilarité, entre braves gens, est bien ce que je sais de plus contagieux au monde. Le chapitre, devant lequel nous comparaissions, tout à coup se dérida, et ce fut un débridage général de rates dont les passants avaient, par les fenêtres ouvertes, les bruyants échos. Le plus habile de nous à se faire comprendre — il a fait plusieurs fois le tour du monde — recourut bravement à la pantomime, ce qui acheva de mettre le personnel de la maison dans un vrai délire de gaîté. Jamais Debureau ni mon vieil ami Paul Legrand n'eurent succès pareil.

Ayant appris que le sterlet était présenté vivant au consommateur avant d'être jeté aux gémonies des sauces nationales, notre ami imita le clapotement d'un poisson qui se débat, nageoires haletantes, dans un bassin. Le serviteur russe est intelligent et

subtil. Un instant après, dans une vasque d'étain, un sterlet nous était apporté, qui battait bruyamment le métal de sa queue, et glissait, en tournant, sur la surface polie et mouillée.

Il paraît que cette cérémonie a pour but d'assurer le dîneur que son poisson est frais. Voilà qui est naïf en diable. Car quoi de plus simple que de substituer, au sterlet produit dans le monde, un sterlet de même poids et mort depuis longtemps? Encore



faudrait-il suivre le condamné jusqu'à sa dernière et fumante demeure. On m'assure que les vrais amateurs font un signe avec la pointe du couteau à la tête du poisson pour le bien reconnaître. Est-il donc si malaisé de faire, à son sosie défunt, un stigmate semblable? Moi, je me connais : si j'étais restaurateur russe, — ce qui me paraît d'ailleurs un état plus lucratif que celui de poète lyrique — je ne tarderais pas à m'attacher à un sterlet que je n'aurais jamais le courage de tuer et qui servirait, pendant vingt ans, à ces salutations au public, à ce *morituri te salutant!* pour rire.

Indépendamment de ce qu'elle a d'enfantin, cette mode a quelque chose de déplaisant pour ceux qui estiment, comme Bossuet et moi (jamais l'Aigle de Meaux ne s'était trouvé en pareille compagnie), que l'homme ne saurait trop dérober, à sa vorace horreur, la forme des cadavres qu'il engloutit. J'aime la galantine et le pâté, non parce qu'ils sont bons, mais parce qu'ils sont anonymes. Cette entrée en scène du sterlet vif faillit m'en faire passer l'appétit.

Je le vois encore frétillant dans la bassine, se traînant sur son ventre triangulaire et plat, avec son museau allongé comme celui d'une fouine, et de petits yeux désespérés qui lui sortaient du crâne déprimé, et sa robe brune et luisante, légèrement saumonée de rose, et son dos inutilement armé de nervures cartilagineuses ressemblant aux amandes d'un pain d'épice. Car voilà le portrait fidèle de cet innocent requin de la Volga, qui, dans les vasques de marbre de tous les restaurants russes sérieux, se décolore rapidement par la captivité, au point de devenir transparent et presque rose. J'eus un soulagement quand on emporta le nôtre.

Notre premier mime reprit ses exercices pour demander un potage en attendant. En secouant sa cuiller vide dans sa bouche et en gonflant ses joues comme un homme qui se brûle, il fut plus rapidement compris encore que la première fois. Le temps de dévorer une douzaine de *zakouskis* et le potage fut apporté fumant. Des quartiers de poisson y flottaient dans un bouillon aux yeux d'huile, parmi de larges tranches de pain.

— Va pour le bouillon ! dîmes-nous en chœur, mais gardons-nous bien de nous gonfler de ce bouilli aquatique qui ne laisserait plus de place au délicieux sterlet.

Et chacun, poussant dédaigneusement sur le bord de son assiette la partie solide de cette fausse bouillabaisse, se contenta d'en humer la sauce, assez parfumée, ma foi.

Puis on attendit impatiemment le sterlet.

— C'est fort long à cuire, fit sentencieusement Lanos, pour obtenir la patience générale.

Enfin celle-ci vint à manquer. Prestement le personnel avait disparu. Nous frappâmes du dos de nos couteaux sur nos verres.

Immédiatement un garçon apparut avec un grand plateau où étaient servis le café et le thé.

— Et notre sterlet? nous écriâmes-nous.

Le garçon nous regarda avec des yeux étonnés, puis soudain remplis d'une gaîté débordant en larmes.

Il nous montra, au revers de nos assiettes, les tronçons de poisson que nous y avions amassés sans y toucher. C'était le sterlet que nous avions mangé... ou du moins nous aurions pu avoir mangé sans le savoir! Nous n'y mîmes aucun amour-propre et nous nous précipitâmes sur nos propres restes. Le sterlet fut déclaré un mets délicieux, unique. Moi, j'aime autant une bonne anguille de Seine. Pendant que nous réparions notre bévue, nous étions, de la part de tous les garçons du restaurant accourus aux portes, l'objet d'une hilarité continue, d'une moquerie bonne enfant, mais évidente, qui nous fit lamper rapidement notre café. Il est toujours déplaisant de prêter à rire, et je crains qu'on ne parle encore quelquefois de nous chez Maloë Iarozlawetz.

Nous nous consolâmes de cette aventure, aussi ridicule que coûteuse, en fréquentant les restaurants français de Saint-Pétersbourg, où il y en a d'excellents : Donnont et Cubat, pour ne citer que ces deux-là, le second tenu par un de nos compatriotes, ancien cuisinier de l'empereur. On s'y pourrait croire chez Bignon ou chez Foyot. Il est vrai qu'on y est privé d'entendre la musique dont le repas est charmé dans les établissements nationaux. Dans ceux-ci, un orgue immense en fait les frais ordinaires, un orgue mécanique qu'on entend remonter, après chaque air et dans lequel on glisse, avant de le mettre en train, d'énormes rouleaux. C'est l'âme de Meyerbeer, de Bizet et d'Auber

le bleu des yeux comme dans l'azur clair des prunelles enfantines, mais avec je ne sais quelle ingénuité quelquefois cruelle. Certaines pages terribles de l'histoire russe m'ont fait penser au vers de La Fontaine :

Cet âge est sans pitié.

Mais l'enfant grandit, robuste, titanesque et peut-être doit-il étouffer un jour, comme Hercule les monstres, le monde dans ses bras.





VI

EN FINLANDE

Avec son aspect franchement européen, en dépit de ses merveilles artistiques, malgré cette belle promenade des Iles qui y fait exquises les soirées estivales, Saint-Pétersbourg ne répond qu'à demi aux curiosités excessives d'un voyageur venu de si loin. De là une certaine monotonie dans un séjour trop prolongé. La Finlande nous tente; un besoin de nature sauvage est en nous. Nous prenons le chemin de fer avec la destination de Viborg comme première étape. Jusqu'à Térioki, où est la frontière, rien ne nous donne une impression nouvelle. Là un arrêt du train nous permet de visiter la petite ville très pittoresquement posée sur le chemin et où les aspects, tant en hommes qu'en choses, commencent à se modifier.

C'est maintenant, tout le long de la route, de grands chariots rustiques traînés par des chevaux plus massifs, plus ramassés que ceux de la Russie, aux crinières incultes, ou des façons de calèches rudimentaires aux coussins de bois, où l'on ne pénètre qu'en franchissant de véritables barricades. Ceux qui les mènent, ou sont assis dedans, ont le teint légèrement bistré. Les femmes portent des fichus sur la tête, bariolés de couleurs vives où le jaune domine. Viborg est le grand marché de ces parures à bon compte qui mettent une note claire dans la mélancolie du paysage, mélancolie faite de solitude. Car les horizons s'enfoncent dans le lointain, faits de bois de sapins verticalement rayés de bouleaux, souvent longtemps sans qu'une maison y découpe sa dentelure.

D'une propreté exquise, celles-ci donnent cependant une impression de pauvreté. Elles sont construites tout en bois, par la juxtaposition de troncs horizontaux, égaux, en longueur, de même diamètre, que la hache a fait mordre les uns dans les autres. Les arêtes sont faites de troncs verticaux plus gros et les fenêtres, comme les portes, sont également enfermées dans un quadrilatère de charpentes. Le tout est posé, à certaine hauteur du sol, sur de larges pierres entre lesquelles l'air circule. Ainsi aucune humidité en aucun temps. Il paraît que ces murailles agrestes gardent très bien la chaleur intérieure en hiver. En tout cas, elles donnent une fraîcheur délicieuse en été et leur bon arome de résine apporte aux poumons un air balsamique. C'est ce que nous apprirent celles que nous visitâmes un peu plus tard.

Une autre chose nous frappe encore : la façon dont la propriété est délimitée. Entre les champs appartenant à des possesseurs différents, comme le long des chemins, des haies très hautes sont faites de longues perches plantées obliquement, dont le parallélisme subit toutes les fluctuations du monde. C'est une façon de treillage rustique très élevé auquel s'attachent une infinité de

plantes grimpantes piquant des fleurs sauvages jusqu'au sommet.



On dirait des cages, par place effondrées, ou encore de grands oiseaux blessés secouant, à terre, leurs plumes douloureuses. Car ici ou là, le vent couche quelquefois ces clôtures pittoresques entre lesquelles

nous circulerons tout à l'heure, dans une façon de captivité

Il fait un temps admirable et très doux. Ainsi la nature a des rappels, de symboliques fantaisies. Tels nos glaciers où la neige flamboie encore, dans les pays montagneux, en Isère, aux Pyrénées, même sous le soleil enflammé d'août. En Finlande, la neige est à terre; ou plutôt un souvenir de la neige, une petite fleur blanche dont les prairies sont couvertes et qui y paraît comme un suaire parfumé de frimas. Par instants, l'illusion est complète. En clignant des yeux, on sent un frisson vous passer aux épaules, comme sous une prophétique et artificielle gelée.

Nous voici à Viborg, où nous quittons le train. De plus près, chez les voyageurs qui nous succèdent en wagon ou qui attendent un autre convoi, s'affirme pour nous la différence entre le type finlandais et le russe. Les femmes ont sensiblement les traits plus purs. L'air matois, au fond d'une mélancolie résignée, fait, des hommes, des paysans accomplis. On m'assure qu'ils sont redoutés sur le marché de Saint-Pétersbourg, n'ayant nullement la nature bonasse des moujiks et cachant toujours un couteau dans leur poche, au cas où s'envenimerait quelque querelle. Les vieux ont des visages qui semblent coulés dans le bronze, avec des rides caractéristiques autour de la bouche aux lèvres minces. On devine qu'ils ne sont pas endurants. Mais, chez les jeunes même, qui sont des gars bien taillés, rien d'agressif. La plupart sont nu-pieds. Les femmes ont le mollet peu saillant, mais la cheville assez fine.

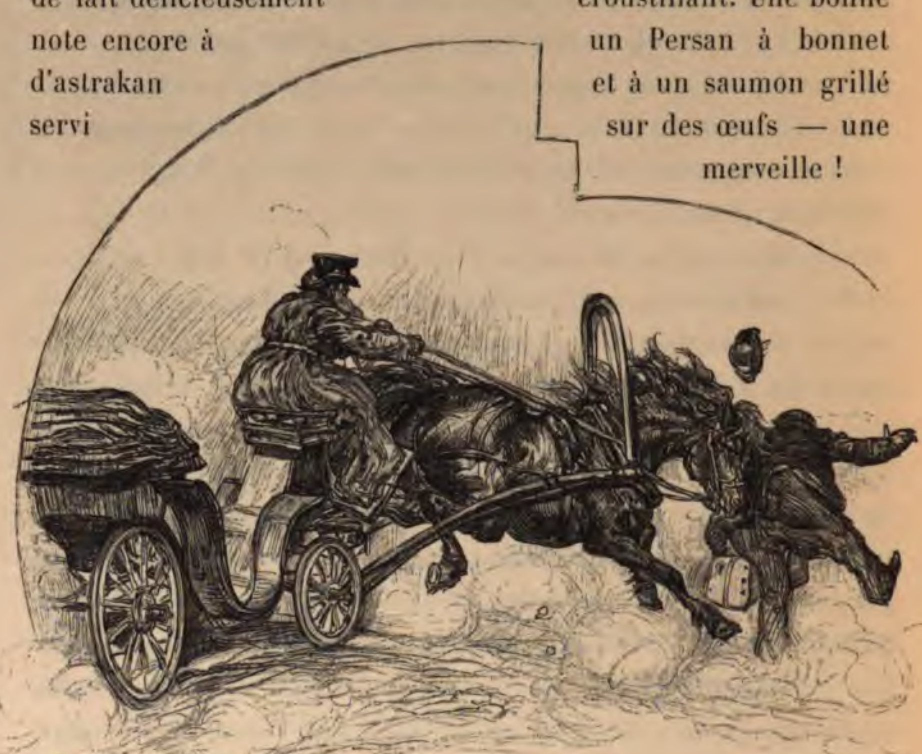
Dans la cour de la gare, une nuée de droshkis, mais non pas élégants comme ceux de Saint-Pétersbourg; très crasseux au contraire, montés sur des roues boueuses aux moyeux criants, attelés à des bêtes de petite taille, portant la tête basse au bout d'un cou embroussaillé. Tous les cochers à qui nous nous adressons refusent absolument de nous laisser monter dans leurs brouettes, après nous avoir proposé fastueusement leur office. Ils nous

tendent la main en gesticulant comme des diables. — Doutent-ils de notre solvabilité? Nous leur montrons des kopecks et même des roubles, mais sans les attendrir. — Notre identité leur inspire-t-elle quelque inquiétude? Nous exhibons avec résignation nos passeports, sans plus de succès. L'impatience nous prend enfin et nous les injurions en bon français, ne sachant pas encore assez de russe pour avoir appris par surcroît le finlandais. Alors nous constatons que les drôles ne sont pas aussi pacifiques qu'ils en ont l'air, car il semble qu'ils nous disent aussi de fort gros mots dans leur idiome naturel.

Durant ce temps, et contemplant cette dispute avec une tranquillité solennelle, un gentilhomme coiffé d'une casquette et debout sur la dernière marche de la gare remuait nonchalamment des façons de jetons larges en cuivre. Nous remarquons alors et enfin que tous les autres voyageurs, qui avaient réussi à s'asseoir dans les droshkis déjà partis, s'étaient munis d'un de ces morceaux de métal auprès de leur détenteur. Nous nous en approchons, puisant à notre tour; et, voyant que les petites plaques, qui nous sont délivrées sans difficulté, portaient des numéros, nous hurlons ces numéros dans l'espace. Comme après une évocation magique, les voitures portant les numéros pareils viennent se ranger devant nous. Tout nous est révélé de cet usage singulier. Les numéros des voitures sont tirés au sort. Faut-il qu'un peuple ait le goût des loteries! Celle-ci a, du moins, le mérite de ne pas ruiner ceux qui y prennent part. L'homme qui, dans une nation pauvre et sans grand développement, a inventé ce jeu économique, était certainement un homme de génie. Mais il peut se vanter de nous avoir fait passer un déplorable moment.

Car on reste une heure à peine à Viborg; la ville est loin de la gare, et nous allons nous embarquer sur un bateau absolument dénué de comestibles. Heureusement ces vilains petits chevaux vont comme le vent. Ils nous déposent devant un hôtel de fort

belle mine, tenu par un sieur Andréa, où nous trouvons une table d'hôte remarquablement servie et cosmopolite. Nous y remarquons particulièrement un Grec authentique d'Athènes, qui n'était certainement pas venu là pour jouer au loto des droshkis, et un cochon de lait délicieusement croustillant. Une bonne note encore à un Persan à bonnet d'astrakan et à un saumon grillé servi sur des œufs — une merveille !



O fatalité! On sonne au bateau juste au moment où une superbe pyramide de pets de nonne faisait son entrée. J'avais distingué déjà celui de la supérieure.... Il faut payer, et le payement ne se fait pas facilement; car la monnaie finlandaise n'est pas la monnaie russe, et cette dernière trace d'autonomie n'est pas pour faciliter les transactions avec des Pétersbourgeois comme nous.

Je saute dans la rue et le cocher qui m'avait conduit, resté sournoisement à la porte de l'hôtel, m'arrête et me prend à fort

peu près à la gorge. Comme j'étais parfaitement sûr de l'avoir payé, je le repousse rudement et me sauve. Or il me suit en continuant à crier. Je redouble des jambes; mais, tout à coup, je me sens appréhendé, au plus large de mon pantalon, comme par un étau qui me meurtrit la chair. C'est le cheval de ce misérable qui prend parti pour son maître et qui cherche à m'arrêter à sa façon. Je lui décharge un coup de parapluie dans les naseaux et le fais lâcher. Mais je me sentais déjà bleuir là où il m'avait mordu. Je touche au port où le bateau sonne un dernier coup. Mes deux bourreaux sont encore à mes trousses et je les vois ameuter la police contre moi. On fait mine de m'emmener au poste.

Enfin, pendant que je me débats, demandant quel est mon crime, un passant, le seul qui sût le français peut-être, m'apprend que j'ai oublié de rendre à ce furieux le billet de loterie qui me l'avait adjugé pour automédon, et qu'il y va de son avenir s'il ne peut le représenter au contrôleur de la gare. Je fouille mes poches, rien! J'avais perdu le numéro gagnant. Tout va recommencer, quand le même passant obligeant m'assure que l'offre d'un rouble désarmerait mon persécuteur, d'autant que pour la moitié à peine, l'intègre contrôleur lui donnerait un autre disque chiffré. Ouf! je saute sur le pont au moment où l'on détache les amarres. J'ai vieilli de dix ans en dix minutes, et je constate que je ne me puis plus asseoir sans d'effroyables douleurs. Soyez donc de la Société protectrice des animaux pour être ainsi dévoré par des coursiers, comme l'antique Diomède!

Est-ce la brûlure qui m'était restée au séant?... Mais le canal où nous nous engageâmes bientôt et dans lequel nous conduisit une double rang de bouées, me parut tout d'abord affreusement mélancolique. Imaginez une double rive escarpée, taillée dans les profondeurs de la pierre d'un bleu intense, par place, comme s'il y passait une large veine de lapis-lazuli; au-dessus, le ciel qui n'est guère qu'une bande de lumière dentelée, des deux côtés par les

sapins noirs qui y plongent comme jaillis du granit. On dirait deux troupes de guerriers très sombres et armés de lances, se cherchant aux deux bords d'un fleuve. A peine un frémissement d'eau le long du bateau dont s'élargit, sans se briser, le double sillage. Et nous voguons ainsi, des hommes sordides assis à nos pieds sur le pont, semblant emporter, là où ils vont, de la misère.

Le paysage s'ouvre, pour ainsi parler, en approchant de Rattigardji. Sous le ciel très fin, d'un gris mouillé que sèchent, par instants, de rapides soleillées, on navigue, maintenant, parmi les îlots que surmontent des verdures obstinées, incultes, d'un ton merveilleusement délicat. Les rives, qui se rapprochent et se resserrent, ici taillées à pic dans le granit vaguement bleu, là descendant, par pentes douces, jusque sous l'eau qui les frange d'argent, à l'infini, couvertes de verdures sombres sur lesquelles passent, comme des fils d'argent, les tiges légères des bouleaux. Plus rien de farouche dans ce paysage cependant désert où, tout à coup, au revers du chemin suivi par le bateau, des débarcadères, avec des passagers en toilettes estivales, annoncent les villégiatures prochaines. D'élégants chalets surgissent des bouquets de feuillage. Tous ceux qui le peuvent fuient Saint-Pétersbourg en été, et c'est vers ces maisons de plaisance, délicieusement situées au bord de l'eau, que se dirigent tous ceux que ne retiennent pas leurs affaires. Tels, mais sur une moins grande étendue et moins majestueux, les bords de la Seine aux environs de Paris.

Après quatre heures de ce joli chemin, on descend à terre. Nous sommes arrivés à Rattigardji. Un seul hôtel agreste, mais délicieusement situé dans un bouquet de feuillages, avec des eaux courantes parmi de grands iris. C'est là que nous devons prendre « la diligence », comme on nous a dit à Saint-Pétersbourg. Mais, comme nous sommes les seuls voyageurs à destination d'Imatra dont on nous a recommandé de voir la cascade, et qu'aucun véhicule n'apparaît à l'horizon, force nous est de demander qu'on

attelle pour nous. Oui! Mais dans quelle langue?... Nous parlons nègre à tout hasard. Pourquoi prostituer les pronoms? Avec de grands yeux bleus pleins de bienveillance, l'hôtelier nous regarde et nous écoute, sans nous interrompre, sans bouger.

— Attends un peu! dit le grand mime de notre troupe, l'explorateur Métivier.

Et le voilà déjà à quatre pattes, simulant les impatiences d'un cheval qui veut partir, lançant des ruades, hennissant, se passant autour du col et des naseaux d'imaginaires harnais, secouant sa tête aux cheveux ras comme s'il y pendait une crinière. Tous les domestiques de l'hôtel riaient aux larmes; seul leur patron conservait son immobilité et son mutisme.

— Crétin! imbécile! tête de bois! cria Métivier dans notre idiome national.

Et, accentuant sa comédie, il se met à jouer deux rôles à la fois, celui du cocher qui se fâche et fouette, en même temps que le premier.

Et la maisonnée tout entière se tenait le ventre. Seul le maître de la maison continuait à suivre des yeux sans se dérider.

— Animal! hein! Est-il assez bête! Mais regarde donc, vieux bélître!

Et Métivier ajoutait aux deux autres un troisième personnage, inanimé celui-là, celui de la voiture dont il imitait le roulement. Cela dura trois minutes encore.

— Monsieur désire sans doute qu'on attelle? dit enfin, sur un ton très calme et dans le plus pur français du monde, l'hôtelier en souriant.

Notre mime accrédité rebondit sur ses jambes et regarda effaré.

— Je vais aller donner des ordres, fit avec dignité et en s'inclinant celui qui venait de nous parler dans la langue de Molière.

C'est une diligence sommaire, faite d'un coffre en bois, à fond cylindrique, posé sur quatre roues et surmonté d'un plafond en

dôme comme celui des corbillards, qui attend les pèlerins d'Imatra. Ils s'y entassent tant bien que mal, et trois petits chevaux aux jarrets de fer, secouant furieusement de longues queues et de longues crinières, emportent le tout, laissant derrière eux un bruit de ferraille, par un chemin aux montées et aux descentes rapides, sablonneux, bordé de bruyères et d'arbres toujours verts. Je comprends enfin l'origine des montagnes russes. Pas de frein, en effet, à ce véhicule primitif que le cocher lance à toute volée dans les déchirures du terrain, de façon à en gravir les collines par le seul effet de la vitesse acquise dans les descentes. Quand le point le plus bas est un pont de mauvaises planches qui craquent sous les roues vertigineusement tournantes, avec une façon de précipice de chaque côté, l'impression n'est qu'à demi plaisante. Mais on s'y fait rapidement et l'on finit par l'attendre avec une sorte de plaisir.

Un seul arrêt sur le trajet. Une façon de ferme très pauvre, avec un puits biblique devant, — un puits avec le seau pendant à l'extrémité d'une perche énorme dont une pesée fait balancer l'autre bout, et, autour, des gens mal vêtus, mais d'une physionomie bienveillante et résignée. Très caractéristique le type de la race finnoise, fait d'une douceur attachante, avec le nez un peu long, le menton plein de volonté, des yeux d'un bleu séraphique, des cheveux d'un blond si pâle qu'il est éclairé, aux tempes, de fils d'argent. Les enfants et les vieillards sont particulièrement merveilleux. Ils ont l'idéal vivant des figures de notre Puvis de Chavannes. Les vieillards sont généralement fiers. Les enfants courent après les voitures pour y vendre aux touristes de petits paniers et des sabots en écorce de bouleau. Ils courent éperdument, à perdre haleine, jusqu'à ce qu'on leur ait acheté quelque chose. Les petites filles surtout s'entêtent jusqu'à tomber évanouies de fatigue, sur le sable fleurdelisé de petits pas, comme la neige où les passereaux ont marché.

Tout à coup, un grondement, quelque chose comme le bruit de la mer, mais plus sombre, sans l'éclat de rire ironique et argentin des vagues. Un bruit d'eau cependant, d'eau qui tombe et se brise. Sans qu'on voie rien encore, mais dans un vacarme croissant, une riante hôtellerie. C'est le terme du voyage. Le jardin en terrasse s'escarpe tout à coup, devant un rideau de pommiers en fleurs, et la chute — ou mieux le rapide — d'Imatra apparaît à nos pieds comme une chevauchée de cavales furieuses escaladant les croupes les unes des autres avec des ruades, lançant en l'air, derrière elles, une poussière de diamant.

Aux endroits où le roc se resserre, c'est comme un entortillement plus calme de serpents monstrueux avec des replis fauves au soleil, se mordant et faisant jaillir subitement les mille têtes d'une hydre aux gueules vomissant la bave, dès que les rives se rapprochent de nouveau, hérissant de pierres aiguës cette route de damnés.

Alors c'est une révolte sans nom, une colère indicible de vagues déferlant à la face les unes des autres, se heurtant comme des armures avec des éclairs, se crachant au visage, hurlant de mystérieuses injures. Tout ce vacarme vient de très haut et descend très bas, vous tenant suspendu comme dans une angoisse. Au-dessus, une nappe d'eau très calme, une bande d'azur argenté au manteau de l'horizon. Au-dessous, une agitation vite apaisée, comme une floraison de nénuphars lumineux qui se poursuivent et qui s'effacent.

Les souvenirs d'amour se lèvent, en moi, comme une constellation dans un ciel longtemps voilé. Au plus profond brille l'étoile qui troua, la première, le ciel de mon cœur.

Tout seul, et presque au bout du monde,
Sur une terre sans chemin,
J'ai pris, d'une rapide main,
Une fleur près de l'eau profonde.

Sur ma tête le torrent gronde,
Triste comme un sanglot humain;
Le couchant rayé de carmin
Mêle des rubis à son onde.

Vibrant d'un indicible émoi,
Mon cœur est à nu devant moi.
— Tel ce roc qu'une vague effleure —

Et sur lui, gravé dans ma chair,
C'est votre nom cruel et cher,
Qu'en larges gouttes mon sang pleure!

Nous ne pouvons nous arracher à ce spectacle. Rentrés, un moment à peine pour le repas, nous retournons au bord du torrent, plus tragique encore dans une sérénité plus grande du décor.

Il est minuit. Pourquoi pas midi? Il fait grand jour et les ombres des choses ne se sont pas allongées pour se perdre dans le même chaos de formes à peine maintenant pressenties. C'est décidément l'impression la plus subtile des paysages du Nord en cette saison, que cette clarté résistant aux révoltes de l'heure, que cette désobéissance à ce qui nous semblait une loi éternelle du temps. La lune est montée au ciel comme par habitude. Car ce n'est pas d'elle assurément que descend cette lumière dont tout est également baigné comme si les transparences d'un lac eussent enveloppé le monde. Sur quel roc biblique Josué est-il debout, une main tendue vers le soleil? On n'évite l'effarement que par l'inconscience du phénomène, en se disant qu'on se trompe soi-même et que les montres ont menti.

L'air est plus frais cependant et traversé de souffles franchement nocturnes. Les fonds sont plus délicatement teintés et le ton de ces feux obstinés a quelque chose du mystère des apothéoses. L'orient et le couchant se colorent bientôt d'une identique façon. Tout déclin est-il donc une invisible aurore? Alors, pourquoi pas l'âme immortelle, puisque la vie semble naître de la mort? Ce

spectacle du soleil plongeant à peine sous l'horizon pour reparaître aussitôt, chargé de flammes rajeunies, est ce que j'ai vu de plus émouvant au monde. Mais il faut le voir près du torrent d'Imatra, reflétant, en les brisant, les doubles feux de ce soir et de ce matin confondus. Un réaliste comparerait certainement ce phénomène à la chute d'un jaune d'œuf dans l'eau où, après avoir un instant plongé, il remonte, au même instant, à la surface.

Une vision toute blanche passe sous nos yeux, toute mystique et vraiment pareille aux Vierges des missels. Elle porte la robe liliale à peine teintée de violet de la Griselidis que j'ai laissée à Paris, et je m'agenouille devant elle dans mon rêve.

Le soleil est tombé; le soleil se relève,
Comme un soldat blessé, rapide, éclaboussant
L'or clair de l'horizon des perles de son sang,
Et flagellant le ciel des éclairs de son glaive.

Durant ce jour si long et cette nuit si brève,
Devant ces deux soleils l'un l'autre se chassant,
Ni l'astre qui renaît, ni l'astre qui descend,
Mais votre seul sourire illumine mon rêve.

Vous êtes la clarté qu'aucune ombre ne suit,
Et votre souvenir, comme ce jour sans nuit,
Dans mes yeux éblouis reste vibrant encore.

Dans tout ce que je vois, c'est vous que je crois voir;
Votre robe aux plis blancs a les pâleurs d'un soir,
Et l'or de vos cheveux a des clartés d'aurore!

L'intensité de cette impression, la dureté de ma couche étroite m'interdisent tout sommeil malgré la fatigue du jour. On quitte Imatra de bonne heure le lendemain. Quel admirable spectacle on en garde longtemps dans les yeux! C'est au point que, comme éblouis, nous ne voyons rien du paysage riant cependant, que nous traversons, dans une mauvaise carriole, pour aller jusqu'aux bords du lac Saïma, un des plus beaux de la Finlande et sur lequel nous nous embarquons.

Par le contraste, les impressions s'avivent, comme l'aiguillon des douleurs présentes éperonne la course des joies à venir. Après ce tragique spectacle des ondes d'Imatra se ruant à je ne sais quelles batailles farouches, sourdes et entre-choquées, après ce cliquetis de combat et cette rumeur de rébellion, je ne sais rien que j'admire comme la traversée du beau lac de Saïma, si calme et si silencieux, s'élargissant parfois comme la mer, mais sans reflux plissant sa surface, resserrant parfois ses rives ou les émiettant en îlots verdoyants, laissant couler entre eux de petites rivières. C'est tour à tour grandiose et charmant. Des lieues entières, sans un oiseau dans l'air, sans une voile sur l'eau, sans une maison sur le bord. Un feston presque noir de pins avec, çà et là, une broderie de verdure plus tendre, comme une poussière d'émeraude. A nos pieds, sur le pont, des hommes sordides, couchés, semblant des voyageurs en misère. Sous le ciel changeant, la surface du lac est inexorablement unie comme une large pierre précieuse, avec des luisants courant jusqu'à l'horizon, des nappes qui semblent figées.

Et quelque chose chante encore en moi, doucement s'éplore vers quelque abandon lointain; car la vie est faite d'adieux et des regrets, souvent ravivés, des bonheurs évanouis.

Sur l'azur dense et froid d'un lapis-lazuli
Et que notre sillage à grand'peine égratigne,
Un rayonnement clair, blanc comme un vol de cygne,
Fait passer des frissons vagues d'argent pâli.

Dans ce large tombeau, quel mort enseveli
Des résurrections attend le divin signe?
Car, sous ce bloc fermé d'une implacable ligne,
J'entends une âme en pleurs qui se plaint de l'oubli.

Car tout vit dans la mort apparente des choses.
Du sol noir des hivers jaillit le cœur des roses.
Au fond du lac sans plis gît un esprit obscur.

Écoutez ce silence, et, jusqu'à votre oreille,
Montera, de mon cœur, une plainte pareille
A celle qui, tout bas, pleure au fond de l'azur.

De la contemplation de ce paysage magnifiquement silencieux nos yeux s'abaissent sur les compagnons de voyage que le hasard nous a faits. La vue étant plus belle à l'avant du bateau, nous sommes aux secondes, c'est-à-dire au milieu des passagers qui ne peuvent faire grande dépense. Quel contraste entre le superbe décor et ses hôtes! Ces misérables ont en vain de grands yeux bleus, pour regarder le ciel qui s'y reflète. On sent qu'en eux l'abrutissement des tâches serviles a étouffé la sève. C'est sur leurs pieds poudreux que leurs regards restent fixés, leur corps s'alanguissant dans une pose douloureuse de lassitude. Il y a là cependant des femmes, des jeunes filles, qui sourient quelquefois avec des dents naturellement blanches et nacrées. Lanos prend quelques croquis.

Ce moment de méditation, désintéressée subitement des splendeurs de la nature ambiante, nous conduit jusqu'à Villamstrandt, où nous devons reprendre le chemin de fer.

Nous employons l'heure qui nous sépare du départ du train à une promenade aux environs de la gare, la ville en étant quelque peu éloignée, et d'ailleurs, nous assure-t-on, sans grande curiosité à voir. Une jolie maison de bois, très coquette et semblant une hôtellerie, nous tente. Elle est d'une propreté admirable à l'intérieur, avec, aux murailles du rez-de-chaussée, un mauvais portrait de Napoléon. « Il n'y a vraiment que deux hommes ayant eu presque notoriété dans le monde, disait mon cher maître Banville : Jésus-Christ et Napoléon. » — Et, catholique qu'il était, ajouta-t-il : « Encore le premier n'est-il pas un homme ! » Il faut voyager à l'étranger pour voir combien cette boutade contient de vérité. Il n'est pas de pauvre paysan, en Russie, voire en Finlande, qui ne connaisse Napoléon, et des gens qui

ont fait le tour du monde m'ont assuré qu'il en était ainsi partout sur le globe habité.

On nous sert d'excellentes cigarettes, du thé passable et du lait absolument merveilleux, comme je n'en ai jamais bu ailleurs, aromatisé naturellement par le pâturage. Tout cela nous est présenté par une fillette de seize ans qui nous regarde avec un étonnement pudique, semblant un primitif descendu de son cadre, le plus admirable modèle de Vierge qui se puisse rêver.



Curieux de visiter la maison, nous ouvrons, sans nous en douter, la porte de sa chambre, qu'elle referme vivement devant nous, avec une expression de chaste reproche et d'un geste si noble que nous en sommes profondément émus, et regrettons de ne pouvoir lui faire comprendre nos excuses. Rien ne dit d'ailleurs la moindre rancune dans ses grands yeux bleus.

Au dehors, dans une large plaine, manœuvre un régiment finlandais. Les soldats sont vêtus de blanc, et font comme une nappe d'argent sur le terrain, légèrement vallonnée comme un lac

où le vent se lève. Cette ondulation guerrière, les cris lointains du commandement, le vol des chevaux que montent les officiers qui, d'un bataillon à l'autre, transmettent les ordres, le bruit suraigu de trompettes très claires dont l'air est déchiré, voilà qui interrompt cruellement l'idylle commencée au pied du chalet de sapin, dans l'unique allée du petit jardin où de grandes fleurs violettes, en forme de clochettes, font les bordures.

Tout à l'heure nous enviions le sort du fiancé inconnu de la belle fille qui, comme celle des pasteurs virgiliens, nous avait désaltérés de lait, réveillant en nous l'âme des antiques églogues. Qui sait s'il n'était pas là, dans le régiment lointain qui apprend la guerre, et s'il ne tombera pas des premiers, l'heure des combats venue, plein du deuil de la patrie lointaine et de la bien-aimée veuve avant d'être épouse! Partout le bonheur impossible. Partout le bonheur brisé par la stupidité humaine. Partout la réalité si lointaine du rêve et soufflant sur celui-ci comme, sur une bulle de savon, la bouche d'un enfant!

Dans le train nous faisons une connaissance nouvelle, une des plus aimables, en même temps que des plus courtes de notre voyage certainement. Une dame russe, de grand air comme beaucoup de ses compatriotes, mais ayant d'ailleurs aussi peu qu'il se puisse le type slave, brune, avec des yeux noirs, le profil régulier d'une Niobé, les mains déliées et aristocratiques d'une Junon. C'est la compassion qu'elle eut de pauvres gens se faisant comprendre à grand'peine qui lui fit essayer, avec nous, une conversation absolument intéressante, où se devinait tout de suite une femme du meilleur monde, que nous sûmes depuis être la veuve, bien jeune encore, d'un officier supérieur de la marine russe. Ainsi, accompagnant son mari dans ses missions, avait-elle visité souvent la France et l'Italie.

Elle avait gardé de Paris un souvenir charmant auquel elle revenait volontiers. Très simple, très instruite, sans bégueulerie

aucune, elle nous charma vraiment de sa grâce jusqu'à Saint-Pétersbourg, où elle disparut dans une voiture qui l'attendait. Un mot de notre entretien m'a paru le plus juste qui nous ait été dit sur les relations actuellement affectueuses des Russes et des Français. Il est bien féminin d'ailleurs. — « Nous vous aimons, nous dit-elle, certainement plus que nous n'aimons les Allemands. Mais vous ne trouverez peut-être pas un seul Russe qui puisse vous dire pourquoi. »

C'est très délicatement définir, n'est-ce pas, un lien dont la spontanéité n'a peut-être d'égale que la fragilité, mais dont la nature même est faite pour flatter un peuple aimant à plaire avant tout?





VII

AVE MOSCOU

Dans le long paysage qui sépare Saint-Pétersbourg de Moscou, et qui, sans grand accident de terrain, sans rencontre de station vraiment pittoresque, fuit lentement en sens inverse de la marche désespérément modérée du train, rien ne prépare les yeux à l'éblouissement qui les attend, l'esprit à la surprise qui le guette.

C'est seulement quand, de plus loin et comme lassé, le mouvement de la machine s'alanguit comme un essoufflement d'agonie, que, les têtes se passant aux portières, un spectacle absolument féerique et inattendu met comme une angoisse d'admiration dans les poitrines. C'est, à l'horizon et comme à l'in-

fini, un étincellement de dômes s'arrondissant et de tours s'allongeant, carrées avec des toits pointus peints en couleurs éclatantes. C'est comme un coup de vent qui a balayé toutes les brumes, comme un rideau qui se déchire et s'ouvre sur l'Orient.

Tout concourt à nous faire l'illusion plus intense. Durant la nuit du voyage, le ciel s'est éclairci à mesure que nous avancions, une durée d'ombre un peu plus longue permettant aux étoiles de percer l'azur assombri du ciel moins polaire ; en même temps, et par l'effet d'un rayonnement moins intense de la terre échauffée par le jour moins long, la température s'est comme alourdie et une tiédeur troublante flotte dans l'air.

Il est dix heures quand nous arrivons et le soleil frappe en plein sur la ville, allumant des étincelles à toutes ces flèches qui montent vers lui ; descendant, en cascades de lumière, sur ces toits aux arêtes vives, ayant des tons de verdure tendre, comme une patine de bronze très clair, caressant toutes ces pentes douces d'où émergent de véritables collines d'or.

Et les maisons déjà plus distinctes, — non plus, l'une contre l'autre, serrées comme dans nos villes occidentales, — semblent plutôt le troupeau de quelque pasteur d'Assur sous les feux d'une mystérieuse Aurore.

Et tandis que cet enchantement vous tressaille sous les paupières, c'est comme un bourdonnement d'abeilles lointaines qui vous berce, une rumeur de cuivre palpitant dans les échos, la voix innombrable des cloches s'exhalant de toutes ces chrétiennes mosquées.

Ce bruit de prières, bientôt rythmé par les prosternements des passants, aux coins de toutes les rues où s'élèvent des images saintes, ne nous quittera plus. C'est comme la respiration de Moscou ; l'âme des superstitions éperdues n'ayant plus que ce coin de l'Europe pour asile ; l'antique et idolâtre vision des premiers hommes inquiets d'infini et ne sachant mettre le symbole

plus haut que la réalité. Et je ne sais quelle oppression vous prend de ce spectacle à la fois révoltant et sublime où nos scepticismes se fondent dans une forme nouvelle du doute, l'admiration s'y mêlant à la pitié.

Depuis que le grand fleuve humain roule par le monde, arrachant des parcelles à toutes les terres qu'il traverse, mêlant les races dans son cours, faisant notre sang de toutes les épaves moléculaires, abêtissant l'orgueil des souches primitives dans une continuelle promiscuité ; depuis que les hasards du voyage et les rendez-vous mystérieux de l'amour ont confondu les familles humaines, sans en éteindre, hélas! les rancunes séculaires, qui peut dire qu'il ne porte pas dans ses veines le stigmate fluide de quelque origine inconnue et que ses grand'mères n'ont pas failli dans le crime continu et charmant de l'humanité?

Pour qui recule devant cette irrespectueuse pensée, comment s'expliquera le phénomène, certain cependant, des patries mystérieusement retrouvées, des terres jamais vues et cependant reconnues, des sentiments qui vous viennent au cœur comme si quelque aïeule, depuis longtemps endormie dans une tombe dont on ignorait la place, vous ouvrait subitement des bras délivrés du suaire?

Je ne me connais pas d'aïeux aux croisades. Si quelqu'un de mes ancêtres en a rapporté la gale, il a eu l'exquise attention de s'en guérir. Mon obscure lignée ascendante, de son nid pyrénéen, n'avait jamais rêvé de plus long voyage que celui de Toulouse la Romaine. Que me peut donc avoir de maternel cette terre d'Orient que j'ai failli baiser en fils respectueux, sentant ma tête s'incliner parmi toutes les têtes, et mes genoux ployer, et des prières me monter aux lèvres, dont je ne comprenais pas les mots? Je vous jure cependant que cela fut ainsi, qu'un véritable attendrissement d'enfant prodigue me vint de cette cité éblouissante dressant en l'air, comme des mâtures, ses grandes croix d'or haubanées! Et rien ne me sembla ridicule de ces mysticismes

exubérants et j'avais grand'peine à m'en défendre moi-même, comme si quelque souffle schismatique y fût venu sécher, à mon front, les dernières gouttes de mon catholique baptême.

Me voici maintenant par les rues, supportant sans blasphème les coupures d'un pavé vraiment abominable, contemplant avec des vénérations infinies de petites images souvent grotesques dans leur richesse, prêt à me courber sous la bénédiction des popes crasseux aux chevelures inquiétantes et vaguement zoologiques.

Et une fraternité immense m'envahit pour les esclaves d'hier qui sont demeurés des misérables en haillons, avec des gaietés d'ilotes sur leurs maigres visages et des éclairs d'illuminés dans les yeux pleins de la caresse du ciel. Des signes de croix à rebours me viennent dans le bras, en fourmillement contagieux. Il me faut retenir d'acheter un petit cierge et de boire de l'eau sainte à la gamelle commune où trinquent les barbes hirsutes des moujiks; une haleine d'encens et de malpropreté souffle aux carrefours où des pigeons sacrés s'abattent vers de sordides nourritures.

O Moscou la Sainte et la bien nommée, quel trouble tu as mis en moi !

Moscou a eu beau s'étendre, Moscou est demeurée tout entière dans l'enceinte, toujours fermée de murailles et de tours du Kremlin. C'est bien toujours dans cet amoncellement de cathédrales somptueuses au centre d'une forteresse, qu'est resté le cœur, à la fois farouche et mélancolique, de la grande cité. Il y est comme embaumé, dans l'indestructible légende, avec les dépouilles des empereurs qui ont précédé Pierre le Grand et qui dorment dans des tombeaux pareils, au pied de la tour d'Ivan le Terrible, dont les cloches semblent sonner encore le réveil des antiques terreurs, à deux pas de cette place Rouge qui vit rouler tant de têtes et où, la nuit, le fantôme de saint Basile s'allonge en flèches d'ombre semblant traverser des cœurs.













Henri Lanos inv.   Ch. Courtry sc.

ÉMILE TESTARD ÉDITEUR
Imp. Chardon-Wittmann

C'est demain la Pentecôte russe, qui vient après la nôtre. On officie déjà dans la cathédrale de l'Assomption où sont sacrés les tzars. Imaginez l'intérieur sonore d'une pépite immense d'or. Les piliers eux-mêmes en sont couverts sur toute leur hauteur où de grandes images de saints dressent, sur ce fond, une ascendante théorie. L'iconostase est comme fouillé dans le métal dont les déchirures encadrent des Vierges dont les visages et les mains seuls sont peints, tandis que le vêtement est en relief, et qui regardent avec de grands yeux doux, très fendus en longueur comme ceux des almées.

Dans le nuage d'encens que des diacres épaississent, à hauteur de leurs genoux, en balançant nonchalamment leurs cassolettes, le sanctuaire, aux portes d'or forgé, s'ouvre, et le pope, sous sa dalmatique d'argent finement tissée, qui a des cassures d'armure, s'avance solennel, majestueusement indifférent, coiffé à l'orientale, léonin sous sa crinière retombant aux épaules. Tel est son flegme sacerdotal, qu'il semble seul ne pas croire, parmi tous ces croyants, dont la foi épileptique s'évertue en pantomimes vraiment émouvantes à ses pieds.

Plus édifiant est le spectacle des fidèles en haillons et dont beaucoup sont venus de loin pour visiter les églises de Moscou la Sainte, à la veille du jour consacré aux saints apôtres. Nos yeux s'arrêtent sur une petite vieille dont l'extraordinaire ferveur nous met des larmes aux yeux. Sur sa robe sordide un sac de voyage poudreux, tout en longueur, de toile en lambeaux, se croise en X, pendant qu'une espèce de giberne lui remonte entre les épaules, et qu'à sa ceinture pend une façon de buvard en carton où, sans doute, l'état civil de la misérable créature est conservé.

A genoux, elle tient entre les mains un bâton à crosse, comme celui des pasteurs de Chaldée. Un mauvais fichu lui coiffe en triangle la tête. De ce paquet de loques une tête de vieille sainte,

une tête en cire de cierge, toute ridée, l'œil fixe dans la contemplation de l'infini, la bouche remuée par un flux de prières, émerge, vraiment sublime d'expression surnaturelle, vraiment hantée, une tête où la pensée est si bien morte qu'on la peut croire au ciel. Jamais un pareil anéantissement de l'être humain dans le rêve des au-delà n'avait transfiguré aussi héroïque mendiante. Nous la contemplions sans oser nous parler.

Tout à coup, mon ami, Victor de Swarte, tire de sa poche un rouble et le passe entre les doigts de la malheureuse.

Alors ce fut plus admirable encore. Sans un regard pour celui qui lui mettait aux mains cette fortune, la vieille, sans douter un seul instant certainement d'un miracle, jeta au ciel un regard tout mouillé de pleurs de reconnaissance qui lui ruisselaient aux joues. Si complètement elle n'était plus de la terre, que rien ne lui pouvait plus venir que des cieux !

En revenant de cette première visite au Kremlin, faite avant même que nos malles fussent arrivées à l'hôtel, nous traversons la place dont la principale décoration est faite de nos canons demeurés en Russie en 1812. On en compte huit cents, me dit un Russe qui nous accompagnait. Et il nous dit cela avec tristesse, comme si ce trophée pesait maintenant au cœur de son pays. C'est admirable ce que ce peuple est sans rancune à notre endroit ! On y parle de Napoléon avec une admiration sans colère. On ne reproche à ses soldats que d'avoir volé les églises. Chose étrange ! Moi aussi, devant ces dépouilles de nos gloires restées aux mains victorieuses de l'étranger, je me sens sans colère. Une grande absolution de cette injure me monte aux lèvres en même temps qu'elle me remplit le cœur.

Moscou, cité sacrée aux dômes de métal,
Au seuil de l'Orient jalouse sentinelle,
Mère des croyants, sœur de la ville éternelle,
Moscou, rempart du droit aux conquérants fatal ;

Aux murs de ton Kremlin rouges comme un étal,
Notre aigle foudroyé s'en vint briser son aile,
Et sentit le soleil mourir dans sa prunelle
Comme au flot dont la nuit assombrit le cristal.

Entre tes bras fumants nos gloires étouffées
Au pied de tes palais laissèrent des trophées,
Et nos canons vaincus dorment silencieux.

Malgré que tu nous fus un champ de funérailles,
De mon cœur de Français, vers tes saintes murailles
Un immense pardon s'élève sous les cieux!

Ave Moscou!





VIII

KREMLIN-CATHÉDRALE

« C'est au Kremlin que Dimitri Donskoï développe son drapeau avant de partir contre Maenaï, qu'Ivan Vassilievitch foule aux pieds l'image du Khan, à laquelle les grands princes devaient rendre hommage. C'est du Kremlin que les ombres sacrées des vertueux ancêtres d'Ivan le Terrible le chassèrent quand il cessa d'être vertueux. C'est par la porte sainte de Spassky qu'entra Vassili Chouisky tenant d'une main une croix et de l'autre une épée pour tuer l'imposteur. On montre la place où tomba Dimitri en sautant par l'une des fenêtres du palais. C'est sur le parvis de l'église de l'Assomption que le jeune tzar Michel versa des larmes amères tandis que les Russes embrassaient ses pieds en répandant des larmes de joie. »

Comment ce passage de Karamsin ne me serait-il pas revenu à la mémoire, au pied du Kremlin, me rappelant le héros du drame de Schiller que j'ai autrefois mis, moi-même, sur la scène française, en compagnie du poète Henri de Bornier et du musicien Joncières? J'avais vécu, par avance, dans ce lieu redoutable et saint, sans en avoir deviné, je l'avoue, la farouche splendeur.

On y pénètre par cinq portes dont l'une, la porte Spassky, ne doit se franchir que la tête découverte, à cause de l'image du Sauveur qui y est placée et qui rappelle la délivrance de Moscou bloquée par les Tartares de Makhmet-Ghireï en 1526. Celle-ci fut élevée par Ivan III et c'est l'architecte milanais Pierre-Antoine Solaria qui l'édifia en 1491, comme une inscription latine en fait foi. Mais la flèche qui surmonte aujourd'hui sa masse quadrangulaire y fut mise en 1757 par l'impératrice Élisabeth Petrowna. Elle s'ouvre du côté de l'est, mais à ses quatre faces des cadrans énormes semblent regarder de tous les côtés. C'est une porte sentinelle. Elle comporte trois étages dont les deux premiers sont carrés et le troisième octogonal, posés sur un arc-boutant de briques semblant les côtes saignantes d'une bête éventrée.

Une haute muraille la relie, d'un côté, vers le sud, à la porte Taïtnitsky, de l'autre à la porte Nikolsky dont la flèche est plus élancée. Les autres sont la porte Borovitsky, au nord, la plus massive d'aspect avec ses quatre étages superposés et comme s'écrasant l'un l'autre, et la porte Troïsky dont le clocher s'élève d'un champ de clochetons, comme dans une prairie quelque fleur plus haute, un lis sauvage.

Ce sont comme des points où se noue plus solidement l'enceinte, comme une corde dont on assure la solidité. Elles sont d'architures analogues, bien que d'époque différente et qu'il n'y en ait pas deux pareilles.

Le Kremlin est à la fois un temple et une citadelle.

Les trois cathédrales qu'il renferme sont parmi les plus belles de



Moscou. J'ai dit plus haut l'impression qu'on éprouve en pénétrant

dans celle de l'Assomption (*Ompensky Sobor*). Une seconde et plus longue visite n'a fait qu'en affirmer l'intensité. Bien que son architecte, Aristote Fioraventi, fût italien, elle donne plutôt l'impression d'un monument gréco-oriental. Elle est complètement revêtue à l'intérieur de peintures sur fond d'or, dans le style sévère du mont Athos, très byzantines d'aspect. L'iconostase comporte cinq rangs d'images, en hauteur; à gauche est la célèbre Vierge de Vladimir qu'une légende attribue à l'apôtre Luc. Un autel, situé à gauche de la porte Est, supporte un admirable reliquaire qu'on assure contenir une partie de la tunique de Jésus-Christ, présent du chah de Perse en 1626. De très vieux parchemins en affirment l'authenticité. Je les signale au théologien Gunsbourg. De ce côté est aussi l'ouverture de la sacristie où l'on peut aller baiser de nouvelles images et boire de l'eau sainte dans un gobelet peu tentant.

Près de la porte Sud, le trône de Vladimir Monomaque attend les tzars nouvellement couronnés. Plus loin, une chapelle où se célèbre un mariage pendant notre visite. Nous en suivons le cérémonial à travers une admirable grille de cuivre doré, hérissée comme un bouquet d'épines. Les époux ont l'air de gens de peu, des domestiques de bonne maison sans doute. Ils ne sont jeunes et beaux ni l'un ni l'autre et n'ont pas, sans doute, dépensé grand argent, n'ayant aux mains qu'un cierge de médiocres dimensions. Aussi le pope qui les expédie est-il remarquablement crasseux, et leur sert-il le sacrement avec un dédain marqué.

Car il faut reconnaître que le prêtre russe n'est pas hypocrite et n'affecte aucun air de componction dans son négoce. Il débite de la prière avec juste autant de solennité que nos apothicaires leurs onguents, et ses ouailles ne semblent pas lui en demander davantage. Les besoins religieux de celles-ci ont accoutumé de se servir d'intermédiaires, comme autrefois notre commerce de voyageurs. Il leur faut, pour l'orthodoxie, des patentés en articles de dévotion. Elles tiennent à la qualité de la marchandise



vendue et non pas à la vertu des marchands. Cette absence de duperies entre prêtres et fidèles n'est pas pour me déplaire. Elle fait ressortir le côté surhumain des choses de la piété.

Les popes n'affectent donc aucune prétention à l'austérité — les blancs du moins, ceux qui desservent les églises dans les villes; — car, des noirs, nous reparlerons seulement à propos du monastère. Les premiers sont mariés et d'autant meilleurs époux d'ailleurs que, une fois veufs, on les fourre au couvent. Aussi sont-ils aux petits soins pour leurs femmes et veillent-ils amoureusement

sur la santé d'êtres aussi précieux. Chaque église en compte deux, au moins, ce qui leur permet de concilier l'exercice de leurs devoirs conjugaux avec celui des devoirs de leur ministère. Ils ne peuvent s'approcher de l'autel, en effet, que lavés de toute souillure charnelle, même légitime. C'est bien le moins dans une religion qui ne permet pas aux femmes de franchir le seuil du sanctuaire et qui leur interdit l'entrée même du temple au temps où Alfred de Vigny en a dit :

La femme, enfant malade et douze fois impur.

Généralement bedonnant et presque toujours malpropre, le pope revêt une majesté singulière avec les vêtements sacerdotaux. Ceux-ci sont tramés d'argent, d'un tissu souple ayant des reflets d'armure et des cassures de soie. Ils évoquent une idée guerrière en même temps que sacerdotale. De ces étoffes précieuses, lourdement drapées, sortent des voix formidables, de véritables ouragans, des psalmodies de tonnerre sans aucune expression d'ailleurs. Aucune âme n'y vibre. C'est un bruit magnifique et rien de plus.

Mais, pour les pauvres diables prosternés, zébrés de signes de croix, la bouche souillée de poussière, ce torrent c'est la voix de Dieu qui passe; c'est peut-être le premier grondement de la foudre qui écrasera les superbes et fendra la pierre sous laquelle gémit la justice comme au fond d'un tombeau. Car il est impossible qu'une soif de réparation et de revanche ne brûle pas à la gorge de tous ces misérables. Mais dix siècles de cendre pèseront peut-être encore sur ce foyer avant qu'en jaillisse la première étincelle, en même temps que le premier cri de révolte et de liberté, lequel sera d'ailleurs peut-être le dernier soupir de la race !

Je reviens aux richesses de la cathédrale de l'Assomption. Il faut y ajouter le tabernacle en vermeil, donné par le fastueux Potemkin, l'Évangile de la tzarine Nathalie Kirchowna et la

coupe en jaspe, présent du sultan à Vladimir Monomaque, où sont versées les huiles saintes aux jours de couronnement.

La cathédrale de l'Annonciation (*Blagoviestchensky Sobor*) découpe, sur le ciel, huit dômes autour du dôme central, le plus élevé. Construite sous le règne et par les ordres du grand prince Vassili, en 1416, réparée par Ivan le Terrible en 1547, elle fut restaurée à nouveau après 1812. Comme la cathédrale de l'Assomption, elle comprenait quatre chapelles en dehors de sa nef. Moins riche, elle renferme cependant une image de l'Annonciation dont le cadre est entièrement formé de pierreries et de perles.

Devant ces bijoux s'agenouillent ou mieux se prosternent les pèlerins dans un véritable effondrement de haillons. Ce contraste est partout dans les églises russes, où la plus sordide misère coudoie l'orgueil de véritables trésors. On montre encore dans celle-ci la Vierge du Don qui accompagna Dimitri Donskoï sur le champ de bataille de Koulikovo et que les sabres français ont labourée. A vrai dire, c'est la seule chose que les Russes semblent reprocher aux soldats de Napoléon. Passe pour l'incendie de Moscou dont ils furent la cause désespérée ! Mais les balles aux dorures des icones! Les cicérones les montrent encore avec une rapide indignation.

Plus intéressante est la cathédrale de l'archange Michel (*Arkhangnelsky Sobor*), pour la première fois bâtie en pierre par Ivan Kalila en 1333, reprise sous Ivan Vassilievitch III par l'architecte Aveliso, un Milanais encore. L'iconostase, qui compte quatre étages, est orné d'images magnifiquement encadrées de métaux précieux et de joaillerie authentique; des fresques importantes, dont l'une représente le Jugement dernier, échantillon très curieux de l'art moscovite dégagé de l'école austère du mont Athos, décorent les murailles. Quatre piliers rectangulaires, quatre géants de granit, soutiennent la voûte, laquelle semble aussi la coiffure d'un géant plus grand encore.

C'est là que reposent les anciens tzars jusqu'à 1696, année où leur auguste cimetière fut transféré à Saint-Pétersbourg dans la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul. Même simplicité d'ailleurs dans les sépultures, même symbolisme de l'égalité devant la mort, faite pour étonner plus encore en Russie qu'en aucun autre pays du monde. Toutes les tombes pareilles sont revêtues d'un velours rouge. Les seules larmes qui y tombent viennent des cierges que les sacristains promènent au-dessus pour montrer quelque détail de l'étoffe, ou son ancienneté, aux visiteurs. Ces pleurs de cire laissent une empreinte grasse et dégoûtante qui fait détourner les yeux.

Le concierge actuel du bienheureux archange Michel persiste à nous donner, en russe, des explications qui nous échappent absolument. Mais cela lui est bien égal. Il entend mériter son pourboire. Il ne nous fait grâce ni de la chemise ensanglantée, ni du cor en argent, ni du petit couteau, ni de la bourse ayant appartenu à un tzarevitch assassiné qui ne nous importe, ma foi, guère. S'il nous fallait attendrir sur tous les souverains qui ont mal fini!

Nous admirons plutôt, dans la sacristie, le psautier manuscrit de Boris Godourof, la croix d'argent offerte en 1560 par Ivan le Terrible, et sur laquelle est une des plus grosses perles que nous ayons vues jamais : l'Évangile de Mstislaf écrit au XIIe siècle, la croix en or enrichie de pierreries dont le tzar Féodor Alexievitch fit un reliquaire, et les bijoux dont l'impératrice Irène dota ce véritable trésor.

En face de la cathédrale de l'Assomption, à droite en entrant dans la cour des cathédrales, est encore l'église des Douze Apôtres, qui contient des images célèbres, celles du Saint-Suaire, de Notre-Dame de Tchernigof, des apôtres Pierre et Paul, portraiturés au XIIe siècle.

Mais c'est surtout la sacristie des patriarches qu'il y faut visiter, où sont conservés les vêtements et ornements (bonnets,

croix, crosses, mitres, omophérium), ayant appartenu aux plus célèbres patriarches et métropolitains; voici leurs montres et leurs anneaux. Cette auguste friperie mêle ses éblouissements de pierreries aux luisants de l'usure, aux ombres ouvertes sur le vide par des trous, au travail obscur des mites. Tels pendent, aux toiles des araignées matinales, des perles et des diamants de rosée.

Puis, débris religieux encore, dominant le panorama du Kremlin, tronc d'arbre immense autour duquel la forêt des dômes semble une frondaison d'or dont un orage a arrondi les cimes, en en ployant l'épaisseur, le clocher d'Ivan Veliki, surmontant encore une chapelle, celle de Saint-Jean le Climaque. Les fondations sur lesquelles repose cette masse de pierres, descendent jusqu'au niveau du fond de la Moskowa, traversant le monticule sur lequel le Kremlin est posé et au pied duquel, comme aux pieds d'un lion, s'étend tout entière la Ville Sainte.

C'est du haut de cette tour, qui mesure 82 mètres, que le panorama est surtout magnifique : une plaine toute fleurie de cloches d'or où s'accrochent les rayons du soleil, un moutonnement à l'infini des dômes s'estompant, à l'horizon seulement, dans les brumes; une mer dont les vagues s'arrondissent, dans un véritable flux et reflux constant de poussière vibrante; un troupeau de mages vêtus d'or et se prosternant dans la poussière. L'émotion de ce tableau est si grande que la respiration s'en arrête dans la gorge où l'air avivé par la hauteur met un sifflement. Voilà bien Moscou la Sainte, Moscou dont le cœur ne cessa de battre au Kremlin, même sous le pied du vainqueur, Moscou vers qui la vie semble descendre du palais même des tzars, comme le sang courant par d'invisibles artères, et s'épanouissant en des dômes pareils à des fleurs d'or qu'une sève mystérieuse semble faire jaillir du sol. Et, dans l'air vif, passe comme une fumée, mêlée à la course des nuages, de l'héroïque incendie où s'af-

firma l'amour sacré d'un peuple pour sa liberté, de l'incendie qui laissa, parmi ses cendres, sur le sol, comme un ferment d'où Moscou jaillit plus superbe, régénéré par le sacrifice.

Trente cloches constituent un véritable orchestre dans l'intérieur du clocher. La plus lourde est celle de l'Assomption, qui y fut placée en 1817 par Bodganof. Toutes ont un nom. Celle-ci s'appelle l'Ours et celle-là le Cygne. Ce n'est guère que la veille de Pâques que toutes sont mises en branle à la fois, réveillant autour d'elles un chœur de deux mille cloches dans le reste de la ville.

A peine l'une d'elles, minuit sonnant, a-t-elle donné le signal, que toutes commencent à se balancer, massives et sonores, et que, dans toutes les églises, la sombre liturgie fait place à ce grand cri de joie : « Christ est ressuscité ! *Christos voes Kreist !* » Et, de bouche en bouche, avec des baisers, vole la bonne nouvelle, circule la formule par laquelle on s'interroge et on se répond : « Christ est ressuscité ! *Christos voes Kreist !* » Et la réponse dit : « *Voestiéné voes Kreist !* »

Et, toujours sous l'assourdissement des cloches à toutes volées, c'est, dans les rues, la même clameur comme rebondissant des murs des cathédrales à ceux des maisons, s'y heurtant sonore et rejaillissant dans l'air, cependant, qu'entre passants, s'échangent des œufs commémoratifs, et qu'une véritable nuée d'encens, lourde et retombant aux pieds d'or des iconostases, filtre jusque sous les portes des chapelles et embaume la cité tout entière.

Aux époques ordinaires, durant les offices dominicaux, il sort, de cette ruche de pierre, comme un bourdonnement d'abeilles énormes dont on croit voir frissonner les ailes transparentes dans la poussière d'or du soleil. Nous avons entendu ce bruit confus plus intense au jour de la Pentecôte, cependant que, dans les trois cathédrales, une foule immense était prosternée, immobile comme si un souffle d'orage l'eût couchée à terre, pareille

à une moisson, ou comme si l'invisible dard de ces insectes géants eût arrêté les battements de tous les cœurs.

La plus grande cloche que la Russie possède, la plus grande qui



existe, n'est pas cependant suspendue dans la tour d'Ivan et ne lui était même pas destinée. Elle est posée, au pied, sur un socle de granit, et une échancrure, sous laquelle plu-

sieurs hommes pourraient passer debout, laisse voir, dans la profondeur blessée du métal, des parcelles d'or et d'argent nageant dans le bronze.

Vainement on essaya de la mettre en place. Elle tomba d'une construction en bois dans laquelle on l'avait hissée et s'enfonça si profondément dans le sol qu'il fallut plusieurs années de travaux pour l'en dégager; on eût dit qu'il y avait poussé des racines. Ce monstre, qui s'appelle Tzar Kolokol, est donc inutile et muet, le flanc ouvert, symbole des rêves qui, eux aussi, sont silencieux.

Son histoire est écrite en lettres gigantesques sur sa surface. La voici : *Alexis Mickhaïlovitch de bienheureuse mémoire, autocrate de Grande et Petite Russie et de la Russie Blanche, donna ordre que pour la cathédrale de la pure et glorieuse Assomption de la Vierge, on fondît une cloche en cuivre du poids de huit mille pouds; l'an de la création du monde* 7162 *et de la naissance de N.-S. Jésus-Christ* 1645. *Cette cloche fut mise en usage, l'an de la création du monde* 7176 (*de J.-C.* 1168) *et servit jusqu'à l'année de la création* 7208 *et de J.-C.* 1701 : *dans laquelle année, le* 19 *juin, elle fut brisée dans un grand incendie qui éclata au Kremlin : elle fut muette jusqu'à l'année de la création* 7239, *l'an de J.-C.* 1735. *Par un ordre donné par l'impératrice autocrate et glorieuse Anna Ivanovna, pour la gloire de Dieu, de la Sainte Trinité, et en l'honneur de la Sainte Vierge, dans la cathédrale de la glorieuse Assomption, on fondit le métal de l'ancienne cloche de huit mille pouds, endommagée par l'incendie et l'on y ajouta deux mille pouds de nouvelles matières; l'an du monde...* (ici la cassure du métal interrompant l'inscription) *et de la Nativité de Notre-Seigneur,.. le quatrième du glorieux règne de Sa Majesté.*

Ainsi l'effet d'une première expérience malheureuse avait été de rendre la suivante plus audacieuse encore.

C'est sur le bronze qu'un peuple à la fois militant et religieux

écrit son histoire. Comment ne pas rapprocher de la cloche monstrueuse, de *Tzar Kolokol*, le roi des Canons, qui occupe un angle de la place qu'on traverse pour aller aux cathédrales du Kremlin et que supporte un affût massif. Encore un grand enfantillage de ce grand peuple enfant. Plus lourd que le clocher, ce canon pèse 12 000 pouds. Il fut fondu en 1536, sous le règne du tzar Féodor Ivanovitch, dont il porte l'effigie. Inutile d'ajouter que, impossible à manier, il est comme les peuples heureux, sans histoire.

Au Kremlin, centre de la vie religieuse à Moscou, nous relierons le réseau de cathédrales qu'on aperçoit toutes de son sommet et qui semblent comme les pousses parasites d'un arbre immense, dont les racines courent, en tous sens, sous la terre. Celle qui, tout d'abord, par ses dimensions et par sa proximité, arrête les regards est la cathédrale du Sauveur (*Khram Spassitelia*), laquelle est presque au pied de la montagne Sainte. C'est un monument élevé à Dieu en souvenir de la délivrance de Moscou, en 1812. Il faudrait être doué d'un optimisme exagéré pour s'imaginer qu'il fut érigé en notre honneur.



L'idée première avait même été de le placer sur la montagne des Moineaux, d'où la grande armée, lassée des fatigues de la route, et apercevant enfin Moscou devant elle, poussa un cri de triomphe dont l'Europe entière entendit les échos. C'est là même que fut posée la première pierre. Mais la montagne des Moineaux d'où le grand rêve impérial s'était écroulé était décidément, de tous

points, un terrain sans consistance. Un nouveau projet fut exécuté, ce qui ne demanda pas moins de quarante-deux ans, les fondations ayant été posées en 1829 et l'inauguration de la cathédrale n'ayant eu lieu qu'en 1881... il y a dix ans seulement. J'indique la proximité de cette date sans commentaire.

L'église a la forme d'une croix; on y monte par un admirable escalier en granit de Finlande. Entre les bras de la croix immense s'élèvent des tourelles carrées que surmontent des clochetons à bulbes dorés. Au centre de l'édifice, une tour immense surmontée d'une coupole revêtue d'or ouvragé. De hauts reliefs sont sculptés au-dessus des portes et, par exception, n'appartiennent pas au style du mont Athos, le seul classique dans la décoration religieuse russe.

Une impression de grandeur, plus que de beauté, attend le visiteur qui a franchi le seuil. Quatre massifs énormes de maçonnerie soutiennent la voûte et la coupole, autour desquelles s'enroule, comme une page d'histoire, un corridor dont la muraille de marbre est couverte du récit de nos défaites, porte les noms des héros tombés sous la mitraille française.

Autour de ce souvenir, et comme pour l'empêcher de s'éteindre, veillent les lampes qui brûlent devant les quatre grandes images saintes pendant aux angles et dont l'encadrement est d'une somptuosité sans élégance d'ailleurs.

Des escaliers sont creusés au cœur de ces quatre piliers énormes et mènent à la galerie supérieure bordée par une balustrade en bronze doré. Sur trois côtés elle est ornée de peintures qui m'avaient été vantées avec quelque exagération ; car l'exécution, confiée aux peintres les plus en renom de l'école actuelle russe, ne fait, à celle-ci, qu'un honneur relatif. On n'y trouve plus le servilisme byzantin ; mais rien de vraiment savoureux et personnel ne l'y remplace. Le talent, très réel, y tâtonne, sans s'élever aux belles traditions de la fresque que notre

[illegible] pinx.

Cte de Billy sc.









Henri Lanos inv. C. de Billy sc.

EMILE TESTARD ÉDITEUR
Imp. Charlon-Wittmann

Puvis de Chavannes a si admirablement restaurée en France.

C'est que cette restauration française est, avant tout, une merveille d'esthétique et que, ainsi que nous le dirons plus tard, c'est le sens esthétique qui manque le plus à l'art russe contemporain.

L'autel regarde l'Orient où monte le soleil des délivrances futures. L'iconostase, à plusieurs étages, est en forme de tourelle et d'un marbre blanc superbe. Il donne — et veut donner sans doute — l'impression d'une fortification. Combien je lui préfère les admirables iconostases des cathédrales du Kremlin en or dentelé, pareilles à de grandes fleurs entremêlées, reliées par des plantes parasites elles-mêmes fleuries !

Rien de plus froid que cette pierre si éclatante qui n'a aucune des vibrations du métal. L'éclairage de la coupole a lieu par 740 chandeliers formant une véritable constellation. Des lustres s'allument aussi dans les arches placées entre les colonnes. Tous ces astres artificiels déchirent l'ombre et quelque peu le recueillement.

Les Moscovites sont très fiers de leur église du Sauveur où, en effet, de grandes richesses matérielles sont accumulées. C'est sans doute sa modernité qui m'a empêché d'y retrouver l'impression que m'avaient donnée les autres cathédrales de Moscou. Ainsi nos églises nouvelles nous intéressent moins en France que nos vieilles cathédrales gothiques, la Madeleine que Notre-Dame.... Les siècles de foi ont fait leur œuvre magnifique que nous tentons en vain de rajeunir. Ils ont empreint leur art au sceau de leur génie, qui semble aussi bien perdu en Russie que parmi nous, malgré la grande dévotion où le peuple est demeuré.

Personne ne me croira assez sot d'ailleurs, je l'espère, pour imaginer que le sentiment national froissé entre pour quelque chose dans le peu d'enthousiasme que la cathédrale du Sauveur m'a inspiré. J'admire le peuple russe pour ce qu'il fit en 1812 et je salue, partout où je le rencontre, par amour de ma propre

patrie, un monument qu'une nation élève au souvenir de son indépendance reconquise et de son injure vengée. J'admire Rostopchin à l'égal des plus grands héros.

Une autre église porte un nom presque pareil. C'est celle du « Sauveur dans la Forêt », placée au centre même du palais Impérial et que les grands profils aux dômes d'or des cathédrales nous avaient encore empêchés de voir. C'est la plus ancienne de Moscou et la légende la fait contemporaine de la ville sainte. Elle est basse avec une architecture lourde.

Dites-moi où, n'en quel pays,
Est Flora la belle Romaine ?

demande notre François Villon. Je n'en sais rien vraiment, mais c'est là que reposent Hélène, épouse du grand prince Ivan Kalita, et Marie, femme de Siméon le Superbe. Ce sont les premières sépultures de femmes que je rencontre dans une église de Moscou. Je ne sais pourquoi mon rêve y cherche des trésors de beauté à jamais évanouis. Une éternelle et suprême poésie est dans l'image de la femme. Qui de nous n'a été parfois jeté, par une évocation lointaine, aux pieds blancs des grandes dames d'antan qui aimèrent et qui furent aimées. Celles-là portent deux noms exquis vraiment, dont la mémoire est faite, celui-ci de grâce virginale et celui-là de splendeur païenne. Un même tombeau les réunit. Sainte Marie et sainte Hélène, priez pour nous!

On chercherait en vain le charme de quelque dévotion pareille dans la cathédrale de Vassili Blagenny, laquelle veille, comme une sentinelle, aux pieds du Kremlin couché dans sa longueur de pierre. Au dehors, une série de dômes, quatre entourant un dôme central, allongés et s'effilant en pointes, donnant, plus que partout ailleurs, l'impression de turbans dont une main malicieuse tirerait, par le haut, le fond, ou de cœurs traversés par des épées.

En approchant davantage, d'autres dômes apparaissent encore, plus petits. Tout cela est bariolé de verts assez crus, de jaune et de bleu, avec un aspect de faïence et, de toutes ces têtes de pavots, s'élèvent des croix haubanées.

Toutes ces tourelles entourant la tour centrale semblent posées sur un amoncellement, sur un écrasement plutôt de bâtiments rectangulaires ou octogonaux dont les fenêtres romanes semblent aplaties par la pression. Je ne sais rien de plus massif que cette masse, de moins dessiné suivant une recherche logique de la ligne. Tout cela est d'un sentiment absolument barbare et néanmoins superbe. C'est un monument de l'Orient farouche. Ces lourdes graines de pavots avaient vraiment engainé des fleurs de sang.

On raconte encore que lorsque ce monument de sa fantaisie religieuse eut été achevé en 1555, Ivan le Terrible en manda l'architecte, un Italien, qui eût mieux fait de demeurer chez lui.

— Es-tu content de ton œuvre? lui demanda-t-il.

— Certes! répondit le modeste artiste.

— Moi aussi, fit le tzar.

Puis il ajouta, en manière de conversation :

— Il te serait impossible, n'est-ce pas, de construire une autre cathédrale aussi belle?...

Enchanté de la question, l'architecte sentit si bien s'enfler sa vanité sous ce compliment aussi flatteur que dubitatif, qu'il ne put s'empêcher de répondre :

— Tzar! Eh bien, si! J'en rêve une plus belle encore!...

Ivan eut un sourire de mauvais augure.

— Je ne crois pas, fit-il, que tu sois capable d'y réussir....

Et le pauvre diable, prenant cela pour un nouveau témoignage de contentement, affirma qu'il en était sûr. Ivan, qui avait des idées radicales en matière de contrefaçon artistique, par prudence, lui fit crever les yeux.

Je crois d'autant moins volontiers à cette aventure que j'en ai entendu attribuer une toute pareille à deux ou trois autres tyrans. Elle n'est, je crois, qu'une variation d'un thème sur lequel s'est exercée, un peu partout, la crédulité populaire.

Il en est des histoires de ce genre comme d'une semence jetée à l'aventure et qui donne la même fleur ici et là. Mais il faut convenir que cette fable, où la vanité est châtiée, est l'une des plus saisissantes qu'ait inspirées le même sujet.

On pénètre par une porte basse dans l'intérieur de Vassili Blagenny. Cette entrée sournoise, obscure, en plein cœur de la pierre très épaisse en cet endroit, me semble un artifice pareil à celui qui fait précéder, de longs couloirs sombres, celle des panoramas. Elle produit à l'œil, et par contraste, un étonnement de hauteur, quand, après l'avoir franchie, on se trouve au cœur même de l'église qui n'est qu'un cœur sans aucun développement de membre alentour. L'image rend, seule, ma pensée. On est vraiment dans un ensemble de ventricules et d'aortes de granit, dans l'enchevêtrement de viscères de pierre.

A tous les dômes dressés en l'air comme une gerbe, correspond au dedans une série de coupoles toutes en longueur verticale. On se croirait encore au fond d'un jeu de tuyaux d'orgue. On passe d'un puits à un autre. Sans s'arrêter, on regarde, on suit les parois lisses et noyées d'ombre. En haut seulement une image, un grand œil qui vous regarde, à son tour, ayant le triangle symbolique pour paupière.

Je vous assure qu'on a froid jusque dans les os. Cette conception sauvage de l'homme poursuivi, d'abîme en abîme, par l'œil terrible de Dieu, vous hante. Avec quelle puissance farouche elle est réalisée! Ce n'est pas la douce religion du Christ, portant un agneau aux épaules et des pardons plein ses deux mains, qui a édifié ce temple qu'habite une implacable idole, quelque Moloch monstrueux aux pieds baignés de sang.

Constamment cette impression m'est venue, — mais moins intense — dans les églises de Moscou et en y assistant aux offices, que l'essence même du christianisme, le grand souffle de charité, qui en reste l'âme pour les croyants, — et pour les incrédules l'excuse, — tenait peu de place, aussi bien dans le sentiment des fidèles que dans les symboles du culte. Jamais je ne me suis senti plus loin du Dieu qui proclamait l'égalité humaine sous le beau nom de fraternité; jamais plus loin des belles légendes évangéliques de Jésus secourant les paralytiques et pardonnant à la femme adultère.

Tout cet adorable côté de l'idylle qui devait finir en drame au Calvaire est absent des images peintes aux murailles des cathédrales. Aucune fresque ne s'est inspirée de ces belles vertus de mansuétude, de pitié et d'absolution. Les prêtres ne semblent nullement jaloux de suivre l'exemple du Dieu de miséricorde et d'égalité qui multipliait les pains sur la montagne sainte et les poissons dans les filets des pêcheurs de Génézareth. Les nôtres, dans les villages surtout, sont volontiers secourables aux malheureux. Je n'ai jamais vu un pope faire l'aumône.

Je rencontre partout les traces d'un christianisme liturgique; nulle part celle d'un christianisme vraiment chrétien, vraiment inspiré de la parole sainte, laquelle n'était pas seulement faite de mugissements d'orgue, mais d'augustes enseignements. Au monastère de Troïtza, je vous dirai ce que j'ai vu.

Je sais bien que nos moines étaient durs et offensifs au pauvre peuple, en plein moyen âge ; mais au moins, même en ce temps maudit, nous reste-t-il la légende de quelque reine compatissante soignant les malades de ses mains liliales ou de quelque roi assis sous un chêne pour rendre justice aux opprimés. Je n'ai rien vu retracé de semblable en Russie, dans cette histoire peinte dont les vieilles églises sont le livre éternel.

Mais revenons à la cathédrale de Vassili, dont les dernières

restaurations datent de la grande Catherine. L'imagination décorative n'en est pas seulement féroce mais bizarre. Aucune des coupoles n'est pareille aux autres. Celles-ci sont à facettes comme des pommes de pin ou des ananas; celles-là lisses, mais avec des renflements leur donnant l'air de figures anatomiques. Des pots de fleurs les encadrent par le bas. Au-dessous de l'église, deux chapelles renfermant des reliques. Celles de Jean l'Insensé portent encore les lourdes chaînes dont sa chair vivante était meurtrie.

De cette cathédrale si bien placée dans le décor de la place Rouge, une procession sortait jadis le jour des Rameaux. Le tzar, à pied, y menait, bride en main, le patriarche monté sur un magnifique cheval. Ainsi, pour le peuple agenouillé, les deux grandes autocraties semblaient un instant se soumettre l'une à l'autre, et un grand exemple d'humilité était donné à ceux qu'il convient de laisser humbles ici-bas.

Sur la place Rouge encore, à une des portes du Kremlin, la cathédrale de Notre-Dame de Kasan, si remarquable par une image de la Vierge entourée d'invraisemblables pierreries.

Une seconde église de l'Assomption est encore visible de l'esplanade d'où nous promenons nos yeux sur le Moscou religieux. Bâtie par Boris Godounof, elle semble d'abord un groupe d'églises serrées les unes contre les autres, comme les moutons d'un troupeau sous la tempête, comme les alvéoles d'une ruche. Elle ne compte pas moins, en effet, de treize coupoles, toutes de hauteurs différentes, ne donnant l'impression d'aucune recherche de lignes. A tous ces bulbes inégaux, la lumière indifférente accroche des étincelles. C'est comme un pacifique incendie dont le soleil console le souvenir des flammes dévorant la cité sainte.

Moscou possède encore une église catholique, celle de Saint-Louis des Français. Elle est peu hantée, et son architecture banale n'est pas pour ajouter des curieux aux fidèles. Un fronton de temple grec sans grandeur, deux clochetons carrés, tout cela se

dressant devant une masse rectangulaire dont aucun ornement ne varie la monotomie. Il faudrait être bien peu païen pour ne pas préférer les dômes étincelants du culte russe répandant à l'infini leurs éblouissements, frémissant à la musique des cloches et sous lesquels la splendeur des iconostases met d'innombrables pierreries aux pattes de grandes araignées d'or.

L'art catholique s'est fait occidental et s'est symbolisé dans le grand épanouissement de l'architecture gothique avec les hautes flèches de ses cathédrales et l'ogivale harmonie de ses vitraux aux figures ascétiques. Il n'avait donc pas de place à Moscou, ville éperdument orientale où, sous les caresses du soleil, toutes les formes prennent la rondeur dorée des fruits.





IX

MOSCOU-PALAIS

Nous n'aurons pas besoin de quitter le Kremlin pour rencontrer de nouvelles merveilles. *Ab Jove principium.* Le palais Impérial aura notre première visite. Il est admirablement situé, derrière les cathédrales et dominant, de sa façade principale, le panorama de la Moskowa. Extérieurement il offre peu d'intérêt décoratif, avec son architecture à deux étages, couleur de brique, d'une monotonie voulue et seulement rompue, dans le parallélisme de ses lignes horizontales, par une coupole dorée.

Le style des détails rappelle l'art maure; il participe de Grenade et de Fontainebleau et de celui de la Renaissance. Le monument comporte une cour intérieure que ferme une grille en fonte et qu'on appelle place Impériale. C'est par une porte

donnant sur cette cour que rentre le tzar. La principale donne sur le fleuve, et une troisième du côté des églises. C'est en haut d'un escalier qu'est celle où l'empereur se montre à son peuple, après le couronnement.

L'intérieur est d'une somptuosité plus calme que celle du palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg, et le goût y est plus respecté. C'est tout d'abord une façon de temple élevé aux ordres nobiliaires russes. Les insignes de ces ordres en sont le motif décoratif principal. C'est ainsi que la salle de Saint-Wladimir est tendue de soie rose et celle de Saint-André tendue de soie bleue. Celle de Sainte-Catherine est d'une ornementation plus fantaisiste, avec ses quatre pilastres en malachite et son lit surmonté d'un baldaquin en velours ponceau. Celle de Saint-Alexandre Newski porte aussi les couleurs d'un ruban et contient de beaux meubles en style russe.

De splendeurs en splendeurs, avec quelque lassitude bientôt, on parcourt la salle des Gardes-Chevaliers avec sa cheminée monumentale de carrare ; la salle de réception, toute tendue de brocart d'or où s'effeuillent de grandes fleurs vertes; la chambre à coucher d'honneur, dont les colonnes en marbre vert sont, paraît-il, uniques; la chambre d'Argent, où les tables mêmes sont d'argent massif; la chambre du tzarewitch, plus intéressante par quatre grandes copies à la sépia de tableaux célèbres du musée de Dresde, exécutées par Serdelman; une galerie de tableaux nombreux, mais composée de copies généralement médiocres et où les seuls originaux sont des scènes de l'histoire de Pologne rapportées de Varsovie et peintes dans le goût de notre Lebrun.

Par un retour à la salle de Saint-Wladimir on pénètre dans le vestibule saint où soudain se réveille le sentiment du pittoresque, avec les couleurs d'une crudité décorative voulue, avec les images naïves où saint Wladimir et saint Serge sont exaltés.

C'est le chemin, orné d'architecture pareille, du *Granovilaïa Palata* (palais à facettes), lequel date du xv[e] siècle et eut Ivan III pour fondateur. Il est bien nommé, car le regard s'y heurte sans cesse à quelque surface restreinte, différemment orientée des surfaces voisines, accrochant le jour à ses peintures verte, jaune, bleue, une vraie débauche de polychromie, ayant été faites là comme dans la cathédrale de Saint-Vassili.

Même impression d'écrasement d'ailleurs qu'à l'entrée de la cathédrale. Les voûtes de la salle principale s'effondrent, pour ainsi parler, sur un pilier central, soutenues par des nervures à l'arc de pierre tendre, et dont de lourdes barres de fer maintiennent l'écartement. C'était un lieu de fête, sous cet aspect sévère jusqu'à la terreur, comme le prouvent les petites fenêtres placées au-dessus des portes et par lesquelles la famille du tzar suivait les divertissements et les danses.

Le trône impérial y occupe encore l'ancienne place, et c'est encore sous ces voûtes respectées que le tzar vient recevoir, aussitôt sacré, les félicitations de ses sujets.

Le palais de Terem occupe la façade nord du palais Impérial. Il date de 1636 et a gardé, malgré les restaurations, une véritable saveur décorative. D'anciennes images saintes ornent le vestibule ; de celui-ci on pénètre dans une salle à manger dont le tzar est le seul amphitryon, puis dans une salle de réception contenant, entre autres curiosités, des chartes authentiques du temps d'Alexis, poudreux objet de respect que j'abandonne aux bibliophiles.

En ce temps-là aussi, le tzar, très accessible à son peuple, tendait en personne, aux solliciteurs, une corbeille où ceux-ci déposaient leurs suppliques. On montre encore, dans une troisième salle, la fenêtre qui servait à cette paternelle occupation. Car cet excellent Alexis, très comparable à notre saint Louis sous les ombrages de Vincennes, lisait lui-même toutes ces doléances.

Nous sommes loin, n'est-ce pas, des lenteurs bureaucratiques contemporaines, surpassant encore les nôtres en Russie, si j'en ai pu bien juger par quelques échantillons. Les salles de l'étage supérieur ont une vue comparable à celle dont on jouit au sommet de la tour d'Ivan. C'est là, dit-on, que monta Napoléon pour voir flamber Moscou, et que le bas de sa robe de gloire lui mit déjà, comme celle de Nessus, une brûlure aux talons.

Beaucoup de vieux meubles à regarder soigneusement, surtout avant de redescendre aux appartements particuliers du tzar et de la tzarine dont la décoration, somptueuse comme on en peut juger par les meubles de Boule ornant le cabinet de l'impératrice, par une toilette en malachite placée dans son cabinet, par plusieurs beaux miroirs, est cependant d'un intérêt relatif.

Je fais une exception pour les admirables icones placées dans la chambre à coucher, et qui sont des plus anciennes ainsi que des plus richement encadrées. Mais tout cela est mêlé de meubles d'une modernité fâcheuse, d'articles de Paris, qui affirment, chez le souverain actuel, un sens utilitaire plutôt que vraiment artistique.

Il en donne la mesure d'ailleurs dans une grande salle de festin dont les murs ont été peints par des paysans venant d'un village où — m'a dit le gardien du palais — « on a beaucoup de goût pour la peinture » (*sic*). On dirait, à parler franc, des cahiers où les enfants griffonnent. C'est une série de bonshommes invraisemblables devant lesquels il est difficile de ne pas rire. L'idée est d'une fantaisie certainement ingénieuse et amusante, mais peut-être était-il inutile de prendre un pareil monument pour champ de ces expériences démocratiques.

Quoi qu'on fasse, en effet, ce n'est pas dans des revanches artistiques qu'il faut chercher un courant aux besoins démocratiques d'un pays. L'Art est, par essence, chose d'aristocratie, et

il n'a fleuri en Grèce et dans les républiques italiennes que parce que celles-ci, comme les grecques, étaient aristocratiques avant tout. C'est à l'absolutisme que la Russie doit ses seules œuvres d'art; c'est au génie de Pierre le Grand et surtout au génie plus complet encore de Catherine. Le tzar actuel me paraît être dans l'erreur de ceux qui ignorent que, si l'art peut être heureusement appliqué à l'industrie, l'industrie ne peut jamais être appliquée à l'art. L'art démocratique est un néant, une forme de la barbarie.

Une grande ombre passe dans ces souvenirs du Kremlin et des palais groupés autour du palais Impérial. A plusieurs reprises déjà, devant des objets ayant marqué son rapide passage, le guide qui nous accompagne a prononcé le nom de Napoléon. Comme un fauve, prisonnier volontaire d'une cage qu'il ne voulait quitter, Napoléon, en effet, a erré dans ces salles immenses, d'un point de vue à l'autre, s'élançant pour suivre les progrès de l'incendie. Lambeaux par lambeaux, il a vu flamber sa gloire et s'évanouir son rêve en colonnes de fumée montant jusqu'au ciel. Devant le petit lit où il a passé la dernière nuit dans une insomnie désespérée, celui qui nous conduit ne semble plus pouvoir parler qu'avec un tremblement de religieuse émotion. Les Russes qui se sont rapprochés de nous et l'écoutent — des gens de la campagne venus pour les fêtes de la Pentecôte — semblent sous la même impression. On ne saurait s'imaginer la magie qu'a laissée, là-bas, le nom de l'empereur.

Ceci est d'autant plus extraordinaire que les Russes parlent de leurs tzars morts sans le moindre attendrissement, même du dernier, qui avait été un prince paternel à son peuple et dont la fin injustement tragique nous fait frémir. J'ai dit la simplicité des sépultures impériales. Autour d'elles circule la foule indifférente. La moindre relique de Napoléon semble l'objet d'un culte, presque d'une superstition et, — chose bizarre à l'excès, — dans la

sympathie évidente des Russes pour nous, il entre un certain gré d'avoir pour compatriote l'homme de guerre des temps modernes qui certainement leur a fait le plus de mal.

Le Trésor du Kremlin (*Novaïa Onajeïnaïa Palata*) n'est séparé que par une cour du palais Impérial. C'est le grand reliquaire des splendeurs impériales, une incomparable collection de souvenirs et de richesses, un arsenal véritable, par la place qu'y occupent les souvenirs guerriers, les armes anciennes.

Au dehors, l'édifice, détruit par deux incendies en 1547 et en 1737, modifié presque complètement par Alexandre Ier, n'est pas d'une architecture beaucoup plus intéressante que le palais lui-même. Mais la parure vaut mieux que l'écrin. Nous y pénétrons en effet, dans le temple même des précieuses joailleries.

Nous rencontrons d'abord, au sommet de l'escalier monumental, dans une première salle, un véritable musée des souverains. Comme les anneaux immenses d'une chaîne brisée, s'amoncellent des couronnes, depuis le bonnet de Monomaque envoyé de Byzance à Kief, en 1126, par l'empereur Constantin au grand prince Wladimir, jusqu'à la couronne du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, — huit siècles reliant ainsi un hommage de l'Orient à la Russie à un trophée de ses conquêtes récentes en Occident.

Entre ces dates extrêmes, à signaler la couronne du dernier tzar de Kazan baptisé en 1553 et que décore une pluie de turquoises ; la couronne du tzar Féodorovitch, en or ciselé enchâssant une énorme émeraude brute et fabriquée en 1627 ; les couronnes des tzars Ivan et Pierre Alexiévitch, dont les croix sont surmontées d'énormes rubis et qui étincellent de l'éclat de 1700 diamants; la couronne de vermeil de Catherine Ire, d'une admirable couleur.

Puis les sceptres de Pierre le Grand s'épanouissant au sommet, comme une fleur aux larges pétales, en ailes d'aigle ; puis les

globes des tzars Michel Féodorovitch et Alexis Mikhaïlovitch qu'un nombre infini de pierres précieuses surmontent. Puis, — ornements plus familiers, — dans une première vitrine, des chaînes d'or et des dentelles; dans une autre, une collection de cannes et de crosses. La crosse du tzar Alexis Mikhaïlovitch est somptueuse; la canne de Pierre le Grand est une façon de trique, laquelle, comme sa statue de bois à Saint-Pétersbourg, donne l'impression d'un géant.

Une série de trônes dont deux des plus anciens sont encore des présents de l'Orient: celui d'Ivan Vassiliévitch III, magnifique travail d'ivoire sculpté que lui offrit Thomas Paléologue; et celui du tzar Boris Godounof, orné de turquoises superbes et qui lui fut envoyé, en 1605, par le chah de Perse, Abas.

Ne semble-t-il pas que ces imprudents cadeaux aient dû développer, chez un peuple nouveau, le désir de conquérir des pays où de telles richesses semblaient communes? Victor Hugo a comparé la Russie à une mer sous laquelle la Turquie est destinée à disparaître comme une plage. Ne dirait-on pas que la plage ait attiré à elle la mer par ce ruissellement de gemmes au soleil, la mer qui est femme, puisque d'elle, suivant l'antique fable, sortit la Beauté et qui porte, en soi, de géantes et terribles coquetteries?

Un aigle immense déploie ses ailes au-dessus du trône de Michel Féodorovitch où l'on compte 1900 pierres précieuses. Deux anges soutiennent une couronne au-dessus de celui d'Alexis Mikhaïlovitch, avec cette inscription au-dessous: *Potentissimo et invictissimo Moscovitarum imperatori Alexio in terris feliciter regnanti, hic tronus summa arte et industria fabricatus sit futurum in cœlis et perennis faustum felixque omen. Anno Domini* 1659.

Un tableau gracieux parmi tous ces souvenirs magnifiques. Ce double trône en argent, orné de colonnes torses, était celui des

tzars Ivan et Pierre Alexiévitch. Ils y montèrent tout enfants, et, par une ouverture dissimulée dans la draperie, c'est la tzarevna Sophie Alexiena, leur sœur aînée, qui leur inspirait à voix basse leurs sentences. Malgré moi, je pense à cette jolie toile d'Hamon où l'on voit aussi une jeune femme se cacher derrière un siège qu'occupent deux enfants, et qui s'appelle sur les catalogues : « Ma sœur n'y est pas ». Mais quelle idée cela nous donne de la façon dont sont quelquefois traitées les affaires des grands États, comme dans les espiègleries d'une simple idylle!

Dans la même salle, une collection d'habits impériaux : le vêtement de matelot de Pierre le Grand : un véritable jeu d'orgue, en cuir, les lourdes bottes que ses pieds augustes ont chaussées.

La salle qui suit pourrait s'appeler celle des trophées. Le plus considérable, qui fut conquis à la bataille de Poltava, ne comprend pas moins de 126 objets dont le plus curieux est le brancard sur lequel fut rapporté Charles XII. En un amoncellement de plis sont réunis les drapeaux français et polonais. Ce mélange de leurs tissus et de leurs couleurs nous doit-il rappeler une longue amitié de race, ou est-il la mystérieuse menace d'un sort commun dans l'avenir? Qui le sait! Certaines défaites ont leur prestige mieux que des victoires et ce voisinage ne saurait me déplaire, pour notre drapeau, de celui du peuple qui si glorieusement a combattu pour sa liberté. Plusieurs de ces drapeaux polonais d'ailleurs avaient appartenu déjà à la Russie. Plus loin, ce sont les drapeaux hongrois conquis en 1849.

Deux forteresses soumises, celle de Zamostya et celle de Braïlow, ont laissé leurs clefs dans cet amas de dépouilles victorieuses.

Imaginez un temple élevé à l'art de l'orfèvrerie. Il aurait sans doute l'aspect de la salle où nous entrons maintenant. C'est, sur des dressoirs circulaires entourant les piliers, une profusion de vases, d'aiguières, de coupes, d'amphores, derrière lesquels, comme des astres, s'épanouissent de magnifiques plats d'or et de

vermeil. C'est un éblouissement pour le regard, qui ne sait d'ailleurs où se porter, un grand embarras pour l'esprit, qui hésite entre les souvenirs historiques les plus précieux.

Que veut dire cette coupe brisée contenant un ducat? Pierre le Grand l'avait fait fabriquer devant lui, à la verrerie de Meckwarbourg, et c'est le salaire de l'ouvrier qu'il avait jeté au fond. Et cette *bratina* (coupe de fraternité) aux cannelures enrichies de pierreries? C'est le patriarche Wilkon qui l'offrit au tzar Alexis Mikhaïlovitch, et c'est le prince Vassili Golitzine qui l'obtint ensuite en récompense de ses services. Arrêtons-nous devant la fantaisie héroï-comique d'un Hercule soutenant un saladier en vermeil. Atlas eût certainement suffi à cette besogne et en aurait été notablement soulagé.

Sur les tables, c'est, ici, un véritable musée zoologique dont les pensionnaires sont en or plein, avec des yeux en pierreries; là, c'est une flotte en miniature avec des vaisseaux dont les poupes sont en perles. Plus de faste que de goût d'ailleurs dans ces fantaisies. Avec un peu d'argile et le souvenir d'une fleur ou d'un insecte, le moindre ouvrier japonais fait une œuvre bien plus digne du nom d'œuvre d'art que tout cela. Comme un dieu lare étrangement dépaysé, une statue en marbre de Napoléon Ier semble garder ce magnifique magasin d'orfèvrerie.

Passons maintenant sous les plis des étendards. Celui-ci flotta sur les murailles soumises de Kazan, aux mains du tzar Ivan Vassiliévitch, et l'image du Sauveur y est brodée en soie; cet autre qui porte les images de Dimitri Donskoï et d'Alexandre Newski appartint au tzar Alexis Mikhaïlovitch. Est-ce encore leur grande sœur Sophie Alexievna qui broda, pour Ivan et Pierre Alexiévitch qu'elle inspirait au conseil, cet aigle entouré des écussons de toutes les provinces et qui se détache sur une soie étincelante comme de l'or? Puis mesurons nos forces au poids des glaives. Celui de Motislaf Vladimirovitch est daté de 1125 et trop haut

pour les hommes de notre taille. Fait aussi pour un géant le sabre de Pierre le Grand. C'est du sultan que Catherine II reçut, en 1792, ce damas admirable à la poignée enrichie de gemmes; autre arme innocente : le fusil également orné de pierreries de l'impératrice Élisabeth Petrowna.

Parmi les casques, celui d'Alexandre Newski, que surmonte une image de l'archange saint Michel et celui d'Aleï, tzar de Kazan. Parmi les armures, celle de Dimitri Donskoï, pleine d'héroïques souvenirs, et celle de Féodorovitch, précieuse par ses ornements d'or.

En redescendant au rez-de-chaussée, par un vestibule où l'on montre dix canons pris à Pougatchef et une cloche dont le métal avait autrefois tinté l'alarme au-dessus de la porte Spassky, on peut visiter trois salles encore d'un intérêt moindre, ornées de tableaux d'une valeur relative. Nous y retrouvons, réunis encore, les souvenirs des vaincus. Ce sont des portraits en marbre des rois et personnages principaux de Pologne, et deux lits de camp ayant appartenu à Napoléon et pris au passage de la Bérésina.

Faisant face d'un côté à la grosse cloche et de l'autre à l'Esplanade du Kremlin est le palais de Nicolas (*Maly Nikolaevsky Dvorets*), qu'on ne visite que par faveur spéciale. Encore une fantaisie de la grande Catherine. Le métropolitain Platon qui l'occupait en fit don à Nicolas I[er]. On y voit encore un tableau de Canaletti représentant l'élection du roi de Pologne Stanislas-Auguste, celui qui écrivait à Madame Geoffrin qu'il devait la couronne bien plus à ses bonnes fortunes qu'à son mérite, et que ses électrices avaient infiniment plus fait pour lui que ses électeurs. On pourrait croire, d'après cela, que le tableau de Canaletti est licencieux. Pas le moins du monde. Les peintres ont vraiment une façon de nous conter l'histoire!

Nous ne nous arrêterons pas beaucoup plus au palais des

Menus-Plaisirs (le bien nommé!) où réside actuellement le commandant du Kremlin. L'architecture extérieure en est cependant pour faire rêver et un souvenir artistique s'y rattache, puisque furent données là les premières représentations théâtrales, et que là s'arrêta, sur la terre russe, le chariot errant de Thespis.

Le palais Petrovsky est au dehors de l'enceinte de la ville, à deux verstes de la barrière Tverskaïa, à droite de la route d'un parc superbe qui est comme le bois de Boulogne de Moscou. Il s'élève au milieu d'une cour entourée de murailles crénelées et flanquée de tourelles. D'une architecture mauresque de convention, n'ayant d'excuse que sa date, puisque c'est en 1840 qu'il fut rebâti comme nous le voyons, après avoir été détruit dans un incendie, il est surmonté d'un dôme percé de nombreuses fenêtres. Une superbe véranda achève de lui donner un aspect absolument moderne.

Celui-là eut aussi la grande Catherine pour marraine, et c'est au palais Petrovsky que les tzars s'arrêtent avant d'entrer à Moscou pour y coiffer la couronne impériale. Là aussi passa un empereur, mais pour aller dépouiller la sienne tremblante déjà sur son front. Le sort a de ces fantaisies. C'est encore au palais Petrovsky que se reposa un instant Napoléon fuyant devant l'incendie, jetant, à Moscou en flammes et à son rêve, un adieu désespéré. Derrière lui le feu s'alluma, comme s'il l'eût apporté dans les plis de sa légendaire redingote. Ce fut un dernier monceau de cendres qui marqua son chemin.

A l'heure où nous sortons du palais, l'élégante promenade bat son plein. Les allées du parc sont sillonnées de voitures entre lesquelles s'échangent des sourires et des bonjours affectueux. De radieuses toilettes y passent, et c'est dans l'air comme un parfum de chevelures. Des musiques lointaines résonnent sous les feuillées. C'est la vie, la vie qui s'exalte aux rayons adoucis d'un soleil déclinant et dans une clarté rosée d'apothéose. C'est de l'air

frais et de la gaîté ambiante qu'on respire à pleins poumons. Et cependant ma pensée s'obstine à l'image de cet empereur fugitif, de ce Napoléon vaincu, de ce soleil descendant dans l'abîme, non pas sur le char d'or calme des nuées, mais déchiré par les rocs, sanglant, pareil à un aigle blessé dont la chute, tout au loin, rougira la mer.





X

LES PLAISIRS A MOSCOU

N'allez pas croire, au moins, par ce qui précède, que Moscou soit, le moins du monde, une ville mélancolique. J'ai dit déjà la gaîté du caractère russe. Réprimée à Saint-Pétersbourg par je ne sais quoi de guindé qui semble descendre de la bourgeoisie sur le peuple, elle éclate partout à Moscou; et, sur les haillons bariolés des moujiks, c'est comme un soleil intérieur que fait rayonner le large rire de leurs faces un peu plates encadrées de cheveux et de barbe dorés.

L'ouvrier de nos villes, qui aurait de bien meilleures raisons

de se trouver heureux, n'atteint pas cette belle humeur constante. L'avarice rend notre paysan pensif, tandis que le pauvre moujik qui ne possède rien est exempt de tout souci pareil. Cependant, je le répète, s'il existe une parenté lointaine, une affinité de race, entre le Russe et nous, elle est certainement dans cette facilité du rire, dans cette belle philosophie qui le console, dans l'adversité, avec des chansons. C'est par ce moral résistant, dans son apparente légèreté, que les deux peuples ont pu supporter d'invraisemblables revers sur lesquels refleurissait toujours, au printemps et parmi les ruines, quelque espérance.

Les plaisirs des moujiks ne sont pas, cependant, d'une immense variété. Dans des salles basses, ils se groupent autour des samovars, têtes rapprochées, comme les moutons, pour causer tout bas, ou encore par humeur caressante. S'ils boivent un peu d'eau-de-vie, ce qui les grise rapidement, les tendances à la tendresse se développent à devenir troublantes. Mais c'est les jours de fêtes religieuses qu'on les peut voir dans une véritable expansion de joie. Cela nous fut donné, le lundi de la Pentecôte, en revenant de la montagne des Moineaux, et c'est vraiment un inoubliable spectacle. Une fête foraine, coïncidant avec la solennité religieuse, avait allongé, tout le long d'un boulevard, une théorie de baraques en plein vent parmi lesquelles tournoyaient les classiques chevaux de bois. Dans une odeur douteuse de gâteaux que sucrait la poussière, et que nettoyaient naïvement les pâtissiers ambulants en y soufflant une légère buée de salive, montaient l'haleine des orgues de Barbarie et la rumeur des trombones s'essoufflant aux parades des saltimbanques. C'était un orchestre tout trouvé pour les danseurs.

Et, sur l'herbe qui longeait la route d'une façon de prairie large et pleine de fleurs sauvages, c'était une véritable kermesse, une bacchanale innocente, un bariolement de couleurs rythmi-

quement agitées et se mêlant dans l'œil. Les lourdes bottes battaient la terre en cadence, pendant que les hommes agitaient, en arrondissant leurs bras, les manches de leur plus belle chemise rouge, coiffés de casquettes neuves ou de petits bonnets parés d'yeux de paon hérissés en queue. Les femmes portaient des jupes blanches ou à fleurs sur un fond clair, attachées au-dessous des seins, avec des tabliers de fausse dentelle, des foulards éclatants sur la tête et, au cou, des colliers en verroterie.

Je dois convenir que peu d'entre elles étaient belles. Mais le grand épanouissement de gaîté, où elles étaient, éclairait vraiment leur visage aux traits peu réguliers, et la blancheur des dents y faisait passer des éclairs entre la pourpre jumelle des lèvres. Leurs mouvements, un peu lourds, gênés par la rigidité naturelle d'une taille sans grande souplesse, avait néanmoins comme une saveur de danse antique. Une décence extrême dans le divertissement populaire, rien qui sentît la volupté corinthienne ou la fantaisie française.

Ils s'agitaient aussi les uns devant les autres, s'enlaçant robustement par instant, mais avec plus d'envie de s'amuser que de réelle sensualité, avec un sentiment comique même et, bien rarement, avec cette rapide mélancolie que toute manifestation musicale met en nous. Comme l'antique Pythonisse, ils semblaient possédés d'un dieu, mais d'un dieu essentiellement joyeux et bon enfant. Autour d'eux, c'était comme un tapis humain; les couples se liant par les bras au-dessus de la nuque, assis ou à demi couchés, les enfants grouillant tout autour et s'accrochant aux jupes des sœurs et des mères. Ah! quelle revanche ils prenaient de la vie de chaque jour, moins cruelle, cependant, pour eux, que nous ne l'imaginons avec nos idées européennes!

Aucun mot ne se peut définir scientifiquement que par un rapport. Celui de bonheur est le plus ingénieusement obscur que je sache dans notre langue et dans notre esprit. Eh bien, je

crois que le bonheur pourrait se définir : le rapport entre ce que que nous souhaitons de la vie et ce que nous en obtenons en réalité. Ainsi le bonheur est-il plus facile à celui dont l'idéal est plus restreint. Plus notre au-delà est bas, plus aisément il est à notre taille. Le rêve du moujik est d'une ambition si modeste qu'il lui faut bien peu pour y atteindre.

Il n'a pas encore réfléchi à l'iniquité, très contestable d'ailleurs, de l'inégalité des conditions entre les hommes, laquelle torture, d'un sentiment de révolte et de haine, tous ceux qui l'ont conçue. A parler franc, il ne se croit pas de la même race — et peut-être a-t-il raison — que ceux dont l'existence luxueuse le coudoie seulement aujourd'hui, après l'avoir longtemps écrasé. La disproportion est telle, en Russie, entre la richesse et la misère — aussi grande qu'entre les pierreries dont sont pleins les palais et les monastères, et les cailloux dont le pied nu du moujik est déchiré — que l'on conçoit à merveille que celui-ci juge l'abîme infranchissable. Ce n'est pas un fleuve qui le sépare des anciens maîtres, c'est la mer, une mer dont il ne voit l'autre rive que dans un nuage où les yeux sont éblouis.

Voilà qui est tranquillisant pour l'économie actuelle de l'empire russe, dont l'équilibre est surtout dans ce sentiment qu'a le peuple d'une incurable infériorité. Il semble que cela puisse durer durant des siècles encore. Je ne suis pas de ceux qui s'en indignent, mettant la philosophie du bonheur fort au-dessus des chimères sociales. J'ai vu, ce jour-là, sur cette prairie, où de pauvres diables dansaient et s'aimaient à corps et à bouches perdus, des gens parfaitement heureux, et ce fut peut-être la première fois de ma vie que j'aie eu cette impression aussi complète.

Pour les étrangers et les habitants de quelque aisance, Moscou offre des ressources, nécessaires d'ailleurs dans une grande ville où l'on vit beaucoup le soir. Le parc Petrowski, son bois de Boulogne, possède un Ermenonville — le restaurant Mawritania, placé,

comme le nôtre, au milieu des feuillages. C'est un lieu vraiment élégant, où l'on mange pour des prix élevés de la mauvaise cuisine française.

Mais l'attrait en est plutôt dans les plaisirs dont il régale les yeux. Entre les bosquets où les tables sont dressées, circulent, à partir de neuf heures, des Hongroises et des juives, en cheveux, avec des robes à demi montantes, comme on en porte, en été, aux soirées intimes. On m'assure que ce sont des musiciennes, — comme cette sainte Cécile de vitrail alors, que Mallarmé a si bien nommée « Musicienne du silence » — car je n'ai trouvé entre elles et les cigales aucun rapport.



La vérité est que, lorsqu'un fastueux visiteur s'en veut offrir la coûteuse fantaisie, elles s'érigent en orchestre et jouent, celle-ci du violon, celle-là du violoncelle, cette autre du clavecin. Mais, en l'attendant, leur occupation m'a paru surtout de prendre des consommations avec les clients de moindre importance, assises tout près de leurs genoux, sans la moindre bégueulerie. Plusieurs sont remarquablement jolies. Elles ont leur foyer dans un pavillon, au fond du jardin, et n'en sortent

qu'à l'heure où finissent les dîners, pour promener dans les allées une mélancolie dont le secret n'a rien de mystérieux.

Ainsi passent-elles par couples, se donnant le bras et chuchotant avec de petits rires; gracieuses apparitions, d'ailleurs, que suivent, allumés comme la pointe des cigarettes, les regards des jouvenceaux. J'ai emporté de cette promenade une impression charmante. Comment finit-elle ? Il le faut demander à celles qui quittent le bras de leur compagne pour celui d'un cavalier.

On traverse, pour quitter le restaurant Mawritania, une salle de bal ressemblant à celles des casinos balnéaires avec un orchestre de dames qui fait danser les muettes musiciennes avec des dîneurs de bonne volonté.

La soirée peut s'achever délicieusement par une promenade en voiture dans le parc. Nous y avons vu, à la chute du jour, un curieux phénomène, une véritable pluie de petits papillons blancs. Les ailes ouvertes, comme alourdis de sommeil, ils s'abattaient dans la poussière, sous les pieds des passants, sous les roues des voitures, odieusement déchiquetés bientôt. D'autres venaient se poser sur les vêtements et y demeuraient grelottants dans le soleil rouge.

Je ne sais pourquoi je fus très impressionné. Il me semblait que l'âme des rêves habitait tous ces petits corps désespérés. Des femmes, emportées par des landaus, les piquaient à leur chapeau ou à leur corsage, comme des flocons de neige vivants, les regardant agoniser. Allons, c'est bien l'âme des rêves amoureux qui animait ces petites bêtes !

Une visite chez Yard est le commentaire de toute soirée un peu prolongée, et il paraît que la vogue de cet établissement est plus grande encore en hiver qu'en été. Si le chemin n'en est pas couvert de neige, il est, au moins, enveloppé de poussière. On y arrive dans un nuage, et j'ajouterai qu'à la porte on en descend. On m'avait décrit un palais de fées, et je me trouve dans une somp-

tueuse auberge simplement, évoquant, avec beaucoup plus de luxe, le souvenir des cafés avoisinant autrefois notre École militaire.

Là, des musiciennes, comme chez Mawritania, mais qui, malheureusement, elles, font de la musique. Imaginez-vous de fausses tziganes, n'ayant de la fantaisie hongroise que de mignonnes bottes où sonnent des éperons. Car ces virtuoses sont costumées ; elles portent des corsages à brandebourgs qui leur rayent la poitrine. De temps en temps, à un signal, elles montent sur l'estrade et jouent, sans la moindre conviction, avec un parfait ennui, des sélections de nos opérettes. Puis elles se mêlent, de nouveau, aux consommateurs, boivent et fument des cigarettes, ou encore se retirent, accompagnées, dans des cabinets particuliers. Tout cela a un air de négoce qui donne froid. J'avoue cependant qu'on semble s'amuser beaucoup autour de moi. On rit très haut et l'on casse un peu de vaisselle. Mais cette gaieté sent aussi le mot d'ordre et le devoir que remplissent des gens qui ont décidé de s'amuser.

Aucune compensation à ces déceptions dans le décor, qui est d'une banalité insupportable, sans échappées sur la nature : l'intérieur d'un grand estaminet et rien de plus. Sur la scène, des chœurs ont succédé aux violonistes. Ils sont chantés, sans entrain, par de vieilles femmes mises comme des institutrices. Cette « Armée du salut » vient-elle purifier, sous nos yeux, le souvenir charnel des fausses tziganes ? Le diable soit d'elle ! J'emporterai l'image de ces dames âgées jusque dans mon lit.

Quant au choix de la société qui fréquente ce Paradis de Mahomets peu difficiles, j'en pus juger par un échantillon personnel. J'avais acheté, en quittant Paris, un admirable chapeau mou, d'un gris tendre, presque isabelle, merveilleusement flexible, se roulant comme un mouchoir de poche et se fendant, en un ravin volontaire, sur le milieu du crâne avec une coquetterie conqué-

rante, un chapeau enfin sur lequel j'avais compté beaucoup pour semer de bonnes fortunes un aussi long voyage. Je l'avais suspendu à un pilier, en entrant chez Yard, et derrière, comme pour le garder, ma canne faite d'un cep de vigne et enroulée comme un bâton de pèlerin.

Il me sembla, en sortant, que ma coiffure s'était alourdie. Je regardai sous un réverbère et crus la reconnaître néanmoins. La lumière artificielle y mettait un ton mauve auquel je me mépris, elle me semblait aussi un peu grande; mais j'en conclus que ma tête avait diminué par le soin que j'avais pris de me faire couper les cheveux le jour même. C'est, du moins, une illusion à laquelle je me complaisais.

Le lendemain matin seulement, la vérité horrible me fut révélée. On m'avait cyniquement changé ma coiffure et mis en possession d'un feutre abominable fabriqué à Moscou, comme en témoignait la coiffe, et presque aussi âgé que les choristes de l'« Armée du salut ».

Mon premier mouvement fut de le jeter par la fenêtre. Le second, de réaliser une sage économie en m'en contentant et en renonçant aux conquêtes que m'assurait son prédécesseur. Ainsi, je servirais deux fois les intérêts sacrés de ma bourse. Je le portai tout le reste du voyage et quelquefois encore je le porte à Paris quand je veux humilier les personnes qui sont exposées à avoir l'air de me connaître, voire d'accepter mon bras.

Et je suis convaincu que c'est par son influence que je suis demeuré aussi violemment Moscovite. Un tel échange d'effluves se fait entre nos coiffures et nous, par une température de 30 degrés! J'ai peut-être donné à ce chapeau mes idées; mais certainement j'ai pris un peu des siennes, et je lui ai emprunté, pardessus le marché, le mal du pays. Car, en dépit de Yard, où je ne remettrai les pieds de ma vie, je garde à Moscou une tendresse filiale, une tendresse qui ne peut avoir son secret que

dans de mystérieux atavismes, dans d'étranges métempsycoses.

Ce pope Silvestre (avec un *i* comme moi) que



consultait Ivan le Terrible, c'était décidément mon aïeul! J'ai vu son portrait. Il avait un nez de moine en ripaille, comme

moi, et une barbe fauve. Mieux que cela : c'était moi-même, et maintenant je me souviens!... Je revois Ivan le Terrible comme je vous vois. Je frémis en écoutant ce que dit, de nous, l'histoire. Je vous assure qu'on a exagéré beaucoup.

Oui, si je n'ai rien laissé de mon cœur à Moscou, j'y ai du moins laissé beaucoup de mon rêve, humilié, pour ainsi parler, par l'éclat supérieur de la réalité. Même dans les fièvres de mon cerveau, je n'avais jamais imaginé que rien pût être aussi beau, que rien de vrai égalât cette cité orientale aux dômes d'or moutonnant à l'infini comme des vagues, cette ville sainte où le murmure des cloches est harmonieux comme la mer lointaine, cette patrie de la misère souriante, de l'ivresse sans colère, ce musée de chefs-d'œuvre admirables, tout ce qui fait, de Moscou, la reine des mondes asiatiques, et européen tout ensemble, la frontière neigeuse et ensoleillée, à la fois, qui sépare les poétiques brumes des grandes ondes d'or de l'Orient!

Mais c'est à l'Ermitage qu'on peut passer surtout une soirée vraiment délicieuse. Si vous en donnez l'adresse au cocher, il ne manquera pas de vous mener au restaurant du même nom, et nous ferons d'ailleurs, à celui-ci, plus tard notre visite. Ce mot d'Ermitage, mot français mis à la mode par Jean-Jacques Rousseau, et adopté par Catherine, se retrouve sans cesse à Moscou comme à Saint-Pétersbourg. Le restaurant étant dans un quartier moins éloigné que le jardin public désigné par le même vocable, le conducteur de votre droshki ne manque jamais d'avoir l'air de les confondre, pour vous mener au premier. Ainsi vous demandera-t-il un supplément de prix pour aller plus loin. C'est, en principe, un drôle extrêmement rusé, mais admirablement bon enfant que le cocher de votre droshki.

Comme il convient de faire toujours son prix à l'avance, c'est notre compagnon Métivier, l'explorateur du centre de l'Afrique, que nous avions chargé de ce soin. Il y déployait, à défendre nos

intérêts, un talent vraiment considérable. Ses vingt kopeks à la main — quarante pour les plus longues courses — il parlementait, criait, courait d'une voiture à l'autre, injuriait les récalcitrants. Toujours il finissait par trouver un gâte-métier qui acceptait ses offres. Mais à l'arrivée, contestations nouvelles. Le gâte-métier prétendait avoir mal vu ou mal compris. Alors c'étaient des scènes mémorables, des vacarmes à ameuter une rue tout entière.

Eh bien ! à cette œuvre moralisatrice, à cette œuvre pie de tempérer les ambitions de nos autodomédons, Métivier avait gagné, parmi eux, une popularité comparable seulement à celle de Napoléon. Nous ne pouvions mettre le pied dans la rue avec lui, qu'une nuée de droshkis n'accourût à son petit chapeau. C'était à qui le conduirait pour le prix qu'il voudrait. On se disputait positivement son séant. Nous serions restés huit jours de plus qu'on nous aurait payés — oui, le cocher ! — pour nous mener en voiture !

Et vous croyez que ce ne sont pas des braves gens qui répondent à de mauvais procédés par un pareil enthousiasme ?

Envié de tous ses collègues, poursuivi de quolibets jaloux, l'heureux coquin que nous avions daigné choisir, et dont Lanos a croqué un bien amusant portrait, avait enfin daigné lui-même nous conduire au vrai jardin de l'Ermitage auquel on arrive par une montée très rude où les chevaux donnent, — dans un échevellement de crinière, — un formidable coup de collier.

Deux suisses, plus solennels peut-être que de raison, sont aux deux côtés de la porte. Mais la solennité de cet accueil s'oublie vite aux délices véritables d'un lieu de plaisir comme Paris n'en possède aucun.

Une allée de tilleuls, formant une voûte opaque, vous conduit jusqu'à un carrefour de verdure éclairé intérieurement par une lanterne multicolore. C'est d'un effet étonnant. Là, les feuillages sont rouges, ici violets, plus loin d'un jaune intense. Des statues rangées autour sont comme découpées en marbres de différents

tons ou en granits précieux, malachites, lapis-lazuli, ambre. Un torse d'or se dresse sur des cuisses de rubis. Et par terre, c'est un tapis admirable, un tapis de Perse, les dalles d'une église quand le soleil y descend à travers les vitraux. Je ne sais comment on n'a jamais essayé cet effet à nos illuminations. Il est troublant et saisissant au possible.

Sous de grands arbres toujours, nous longeons un immense café à terrasse, et nous nous asseyons au centre même du jardin, ayant, devant nous, un théâtre en plein vent et, à notre gauche, un théâtre fermé, en bois, où le théologien Gunsbourg fait jouer, pour la première fois, l'opéra français à Moscou. L'hospitalier directeur ne souffre pas que nous nous en allions sans avoir été entendre ses chanteurs. Les *Huguenots* sont exécutés par une troupe pleine d'entrain et accueillis avec un véritable enthousiasme.

Moscou possède un impresario à qui Gunsbourg me présente et qui, paraît-il, est là-bas fort populaire. C'est un homme d'un type circassien superbe, avec une magnifique barbe noire, très bon comédien lui-même, paraît-il. Dans les heureux jardins de l'Ermitage, il se promène n'étant guère vêtu que d'une chemise, et tout le monde le salue. Il passe pour avoir des dettes considérables, mais n'en paraît que plus considéré. Grâce à lui, nous voyons, le lendemain, un ouvrage russe joué en russe par des artistes dont nous pouvons juger au moins la mimique passionnée et dont la voix est comme un gazouillement dans les scènes d'amour.

Et cela reporte notre souvenir à cette admirable troupe russe qui donna des représentations au Théâtre-Italien, il y a quelque dix-huit ans. C'était la chose la plus intéressante qu'on pût rêver : il y avait là des gens d'un talent considérable. La mise en scène était d'une splendeur absolue. Les pièces jouées avaient une saveur sauvage et de réelles beautés Paris est, quand il lui plaît, la

ville la plus bête du monde — et quelquefois la plus spirituelle, sans s'en douter. Le public ne se dérangea pas, ce même public qui maintenant fait des ovations au moindre montreur d'ours ayant pris sur l'affiche un nom en *of* ou en *ef*!

Les pauvres gens firent faillite, furent à grand'peine rapatriés et laissèrent en gage de magnifiques costumes en étoffes d'or et d'argent que Vizentini acheta, au rabais, pour costumer *Dimitri* qu'il montait au Théâtre-Lyrique. J'avais toujours gardé le remords de cette iniquité, et, ma foi, je l'exhale ici. Si quelqu'un de ces pauvres comédiens existe encore, je lui présente très humblement les excuses de mes compatriotes, ces modernes Athéniens qui se ruent aux estaminets concertants, au conservatoire précieux de l'ineptie populaire et de la sottise nationale.

Les *Huguenots* finissent à dix heures, et nous reprenons notre place au café où Gunsbourg, pour qui la cuisine, pas plus que l'Écriture sainte, n'a de secrets, nous confectionne la plus admirable boisson au champagne que nous ayons jamais goûtée.

On joue sur le théâtre en plein vent, ou, du moins, on chante. Des chœurs russes, mais exécutés par des femmes nombreuses et jeunes, merveilleusement costumées, cette fois-ci, et qui mettent comme un frémissement voluptueux dans le feuillage que des rayons électriques criblent, en tous sens, pareils à des flèches. Elles forment un demi-cercle faisant face au public et occupant la scène centrale dans toute sa largeur. C'est une couronne vivante et brisée, une couronne de fleurs aux couleurs éclatantes, des broderies d'or serpentant sur le velours des jupes, dans les cassures du brocart; et, plus haut, sur les coiffures moscovites ou à la boyarde, celles-ci faites d'un diadème brodé de perles, celles-là ressemblant au hennin un peu abaissé d'Isabeau de Bavière.

C'est, au-dessous de ces riches bonnets, d'admirables chevelures

blondes et brunes. Derrière ces choristes femmes, — de beaucoup les plus nombreuses — quelques hommes qu'on ne voit pas, mais dont les voix sonnent superbement. Les airs sont très entraînants. Sur des rythmes très simples, généralement, des couplets dont le chœur dit le refrain. Le couplet est volontiers mélancolique, le refrain plein d'entrain et de gaîté. Le chœur y raille les tristesses de la vie. Toujours cette même philosophie charmante et résignée.

Le chœur achevé, les chanteuses se dispersent dans le jardin; la plupart sont jolies, beaucoup sont presque des enfants. Nous admirons, de plus près, leurs toilettes. Plusieurs les portent avec des fiertés de tzarines. Elles acceptent de causer avec les visiteurs et de s'asseoir auprès d'eux. Mais on m'assure que, très rarement, l'entretien dépasse la mesure d'une innocente idylle. Tant pis! Dites donc que l'art n'est pas le grand moralisateur ici-bas. Celles-ci sont de vraies artistes et cela suffit à ce qu'elles soient infiniment plus vertueuses que les soupeuses de Mawritana et d'Yard, chez qui revivent les nobles traditions de notre café Américain.

Des trapézistes échangent en l'air leur perchoir. Ceci m'est une occasion d'insister sur la disposition intelligente du théâtre en plein air de l'Ermitage. Une grande scène, ai-je dit, où les chœurs sont à l'aise, où se peuvent donner des pièces à grande figuration : de part et d'autre, deux petites scènes égales servant à des spectacles de fantaisie, exhibition d'animaux savants, tours de physique amusante, etc. Et, par devant, en dehors du manteau d'arlequin, un échafaudage merveilleusement élégant pour les acrobates. Entre des charpentes très légères faisant un cadre à leurs jeux, ceux-ci évoluent à une hauteur considérable, fendant l'air comme des oiseaux, allongés d'un trapèze à l'autre comme par la détente d'un arc dont ils seraient les flèches aériennes. Ceux-ci sont très forts et très applaudis.

Ma vieille admiration pour les derniers petits-fils d'Hercule trouve partout un écho. C'est que je les admire sincèrement ces braves du trapèze, de la barre fixe, de la bastoude américaine, des jeux icariens, qui se font héroïquement casser les reins par la maladresse d'un camarade, à moins qu'ils ne meurent plus pauvres que Job en son fumier, cependant que l'immonde toréador crève gras, riche et honoré, n'ayant jamais été blessé que par aventure et à un endroit où les gens de cœur ne l'avouent jamais.

C'est que nous autres, de sang toulousain, nous avons eu pour compatriote, quelques-uns pour camarade, ce Raphaël du trapèze, Léotard, dont la vie fut moissonnée, en sa fleur, par un nombre considérable de Fornarines, et qui perfectionna si fort, dans sa grâce, le bel exercice des trapèzes volants, inventé non par lui, — rectifions un point d'histoire, — mais par Laurier de Bordeaux.

Aux acrobates succède un petit homme, à fort peu près bossu, juste assez pour porter bonheur à un enfant. Il est agrémenté d'une mandoline derrière laquelle il disparaît, et chante des chansons, en s'accompagnant, des chansons qui sont certainement de lui, à en juger à la complaisance trissotine avec laquelle il les détaille. Elles sont vraisemblablement satiriques. Car on rit beaucoup en les écoutant, d'un rire plus fin et mieux sous-entendu que la grossière hilarité qu'inspirent les gaudrioles. Son succès est vif, et j'applaudis de confiance, comme tout le monde, un peu plus fort même, par courtoisie internationale.

Je le regrette ensuite quand on m'apprend que les plaisanteries dont j'avais failli m'amuser étaient dirigées contre des proscrits, les juifs qu'on chasse, en ce moment, impitoyablement de Moscou, qui traînent sur tous les chemins les bottes d'Israël éculées et d'où tombent, par les fissures du cuir, les derniers kopeks que l'usure avait lentement amassés.

— Si nous allions voir l'autre Ermitage maintenant? On y soupe.

Celui-ci est un superbe restaurant et qui n'a pas son pareil à Paris, je le confesse en toute humilité. A Bruges seulement j'en ai vu un d'aussi grand air, semblant aussi bien la salle à manger d'un gentilhomme. On y mange d'ailleurs de la cuisine française, mais dans un luxe d'argenterie auquel nous ne sommes pas habitués. C'est une façon de musée gastronomique. On nous conduit aux cuisines, où les cuivres étincellent comme dans un intérieur hollandais. C'est d'une propreté luxueuse et on y pourrait mitronner en culotte de soie et en jupon de velours. Voulez-vous mon opinion? Ça ne sent pas assez le mijotage. Je m'en étais aperçu déjà en soupant.

La vraie cuisine est un art qui demande un certain laisser aller. Allez donc avoir de l'initiative et de la fantaisie dans ce laboratoire princier! J'ai vu Lafontaine, le grand comédien, faire une mayonnaise de homard. Pour cela il rejetait ses cheveux en arrière comme pour ouvrir plus large son front à l'inspiration; il agitait dans l'air ses bras aux manches retroussées comme en des évocations mystérieuses; il semait le sel et le poivre avec la solennité et les yeux au ciel d'un laboureur, tailladait le homard avec des fureurs de parricide, soulevait la salade avec des pesanteurs de fourche, soufflait, rêvait, jurait, attendant l'*ecce Deus*, finissait par plonger ses doigts à même dans le saladier. Ah! comme il eût souffert dans les cuisines jansénistes de l'Ermitage!

Les salons où l'on sert des repas particuliers ne seraient déplacés ni à Fontainebleau ni à Versailles. Ils sont meublés avec autant de richesse que de goût, avec des soies authentiques, des bois précieux, vernis ou dorés. Je me plais à croire qu'on y amène des dames quelquefois et que la conversation y prend des tournures de tendresse. Eh bien, toujours pour être sincère, ce décor-là

n'est pas celui que je voudrais aux premiers aveux des amours même légères. Je me sentirais, pour ma part, absolument intimidé par cette belle tenue de toutes les choses ambiantes, par l'austérité de ce luxe, laquelle semble protester contre toute idée d'abandon. Cela serait parfait et sain pour causer du contrat, en sortant de l'Opéra-Comique, entre fiancés pour de bon. Mais les épousailles pour rire se sentent mal à l'aise dans ce bel antichambre de mairie.



On m'assure que les Russes s'y amusent beaucoup. C'est qu'ils n'ont pas notre tempérament de faiseurs d'églogues ni le souvenir des soupers amoureux dans les tonnelles rustiques, au bord de la Seine, par les belles soirées d'été, quand le joli bruit argentin du fleuve semble le bruit furtif de la clochette du dernier mouton de Madame Deshoulières.

Que les contrastes sont une source féconde d'impressions! Plus peut-être encore que les analogies. Dans ces grands cabinets élégants, irréprochablement décorés, du restaurant de l'Ermitage,

impérieuse, semblant flotter dans l'air avec le tremblotement des bougies, m'est revenue la mémoire de ces divines causeries, dans les méchantes auberges du bord de l'eau qui poussent, jusque sur la berge, un berceau de chèvrefeuille ou de clématite, quand les cheveux se dénouaient, mal relevés après la longue course au gouvernail en face du vent, éclaboussés de gouttelettes, quand la robe s'ouvrait davantage sur les tiédeurs de la gorge apaisée, quand le sang léger de la jeunesse me montait aux lèvres en baisers et en chansons, près de quelqu'une oubliée aujourd'hui et dont je cherche, en rêvant, le nom !

Sous les lambris dorés n'habite pas l'Amour,

a dit un poète du siècle dernier, même quand les lambris semblent avoir été précisément dorés pour attiser l'amour. Car le restaurant de l'Ermitage est, sur le chemin des salons magnifiques et le long des escaliers monumentaux, décoré de peintures galantes où l'on voit de petits joufflus imités de Boucher, sarbacaner les cœurs et les petits oiseaux, comme si la guerre n'était pas plus horrible encore entre ennemis qui ont, tous les deux, des ailes!

Une véritable émeute de cochers se disputant notre précieux poids témoigne que Métivier est avec nous. Pour les mettre d'accord, Lanos propose de rentrer à pied. Ce coup d'État menace de faire évanouir de stupeur et d'indignation toute la cocherie moscovite. Les chevaux eux-mêmes jouent la *Marseillaise* avec leurs grelots.

Il est quatre heures du matin et il fait aussi jour qu'à midi, sans que la nuit ait duré plus de trois heures. Les derniers tramways circulent et les premiers vont les croiser bientôt sur leur double voie. Les rues n'ont pas cessé un seul instant d'être pleines de monde. On ne reconnaît pas ceux qui vont se coucher de ceux qui se lèvent. Tous sont également frais et souriants.

Quelques buveurs zigzaguent aux bras les uns des autres, affectueusement enlacés et, quand l'un d'eux se heurte au détestable pavé de Moscou, c'est avec une sollicitude infinie que ses compagnons le relèvent, toute la grappe l'ayant quelquefois suivi dans sa chute.

Au hasard d'une promenade délicieuse, dans la fraîcheur relative de l'aube, dans un rayonnement d'or jaune montant, par larges fusées, de l'Orient, nous regagnons les hauteurs du Kremlin, ou plutôt nous regagnons le bas de la colline que domine la plate-forme de cathédrales et de palais, et qu'il nous suffira de contourner pour retrouver, à *Slavianski bazar*, notre hôtel.

La rue que nous suivons est presque à pic, large, droite, avec des maisons des deux côtés d'une architecture imitant celle du bois, avec des saillies de chalets ou comme les maisons du vieux Blois qui se rejoignent presque à la hauteur du premier. Ces maisons élégantes, d'une élégance bizarre, peintes en verts et en roses tendres, ressemblent aussi à des cages, parce que les vitrages y sont prodigués, au point qu'on les dirait transparentes. A ces larges croisées, des femmes en toilette de bal sont accoudées, fumant des cigarettes et regardant le lever du jour.

C'est un chapelet de têtes brunes et blondes mêlant leurs chevelures, de sourires faisant passer des perles dans une buée d'un rose pâle, des bras nus aux coudes rapprochés et semblant les tiges d'une même fleur, de grands lis dont les petites mains blanches seraient les calices. Des croisées ouvertes des étages supérieurs s'exhalent des murmures de violons, des valses agonisantes aux archets d'un orchestre tassé.

Et toutes ces femmes, toutes belles, semblent, chuchotant seulement, avec ce relent de musique qui leur effleure les oreilles, comme figées dans un rêve, et une grande mélancolie est dans ce

spectacle qui nous suit longtemps, de quelque côté que nous tournions les yeux.

Que d'existences brisées dans leur virginale espérance, que de destinées irrévocablement mauvaises se sont venues réfugier dans ce port maudit, comme des barques désemparées ! Que d'oiseaux d'amour aux ailes brisées n'ont plus eu pour asile que cet infâme nid ! Et, malgré nous, les vers de Baudelaire chantent dans notre mémoire, en même temps que d'immenses pitiés montent dans notre cœur :

> Vous que, dans votre enfer, mon âme a poursuivies,
> Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains !
> Pour vos grandes ardeurs, vos soifs inassouvies,
> Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins !

Des officiers très gais sortent en chantant.

L'un d'eux dit en très bon français : « Ce champagne était ma foi délicieux ! » Cette simple exclamation troubla mes idées. On m'apprit depuis que, en effet, à Moscou, Vénus *meretrix* était surtout cabaretière.

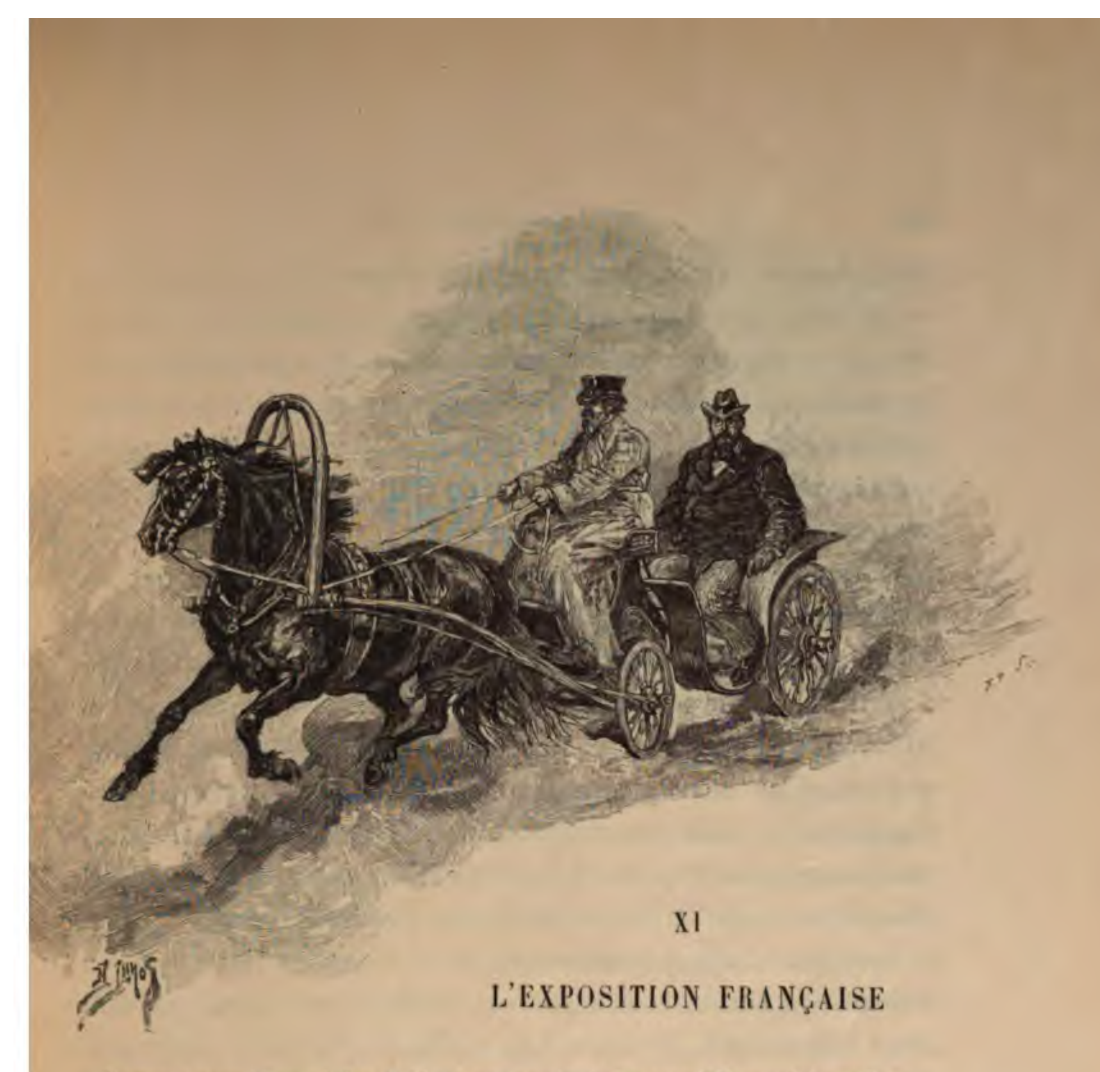
Nous marchions silencieusement dans la lumière, accrochant maintenant des étincelles à toutes les arêtes des toits dont la rosée diamantait le joli vert-de-gris. Une foule considérable était devant une des chapelles qui avoisinent le Kremlin. Auprès de la chapelle, une façon de carrosse très large attelé de quatre chevaux noirs. L'air était rayé de signes de croix, la terre couverte de bouches la baisant avidement. Nous dominions de notre torse tout un moutonnement d'échines. Un pope à la barbe et aux cheveux très blancs sortant du cylindre noir, aux ailes repliées de crêpe qu'ils portent pour officier, était seul, avec nous, debout. Il retira une image du sanctuaire. C'est la Vierge qu'on portait à un mourant. Signes de croix et prosternements redoublèrent. C'est, paraît-il, une consolation suprême et une façon de viatique

qui ne sont permises qu'aux personnes ayant quelque fortune.

Le carrosse s'ébranle, après que le pope y est remonté, muni de l'icone sacrée dont le rayonnement d'or étincelle à la portière, et, malgré moi, je pense combien je suis loin de cette chapelle romane des Dames de la Réparation à Toulouse, où, chaque soir après le salut, de l'autel fumant encore d'encens, une sœur voilée de bleu comme la Lavallière, mystiquement troublée comme par la peur d'un sacrilége, — telle une vestale cachant le dernier tison du feu sacré, — enlève en tremblant l'ostensoir et l'enveloppe des plis de son voile.

C'est que celle-ci croit vraiment; elle croit à un Dieu : présent sous la blancheur de l'hostie; elle croit à une Vierge qui prie pour les misérables victimes de la misère et de l'amour!





XI

L'EXPOSITION FRANÇAISE

Notre première visite à Moscou avait été pour l'Exposition française, mais cette visite avait duré juste le temps d'y déposer notre carte, impatients que nous étions des asiatiques splendeurs que Moscou étalait partout autour de nous et dont nous n'avions encore, pour ainsi parler, qu'une appréhension déjà enthousiaste. Nous avions pu juger d'ailleurs, par ce premier coup d'œil, que les méchants bruits répandus en Allemagne étaient au moins exagérés. Il y avait du monde, et beaucoup de monde.

On ne saurait imaginer, en effet, le mal que se sont donné nos voisins d'outre-Rhin pour faire avorter cette tentative industrielle, aidés en cela, paraît-il, par les fautes de la première administration. Plusieurs mois avant l'ouverture, comme on sait, très maladroitement compromise d'ailleurs par les lenteurs de

l'organisation, ils avaient inondé la Russie de petits factums ornés d'images évoquant les souvenirs de 1812 et montrant Moscou en flammes, Moscou où les derniers Français égorgeaient les dernières femmes et les derniers petits enfants. J'ai eu entre les mains un de ces jolis échantillons de l'art populaire teuton. C'est ignoble, comme art, au point de vous consoler de la vilenie rêvée.

C'était, d'ailleurs, mal connaître le *nitchevo* russe que de croire réveiller, par d'aussi naïfs moyens, des rancunes absolument mortes. J'ai dit le souvenir, atteignant la sympathie par l'admiration, que le moujik a gardé du « tzar Napoléon ». Les Allemands se seraient donc mis en frais absolument inutiles si l'impéritie de nos organisateurs nationaux n'avait été leur complice. Je dois dire cependant qu'à cette première entrée que nous fîmes, rapide, dans les galeries, tout y était en place. Mais il paraît que ce n'était pas depuis fort longtemps.

C'est plus tard seulement que nous y sommes sérieusement revenus, et par un sentiment tout différent de celui qui nous avait fait hâter le premier départ. Nous éprouvions un besoin vague, mais vif, un désir d'exilés, de nous retrouver un peu en France ; non pas, au moins, par lassitude des splendeurs orientales qui nous étaient prodiguées, mais parce que, dans notre sang, quelques gouttes toujours veulent remonter leur cours vers ce cœur auguste, éternel, qu'est la Patrie !

Et puis, ce désir était d'autant plus vif, du moins chez moi, que depuis quelque temps déjà j'étais absolument privé de nouvelles de mon pays.

J'ai dit, avec assez de reconnaissance, la grâce et la cordialité de l'hospitalité russe pour avoir le droit de lui reprocher une petite tache, le viol du secret des lettres dont les étrangers sont constamment l'objet. Ce viol, qui conclut arbitrairement à la confiscation, m'a, je le déclare franchement, empoisonné la grande

et sympathique impression du peuple le plus aimable que j'aie connu et vers lequel je me sens le plus vivement porté.

Comment ai-je mérité qu'aucune des lettres qui m'ont été adressées pendant la seconde quinzaine de mon voyage ne me soit parvenue, malgré les démarches que j'ai faites postérieurement? je me le demande encore. J'ai interrogé tous ceux qui m'avaient écrit. Ce qu'ils m'écrivaient était le plus innocent du monde. Je soupçonne cependant que je dois cette rigueur aux croquis fantaisistes dont mon ami, le grand aquarelliste Charles Toché, avait, de sa propre main, orné sa missive.

Mais était-ce vraiment là un crime qui dût me faire rayer, moi, du nombre des gens dignes de recevoir leur correspondance? En Allemagne j'aurais trouvé cela tout naturel. Qui espionne sans cesse craint toujours d'être espionné. Mais, de la part d'un peuple ami, j'ai été froissé dans mon affection même! Froissé et flatté au fond. Car enfin, de toutes les ambitions qui m'ont été permises, la plus abracadabrante eût été de passer pour un conspirateur et pour un homme dangereux aux gouvernements. Jamais, je l'avoue, mes rêves de gloire n'avaient été jusque-là. Est-ce donc mon misérable chapeau de Moscou qui avait appartenu à un nihiliste? Je ne le sais.

C'est égal, j'étais évidemment classé parmi les gaillards qui fomentent des révolutions, sournoisement, en faisant semblant de manger des *zakouskis* et de fumer des cigarettes. Je n'en étais que plus dangereux pour avoir l'air plus débonnaire. Jasmin, mon chapeau à grands bords et mon manteau couleur muraille! nous sommes filés, mon garçon! Payons l'attention dont on nous honore d'un peu de coquetterie.

La réalité est que j'étais très malheureux d'être exclu des bienfaits de la poste impériale, malheureux d'un malheur bien immérité. Il est déjà cruel d'attendre ses lettres cinq jours après qu'elles ont été écrites; mais quand, à ces cinq jours, s'ajoute l'éternité,

on trouve que les lenteurs administratives sont vraiment un peu exagérées.

Mais je crois que la joyeuse indifférence qui est le fond du caractère russe est pour beaucoup dans cette négligence du service de transmission, laquelle nous indigne si fort. Un peuple qui n'hésite pas à fermer complètement la poste, deux jours de suite, aux grandes fêtes de l'année, est un peuple qui ne tient certainement pas autant que nous à recevoir ses lettres.

Et je me demande maintenant s'il n'a pas raison. Que de fois, devant une correspondance amoncelée, à laquelle je devais répondre, j'ai été tout près de m'écrier comme Néron (j'étais Brutus, tout à l'heure) : « Que je voudrais ne pas savoir écrire! » Un sage a remarqué, avant moi, que, sur vingt lettres, il y en a toujours dix-neuf, au moins, qui sont pour vous demander un service et rarement une seule pour vous en rendre un.

C'est donc une sagesse, chez une nation, de mettre un frein aux intempérances de l'art où excellèrent Madame de Sévigné et Voltaire. C'est une façon, à un gouvernement, d'assurer à ses sujets une tranquillité interdite ailleurs. Décidément j'abjure toute rancune pour le procédé qui m'avait mis si fort en colère. Ma correspondance perdue contre l'incendie de Moscou! Pardon pour pardon! Moi aussi, à mon tour, je m'écrie : *Nitchevo!* Et je sais un gré infini aux Moscovites de s'intéresser autant, — non pas à ce qu'on m'écrit, — mais à tout ce qui vient de la France.

Avec un peu plus d'adresse et d'activité de notre part, notre Exposition était un immense succès, et c'est, en tout état de cause, un succès honorable.

Elle occupe des constructions qui n'avaient pas été faites pour elle, mais qui s'adaptent merveilleusement à cette nouvelle destination. Celles-ci sont enfermées dans un secteur circulaire dont des pavillons symétriques varient la monotonie. Leur architecture rappelle, avec moins de magnificence, celle de notre grande

Exposition internationale et l'on peut se croire, avec un peu de bonne volonté, dans un coin de celle-ci.

Ainsi, à l'angle d'un café français, servis par des garçons parlant notre langue, buvant des consommations de notre pays, avec une volupté vague, nous nous plongions dans cette illusion. Un clignement d'yeux, à travers les cils, dans la belle lumière dorée que tamise un store au-dessus de nos têtes, mais que baigne les fonds d'où émergent les colonnades de fer et les dômes, et nous sommes, un instant, revenus à cette admirable fête qui nous fut, devant l'Europe entière, un commencement de revanche.

Nous nous orientons suivant de nombreux et menteurs azimuts. Là-bas, c'est la rue du Caire avec ses âniers soulevant les demoiselles qui s'esclaffent aux croupes violemment secouées de leurs bêtes. Prêtons l'oreille! Peut-être entendrons-nous la mélopée scandée par le tambourin des cafés tunisiens où la danse du ventre se tord, — ou encore le cliquetis de coquillages que des nègres secouent à leurs hanches en se démenant comme des possédés. Dans le soir qui viendra bientôt, se recueille l'éblouissement des fontaines lumineuses. La vision de toutes les splendeurs nationales passées nous hante, durant cette partie d'une après-midi passée dans une atmosphère de souvenirs.

Rien de tout cela cependant dans ce qui nous environne. Les musiques militaires qui se succèdent dans les jardins y sèment des airs cosmopolites. Maintenant que la chaleur est moins accablante, les promeneurs arrivent plus nombreux. La foule en est bariolée à ravir. Voici de Petites-Russiennes avec leurs costumes très brillants et un air déluré que n'ont pas les femmes russes du Nord. Un superbe officier de cosaques semble humer voluptueusement la poudre de ses cartouchières étagées sur sa poitrine. Pendant que tout le monde a les yeux levés sur Blondin qui, le long d'un fil, promène une brouette d'un point extrême de l'Exposition à l'autre, à une hauteur qui le fait paraître grand

à peine comme demi-nature, nous parcourons les galeries.

Le palais des Beaux-Arts qui forme, pour ainsi parler, la croûte extérieure de ce pâté de fer, avec sa forme circulaire et l'orientation sans cesse changeante de ses murailles, se prête médiocrement à faire valoir les peintures qui y sont accrochées. Beaucoup ne sont pas dans leur jour et bien des toiles connues nous donnent une injuste désillusion. Aucune œuvre nouvelle de notre école, mais bien des souvenirs agréablement réveillés. Et puis quelle fierté, malgré les mauvaises conditions où tout cela apparaît! On ne peint pas comme cela en Prusse! Paris est, devant nous, dans l'intimité de ses ateliers. Ce joli et spirituel tableau de mon cher Jean Béraud : *la Salle des Pas-Perdus au Palais de Justice*. Je l'ai vu peindre et c'est comme si j'étais de dix ans rajeuni.

Il a fallu un local spécial au *Charles le Téméraire* de Roybet, qui fit si grand bruit lorsqu'il fut exposé chez Georges Petit. La belle peinture est belle à regarder partout. Je retrouve toutes mes impressions d'antan devant cette immense toile dont la sécurité d'exécution sera un nouvel étonnement aux artistes à venir, dont plusieurs morceaux sont d'incontestables chefs-d'œuvre et suffiraient seuls à immortaliser le nom d'un des peintres les mieux doués qui aient existé jamais et les moins décorés de notre reconnaissant pays.

Ce nous est encore une surprise artistique très vive de retrouver la *Junon* de Falguières, si fièrement posée dans le rayonnement de la queue d'un paon, celui-ci semblant une étoile tombée du ciel pour adorer l'auguste nudité de la Femme, source de toute lumière.

Des galeries purement industrielles et commerciales, je n'ai rien à dire. On y trouve les marchandises les plus variées, mais ne dépassant pas, comme intérêt, la vitrine de nos boutiquiers du boulevard. Chez un de nos parfumeurs en renom j'achète quelques

gouttes d'eau de Cologne et je les paye douze francs. Comme je réclame timidement contre un prix qui ferait, de Jean-Marie Farina, un riche bien autrement riche que tous les Rothschild réunis, on me dit que les droits de douane, sur les produits français, ont été récemment encore augmentés.

Décidément ce n'est pas sur le terrain économique que la Russie tient surtout à nous témoigner sa sympathie. Elle n'y est généralement pas dupe avec nous. J'avais déjà remarqué, en effet, avec quelque mélancolie, que dans l'observation des conventions postales, elle s'était fait la bonne part en nous vendant plus cher ses timbres et l'usage des fils télégraphiques que nous ne lui faisons payer nos petits portraits de la République et l'usage de nos réseaux aériens. Il est vrai qu'elle ne distribue pas toujours les lettres et les télégrammes que nous affranchissons en France pour des prix au-dessous de son propre cours. *Nitchevo !* répéterai-je encore. Je ne me servirai de cette eau de Cologne qu'avec un stilligoutte et les jours où j'irai dans le monde.

Il ne m'a pas paru qu'un fort grand débit se pût faire, aux visiteurs de l'Exposition, de produits dont la valeur était si exagérément majorée. Mais — et ceci est infiniment plus intéressant — tout ce qui touchait à l'art a été immédiatement très vivement disputé par les amateurs russes. C'est ainsi que tout portait la mention : « Vendu », aux vitrines de Barbedienne et de Thiébaut. Notre belle école de sculpture contemporaine, Falguière, Delaplanche, Mercié, Chapu, y triom-

phait dans le bronze. J'en ai ressenti une réelle fierté, compensant amplement la douleur que m'inspiraient les déceptions de l'épicerie.

Les restaurants s'emplissent, Blondin ayant terminé la promenade de sa brouette. Nous n'avons garde de dîner sur place. Un de nos gracieux compatriotes, propriétaire du café Français, nous avait vendu, il y avait deux heures, quatorze francs quelques verres de lait. Cela devait mettre la viande de la vache, elle-même, à un prix dépassant celui du veau d'or. Mieux valait sortir et revenir dans la soirée. C'est ce que nous fîmes.

Le Moscovite est décidément noctambule. Il y avait vraiment foule à circuler difficilement. Les attractions étaient cependant médiocres. En attendant l'ouverture d'un théâtre récemment achevé, mais qui n'avait pas encore trouvé de directeur, d'un vrai théâtre avec des fauteuils d'orchestre, des fauteuils de balcon et des loges, une grande salle en bois abritait des représentations très courues. On y payait un siège six francs pour entendre des chanteuses de café-concert de sixième ordre.

Avoir traversé toute l'Europe pour fuir ce divertissement épouvantable et le retrouver à Moscou, la ville sainte, à l'ombre des dômes d'or que la lune décolore en argent, au seuil profané de toutes ces merveilles dont on gardait l'éblouissement dans les yeux! Il y avait de quoi rendre misanthrope. Cet échantillon de la France imbécile, applaudi avec une courtoisie que je veux croire ironique, m'humilie jusque dans mes moelles. Le diable soit des péronnelles qui me venaient apporter l'Alcazar au Kremlin!

Je fus au moment de sortir pour ne les plus entendre miauler. J'aurais eu tort. Une danse russe, tout à fait caractéristique et amusante, me fut une consolation et une compensation. Elle avait bien le caractère comique qui m'avait tout d'abord frappé dans les danses populaires en plein air. Celle-ci était exécutée d'ailleurs par de véritables acrobates ayant, avec plus de bonhomie,

autant de fantaisie, pour le moins, que les clowns américains. Une façon de nain lui donnait un caractère fantastique et fallot. Un moujik y bondissait sur ses talons, repliant une jambe sous lui, pendant que l'autre, droite comme une béquille de bois, frappait rudement le sol. Aussi, alternant d'une jambe à l'autre, tout en restant accroupi, avait-il l'air d'un X dont on ferait s'éloigner et se rapprocher alternativement les deux bâtons mobiles, autour d'une cheville centrale.

Une diabolique musique et pleine d'entrain accompagnait cette étonnante pyrrhique. Plastiquement ce n'était pas joli; mais au moins n'était-ce pas déshonorant pour l'esprit humain. Et puis, deux femmes en costume, toutes les deux jeunes, toutes les deux jolies, au moins à distance, chantaient, en montrant d'admirables dents blanches, pendant que le danseur se démenait.

C'est le seul échantillon de la fantaisie russe que nous ayons rencontré à l'Exposition française, laquelle, je le répète, n'eut pour nous que le charme lointain des souvenirs et l'évocation de la patrie absente.

Mais que celle-ci nous paraissait belle dans l'éloignement où l'allait chercher notre mémoire! Dans cette poussière lumineuse du jour s'argentant sans s'éteindre et qui s'enveloppait comme d'une apothéose lunaire, elle avait les sourires mystérieux et doux de l'amie absente. Tout notre cœur battait dans ce coin de Moscou devenu Paris. Nous pardonnions presque aux chansons imbéciles que nous avions entendues tout à l'heure et aux bécasses qui donnaient aux étrangers une si piètre idée de nos jolies Françaises.

Et, autour de cette France minuscule qu'est l'exposition de Moscou, la Russie nous apparaît plus grande encore, avec ses rumeurs d'un peuple enfant en qui s'épanouit la fleur d'une civilisation dont la nôtre sera peut-être un jour submergée, en qui grandit cette force mystérieuse des races remplaçant les races usées, le flot sous lequel furent tour à tour englouties Athènes et

Rome; après Babylone; après Memphis; cette mer sans reflux qui toujours pousse les sables devant elle, sans jamais revenir sur ses pas.

Une méditation pleine de mélancolie, de pardon et aussi de tendresse inquiète pour notre propre patrie, nous saisit devant le spectacle que contemplent, indifférentes et immobiles, les étoiles accrochant leurs rayons aux croix haubanées au-dessus de la grande ville qui veille encore, tandis que Paris dort déjà.





XII

LE KITAÏ GOROD

Personnellement, cette courte promenade d'exilé en France me rendit plus saisissante l'originalité vraiment asiatique de Moscou, rendit toute sa saveur au spectacle auquel commençaient à s'habituer mes yeux. Le Kremlin et ses splendeurs avaient comme monopolisé mon attention et ma curiosité. Je commençai à regarder autour de moi, à pénétrer, pour ainsi dire, dans l'intimité de la grande cité. Au pied même du Kremlin, qui communique avec par la porte sainte sous laquelle un coup de vent prophétique décoiffa, dit-on, Napoléon, s'étend le Kitaï Gorod, qui fut comme une extension de l'antique citadelle débordante de population, et qu'Hélène Glinskaïa, mère d'Ivan le Terrible, fit envelopper aussi de murailles protectrices.

Le Kitaï Gorod comprend la place Rouge et trois rues principales, la Nicolskaïa, l'Ilynka, la Moskvareskaïa. La place Rouge dont la cathédrale Vassili Blagenny occupe le fond, découpant sur le ciel un immense et sauvage trophée d'où les pointes des coupoles montent en l'air comme des flèches, est toute hantée de souvenirs farouches, et son nom seul dit que le sang y a souvent coulé.

Ce fut, aux temps héroïques, le Forum et aussi le champ des supplices. Presque en face de la porte Spassky, s'élève le *Lebnæ Miensto*, plate-forme circulaire surmontant un tertre que gravissent des marches de granit. Cela fut la tribune et cela fut la chaire. Les tzars et les archevêques y parlèrent au peuple. Quand on traverse la place Rouge la nuit, des souffles y passent, qui semblent les échos de ces voix réveillant toute une légende de souvenirs épiques et farouches.

Ivan le Terrible et Pierre le Grand y tinrent d'effroyables assises. C'est là que ce dernier fit amener les Strélitz vaincus et les fit pendre, trois jours durant, ses propres officiers aidant à leur besogne les bourreaux lassés, lui-même achevant de la hache ceux que la corde avait épargnés. Oncques ne vit-on pareille boucherie et le charnier impérial se dresser, pendant plusieurs mois, au cœur même de Moscou, tout dégoûtant de pourriture, la sépulture ayant été refusée aux victimes de cette hécatombe. La grandeur a de ces furies sanguinaires et la toute-puissance de ces soifs de massacre. Pierre eut simplement, pour les innocenter, un génie qui avait manqué à Néron.

Un souvenir de patriotisme auprès de ce souvenir de férocité. Il est malheureux qu'il soit consacré dans une œuvre d'art d'une insupportable médiocrité. Un groupe de bronze, mis au centre même de la place, nous montre le boucher Minime debout tendant une épée au prince Pojarski assis lui-même, une main posée sur un bouclier portant l'image du Saint-Suaire. Tous deux sont

vêtus de la toge romaine et jamais le mépris du pittoresque local ne fut poussé plus loin.

Ces deux citoyens héroïques avaient consacré, le boucher son bien, le prince son courage, à défendre Moscou contre une invasion polonaise dont le Kremlin même fut un moment occupé. Ainsi sauvèrent-ils le jeune tzar Romanof que l'ennemi tenait prisonnier et qu'il essaya de reprendre quand le paysan Ivan Pounassim égara ses émissaires dans une forêt, en sacrifiant sa propre vie, ce que Glincka immortalisa dans un opéra que l'évangéliste Gunsbourg a fait connaître, en France, le premier.

Sur la place Rouge encore, près de la porte d'Ivinski, le musée Historique, de récente création, occupant un monument moderne dans le style russe du XVIe siècle, resserré d'ailleurs dans un espace trop étroit pour réaliser aucun effet décoratif. Il nous promène des antiquités de l'âge de pierre, dont les plus curieux échantillons viennent du district Mourom et des bords du lac Boloyovskoë, aux antiquités de l'âge de bronze où nous trouvons une coupe phénicienne parmi les débris d'un trésor du Caucase, à celles de l'âge de fer provenant de la ville de Bolgary. Voici maintenant des monuments néo-scythes dans une salle dont le plafond rappelle les tombeaux de Panticapée; des monuments chrétiens des neuf premiers siècles de l'Église, tout empreints du souvenir des persécutions; des monuments de colonies grecques des rives de la mer Noire avec l'admirable collection Bomatchkof dont les archives contiennent d'adorables bijoux et figurines grecs; des monuments de la Chersonèse et du Caucase au XIe siècle. Tout cela est à voir vraiment, quand on approfondit, pour ainsi parler, l'intimité de Moscou, le reliquaire de la Russie tout entière à tous les âges.

A côté du musée Historique, la chapelle de la Vierge d'Ibérie (*Ivaskaïa Boje Mat*) est l'objet d'un culte aussi grand que celui de la Vierge de Kazan à Saint-Pétersbourg. La mendicité orthodoxe

en a fait un de ses centres et, toute la journée, des religieuses, que coiffe une façon de hennin en velours noir, affreusement rabougries sur leurs coussins tout tachés de larmes de cire, implorent les fidèles pour les frais du culte.

Ces vestales, dont un voile sombre recouvre les épaules courbées par l'attitude de la prière, tendent aux aumônes un carré crasseux de toile cirée qu'un ruban retient à leur cou. Elles n'ont rien de la poésie des vestales antiques. C'est sur les cendres d'une chaufferette, non sur l'autel d'or où brûle le feu sacré, qu'elles semblent penchées. Ces fées rapaces et menteusement patibulaires — car la plupart ont la laideur dodue — opèrent leurs ruineux maléfices même en dehors du sanctuaire et font une impitoyable guerre à la bourse des pauvres gens.

C'est, d'ailleurs, une tradition, à Moscou, de ne mendier que pour les chapelles. On y rencontre couramment des misérables en haillons qui vous tendent une façon de bourse sordide. Avant de leur donner une aumône qui ne restera pas entre leurs doigts crasseux, lisez la pancarte qu'ils portent suspendue au cou. Elle porte généralement l'image d'une chapelle en construction dont les pieux fondateurs font appel à la charité publique. C'est touchant et grotesque à la fois, n'est-ce pas, de voir les pauvres mendier pour le compte de Dieu ou de quelque Vierge dormant dans son cadre de pierreries, cependant que le malheureux qui quête pour lui ou pour elle, n'a sans doute ni feu ni lieu. Oui, c'est grotesque et l'aumône sublime.

Dans Kitaï Gorod les monastères abondent : monastère Zaïkonospanky, situé au centre même du commerce des icones et dont l'entrée, sous une longue voûte s'ouvrant sur des bouquets de verdure, m'a rappelé, au soleil inondant le fond, l'entrée de certains couvents toulousains ; monastère grec de Saint-Nicolas, contenant les tombeaux de plusieurs princes de Géorgie ; monastère de l'Épiphanie où saint Alexis prit l'habit monastique à vingt

ans ; monastère Znamensky, dans lequel la maison du boyard Romanof était autrefois enfermée.

Une fourmilière de popes noirs circule, grouille dans ce point de la cité. Vêtements crasseux, barbes incultes, cheveux plats aux épaules toujours graissées, l'air béat de gens à qui la vie est facile, ils passent à travers la guenille rougie des moujiks revenant de la bâtisse tout couverts de poussière de brique, sans que rien de paternellement sacerdotal révèle en eux des prêtres chrétiens, sans qu'un regard de compassion en descende ou de respect monte vers eux.



C'est aussi, dans ce quartier, la Bourse des images saintes. Les

marchands d'icones y sont tous installés et débitent ces figures grossièrement peintes qu'encadrent les déchirures d'un vêtement de cuivre en relief. Quelquefois cependant trouve-t-on quelques icones anciennes dont un artiste naïf, un Primitif russe, a décoré le visage dans un sentiment presque raphaélesque, l'image étant posée dans un cadre très vermoulu, avec des pierres incrustées dans les architectures de l'argent ou du vermeil. Mais c'est une rareté dont le marchand sait toujours le prix, à moins qu'elle ne soit le produit d'une fraude.

La Vierge d'ailleurs n'est pas le seul sujet de cette imagerie. On y voit aussi saint Georges terrassant le Dragon, saint Alexandre Newsky, saint Vladimir et saint Michel avec des casques au front et des épées à la main. On n'y rencontre ni saint Martin partageant son manteau, ni saint Vincent de Paul emportant un orphelin dans ses bras. La légende religieuse est décidément plus faite là-bas de terreur que de charité. Il convient d'ajouter que les moines contemporains, dans leurs robes tachées, ne ressemblent pas plus aux héroïques Newsky et Vladimir qu'aux débonnaires Martin et Vincent.

La maison du boyard Romanof est une des plus intéressantes choses de Kitaï Gorod. On y trouve, en effet, un souvenir saisissant d'un mode de vivre très particulier, de coutumes se rattachant aux temps historiques, sinon les plus anciens, du moins les plus pitoresques et caractéristiques de la Russie. Là demeura le boyard Nikito Romanovitch, père du patriarche Philarète, père lui-même de ce Michel Féodorovitch dont le sang coule encore aux veines du tzar actuellement régnant. Là, fut le berceau d'une dynastie, la souche d'une famille de souverains dont la grandeur resplendit encore sous nos yeux.

A l'extérieur, une sorte de fortification à trois étages, quadrangulaire, avec deux façons de meurtrières seulement au premier étage, des croisées surmontées d'un fronton triangulaire au second,

au troisième de hautes fenêtres romanes encadrées de pilastres en haut relief.

Comme fond, l'architecture sans caractère du monastère Znamensky qui englobait autrefois la maison, mais à droite, un joli escalier se coudant à angle droit, avec deux lions qui rêvent accroupis, en partie couvert par un toit que termine un clocheton au-dessus duquel un griffon tout à fait chimérique sert de girouette. Tout cela noyé d'une couleur brune uniforme. Car tous les monuments sont peints à Moscou. Quand le temps a mis sa patine sur ce maquillage, il est supportable. Mais, dans la fraîcheur, je ne connais rien de plus affreux. Ainsi ai-je vu des dômes de cathédrales teints d'un bleu si cruellement cru qu'il faisait penser aux boules d'indigo dont les blanchisseuses azurent nos chemises avant de les détériorer.

Le premier étage comprend cinq chambres. La première, la salle de la Croix (*Kriestoraïa Palata*), était uniquement consacrée aux cérémonies du culte. Ainsi s'ouvrait, par une chapelle, la maison des Romanof. On y venait officier aux jours fériés, dans la lumière douce et particulièrement mystique tamisée par des vitres de mica qu'on voit encore aux croisées, devant les vieilles images qui pendent toujours aux murailles, les prêtres ayant pour autel une table merveilleusement conservée où deux croix sont posées.

Pourquoi avoir compliqué ce spectacle imposant de vitrines appliquées aux murs et contenant des ustensiles de ménage ? Ce n'est donc vraiment qu'à Anvers qu'on a su laisser, au musée Plantin, sa physionomie absolument fidèle à une ancienne maison? Vraisemblablement, ce n'était pas dans cette pièce que se devaient trouver les noix de coco montées en coupe, la salière d'argent ayant appartenu au patriarche Philarète, et le pressoir dont sa femme Marta Ivanovna fit présent, en 1618, au premier tzar de la dynastie.

De la chambre de la Croix on passe dans l'oratoire où se disaient, sans le secours du prêtre, les prières du matin et du soir, puis dans la chambre seigneuriale, largement éclairée par quatre fenêtres et contenant des reliques de famille, le sceau en argent du boyard Romanof, des écritoires de cuivre aux formes chimériques, des peignes en ivoire que surmonte l'aigle à deux têtes, une croix servant de montre, une tour servant de pendule, des livres aux reliures effritées sur les angles, le sceptre du tzar Michel et son bouclier tout revêtu de gemmes, et, par une brusque rentrée dans la vie familière, des vêtements et des bottes en peau de morse portant aux semelles une boutique de clouteries.

Des souvenirs enfantins occupent les chambres suivantes, l'une consacrée aux petits garçons, l'autre aux petites filles. Il y a là des berceaux vides, de longues robes aux dentelles brodées d'or, de mignons oreillers et des couvertures faites pour de tout petits lits.

L'impression de ces choses d'enfants, dans un milieu où tout parle de la vieillesse des hommes aussi bien que de la vieillesse des choses, ne m'avait jamais été aussi vive qu'au palais Romanof. Dans ces langes avaient vagi ceux dont la voix devait effrayer le monde, celles dont les lèvres ont dit plus tard des aveux d'amour. De ce nid brisé, de tous ces riens épars s'étaient envolés tout ce qui devait être la gloire, tout ce qui devait être la beauté, tout l'honneur d'une grande race. De mignonnes créatures avaient joué avec tout cela, dont la main devait tenir un jour des sceptres et des fleurs quelquefois teintes de sang. Toutes ces innocences avaient fleuri là doucement comme un jardin de lis. Toutes les guerres à venir, toutes les victoires, toutes les défaites avaient tenu en germe dans les petites têtes blondes dont ces oreillers blancs étaient seulement alors comme effleurés!

C'est de la chambre des petites filles qu'un escalier conduit au Térem, belvédère formant l'étage supérieur et qui constituait

un véritable gynécée. Car nous trouvons là une trace bien nette du côté asiatique, toujours si frappant et saisissable à Moscou. Là vivaient, retirées du monde, dans une retraite dont la prière était la seule distraction apparente, dont une inutile coquetterie remplissait surtout l'oisiveté, les femmes des boyards enfermées à l'orientale, à l'orientale aussi cultivant un embonpoint dont leurs époux faisaient le plus grand cas. Car, sur ce point au moins, les Turcs et les Tatares s'entendaient à merveille. Comme les femmes d'Orient aussi, celles-ci peignaient leur visage et Petreï raconte qu'au XVI[e] siècle il leur était interdit de se contenter des beautés naturelles de leur teint.

Ainsi à la vision des enfantines joies, dans de riantes chambres tout ensoleillées, succède une vision presque voluptueuse de belles femmes, aux opulentes formes, étendues tout le jour dans de somptueuses toilettes et dans une mystérieuse clarté de cloître, d'un cloître où il était permis de rêver à l'amour. Voici les glaces où elles se regardaient une fois fardées, faisant tourner lentement, sous leurs yeux, leurs tailles alourdies par la parure, leurs cous blancs comme des cygnes, se plissant à la nuque sous le frisson parfumé des cheveux. Voici encore les coffrets où nonchalamment, le soir, s'amoncelaient les parures abandonnées, d'où les toilettes matinales sortaient comme enrosées par l'éclat des pierreries. Car tout était luxe dans cette existence des boyards, tout est splendeur dans ces reliques du passé.

Au-dessous, les caves où se conservaient, en des tonnes profondes, pour les repas somptueux, le vin, la bière, le kwass et l'hydromel.

La cour des Marchands (*Gostinoï dwor*) est une des curiosités pittoresques de Kitaï Gorod. C'est une façon de bazar oriental vraiment immense et où l'on trouve de tout. C'est un inextricable enchevêtrement de passages, d'escaliers, de couloirs, une ville tout entière, sordide et étrange, où les plus belles choses

et les plus coûteuses se trouvent aussi bien que les dernières friperies. Des lingeries brodées en rouge, des coutelleries en plein vent, des étalages de fourrures, des vitrines d'orfèvrerie émaillée, tout s'y trouve et tout s'y paye, au moins son prix.

Ce n'est pas là d'ailleurs que vont les amateurs de pièces en or et en argent. Pour ceux-ci se tient le dimanche, jusqu'à midi, et dans un tout autre quartier de la ville, à Sacrebach, un marché tout à fait curieux, où tous les objets en métal, cuivre, or, argent, sont vendus à leur poids, indépendamment de toute main-d'œuvre. On y trouve aussi bien des samovars bosselés que de magnifiques surtouts de table en argent massif. Rien ne saurait donner l'idée de cette promiscuité matérielle.

La foule des acheteurs dominicaux ondoie tout le long de la colline que nos troupiers de 1812 avaient baptisée d'un nom impossible à répéter. Il s'en dégage une odeur horrible et des petits enfants presque nus vous grouillent entre les jambes. Impassibles comme des popes, les marchands pèsent sur les balances tout objet qu'on leur désigne du doigt. Quand ils ont affaire à un étranger, ils ne manquent jamais de lui faire observer que le titre de l'argent russe employé en orfèvrerie est plus élevé que celui de l'argent français affecté aux mêmes usages. Mais ils se gardent bien de nous dire que quand il s'agit d'objets en or, c'est le contraire absolument.

On sort de Kitaï Gorod par une porte monumentale s'ouvrant sur la rue Nikolskaïa d'une part, de l'autre sur une place en pente très large et, comme d'une ceinture de feuillage, entourée de toits d'un vert tendre. Avant de la franchir, en descendant du Kremlin, on trouve sur la droite une longue rue où se tient un marché difficile à nommer décemment, une enfilade de petites échoppes où se vendent d'abominables friperies, des vêtements en lambeaux, des chapeaux effondrés, tout cela vraisemblablement









Henri Lanos inv. Ch Courtry sc.

ÉMILE TESTARD ÉDITEUR
Imp. Chardon-Wittmann

garni de fâcheux parasites ayant servi à baptiser caractéristiquement ce sordide bazar.

Pour ceux qui ne craignent pas de rapporter avec eux un jardin zoologique en miniature, une riche collection d'insectes, c'est une promenade tout à fait pittoresque et dont on peut juger, du reste, l'effet à distance; un véritable moutonnement de têtes coiffées de casquettes sales donnant à cette rue l'aspect d'un grand ruisseau après un gros orage. Fendant cette foule sordide, des marchands de comestibles économiques, de noisettes et de pommes sur lesquelles ils crachent avant de les vendre, pour leur donner un plus appétissant vernis.

On conçoit qu'après une visite à ce temple ambulant, — car beaucoup de ces marchands se promènent avec leur marchandise — j'aie éprouvé le désir de prendre sans retard un bain. Précisément Slavanski Bazar, où j'étais descendu, était à deux pas. Je rentrai à l'hôtel, voluptueusement ému à la seule idée de m'étendre dans l'eau tiède et d'en savourer la caresse, après ce véritable bain de poussière.

Et puis j'avais le cerveau lourd d'impressions accumulées, et je ne sais rien qui repose l'esprit aussi bien que les membres, comme une de ces heures paresseuses dont le murmure insensible de l'eau berce la rêverie. Il suffit alors de cligner doucement les yeux entre les cils pour que, comme sur un miroir, sur la surface polie de l'onde dont on est enveloppé, dans le frémissement de lumière qu'y met l'image de la croisée aux rideaux tremblotants, passent mille visions qui, du pays, vous emportent au loin, à l'étranger vous rendent la patrie.

Quelles bonnes cigarettes j'allais fumer dans ce farniente aquatique, laissant s'envoler mes pensées dans les flocons de fumée bleue!

Arrivé à l'hôtel, on m'indiqua, à l'angle d'un immense couloir, une salle que fermait seulement, en apparence, un rideau.

Car, après un court vestibule, on y entrait par une seconde porte. Elle était dallée de marbre et une baignoire de marbre également, large, avec le fond en plan incliné portant une façon de siège très plat à la partie la plus haute, et un dossier bien évasé, de façon qu'on s'y pût étendre en étant plongé dans un minimum d'eau.

Ce décor n'avait rien que de rassurant. Mais un grand diable entra sur mes talons, grave comme un apothicaire, qui se mit à son aise, au point de ne garder sur lui que son pantalon et un scapulaire qui lui battait sur le cou, s'approcha de la baignoire et y fit couler de l'eau par deux robinets. J'essayai de lui exprimer de mon mieux, par gestes, que je voulais un bain qui ne fût ni chaud ni froid. Mais il ne parut point prêter la moindre attention à ma pantomime, et je vis tout de suite que j'avais affaire à un homme prétendant savoir ce qu'il me fallait beaucoup mieux que moi-même.

L'eau était à peine dégourdie quand il me fit signe d'y entrer, en s'écartant, et un frisson me monta, rapide, des mollets dans l'échine. Vivement je retirai le pied et lui fis signe que j'avais froid. Mais, avec un bon sourire, il m'engagea à ne me point arrêter à cette première impression. Je me fâchai à moitié, j'essayai de tourner les robinets moi-même, mais je n'y pus parvenir. Enfin, jugeant que ce drôle ne me priverait de sa présence que quand je serais dans l'eau, j'y entrai résolument, en claquant des dents et en me disant que, ou bien je m'y habituerais, ou bien j'y resterais quelques instants à peine.

Mais j'eus beau montrer la porte à mon obstiné compagnon, il demeura debout auprès de la baignoire, et je n'y fus pas plustôt descendu que, toujours sérieux, imperturbable, je le vis tirer d'un meuble un paquet de lianes dans lesquelles il fit mousser du savon. C'était un bouquet d'écorces de bouleau. Malgré mes objurgations, profitant de l'état déplorable où est un homme au

bain pour repousser une agression, il se mit à me frotter la tête, puis le cou avec cette rude éponge, me tirant ensuite sous les bras pour me frictionner plus bas.

Un instant je voulus entamer sérieusement la lutte. Mais je glissais sur le fond poli de la baignoire et je compris que je me ferais mal à moi-même. J'étais absolument dans la situation du sterlet dans son bassin, emprisonné dans cette vasque de marbre. Toujours le sourire aux lèvres, mon bourreau profitait lâchement de cette impuissance. Il m'étrillait avec fureur, me torchait avec frénésie, et je sentais, posé à quatre pattes comme il m'y avait contraint par une pression du genou, sur ma nuque son haleine haletante, dans mes cheveux la sueur qui dégouttait des siens, entre mes épaules le va-et-vient agaçant de son scapulaire. J'attendais impatiemment que je fusse délivré de cette posture pour lui exprimer enfin ma colère. D'un bras vigoureux passé sous les aisselles, il me retourne, me soulève, et je me retrouve enfin sur mes pieds, après avoir été passé en des eaux plus froides encore, qu'il vidait sournoisement sur mes reins avec un seau.

L'ahurissement avait positivement endormi ma fureur. Le misérable en profita pour m'administrer, avec un bouquet de copeaux plus longs, une flagellation énergique dont je sortis zébré comme au sortir d'un taillis d'aubépine. Et il souriait toujours, me rendant impossible la vengeance à force de bonhomie et de conviction. Dans ses bons yeux de moujik je lisais clairement : « Eh bien, mon gaillard, ce n'est pas à Paris qu'on t'aurait nettoyé avec cette perfection! » Le fait est que je m'étais à moi-même un véritable miroir.

N'ayant pas réussi à lui donner des coups de poing, je lui octroyai un pourboire. Car il fallait être, pour n'être pas ridicule, ou tout à fait fâché, ou extrêmement satisfait.

Un de mes compagnons de voyage avait été prendre la même distraction aux bains de l'Ermitage. Il en revenait enthousiasmé

des splendeurs qu'il y avait vues, mais absolument moulu du traitement dont il avait été — volontairement du moins — l'objet. Il nous décrivit l'apodyptère où l'on dépouille ses vêtements, le tépidaire où l'on goûte de menteuses douceurs, le frigidaire où il avait reçu de formidables douches glacées, le sphinstère où il avait failli mourir dans un nuage de vapeurs — où tout s'était d'ailleurs terminé, comme pour moi, par des coups de verge.

On lui avait fait décemment comprendre d'ailleurs qu'il aurait pu varier les délices du bain par d'autres délices. Mais il ne souhaitait rien au delà de tout ce qui lui avait été offert.

Tous les établissements de bains de Moscou ne sont pas aussi élégants que celui de Slavianski Bazar ou de l'Ermitage. Il en est pour toute les bourses et où l'on peut entrer pour 2 kopecks, c'est-à-dire 6 centimes. C'est une nécessité chez un peuple qui ne peut pénétrer à l'église qu'après avoir fait des ablutions.

C'est donc moins par un sentiment de propreté que par une exigence de dévotion que tous les Russes, même les plus pauvres, vont au bain le samedi. Ils passent en troupe, leur rude travail achevé, femmes, enfants se tenant par la main, des paquets de linge sordide au dos.

Il m'a été donné de visiter une de ces piscines où des familles entières se décrassent hebdomadairement. Le côté comique est dans le sérieux avec lequel s'accomplit ce sanitaire exercice. Il est irrésistible. Les enfants surtout qui se raccrochent à leurs parents nus, effrayés qu'ils sont par l'eau, en les prenant par où ils peuvent, donnent les plus risibles spectacles, risibles d'une naïveté touchante.

Mais j'ai vu cependant plus curieux encore.

Tous ces malheureux n'ont pas à dépenser 2 kopecks, et toutes les fabriques ne payent pas cet utile délassement à leurs ouvriers. Je me demande, en hiver, comment ils peuvent faire?

Peut-être, intéressantes fourmis, font-ils des économies pour ce rude moment. Mais, en été, c'est infiniment plus simple. Ils se réunissent autour des bassins publics, dans les quartiers excentriques, et authentiquement nus comme des vers, ils s'aspergent mutuellement avec tous les vases qui leur tombent sous la main, tandis que des femmes accroupies lavent le linge à leurs pieds.

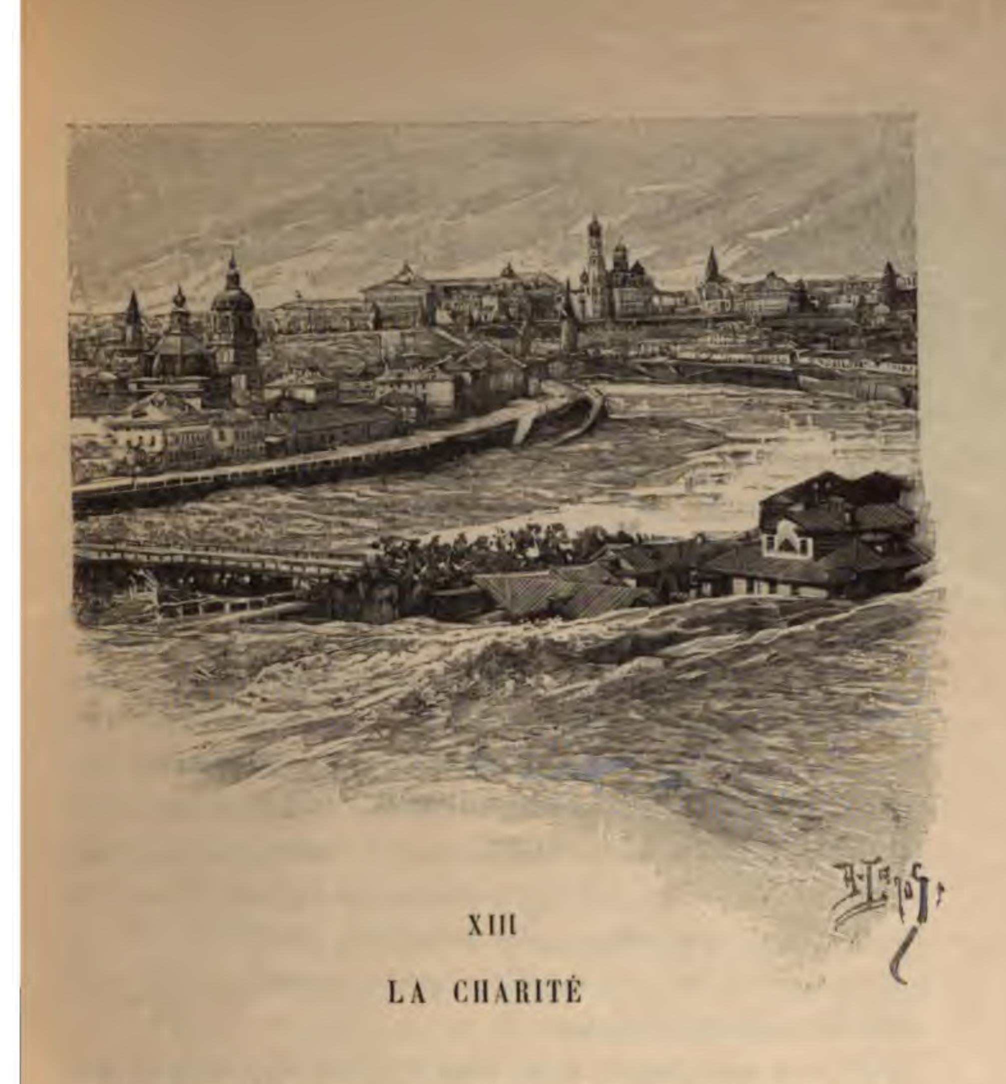
Il ne ferait pas bon s'approcher de ces thermes primitifs; mais, à une petite distance, le spectacle en est tout à fait pittoresque. Il m'a été donné de le voir par un admirable soleil couchant. Tandis qu'on entendait le clapotement de l'eau tombant sur les chairs, les yeux s'arrêtaient sur un grouillement de formes, où les luisants du bain accrochaient des serpents de lumière rouge. Une gaîté débordante montait de ces membres enlacés en mille gestes fous. Les perles d'eau qui s'évaporaient en buée semblaient emporter avec elles la musique des rires. Et les femmes vidaient les lourdes urnes sur les hommes accroupis, et les enfants s'éclaboussaient le visage, et tout ce monde semblait éperdu de cette fraîcheur qui lui tombait à l'échine après les rudes suées du jour.

A leurs pieds gisaient les haillons dépouillés, multicolores, rouges, jaunes, un habit d'arlequin fait de loques. Et peut-être cette grande joie leur venait-elle d'avoir aussi quitté, ne fût-ce qu'un instant, les vêtements de misère, comme le papillon radieux sa chrysalide brune; et de ressusciter ainsi, avant la résurrection suprême, dans la nudité redevenue pure de leurs corps, sous la symbolique et mystérieuse clarté dont la caressait la dernière lumière du jour, comme une pourpre d'apothéose!

La surprise était grande, les yeux une fois détournés de ce spectacle d'une naïveté biblique, de se retrouver dans la ville où le torrent circulatoire ne roulait que des modernités, emportant les voitures pleines de toilettes fleuries et d'éclats de rire, alourdi par la marche plus pesante des chariots, cependant

que, dans les vapeurs rouges du couchant, les tourelles à feu allumaient comme de larges étincelles.





XIII

LA CHARITÉ

C'est un fait remarquable, et dont un Français est particulièrement étonné, combien tout ce qui touche à la charité en Russie est indépendant de l'élément religieux. Le christianisme y apparut en conquérant et comme ayant dépouillé ce qui nous semble essentiel dans l'Évangile. Il y garde une forme où l'amour sacré du prochain tient infiniment moins de place que les rigueurs de l'orthodoxie. C'est, au contraire, la libre-pensée, la philanthropie désintéressée des espérances célestes qui y fit de grandes choses pour les malheureux. Je m'étonne que cet exemple ne soit pas donné plus souvent de ce que la raison peut

faire à l'égal de la foi, et que l'ignorance des ennemis du cléricalisme n'en tire pas plus grand parti.

Tout un quartier de Moscou, sur le chemin qui conduit le long du magnifique parc Sans-Souci à la montagne des Moineaux, est occupé par des hospices. Le plus important est celui de la ville fondée sous le règne de Nicolas Ier, et où les malades trouvent un confort et des conditions d'aération tout à fait remarquables. A côté l'hôpital Golitzine, dû à la bienfaisance d'un chambellan de l'empereur et où tous les indigents sont reçus, à quelque nationalité et à quelque culte qu'ils appartiennent. Enfin l'hôpital Paul, d'une destination plus aristocratique, et qui sert de refuge à la bourgeoisie.

Mais la gloire de Moscou, à ce point de vue humanitaire, est la maison des Enfants-Trouvés qui s'élève au cœur même de la cité sainte, à l'extrémité d'une avenue superbe continuant la rue Solianka, non loin des murs de Kitaï Gorod, cet agrandissement du Kremlin. La silhouette rectangulaire du monument longeant la Moskowa de l'autre côté, et y reflétant, dans le tremblement de l'eau, ses cinq verticales rangées de fenêtres parallèles et odieusement symétriques, est de celles qu'on retrouve comme une obsession dans tous les points de vue.

Elle met une longue tache blanche dans le panorama des dômes ensoleillés et des coupoles bleues, des toits verts et des arcs triomphaux. Comme des bavures, trois clochetons émergent de cette longue bande de plâtre, l'un surmontant une tour carrée, massive et centrale. Aucune recherche de décoration, aucun ornement superflu qu'à l'entrée, deux groupes allégoriques figurant la Pitié et l'Enfance, dominant une façon de square aux arbres méthodiquement taillés.

Comme tout est symbole, pour l'esprit, dans la vision des choses! Cet immense et mélancolique bâtiment, couché le long d'un fleuve, semble le seul berceau qui convienne aux destinées

dont il abrite les premiers jours. Il n'a rien du foyer qu'emplissent, comme des gazouillements, les baisers de la mère, rien des asiles mystérieux dont on approche en craignant d'effaroucher l'aile craintive des tendresses. Le bonheur qui veille, avec des sourires et des larmes, au chevet des petits lits blancs, ne se saurait complaire dans cette froide demeure, entre ces murs réguliers d'où ne monte aucune chanson berceuse apaisant les vagissements obscurs.

L'horrible anonymat des collectivités a marqué, de son stigmate, ce lourd édifice d'où toutes les existences sortent pareilles, comme toutes ces croisées égales par où refuserait de passer le vol des rêves. Par tous ces trous identiques, aussi pareils entre eux que ceux d'une passoire, la vie s'écoule et tombe, comme au travers du crible, lourds aussi et sans goutte de lumière à leur surface, les grains de plomb du chasseur. Derrière tous ces petits rideaux immobiles le long des vitres, on sent que jamais n'a passé le frisson de la fantaisie, tout ce qui peut mettre une poésie à l'âme de l'enfant.

Mais cette oppression passée du premier aspect, il ne reste plus qu'à admirer, une fois entré dans une œuvre où se révèle tout le génie organisateur et, par instant, passionné pour le bien de cette grande Catherine dont la mémoire domine vraiment le souvenir fastueux de Sémiramis et la Russie tout entière agenouillée devant une des plus nobles intelligences qui fut jamais. Encore une chose merveilleuse que fit, d'un coup de baguette, la toute-puissance et qui humilie, dans leur essence même, nos timidités humanitaires, soigneusement entretenues par un parlementarisme bien plus occupé de politique que de l'amour des malheureux.

Dans ce temple de l'enfance abandonnée, la misère entre le front haut, sans humiliation préventive, en force vaincue, mais respectée; et la fille mère pénètre sans avoir à craindre M. Prud-

homme et ses leçons. On lui fait grâce des hypocrisies d'une honte imméritée, d'une faute que nul n'a le droit de juger. Ni guichet auquel on frappe en tremblant, ni tour faisant rouler, dans l'inconnu, un colis humain que les derniers baisers ont mouillé de larmes.

La malheureuse n'est importunée d'aucune question indiscrète. On ne lui demande rien de plus que la date de la naissance de l'enfant, son nom et si la formalité du baptême a été remplie. On ne la chasse pas, une fois le cher fardeau passé dans d'autres mains. Devant elle, l'enfant est dépouillé de ses loques, soigneusement lavé, emmailloté dans des linges bien blancs, mesuré et pesé, et puis immatriculé sous un numéro qu'on pend à son cou et dont on remet le double à la mère.

Si douloureuse que soit la séparation, elle est adoucie par cette certitude de soins, par le chiffre précieusement gardé comme une amulette, comme une suprême espérance de revoir le petit absent, par cette chose sûre que les tendresses à venir ne s'égareront pas sur un autre front.

L'enfant est ensuite vacciné, puis baptisé, s'il ne l'était encore. Très ingénieusement une façon d'état civil lui est constitué ; on lui donne pour patron le saint qui figure, le jour même, sur le calendrier, et pour nom de famille celui du pope qui lui octroie le sacrement, avec l'addition du mot *of* au bout. Ainsi est établie, entre le prêtre et l'enfant, une façon de filiation spirituelle, laquelle n'impose d'ailleurs, au père, aucun sacrifice, pas même les devoirs moraux des parrains envers leurs filleuls. Toutes ces formalités remplies, l'enfant a son séjour assuré pour un mois dans la maison.

Tous ces pauvres mignons sont couchés dans des dortoirs largement aérés, aux parois de bois, donnant, par de grandes fenêtres, sur des allées plantées de beaux arbres. Ainsi connaissent-ils, du moins, la chanson berceuse des feuillages et le gazouil-

lement des oiseaux. Toutes les couchettes sont pareilles, d'une admirable propreté, avec de petits rideaux blancs, à l'image de ces âmes liliales. C'est la minutie des détails poussée jusqu'au luxe. Pas une tache aux murailles et l'on se pourrait mirer dans les parquets. Une Hollandaise se pâmerait d'aise dans ce palais de la misère.

Les nourrices couchent aux pieds de leurs nourrissons, surveillées par des dames ayant chacune l'administration d'un dortoir. Ces nourrrices sont de superbes filles, dans le sens nutritif du mot, dont les gorges épaisses et blanches saillissent d'une chemise aux manches bouffantes, sortant elle-même d'une jupe grossièrement brodée en laine rouge, des bretelles leur retenant une façon de veste aux épaules. Leur chevelure, d'un blond pâle, indique la race, aussi bien qu'un visage légèrement aplati qu'éclairent deux yeux très doux. On ne saurait rien imaginer de plus appétissant que ces créatures qui remplissent leurs fonctions pseudomaternelles avec une gaîté qui n'est peut-être qu'une forme de l'indifférence. Car il ne faudrait pas demander des trésors de sentiment à des femmes qui ont quitté leur propre enfant pour un mercenariat d'ailleurs relativement lucratif.

Quelques-unes, très ingénieusement, ont commencé par déposer à l'hospice leur propre progéniture, et, grâce au numéro indicateur que l'enfant porte au cou et qu'elles possèdent en double, obtiennent à force de ruse de nourrir leur fruit personnel aux frais de l'administration, laquelle d'ailleurs se prête doucement à cette touchante supercherie.

L'exil n'est pas d'ailleurs de longue durée. Car, au bout d'un mois de séjour, la nourrice retourne dans son village, avec son nourrisson, une pension lui étant allouée durant trois ans encore, pour les soins qu'elle lui donnera sous la surveillance du médecin de district. Dans le cas de la fraude innocente dont je parlais plus haut, l'enfant aura donc tout simplement été faire un voyage

d'agrément à Moscou, à un âge où, malheureusement, il n'en a pu goûter ni les splendeurs d'émotion, ni les faciles plaisirs.

Malgré tant de soins, un quart à peine de ces petits adoptés entre vraiment dans la vie, connaît le travail et le devoir. Le paysan est partout le même, plus avide qu'affectueux. Et puis le climat d'hiver a des neiges mortelles pour les faibles. Ceux qui survivent, de tous ces bébés si bien couchés dans de blancs berceaux, vont à l'école industrielle de Moscou ou au collège d'infirmiers de Surgery, ou encore demeurent au village et y restent laboureurs. Les filles se marient, dotées par l'établissement, à moins qu'elles n'y reviennent comme servantes, ou n'entrent à l'école des sages-femmes. On voit que la protection de l'hospice les suit longtemps après l'âge des premiers soins.

J'ai dit combien ceux-ci étaient admirables. Tout y est prévu, même le cas des malheureux enfants venus avant terme et qui, dans des boîtes très confortables, sur des matelas d'ouate, à la tiédeur de courants d'eau chaude savamment tempérés, artificiellement, conformément aux derniers progrès de la médecine, arrivent au développement naturel des nouveau-nés.

L'entretien de ces couveuses artificielles est confié à des mains particulièrement habiles. De ces bières avant la lettre, de ces vapeurs tièdes, de ces nids de coton, il sortira des âmes et des pensées; et, sous ces vitres que traverse le regard curieux, s'agitent les germes des amours et des haines, même cette puissance d'espérer et de souffrir, laquelle est l'éternelle loi de l'humanité. Ainsi l'homme veille jalousement à ce que nul n'échappe à sa destinée.

Et ce ne sont pas seulement les premières douleurs de l'enfance qui sont recueillies et soulagées dans cette maison de refuge. La pauvreté des jeunes filles nobles y trouve une éducation en rapport avec leur naissance. Elles occupent l'une des ailes du bâtiment. L'autre est consacrée aux mères indigentes en mal d'enfant. Cette

discrétion que nous admirions, à l'endroit des filles qui apportent leurs enfants, ne fait pas défaut aux filles enceintes seulement. Rien ne leur est demandé de ce qui les a amenées à ce point de détresse. Si c'est une faute, nul ne s'en inquiète et ne s'arroge le droit de les condamner.

Ce respect de la femme, dans ses faiblesses, est une des choses qui m'ont le plus ému en Russie. Elle est d'une civilisation et d'une hauteur d'impression faisant honte à nos mesquineries administratives, à notre barbarie policée. Ce respect, c'est celui de l'amour même et des lois sacrées de la vie. Grâce à lui, les jeunes filles du monde, elles-mêmes, trouvent le mystère qui sauve du déshonneur.

Au reste, tout est à en envier, pour nous, dans cette institution admirable, d'une philanthropie si haute; si efficacement élevée contre les désespoirs et les folies de l'infanticide, si vraiment protectrice de l'existence chez tous les faibles : œuvre de despotisme, si l'on veut — mais que notre démocratie devrait bien lui emprunter.

Si peu de place que tienne ce beau sentiment de charité dans les monastères proprement dits, c'est ici cependant qu'il convient d'en parler. Le plus intéressant peut-être et qui sert de refuge à un certain nombre de jeunes filles, est le monastère des Vierges (*Novo Dievitchymonastyr*), situé presque aux limites de la ville, et dont l'entrée est tout à fait saisissante. Imaginez un jardin dont le fond est un cimetière fleuri que forme une rangée de tombes merveilleusement ombragées. Au moment où nous y pénétrons, à travers les feuillages, la lumière semble poser des papillons d'or, aux ailes palpitantes, sur la blancheur des marbres; on dirait le sourire des âmes, ayant aussi franchi les filtrations de la pierre et venant d'épanouir aux lèvres de granit d'imperceptibles fentes. Derrière cette nécropole de roses, à peine

voyons-nous la cathédrale d'où descend cependant jusqu'à nos oreilles un bourdonnement d'offices saints.

En contournant les sépulcres, nous y montons cependant. Cinquante femmes, au plus, y murmurent des prières ; deux officiantes coiffées d'une façon de hennin de velours noir vont et viennent derrière l'iconostase, se renvoyant les versets de gros livres placés sur des lutrins. Elles enflent comiquement leur voix comme celle des prêtres. Elles jouent au pope, si j'ose m'exprimer ainsi. L'une d'elle a des lunettes. Toutes deux sont d'un sérieux imperturbable.

Les autres, tout en noir aussi, écoutent, assises à terre contre les murs. Car, nulle part, à Moscou, une église ne contient une chaise. Ah ! que je suis loin de ma jolie chapelle de l'Inquisition, à Toulouse, où des nonnains habillées d'azur pâle, avec un petit nuage blanc de tulle seulement sur ce coin de ciel, chaussées de soie et portant une croix d'or à la gorge, perpétuent le costume et la jolie légende de Mademoiselle de La Vallière repentie !

Si ces mélancoliques recluses que je vois ont fait au Seigneur le sacrifice de leur beauté seulement, il ne me semble pas que le présent ait été considérable. Une ou deux cependant ont un type de quelque fierté et une façon de beauté s'accommodant à ce deuil.

En dehors de cette cathédrale de l'Assomption, le monastère comprend cinq églises encore consacrées à saint Ambroise, saint Jacques, saint Barlaam et saint Josaphat, la dernière élevée en l'honneur de la Transfiguration de la Vierge. On y voit la plus ancienne copie de l'image de la Vierge d'Ibérie, aux yeux immobiles et bleus, au nez droit, à la lèvre sans sourire, mystique sans tendresse, aux mains jointes, ayant plus que toute autre chose une sérénité d'idole.

Peu de monastères, à Moscou même, sont plus riches en souvenirs historiques. C'est là que, en 1563, prit le voile, dans la

fleur de sa jeunesse et de sa beauté, Julie, la fiancée d'Ivan le Terrible. C'est là que, dans un grand tumulte populaire, Yadounof fut élu tzar. Les Polonais tinrent là garnison pendant leur victoire et firent une forteresse de cette maison de Dieu. Quand ses ambitions lui parurent menaçantes, Pierre le Grand y fit enfermer sa sœur Sophie qui y devint, sous le voile imposé, la sœur Suzanne.

Dites-moi où, n'en quel pays

reposent les blondes filles des tzars Ivan et Alexis Mikhaïlovitch, et aussi la tzarine Eudoxie, femme de Pierre le Grand, devenue en religion Hélène ? — Dans ce monastère, comme veillées par toutes ces tombes où reposent de plus humbles qu'elles, mais dont le néant n'est pas aujourd'hui plus grand que le leur. Deux siècles après les Polonais, Davout, victorieux, occupa le monastère. Celui-ci fut de ceux que l'état-major français défendit de toute profanation.

Toute cette histoire du couvent des vierges nous est contée par une très gracieuse dame, qui y tient compagnie à la vieille supérieure, et qui a bien voulu se faire notre cicerone. Très simplement et soigneusement vêtue, elle porte, à sa chaîne de montre, une quantité de petites boîtes de pierres dures, agate, malachite, lapis-lazuli. Voyant que nous regardons ces singulières breloques, elle nous apprend que chacune est le souvenir d'un petit événement heureux, naissance, mariage, baptême, dans quelque famille de sa connaissance. Nous trouvons charmant cet usage et ces amulettes de l'amitié.

Indépendamment de ses cathédrales, le Kremlin contient plusieurs monastères.

Celui des Miracles (*Tchoudof Monastyr*) fait face à la tour d'Ivan. Il fut élevé, en 1356, en l'honneur de la guérison miraculeuse de la princesse Toydoula, femme du khan Tchanibak, grâce aux prières du saint métropolitain Alexis. A celui-ci est

consacré, dans l'intérieur, une église dont l'iconostase est fermée par des portes d'argent massif. On y montre ses reliques dans une châsse superbe, et aussi ses vêtements dans une vitrine, et même un testament entièrement écrit de sa main. C'est dans ce lieu de retraite que fut élevé le faux Dimitri par les ennemis du tzar Boris.

C'est entre le palais de Nicolas et la porte Sainte qu'est situé le monastère de l'Ascension, élevé à la mémoire de son époux Dimitri Donskoï par l'impératrice Eudoxie, qui y prit le voile sous le nom d'Euphrosine. Il devint, en 1405, le lieu de sépulture des princesses et des tzarines. Deux incendies successifs anéantirent, à peu près, les premières constructions et l'édifice actuel ne remonte qu'à l'impératrice Anne. Un dôme central, comme celui de notre ancienne église de l'Assomption, à Paris; une façade en triptyque ouvert, encadrée de colonnettes surmontées de clochetons; ouvertures symétriques de style ogival, c'est un échantillon de cette architecture, sans personnalité, anonyme pour ainsi parler, laquelle est malheureusement celle de beaucoup de monuments russes, même à Moscou.

La cathédrale est située au centre de la cour et surmontée de cinq coupoles ayant à peu près la forme de tasses renversées. L'iconostase, d'une ciselure très poussée, est revêtue d'une épaisse couche d'or. A l'ombre de ces splendeurs, trente-cinq souveraines sont couchées. C'est un Saint-Denis pour dames que cette belle église.

Je ne sais pourquoi les tombeaux des femmes n'inspirent pas la même horreur mélancolique que les nôtres. Il semble qu'une vague image de beauté flotte autour d'eux et que c'est moins la mort qui les habite que le sommeil. La vie plus contemplative de la femme, moins active, plus faite de l'amour des choses extérieures, cesse dans un écroulement moindre d'ambitions, d'efforts et de rêves. Sans secousse aussi grande, sans dé-

chirements aussi retentissants, elle incline vers l'éternel repos.

Et puis plus facilement renaîtront, sur d'autres lèvres, le charme du même sourire ; dans d'autres yeux la grâce du même regard, que la même pensée puissante et la même flamme d'héroïsme en d'autres crânes, quand sont morts ceux qui furent des rois ou des héros. Ainsi la femme garde je ne sais quelle immunité de charme et de grâce, même dans les images troublées du trépas. A ces tombes augustes on vient en pèlerinage le jour des Rameaux. Comme toujours la sacristie du monastère est une façon de trésor. On y voit des *Évangiles* reliés en vermeil et tout constellés de pierres précieuses, des croix de processions et des vases sacrés en or, un véritable luxe de gemmes ardentes et de métaux coûteux. Également riche, le monastère de la Conception avec ses trois églises et, dans son trésor, la croix d'or massif que lui donna le tzar Alexis Mikhaïlovitch. Le monastère Stétensky, comme la cathédrale de Saint-Sauveur, futélevé en l'honneur d'une délivrance de Moscou. C'est Tamerlan qui a devancé là-bas Napoléon. Ainsi les conquérants se suivent et se ressemblent par le même néant de leur œuvre.

Un souvenir plus moderne nous conduit au monastère de Saint-Alexis, où le célèbre écrivain Katkof est enterré, dans un cimetière fort bien achalandé de trépassés.

Pour le point de vue admirable dont on y jouit, le monastère Spasso Andronievsky mérite encore une visite.

Le nouveau monastère du Sauveur domine les eaux de la Moskowa, et c'est un de ceux où les largesses du tzar ont accumulé le plus d'objets précieux. Aussi fut-il un de ceux qui eurent le plus à souffrir en 1812. Parmi les merveilles somptueuses, à citer une image du Sauveur apportée de Viatka en 1647 et dont le cadre est incrusté de magnifiques pierreries. Le dôme principal est couvert d'or. Beaucoup de familles illustres, dont celle des Romanof, ont des ancêtres ensevelis dans l'église de la Transfiguration, la plus importante du monastère, et la poussière humaine y est mêlée à ces insensibles splendeurs.

C'est une vraie forteresse que le monastère de Saint-Simon situé, un peu plus loin, toujours le long du fleuve, et plein des souvenirs de l'invasion polonaise. Dieu le Père — en effigie, tout au moins — y est fort bien installé dans un cadre où des émeraudes, des rubis, des topazes, s'arrondissent en cabochons monstrueux. On assure que de là descendit, sur les troupes de Dimitri Donskoï, la bénédiction implorée par saint Serge.

Des religieux vivent dans tout cela, ou plutôt de tout cela. Ils y trouvent plutôt un commerce qu'un asile. De leurs mains inutiles ne filtre aucune aumône aux doigts des malheureux. Quoi de plus inutile aussi en soi-même que ces richesses amoncelées, que ces ors à peine dégrossis quelquefois du lingot originel, que ces pierres à peine arrondies souvent dans leur gangue ?

A ce monstrueux accaparement de ce qui pourrait devenir, transformé, le pain qui fait vivre, manque malheureusement la consécration suprême, celle d'un sentiment d'art ajoutant à la valeur matérielle, stupide, conventionnelle et faite seulement de rareté, un prix intellectuel et qui marquerait tout cela au sceau de l'esprit humain.

On arrive vite à la lassitude de tous les émerveillements et celle-ci est bien près de se transformer en dégoût quand, au seuil de ces somptuosités, apparaît le moujik à peine vêtu et couchant à terre. Mais, je l'ai déjà dit, de cette révolte qui nous vient d'une civilisation autrement habillée, celui-ci ne semble pas souffrir. Ces hommes ont raison qui, dans leur besoin de ferveur religieuse, entre eux et un Dieu qui n'a jamais rien fait pour eux, un Dieu que leur propre état leur doit faire juger impitoyable, mettent l'image tutélaire du tzar représentant l'élément humain, du tzar qui souvent fut, pour eux, un protecteur et un père.

Des siècles de christianisme ont moins fait, en Russie, pour le soulagement des infortunes et le relèvement des opprimés, que Catherine, la grande Catherine, fondant l'hospice des Enfants-Trouvés, et qu'Alexandre II affranchissant les derniers esclaves.





XIV

AUTOUR DE MOSCOU

« Enfin, arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense brillante de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères, flanqués de tours, formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait, sur une éminence, une forte citadelle, espèce de Capitole, où se voyaient à la fois les temples de la Divinité et le palais des empereurs; où, au-dessus des murailles crénelées, surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toute son ambition,

la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des tzars.

« A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire s'exaltant à la fois, tous les soldats s'écrièrent : Moscou ! Moscou ! Ceux qui étaient restés au pied de la colline s'empressèrent d'accourir; pour un moment, tous les rangs furent confondus et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant et fait pour éveiller tant de sentiments divers. Napoléon survint à son tour, et, saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion. »

Ce n'est pas, au moins, comme un monument de style que je cite cette page de M. Thiers, ni même comme un monument d'exactitude — car je cherche où il a découvert des traces de l'art gothique à Moscou — mais elle évoque un souvenir si grand, une vision d'enivrements si vraiment héroïques, qu'elle s'en est, pour ainsi parler, empreinte et y a pris, sinon du bon style, au moins un peu de réelle émotion.

Quelle image, en effet, que celle de l'armée impériale exténuée, les pieds déchirés, portant aux entrailles et aux jambes la faim et la lassitude d'un désert, doutant peut-être pour la première fois de celui qu'elle avait suivi à travers le monde, sous les plis vingt fois troués du drapeau tricolore, prête à succomber de privations et de fatigues, se trouvant tout à coup, comme Moïse, en face de la ville éternelle, mais n'en étant pas, — comme Moïse, — séparée par la mort !

Au moins le croyait-elle ainsi ; en cette heure de triomphe, les prophétiques fantômes de la retraite et le grand suaire de la Bérézina refermée sur des cadavres ne se dressant pas encore entre elle et la victoire !

Et ce fut vraiment l'enivrement admirable, le retour de sa foi absolue dans le maître et dans le guide, une nouvelle source d'abnégation et d'héroïsme jaillissant de tous les cœurs. Les plus anciens se souvenaient des Pyramides et, émergeant de la profondeur des quarante siècles révolus, il leur semblait que le regard de pierre de celles-ci les ait suivis jusqu'au seuil de cette nouvelle gloire ; et, derrière eux, ils entendaient frémir la poussière jalouse des Pharaons.

Et lui, lui qui, un instant peut-être aussi, avait été conscient de sa sublime folie, bien que l'ombre de Sainte-Hélène ne s'éveillât encore que sous des brouillards bien lointains, ne dut-il pas lui sembler que la couronne lui flamboyait au front, au moment où sa botte allait se poser sur la terre sainte des tzars! Ce dut être, en effet, malgré que M. Thiers ait tenté de la dire, une chose indicible, une impression épique et farouchement triomphale, ce qui passa de plus grand peut-être jamais dans le cerveau d'une multitude et dans l'âme d'un héros.

Si l'impression du simple promeneur, venant quatre-vingts ans après, ne lui peut être comparée, elle demeure vive, dans une âme française, et nous nous rappellerons toujours notre promenade à la montagne des Moineaux.

C'est la plus élevée des collines qui dominent la rive droite de la Moskowa, au sud-ouest de la grande cité. Le sommet, d'où nos soldats poussèrent ce grand cri d'allégresse, est maintenant occupé par de coquettes maisons de plaisance où l'on entend la chanson douce des mères et le rire éclatant des enfants. C'est un village, dont le chemin boisé est plein de parfums sauvages et d'oiseaux. Ainsi la montagne est-elle bien nommée.

On y peut venir par le champ des Vierges, où la légende place un marché d'esclaves, au temps de la domination tatare, où la réalité contemporaine met un ensemble de plaisirs forains, surtout pendant le carnaval, la semaine de Pâques et les fêtes de

la Pentecôte. Un bateau sérieux est à votre disposition, une fois, sur la rive du fleuve. Mais mieux vaut traverser la Moskowa en bac avec de rustiques compagnons, comme nous l'avons fait, par une journée bien ensoleillée, un dimanche, en plein essor de gaîté populaire chassant les mélancoliques souvenirs.

Un Moscou intérieur, très curieux, très varié, très vivant nous restait dans l'esprit de la route même, à travers les quartiers excentriques ; sur le pont de Tous-les-Saints qui coupe en deux la ville, mais dont la porte pittoresque n'existe plus, sur la place où Pougatcheff, traîné en cage comme une bête fauve, fut supplicié ; dans le quartier tatare, qui semble encore peuplé de proscrits, d'imaginaires lépreux, comme les juifs à Varsovie, comme les derniers Bohémiens à Toulouse. Tout cela vous papillote encore sous le front quand le Moscou extérieur, le Moscou panoramique, pour ainsi parler, se révèle à vous, du haut de ce Sinaï nouveau aujourd'hui tout profané de guinguettes enguirlandées de feuillages.

C'est, à vrai dire, impossible à décrire autrement que par grandes lignes. Le vieux Moscou est sur la gauche, poussant, comme une presqu'île de pierre, — dans la plaine pareille à un immense océan, — les murailles crénelées de son Kremlin. Sur ce roc puissant, dominateur, montent les silhouettes des fortifications massives d'où les dômes jaillissent comme de grosse vagues d'or venant déferler sur ce récif. Mais Moscou s'étend aussi au loin sur la droite, des dômes et des flèches surpassant et continuant à donner l'impression d'un escarpement.

S'il vous est arrivé, en quelque estivale partie de plaisir, de vous baigner pendant une ondée d'orage, vous avez vu, à hauteur de vos yeux, chaque goutte de pluie rebondir, pour ainsi parler, à la surface de l'eau, et y soulever une boursouflure transparente, où le soleil, passant entre deux nuages, mettait un scintillement d'or. Eh bien, les dômes de Moscou donnent l'im-

pression de ces perles énormes qu'une averse ferait monter de l'onde fouttée.

Imaginez encore beaucoup d'épis debout après une moisson. Mais surtout évoquez les images de Ninive et de Bagdad, les cités que le génie de l'homme fit triomphantes sans que la nature, comme à Constantinople, par exemple, ait fourni la magie de son décor.

Car cette splendeur est toute voulue, le site n'ayant rien qui ait pu toucher l'imagination des premiers habitants et les y retenir. La Moskowa est un fleuve médiocre. Tout autour, la plaine n'offre que des sillonnements monotones. Ah! comme l'âme obstinée russe apparaît là dans toute son énergie, et — il faut bien le dire, — dans toute sa grandeur!

Il a suffi qu'un homme voulût faire Pétersbourg pour qu'une ville immense, admirable, une des plus grandes du monde, surgît d'un marais au-dessus duquel un travail incessant la tient encore suspendue — Isaac, par exemple, cette merveille des cathédrales, étant comme posée sur un véritable radeau qui, sans cesse, s'effondre sous le poids de ses fondations et sous le bronze massif de ses portes. A Moscou, le miracle est moins éclatant. La cité est bien posée sur la terre ferme et ses assises ne sont menacées d'aucun écroulement. Mais, je le répète, le fleuve n'appelait pas de si somptueuses rives. L'inconsistance du terrain s'y accuse encore par la façon dont le pavé s'y enfonce. L'absence d'horizons montueux y fait souffler le vent, à pleines ondes, comme le prouvent de continuels incendies.

C'est la seule volonté humaine qui, comme un lion de sa lourde griffe, marqua cette argile, qui, comme une fée de sa baguette, en fit surgir ces merveilles, ces murailles rouges, ces toits verts, ces dômes d'or, tout le resplendissement de cette palette qui semble posée à terre et que la fantaisie d'un peintre a chargée des plus éclatantes couleurs.

De ce moutonnement de maisons, pareil à celui d'une mer calme, trois îlots élèvent, pour ainsi parler, que des dômes et des flèches surmontent comme d'une frondaison, tour à tour, triomphante dans le ciel et courbée par l'orage : l'un, formé du Kremlin, porte en lui les souvenirs antiques; l'autre, avec les grands murs de Vospitatelny Dom, — l'hospitalière fondation de Catherine II, — dit les splendeurs de la philanthropie moderne; plus en avant, le troisième, dont l'église du Sauveur, avec ses coupoles d'or massif, est le centre, rappelle tout ce que fit un grand peuple pour sa délivrance.

Et, le soleil baignant cette immensité d'une lumière d'apothéose, devenu plus oblique au déclin et des vapeurs de pourpre se mêlant à ses rayons, ce fut l'épopée moscovite tout entière qui passa sous nos yeux, toute cette héroïque histoire dont, devant chaque pierre de la cité sainte, on m'avait dit quelques pages, qui est écrite sur chacun de ses monuments!

Je vois la première cathédrale, debout encore dans la cour du palais Impérial, montant de la colline de Bor encore boisée, le prince Vladimirovitch Dolgorouki ayant chassé le boyard Koutchko de ses domaines. La cité s'élève à peine que les Tatares sont déjà à ses portes. Kalila et le métropolitain saint Pierre en font la capitale russe et la citadelle du nouvel empire; siège des deux pouvoirs, le sacré et le séculier, elle se couvre rapidement de fortifications et de cathédrales.

Le vainqueur de Koulivako, le grand prince Dmitri Donskoï, en repoussant pour toujours l'invasion, donne à ses embellissements un essor nouveau. Ivan III, dit « le rassembleur de terres », y fait fondre les premiers canons. Kitaï Gorod, l'enceinte élargie du Kremlin, est l'œuvre d'une femme, Hélène Glinska, la mère d'Ivan le Terrible, qui transforma en portes de pierre les portes de bois, teignit de sang le sol affermi de la place Rouge, en même temps éleva les premières barrières contre l'ignorance, affermit, dans

l'art, l'influence italienne dont le caprice éclate dans Vassili Blagenny.

Fortuit, en ce temps-là, l'incendie avait déjà, par deux fois, dévoré la ville. Le feu s'y rallume sous Boris Godounof. Après les Tatares, les flammes. Après les flammes, les Polonais. Moscou renaît de ses cendres, et Moscou délivré immortalise les noms de Minime et de Pojacski. Sous le règne bienfaisant de Michel Féodorovitch et d'Alexis Mikhaïlovitch, Moscou devient comme un temple immense, les cathédrales s'y multipliant, les coupoles d'or en montant, comme une moisson superbe sous le soleil!

Le caprice de Pierre le Grand abandonne la cité sainte. Mais Catherine II y revient souvent et semble la préférer pour résidence. Napoléon vainqueur y vient enfin rapporter l'empire du monde. Mais Moscou, fidèle aux antiques dynasties, au feu, qui l'avait si souvent dévoré, demande la purification du sol profané par l'étranger.

Oui, dans cette évocation rapide des souvenirs accumulés depuis quelques jours, dans cette vision toute baignée de lumière déclinante, je voyais jaillir tout cela, les événements se précipitant comme dans une chevauchée, comme dans une poursuite de nuages par un vent furieux : les têtes hirsutes des Tatares et les incendies mêlant des chevelures de flammes, les manteaux somptueux des Polonais et les neiges semblant faits de la même hermine, tout cela rayé d'étincelles et de flocons blancs!...

Et, les derniers, nos pères de la grande armée, nos grenadiers aux bonnets de frimas et nos hussards aux sabres ébréchés par les anciennes batailles saluant, d'un grand cri, Moscou — aujourd'hui le salut, demain la mort!

Autour de moi, pendant que je m'enfonce en cette méditation mélancolique, c'est comme un bruit joyeux de guinguettes!

Les grands aigles sont tombés foudroyés de la montagne. Les moineaux y ont repris leurs chansons.

Je regarde autour de moi, comme pour me rattacher à la vie réelle. Une paysanne est debout, à côté, qui me regarde avec un sourire moitié bienveillant, moitié curieux. Je la regarde à mon tour. C'est une fille abrupte, au type très accentué et cependant attirante par la douceur de son regard. Elle est coiffée d'un fichu rouge qui ne laisse voir, sur le front, que la naissance des cheveux séparés en deux bandeaux; des bretelles soutiennent à ses épaules une façon de tablier à grandes fleurs bleues; ses manches, très larges, sont mouchetées, et sa jupe est comme un véritable jardin, ou mieux comme ces saladiers où nos pères disposaient symétriquement des fleurs de capucines. C'est ce qu'on appelle là-bas : une Krestyannka. Je n'ai pu comprendre en quoi consistaient ses travaux ordinaires.



Ayant quelque temps devant moi avant de rentrer dans la ville, je gagne un bois de sapins et de bouleaux d'où me semble monter une clameur joyeuse plus douce encore. J'y aperçois, de loin, autour des troncs noirs et blancs, tous rigides comme des lames d'épée, un fouillis de couleurs, un grouillement de tons rouges, bleus, blancs, d'où partent des murmures tendres et des éclats de rire.

Ce sont des moujiks et leurs familles qui, grâce au jour de fête, festinent en plein vent. Accroupis, étendus à demi, assis ou à genoux, ils entourent, par groupes, des samovars d'où monte une légère buée, vident avidement leur tasse et étendent en tartines une nourriture innomée sur des tranches de pain noir. Des femmes se font des dossiers des troncs d'arbres, et à demi renversées en arrière, montrent, les lèvres entr'ouvertes, d'admirables dents. Je suis tombé en pleine kermesse et m'en applaudis. Je ne sais quoi de triste était resté en moi du panorama de Moscou, ossuaire de notre gloire.

M'approchant donc, alors seulement je remarque des monticules, tous de même forme, marqués du même cachet d'orthodoxie, la croix grecque avec un toit en triangle, dont les reliefs servaient de sièges à une partie des buveurs de thé. J'étais, en effet, dans un cimetière, et ceux qui étaient là y étaient venus spécialement pour honorer leurs morts.

Et, comme je l'appris depuis, en interrogeant un Moscovite sur ce que j'avais vu, ils avaient accompli en conscience ce pieux office, le matin avec des larmes, le soir avec des libations. Oui, tous ces gens que je voyais boire et rire, savourer toutes les philosophies naturelles de la vie, oublier la rude existence de chaque jour, jeunes gens tendrement enlacés comme pour d'amoureuses fiançailles, pères et mères souriant aux petits qui leur grimpent aux jambes, ivrognes attardés se disant les mots les plus doux, tout cela pleurait il y a quelques heures, tout cela gémissait et baisait la terre douloureuse et chérie dont chaque brin d'herbe, dont chaque grain de poussière, est un peu de ce que nous avons aimé!

Et encore n'avais-je vu qu'un épisode familier, fréquent, sans cesse renouvelé, de la vie populaire. Il paraît que c'est le jour des Morts qu'il faut voir cela. Alors c'est le grand deuil et, après, la grande orgie; une mer de sanglots que boivent ensuite les hoquets et les baisers.

Et, dans la nuit qui commence tôt, en ce temps de l'année, sur le fond du paysage couvert de neige, des nappes blanches s'étant prises aux dentelures du feuillage toujours vert des pins et s'abattant lourdement, des branches remuées, sur les flambeaux qu'elles éteignent, sous un rayonnement d'étoiles semblant elles-mêmes des perles de givre, longtemps se poursuit ce bruit de fête, se tord cette soûlerie, se rue cette ironique gaîté



autour des tombes que gardent, comme d'inconscientes sentinelles, les grands arbres silencieux.

Et je ne fus indigné ni de ce que j'avais vu tout à l'heure, ni de ce que j'apprenais maintenant. Il est dans la logique d'un peuple, doublement vivace parce qu'il est jeune et parce qu'il est vigoureux, de belle sève, pour ainsi parler, que la mort ne l'impressionne que passagèrement et ne lui soit qu'un sursaut vers les joies de la vie. Ceux qui s'appesantissent dans les longues douleurs ne sont plus faits pour les longues destinées. Au trépas, comme à toutes les misères de l'existence — lui qui les connaît si bien! — le moujik répète son éternel *nitchevo!* L'histoire du peuple russe est comme un défi à toutes les calamités qui

eussent écrasé toute autre nation moins vraiment virile. Je ne sais que le nôtre qui donne l'exemple d'un ressort pareil dans l'adversité, d'une telle puissance de renaître, sans cesse, des ruines. On est si fort occupé de chercher des raisons de sympathie entre deux races qui semblent de goûts et de coutumes si différents. Eh! mon Dieu, voilà la meilleure peut-être et la source commune de la lointaine parenté.

Ce que les Russes admirent dans la France, c'est la façon dont elle a, sans cesse, dans l'histoire, surmonté ses revers. C'est ce que nous devons admirer également dans la Russie et c'est ainsi que se font durables les patries. La Russie a eu contre elle les Tatares, le feu, les Polonais, nous-mêmes. Nous, les Anglais, l'Allemagne, le monde entier et la Russie avec lui. Par quelle folie les deux peuples se garderaient-ils rancune, au lieu de s'enorgueillir d'être encore tous les deux debout et plus puissants qu'avant la défaite?

Elle est admirable, d'ailleurs, à un autre point de vue, purement philosophique celui-là, cette absolution que donne la gaîté naturelle du moujik à la tristesse passagère des funérailles et des souvenirs. Il ne se dérobe nullement au devoir d'honorer ceux qu'il a perdus, mais, ce devoir accompli, il s'abandonne à tous les bien-être de la conscience soulagée.

La vie ne lui est pas assez douce pour que la mort lui soit bien effrayante. Ne semblent-ils pas dormir bien paisibles dans leur tombe blanche, ceux qui ont pour jamais cessé de souffrir? La vie, d'ailleurs, ne renaît-elle pas, sans cesse, de la mort, et n'est-ce pas, aux veines refroidies des trépassés, que les racines de ces grands pins ont bu la sève nouvelle qui fleurit, en fleurs de neige, à leurs rameaux inclinés comme des palmes funéraires?

Le sentiment du retour rapide à la joie, après les rapides mélancolies, est partout dans le peuple russe, dans sa musique

surtout. Allez écouter, à l'Ermitage, les chansons populaires dont le chœur reprend le refrain. Le solo est volontiers empreint de tristesse. Mais le tutti est toujours endiablé de belle humeur et il est rare qu'il ne se scande de quelques pas dansés où la sagesse reprend ses droits sous les traits enjoués de la chorégraphie.

Volontiers, sur la pierre même des tombes, le Russe écrirait : *Nitchevo!* Et ce serait vraiment le plus éloquent des actes de foi dans l'immortalité des âmes. La mort! « ça ne fait rien », puisque c'est, ou le sommeil éternel ou l'éternel réveil de la justice! *Nitchevo!*



Je continue ma promenade, laissant derrière moi ces funéraires agapes dont la rumeur me poursuit encore. Le soleil est presque à l'horizon, Moscou n'étant plus visible pour moi. C'est, si près de la ville, la pleine campagne. Une maison de paysan me tente et l'appétit d'une longue course m'y fait entrer. Pour seul ornement un poêle au repos. Quelques tuyaux de raccord pendent aux murs. Un lit étroit, le lit d'été. — Car le lit d'hiver, auquel on monte par deux bancs surétagés et qui est une véritable tanière ouverte dans le mur, n'apparaît que par son ouverture

relativement étroite et qu'on ne peut franchir qu'en se pliant en deux.

Deux samovars de taille différente et un plateau de cuivre sur une façon de buffet. Mais un détail charmant : un berceau d'enfant, une mignonne couchette se balançant à l'extrémité d'une corde, attachée, elle-même, à l'extrémité d'une longue perche de bois dont l'autre bout est scellé dans le mur, le milieu étant retenu au plafond par un anneau. Ainsi la flexibilité du bois donne au balancement quelque chose de plus doux et, d'une toute petite poussée, la mère entretient, de temps en temps, un mouvement pendulaire, rythmique, parfaitement isochrone. Une petite tête presque chauve encore, mais toute blonde déjà, ébauche un sourire sous la couverture grossière. La mère est assise, la tête enveloppée d'un fichu, semblant une des saintes

femmes, vaguement, dont Henner console ses « Christs » et ses « Saints Sébastien ».

Je bois là une tasse de lait vraiment délicieux et d'une fraîcheur admirable. Car le paysan russe, très bien gardé contre le froid en hiver, par des maisons de bois à doubles parois entre lesquelles un courant d'air maintient l'uniformité de la température, s'est aussi prémuni contre les incommodités de l'été, et le plus pauvre possède, dans sa cave, une façon de glacière rudimentaire où rafraîchissent ses boissons. Je paye quelques kopecks ma tasse, un peu plus grande que celle qui m'avait coûté deux francs à l'Exposition de Moscou.

Sur ma route, au retour, les pèlerins venus pour les fêtes de la Pentecôte reprennent le chemin des villages. Les femmes sont les plus nombreuses et portent toutes un haut bâton replié sur lequel elles se peuvent appuyer les mains à la hauteur du menton. Leur toilette ne varie guère. C'est l'uniforme de la pauvreté : un méchant caraco aux manches larges, d'un jaune sale, d'une couleur primitive impossible à définir; au-dessous, une jupe d'une couleur plus sombre, généralement bleue, de grosse laine, ne descendant guère au-dessous du genou.

La tête est nouée dans un mouchoir qui, de profil, avance un peu au-dessus du front et donne l'illusion d'un capuchon de moine. Quelques-unes portent de mauvaises bottes aux tire-bouchons poudreux; mais la plupart ont les jambes simplement nouées de chiffons, des jambes sans mollet ni chevilles, saucissonnées odieusement, faisant mal au cœur. Jamais je ne m'habituerai à voir à ce point humilié ce qui devrait être la grâce sinon la beauté, ce qui porte en soi la sève des races.

Elles ont des besaces au dos, celle-ci un sac de toile grossière, celle-là un vieux havresac chauve qui, sans doute, chargea jadis les épaules d'un soldat, maintenant troué et suant des linges sales. Quelques-unes ont plusieurs de ces paquets noués en cha-

pelet sur l'échine. Un méchant gobelet bossué complète leur attirail, quelques-unes portant encore, enlacée d'une épaule à l'autre, une façon de bandoulière inquiétante par ce qui s'aperçoit de son contenu. Les hommes sont généralement moins chargés. Nous voisinons avec l'Orient où ce sont les femmes qui portent les fardeaux.

Toutes ces figures grises de poussière, toutes ces bouches qui se sont traînées sur les dalles des églises, toutes ces mains qui ont ramassé la boue séchée, ces paquets de haillons se déchirant sur des créatures humaines, tout cela serait profondément hideux, écœurant, si le regard, encore tout noyé de la vision mystique, encore tout remplie du scintillement des iconostases, ayant bu aux cadres des images saintes l'éclat des pierreries, les mystérieux reflets de l'émeraude, de la topaze et du saphir, si ce regard dilaté par l'extase, encore tendu vers le rêve immortel, n'avait quelque chose de sublime et de vraiment surhumain! On se demande parfois ce que serait le visage sans l'âme. Ce qu'il serait? Nous le savons bien! L'effrayant visage des morts qui, bien que souvent redevenu beau, nous fait peur.

Ces malheureux font déjà une halte dans un bois de sapins au revers tout fleuri de petites clochettes violettes. Ils étaient venus,

de loin, exténués déjà, et ce n'est pas deux nuits et deux jours passés à se jeter à terre, devant les idoles, qui a raffermi leurs jambes et chassé le vide de leurs reins. Le plus grand nombre s'étend sur les talus et y dormira bientôt sans doute. L'étape n'a pas été longue. Mais on va toujours assez vite vers un but où vous attend la misère. Ces malheureux ont entrevu un coin du ciel, et ce leur est assez pour rentrer, résignés, dans la géhenne où les attendent les rudes travaux et la faim.

Un peu plus loin, une autre halte d'un aspect plus pittoresque encore, celle de pèlerins blancs qui, dans un grand bois de pins, étendus aux pieds rigides des arbres, ont l'air de mouettes aux ailes lassées par la tempête et abattues parmi les lichens dont la grève est jonchée.

Quand je regagne la Moskowa, grâce à un droshki égaré qui me ramène, le fleuve m'apparaît serpentant comme la Seine et nouant, au clair de lune, une boucle d'argent. C'est, en haut, un grand scintillement de toutes petites étoiles, dans une demi-nuit à peine, mais suffisante pour que s'épaississe encore le beau voile de poésie dans lequel Moscou m'était apparu.

Juste à l'opposé, comme orientation de la montagne des Moineaux, est le village d'Ismaïlovo, qui contient quelques belles églises du XVII[e] siècle, mais intéressant surtout par les souvenirs de Pierre le Grand. On y peut aller par un de ces tramways rudimentaires où les voyageurs, assis en long sur une même banquette, et faisant face aux passants, se tournent le dos.

Ces voitures, démodées aujourd'hui, mais qu'on rencontre encore dans le vieux Moscou, ont de mauvais sièges en velours rouge usé et sont traînées par des chevaux ayant leur arbre généalogique dans l'Apocalypse. Il en faut bien tâter cependant quand on veut tout connaître! Ces véhicules furent jadis en honneur. On montre au palais d'Hiver un somptueux traîneau ayant appartenu à la grande Catherine, et conçu sur ce modèle peu propice

à ce que nous appellerons comme Molière : « les commodités de la conversation ». On s'en servait, il y a quelques années encore, pour les excursions dans les environs, et la légende est demeurée populaire d'une famille d'Anglais à laquelle on fit faire plusieurs fois le tour d'un étang célèbre, sans qu'elle s'en doutât et aperçût seulement l'eau, tournée qu'elle était du côté opposé aux rives.

Au fait, cet étang était celui-ci même d'Ismaïlovo, sans doute, un des plus beaux des environs de Moscou. Au milieu est une île couverte de verdure, avec un parc entourant une maison de refuge. C'est sur les rives de cette île, s'il en faut croire la légende, que Pierre enfant prit le goût de la marine et, tout jeune encore, de ses mains déjà puissantes, creusa dans le bois cette façon de pirogue qu'on montre encore au palais impérial à Saint-Pétersbourg. Le berceau de la flotte russe, si glorieuse aujourd'hui, fut donc dans ce nid de feuillage, dans ce coin de terre où demeure encore gravée l'empreinte des premiers pas d'un géant.

A cette promenade à Ismaïlovo se rattachent deux souvenirs familiers de mon voyage.

Comme je marchais, au retour, en maintenant soigneusement les basques de ma jaquette sur ce qu'elles étaient destinées à couvrir, Lanos me plaisanta sur la mauvaise grâce de ma démarche, et je lui dus avouer que mon haut-de-chausse (comme eussent dit mes aïeux), un peu mûr, avait odieusement trahi ma confiance, quelque méchant clou, dans le tramway populaire, sans doute, où les sièges étaient en si mauvais état, en ayant entamé l'étoffe.

Or, à chaque mouvement, s'élargissait la blessure et j'étais menacé, au sortir de l'île, de ressembler, par derrière, à Ulysse confus sous les yeux candides de Nausicaa. Je me hissai en droshki comme je le pus, avec un redoublement de précautions. Mais la tension de la posture assise changea la fente initiale en un long déchirement. Lanos, très ingénieux, m'emmaillota de journaux. Il était néanmoins impossible que je fisse ainsi ma rentrée dans une

ville où j'avais déjà quelques relations. Un *tractir* sur le chemin poudreux fut ma seule ressource. Je n'eus pas besoin de recourir à la pantomime pour m'expliquer. Il me suffit de relever les pans de ma jaquette.

Décidément nous sommes le seul peuple ayant mis une partie de sa gaîté dans les histoires de ce genre. J'eusse porté au cœur un coup mortel, qu'on n'eût pas pris, autour de moi, un air plus sérieusement compatissant à mon infortune. Les braves gens qui étaient assis là sur des bancs, autour des samovars, parurent pleins d'une pitié douce pour l'étranger qu'accablait une si grande infortune. Un moujik, en chemise rouge, qui servait, revint bientôt armé d'une longue aiguillée de fil. Je n'étais pas sans inquiétude à voir cette lance minuscule aux mains maladroites d'un homme. Et cependant je fus sensible à la délicatesse d'un procédé qui m'évitait une façon d'être quelque peu humiliante vis-à-vis de quelque femme que ce fût.

Avec une gravité qui fit éclater mon compagnon de rire, ce couturier improvisé répara le désastre. La légèreté de sa main en eût fait vraiment un barbier délicieux. Je payai d'un demi-rouble ce complaisant tailleur.

J'eus ma revanche, en remontant en voiture. J'eus la joie ineffable de me moquer à mon tour de Lanos, qui avait une échancrure à sa bottine. Ah ! les voyages ont été inventés certainement pour former la jeunesse, mais pas pour entretenir les vêtements. Le pavé de Moscou vous avait, en particulier, raison, en huit jours, de la meilleure paire de souliers.

Résolument nous nous fîmes conduire au véritable marché de la chaussure. Je ne regrettai pas le spectacle pittoresque que me donna l'auteur de ces dessins aux prises avec un cordonnier dont vous trouverez ci-joint le portrait, et qui lui entourait violemment les jambes dans d'énormes tubes de cuir tire-bouchonné au-dessus de la cheville et traçant, en relief, des façons d'X

s'ouvrant et se refermant comme certains jeux d'enfants. Sous une triple rangée menaçante d'engins pareils, Lanos, assis et résigné, avait positivement le front nimbé de bottes. On ne saurait rêver autrement l'apothéose de saint Crépin, qui a d'ailleurs ses chapelles en Russie. Grâce à ces soins de toilette, nous pûmes faire à Slavianski Bazar, notre hôtel, excellente figure.



Je me souviens encore que ce retour avait été retardé par le passage d'un enterrement considérable dont nous fîmes la rencontre.

Je pus en contempler le cérémonial à mon aise, sinon avec plaisir. Le char tout voilé semblait glisser sur la chaussée, tant les roues en étaient dissimulées. Il était d'une grande richesse, somptueusement décoré aux quatre angles, traîné par des chevaux disparaissant sous le caparaçon tout étoilé d'argent. L'uniforme des conducteurs du défunt était plein de goût et, ce qui flatta mon amour-propre national, leur tenue très à la française, comparable à celui de nos sous-préfets. Qu'on dise donc, après cela, que nous passons pour le peuple le plus gai de la terre! On habille là-bas les croque-morts comme nos premiers fonctionnaires d'arrondissement.

Il est vrai que j'avais certainement, cette fois-là, la chance, toujours flatteuse, de fréquenter un trépassé de marque. J'avais vu d'autres enterrements de classe inférieure. Le cercueil n'y est couvert de draperie qu'à demi, et encore cette draperie semble-t-elle surtout destinée à servir de coussin à une façon de diacre assis dessus et qui débite, en face, au défunt, des litanies.

Comme cette rencontre d'un convoi avait fatalement amené un bout d'entretien funèbre, un Russe, qui parlait français à merveille, nous conta que les popes étaient intéressés dans la fourniture des cercueils destinés aux ouailles qu'ils conduisaient à leur dernière demeure. Aussi, tout en bénissant le corps et, très adroitement, en allongeant sournoisement leurs brassées, en mesurent-ils à peu près la longueur de façon à ne pas être floués par le charpentier. Ce commentaire de l'extrême-onction ne vous semble-t-il pas tout à fait joli?

Un autre nid de souvenirs historiques et qui ne demande pas non plus un bien long voyage, est le village de Kolomarskoë, auquel on arrive par une des plus lointaines barrières. Deux églises, dont l'une consacrée, comme il convient, à la grande protectrice, Notre-Dame de Kazan; mais surtout une tour, dernier

débris d'un palais d'été qu'habitèrent les trois grands fondateurs de la Russie, Ivan le Terrible, Pierre le Grand, Catherine II. Pour qui, par un séjour à Pétersbourg et à Moscou, par une étude sur place de leur histoire, s'est rendu compte de leur œuvre, a mesuré, pour ainsi parler, l'envergure de ces génies, ce lieu est d'une solennité indescriptible. Ainsi l'aire des aigles sur les sommets pyrénéens. Ceux-là étaient de la race des aigles, impitoyables et planant très haut, enveloppant toute une terre de l'ombre immense de leurs ailes et de la menace recroquevillée de leurs serres, où pendaient, par lambeaux, le Mal et le Bien.

C'est par la gare de Nicolas, et en s'arrêtant à la station de Krakovo, qu'on parvient à la Nouvelle-Jérusalem — ainsi s'appelle encore le monastère de la Résurrection — où nous pressentons une partie des impressions qui nous attendent à Troïtza.

Elle ne manque pas de poésie la fantaisie pieuse du patriarche Nikon qui voulut faire revivre là tous les souvenirs de la légende sacrée, tous les rites judéens d'où sortit la religion révélée. Ainsi les hauteurs voisines s'appellent-elles des noms augustes

de Thabor, d'Ermon et d'Éléon; la petite rivière Istra garde-t-elle encore le pseudonyme vénéré de Cédron; la vallée, au fond de laquelle elle coule, celui de Josaphat; le plus voisin village, celui de Nazareth. Si tous ces vocables sont sacrés pour les chrétiens, combien ne le sont-ils pas davantage encore à ces exilés éternels qu'on nomme la race juive et qui, sans doute, avant d'être chassés de Moscou et de ses environs, venaient rôder là, comme des ombres, l'oreille tendue aux échos!

Moïse mourut en contemplant la cité sainte. Le patriarche Nikon n'eut pas le même bonheur. Proscrit, il ne revit pas la Nouvelle-Jérusalem, mais on y a ramené ses cendres et l'on y montre encore les chaînes de fer qu'il porta toute sa vie et qui furent retrouvées sur son corps.

Dans une chapelle somptueuse, que soutiennent seize colonnes, on y fait voir encore une copie du Saint-Sépulcre. Mais comment voulez-vous que le Saint-Sépulcre m'émeuve maintenant que ce diabolique Gunsbourg m'a révélé que Jésus était mort au Caire, très vieux et ayant fait de bonnes affaires dans le commerce! Allez donc vous attendrir ensuite dans la chapelle consacrée à sainte Hélène, laquelle découvrit la vraie croix dans une crypte de profondeur exactement pareille! Je suis décidément fâché, malgré qu'il soit le plus aimable homme du monde, d'avoir rencontré ce contradicteur de saint Paul et de M. Renan!

Notez d'ailleurs que l'illusion dont j'étais victime avant de le rencontrer, était partagée et est partagée encore par une bonne partie de l'humanité. En effet, dans cette chapelle même on descend par des marches au nombre fatidique de trente-trois, le nombre d'années dont les ignorants imaginent qu'était âgé le Christ quand il mourut.

Comme dans tous les monastères, un trésor merveilleux, fait de vases sacrés, de crosses enrichies de pierreries, de mitres constellées de gemmes. Parmi ces richesses, un évangile très curieu-

sement enluminé par les mains augustes de la tsarewna Titiane (le nom exquis!) Mikhaïlovna. Et quand nous revînmes silencieux de fatigue — il faisait une effroyable chaleur — je me pris à rêver de cette délicieuse Titiane, toute vêtue de brocart d'or, blonde certainement, immobile elle-même comme une de ces images dont sa fantaisie armoriait le parchemin! En rentrant à Moscou j'en étais positivement amoureux, et le soir, en me couchant, je pensai avec mélancolie, Dieu me pardonne! que jamais aussi gente dame et si bien mise et si blonde (pardonnez-moi encore, cher Lanos, ce regret) n'illustrerait mes livres dans l'avenir.

Bien des choses seraient à citer encore dans la banlieue de Moscou : l'admirable parc Petrovskoï Razoumovskoë avec son Académie d'agriculture et ses grands tilleuls que Pierre le Grand avait jadis plantés; Arkangenlskoë et le palais du prince Toussoupof avec son intéressante galerie de tableaux; le parc des Fauconniers où les tzars chassaient jadis, le faucon au poing, où le petit peuple vient maintenant chercher des ombrages plus épais que ceux de Petrovsky; Kountsovo avec ses élégances inattendues de parc anglais; Kothkovo et son monastère de femmes fondé au XIVe siècle, encore habité aujourd'hui; Tzaritsyno, présentant cette philosophique anomalie d'un palais inachevé et cependant en ruines; Borodino, plein des souvenirs héroïques de la bataille de la Moskowa et de la grande image de Poniatowski.

C'est 1812 qui, partout, a marqué son empreinte, comme un fer rouge. A Moscou, deux grands peuples se révélèrent, héroïques, l'un à l'autre : celui qui envoyait si loin ses soldats pour conquérir un peu de gloire, et celui qui brûlait lui-même les murailles de ses villes plutôt que de livrer ses foyers à l'étranger.

Cela peut paraître étrange. Mais si nulle haine n'est demeurée entre les deux nations, c'est que, chez l'une et chez l'autre, un sentiment d'admiration réciproque domine tout souvenir de

guerre, que l'estime de chacune fut si bien et si curieusement acquise à l'autre qu'elles souhaitent aujourd'hui d'être alliées pour s'être connues ennemies. Ainsi tout ce qui touche au beau moral, sous quelque forme que ce soit, — et je n'en sais pas de plus grande que le courage, — l'emporte sur toutes les contingences et sur toutes les réalités.

Demain nous quitterons Moscou, d'où j'emporte, pour ma part, le désir absolu d'y revenir plus tard. Car aucune impression ne m'a été plus grande que celle de cette ville d'Asie où les destinées de l'Europe tiendront peut-être un jour. Car Moscou est demeuré la vraie capitale de l'empire russe. Moscou a toujours été comme le cœur de la grande nation, et son accroissement constant, — encore bien que le séjour des tzars ait été transporté à Pétersbourg, — fait pressentir que ses destinées ne sont pas closes, et que ce roc, où se vint briser la conquête du monde, dont nous ne connaissons peut-être que le pied encore, élèvera plus haut, dans le ciel, l'or de ses dômes aux croix haubanées semblant tendre des réseaux dans l'air.

Puisque c'est du Nord que le flot lent des invasions, roulant en soi la sève des races nouvelles, est constamment descendu, comme attiré par un flux impérieux, balayant de ses eaux, comme une grève inutile, la poussière des traditions et les cendres des peuples, de Moscou ce flux nous apportera du moins un peu du soleil d'Orient dont mes épaules y ont été baignées, un peu de la grande poésie que j'y ai respirée dans l'air et que mes yeux ont bue dans la contemplation des choses. Ce n'est pas une lourde avalanche qu'il traîne après soi, mais une neige étincelante où des flammes volent parmi les flocons, où les chevelures des Vierges tombées des iconostases passent en fils éblouissants.

Cette vieille ville, entre toutes, donne l'impression non d'une tombe, mais d'un berceau.

Un peuple jeune y circule, — sang nouveau dans des veines

solides, — indifférent devant les funérailles des rois, fêtant la vie jusque dans les cimetières, façonné au courage par une piété fataliste, prêt à rebâtir les murailles et les forteresses qui seraient jetées à terre demain, vigoureux à faire éclater ses langes, invincible par sa résignation orientale et un patriotisme slave vraiment fou; un peuple compact à une des extrémités de l'échelle dont le tzar occupe le plus haut degré, et allant droit à lui, sans arrêter ses regards à ce qui les sépare, plus étroitement encore dévoué à ce maître unique par l'affranchissement qui l'a soustrait à la domination de la noblesse, ne considérant dans le prêtre qu'un serviteur de cette puissance tout humaine, ne rencontrant entre ses propres souffrances et un Dieu impitoyable qu'un élément humain, vraiment paternel, le tzar!

Si éloignée qu'elle soit de la nôtre, cette conception sociale n'en a pas moins une grandeur que subit quiconque se dégage suffisamment des préjugés. En Russie, le despotisme est vraiment absous par les admirables choses qu'il a faites, par le grand sentiment patriotique qu'il a constamment incarné. C'est ce qu'on apprend surtout à Moscou, la ville sainte, Moscou qui garde fidèlement, avec ses reliques sans nombre, tous les trésors de ses palais et de ses monastères, avec la foi de son grand peuple à genoux, l'âme même des tzars!



XV

TROÏTZA

Loin de Moscou la sainte, au penchant d'un ravin,
J'ai cherché le repos dans le cloître où saint Serge
Vécut en treize cent quarante et mourut vierge,
De la vocation ayant le mal divin.

Là, sans manger de chair et sans boire de vin,
Des moines sont pensifs, dont le froc noir émerge
En ombre, sur les murs — pâles comme des cierges,
Et que, sur leur espoir, on interroge en vain.

Aux pieds des Vierges d'or j'invoquai votre image.
— Oiseau dont le printemps ne sait plus le ramage,
Comme sous un soleil d'automne pâle et doux,

J'ai senti de mon cœur les ailes déliées ;
Et — l'Amour me rendant les ferveurs oubliées, —
Ne priant pas pour moi, j'aurai prié pour vous!

A Troïtza, notre dernier pèlerinage. Le couvent de la Trinité de Saint-Serge (*Troïtsko Serguievskaïa Lavra*) est distant de Moscou

de deux heures et demie de chemin de fer; mais on sait avec quelle sage lenteur marchent les chemins de fer russes.

Il porte le nom d'un des saints les plus vénérés et dont la légende se peut conter en quelques lignes. Serge s'appelait, de son vrai nom, Barthélemy et exerçait la profession peu lucrative d'ermite. Sa grande réputation de vertu groupa autour de lui quelques moines, dont il ne voulut être le prieur que sur l'ordre formel de l'évêque Athanase.

La communauté ne dépassa jamais, d'ailleurs, vingt membres de son vivant; et, malgré les fonctions supérieures dont il avait été investi, Serge continua à se livrer aux travaux manuels les plus humbles, creusant des puits qu'on montre encore aujourd'hui. Ainsi vécut-il jusqu'à soixante-dix-sept ans. On ne sait pas en quoi la distraction favorite de ce bienheureux servit beaucoup la cause de l'Évangile et de l'humanité. Comment cet ingénieur primitif, qui ne répandit autour de soi ni les trésors de la charité ni les enseignements de la bonne parole, mérite-t-il cette popularité posthume et respectueuse?

Saint Serge semble surtout le patron des malheureux exerçant des travaux rudes et obscurs, comme ceux qu'il ne dédaigna pas. Ce n'était pas une sottise aux classes dirigeantes de ce temps-là de glorifier, dans des figures pareilles, les rudes labeurs, les besognes serviles auxquelles le peuple doit demeurer fidèle, sous peine de menacer leur tranquillité. Cette préoccupation de conservateurs, avant la lettre et l'invention du mot, fut longtemps la nôtre, et elle a toutes les raisons du monde d'exister encore en Russie.

Pour en finir bien vite avec l'historique du couvent, — le moindre de ses intérêts — j'ajouterai que saint Serge joua cependant un rôle, — peu périlleux d'ailleurs — en bénissant les armes de Dimitri Donskoï allant combattre Mamaï, et qu'il contribua ainsi, de loin, aussi platoniquement qu'il se puisse, à la victoire de Kovsikovo, dont il fut un des héros les moins exposés.

Les Tatares de Crimée saccagèrent le couvent en 1408; mais un nouvel igoumène, — lisez : *prieur* — saint Nikon, le rebâtit et en fit même une façon de place forte contre laquelle vinrent successivement échouer les efforts du faux Dimitri et des Polonais. Le dernier de ces sièges dura sept mois et donna le temps au boucher Minime et au prince Pojarski — les deux héros immortalisés sur la Place Rouge — de réunir l'armée de délivrance. C'est là encore que Pierre se réfugia durant la révolte des Strélitz, mais l'on doit croire que ce n'est pas sous l'inspiration de saint Serge qu'il conçut l'effroyable massacre qui fit battre les murs du Kremlin par une véritable mer de sang.

Là aussi, mais dans un Sunium moins paisible et que ne caressait pas la mer de Samos du murmure de ses vagues, le métropolitain Platon se prépara aux faveurs de Catherine. On voit que l'élément guerrier et profane se mêle à la légende pieuse dans l'histoire du *Serguiévo*.

On y parvient, à travers un paysage peu intéressant pendant les deux tiers du trajet, mais qui semble se transformer, comme un décor, quand on approche du couvent. Celui-ci occupe une colline assez élevée, au pied de laquelle une rivière serpente, la Koutchoura aux eaux d'argent.

La gare de la station est en contre-bas et l'ascension se fait en voiture. Une grande animation est dans toutes les campagnes. Des pèlerins hâves, sordides, aux jambes enveloppées de linges poudreux percés çà et là, aux orteils et aux chevilles, des sacs au dos, des bâtons à la main, couvrent les chemins. On monte ainsi quelque temps, n'ayant qu'un panorama incomplet du monastère, vu de bas en haut. Tout d'abord on le laisse à sa gauche et l'on en visite, pour ainsi parler, les annexes.

L'un des plus intéressants est un souterrain aux couloirs de pierre où vivaient les anciens moines, où saint Serge lui-même vécut. Dans cette véritable crypte de quelque cathédrale disparue,

on pénètre par une entrée de caverne où des marchands d'icones ont installé leur commerce. Un moine, plus sale que tous ceux que nous avions vus encore, nous met à tous, aux mains, un petit bâton de cire que nous allumons après le sien. Toutes ces torches minuscules nous pleurent déplorablement, en gouttes chaudes, sur les doigts. Ces larmes restent aux vêtements en taches graisseuses.

A la file, pèlerins et curieux mêlés, nous serpentons dans le dédale, épanchant ainsi, les uns sur les autres, l'opaque douleur de nos cierges, le cortège semblant éclairé par des feux follets ou par une constellation maudite, condamnée par le ciel aux ombres de l'enfer. Les murs suent autour de nous et nos pieds pénètrent dans une argile humide. Le sol glisse et les parois ont des luisants qui inquiètent. Çà et là nous nous arrêtons. Un creux plus profond, dans le granit, indique une cellule dont on voit encore le siège de pierre vermoulue. Des hommes ont vécu là ! non ! des bêtes! dans de véritables terriers, comme les rongeurs de racines, victimes d'une folie également insultante à la dignité de l'homme et à la bonté d'un Dieu.

C'est comme une oppression qui vous vient de ces solitudes dont l'horreur est subitement évoquée, de ces anachorètes dont les os ne sont plus, sous nos pas, qu'une poussière mouillée, de ces oubliettes volontaires où la prière inutile a longtemps gémi. Après tous ces trous où ont vécu des hommes, nous rencontrons une façon de salle basse où l'on boit l'eau sainte dans un grand bassin de pierre. Le pope la puise avec une façon de seau qu'un mécanisme renverse ; les gobelets s'emplissent, et les lèvres avides des pèlerins se tendent, s'allongent vers ce filet d'onde, qui tremblote au fond du métal.

Le beau fanatisme, la superstition sublime mettent, dans les yeux, des étoiles plus brillantes que les vacillantes flammes de nos cierges. Sous une forme symbolique, c'est l'infini que boivent tous

ces déshérités, subitement arrachés aux misères de la vie; et cet antre de mort est, pour les yeux de leur âme, comme le seuil éblouissant du jour où s'épanouira leur rêve dans la justice et dans la clarté!

Le pope dodeline de la tête, comme un brave homme qui pense à autre chose. Celui-là est un pope noir cependant, un moine à



qui sont interdites les joies du ménage et de la paternité. Néanmoins, son esprit est ailleurs. Sans médire, on peut supposer qu'il médite sur les joies gastronomiques qui l'attendent tout à l'heure. Car c'est fête aujourd'hui au couvent. On attend l'archevêque, et un repas relativement somptueux s'apprête, où les alcools ne seront pas oubliés.

Ce n'est pas cependant dans cette nécropole des vieux moines ayant vécu aux creux des rochers que je me veux rappeler cette épitaphe caractéristique de Pouschkine : « Passants, dans ce

cimetière, il y a une fosse. — Dans cette fosse, il y a une bière. — Dans cette bière, il y a un pope. — Dans ce pope, il y a de l'eau-de-vie. »

La promenade du souterrain est terminée. Avec un soulagement infini, nous revoyons la lumière, nous qui ne sommes pas pourtant parmi les invités de l'archevêque. Il fait un temps admirable et, dans un coin merveilleux de nature, tout plein de fleurs sauvages, le soleil descend par nappes larges et dorées, chassant la vision des reclus couchés sous ces pierres froides, pleurés par les seules larmes de pluie filtrant à travers les glaises et n'ayant plus rien des saveurs divines de la rosée.

Un véritable bazar le long de l'enceinte du monastère, quelque chose comme les boutiques de bondieuseries (ce mot est accepté dans le commerce) qui emplissent les rues païennes de notre Lourdes. Car l'idolâtrie n'est pas moindre en France qu'au cœur même de la Russie. Des Vierges, des Saint-Vladimir, des Saint-Alexandre Newski apparaissent dans leurs cadres déchiquetés, mais surtout le bienheureux saint Serge, dans son grand manteau noir.

Par devant, des paysans vendent des fraises dans des cruches d'une propreté douteuse. Mais ce sont les premières fraises que nous voyons depuis notre entrée en Russie, des petites fraises des bois comme celles de Meudon qu'on cueillait à deux au temps des gaîtés dominicales de la jeunesse! Elles sentent le paysage fleuri de la Seine et les amours gourmandes d'autrefois, et les jolies bouches qui s'y empourpraient davantage encore. Nous en mangerons tout à l'heure, en souvenir du pays.

Nous voici entrés dans l'enceinte. Première impression : des cathédrales rappelant celles du Kremlin et une façon de casino à l'architecture bariolée. Nous commencerons par les cathédrales. La plus glorieuse est celle de la Sainte-Trinité, fondée en 1422 par saint Nikon, et c'est une construction en pierres de taille

authentiques (*rara avis*) que surmontent des coupoles aux dômes dorés, aux croix haubanées mettant des chapelets d'or dans l'air. On y montre le tombeau de saint Serge — mieux que son tombeau, une magnifique châsse en or et en argent, enrichie de pierreries, placée sous un dais de vermeil et dans laquelle ses reliques sont couchées, un trou dans les vêtements superbes laissant entrevoir un fragment d'ossement d'un gris sale où les fidèles viennent poser leur bouche.

Aux murs, des fresques byzantines, d'un grand caractère, qu'ont peintes les moines Daniel Tchernof et André Roublef. L'image miraculeuse de la Vierge de la Sainte-Trinité rayonne sur l'iconostase, toute nimbée d'or et de pierreries par la piété fastueuse des tzars Boris Godounof et Michel Féodorovitch. Puis un triptyque, à gauche de l'autel, représentant l'apparition de la Vierge à saint Serge, peint en 1588 et qui fut comme un palladium derrière lequel marchaient les armées contre les Polonais et contre Charles XII. D'autres richesses encore, telles qu'un évangile et une croix en or, puis tous les débris recueillis de l'existence de saint Serge et même ses outils d'ouvrier.

Au sud est l'église Saint-Nikon, dont l'iconostase s'ouvre avec des portes d'argent massif et, en face, la chapelle de Saint-Sérapion, où sont conservés une pierre du Saint-Sépulcre et un doigt de saint Étienne brisé par les cailloux des bourreaux. Dans l'église du Saint-Esprit, où dort le métropolitain Philarète, l'iconostase n'est plus en argent, mais en bois de rose.

Dans un massif d'arbres tout pleins d'oiseaux chantants, la cathédrale de l'Assomption élève ses cinq coupoles dont la centrale est toute recouverte d'or, pendant que les quatre autres, d'un bleu clair constellé d'étoiles, semblent des morceaux du ciel. Alentour, parmi les fleurs sauvages, on voit les tombeaux de Boris Godounof, de l'archevêque Moïse et d'Eudoxie, fille d'Ivan le Terrible.

A citer encore, dans ce microcosme de temples, l'église Saint-Michel, l'église de la Vierge de Kazan, l'église de la Vierge de Smolensk, dont l'image est tout entourée de pierreries, l'église des saints Sosime et Savati, l'église de la Nativité de Saint Jean le Précurseur, l'église Saint-Serge — celle qui donne une impression vague de casino par sa décoration extérieure multicolore et où nous reviendrons, à l'heure du réfectoire.

Enfin la chapelle du Puits de l'Assomption et, en face, le bassin où se fait, deux fois par an, la bénédiction de cette eau sainte dont nous avons rencontré les premiers buveurs dans le souterrain, mais dont on retrouve l'usage jusque dans certaines cathédrales de Moscou telles que celle de l'Assomption, particulièrement fréquentées par des pèlerins.

D'une architecture tout à fait originale, rappelant celle du xviiie siècle, est le clocher, qui mesure près de 100 mètres de haut et contient quarante-trois cloches, dont l'une vraiment formidable et supérieure, en poids, à toutes celles de la tour d'Ivan, au Kremlin. Pour l'arrivée de l'archevêque nous voyons mettre en branle ce monstrueux carillon, et s'ébranler les masses énormes dont la musique descend en ondes cadencées, avec des soubresauts de tonnerre que déchirent, comme des éclairs sonores, des notes plus aiguës où le cuivre ne tonne plus, mais gémit.

Ceux qui arrivent à secouer ces géants de bronze sont des aveugles, et c'est à coups d'épaule qu'ils entretiennent l'ébranlement donné par les cordes. Eux-mêmes semblent de gros bourdons se débattant contre des vitres, et sont comme emportés par le mouvement rythmique qu'ils communiquent autour d'eux. Une sorte de soûlerie se peint sur leurs visages sans lumière. Dans cette débauche assourdissante des sons, peut-être trouvent-ils une revanche à l'inanité de leurs yeux sans regards, et les mondes qu'ils ne peuvent voir se révèlent-ils à eux comme

dans un rêve, à la fois délicieux et farouche, dans un rêve bercé par cette musique qui résonne si près des cieux. Elle est inoubliable l'image de ces Homère d'une Iliade toujours la même, dont tous les chants sont pareils, à la fois sublime et monotone, mais qui fait passer, dans tout un peuple, un long frémissement.



Mais les grandes merveilles de Troïtza, ce qui en fait un des lieux les plus riches du monde, c'est le trésor contenu dans la sacristie, laquelle est située derrière l'église principale, celle de la Trinité. C'est un véritable amoncellement d'or et de bijoux, dont le prix s'augmente, pour la plupart, de quelque souvenir sacré — un écrin et un reliquaire tout ensemble, une mine de Golconde et un sanctuaire.

Ces lourds vases en or sont un présent de Boris Godounof ; ces

mitres, ces chasubles, ces patènes, ces nappes d'autel, brodées de perles fines, ont été ornées de dessins précieux et de gemmes par les mains augustes des tzarines et des princesses; cet encensoir d'or massif est un don du tzar Michel Féodorovitch. Le métropolitain Philarète reçut des mains d'Alexandre II cette crosse tout enrichie de diamants; puis la série des images admirablement entourées et comme plantées dans des écrins : celle des pèlerins d'Emmaüs en mosaïque; — l'icone grecque remontant à Alexis Comnène — les portraits d'Alexandre et de Marie Féodorovna dont le cadre est un véritable lingot d'or curieusement tourmenté par la fantaisie du ciseleur.

Un véritable musée sous les vitrines où des collections de croix, de médailles et de monnaies sont exposées, et, parmi ces dernières, un denier Hébreu du temps de Jésus-Christ, celui qui parfit peut-être le prix maudit du Champ du Potier; des boulets et des balles ramassés pendant les divers sièges du monastère; le cafetan d'Ivan; le mors du cheval et les poires à poudre du prince Pojarski; des psautiers anciens; des évangiles manuscrits ou imprimés sur parchemin; une agate sculptée où l'on voit un moine en prière. Reliques enfin de l'auguste fondateur du couvent : les vases sacrés, en bois, avec lesquels officiait saint Serge; sa chasuble de toile grossière, sa chaussure déchirée et les chaînes dont il se martyrisait volontairement les bras et les flancs.

Ces derniers objets, simples et presque sordides, sont comme un repos pour les yeux qu'avaient éblouis tant de métaux précieux et de gemmes; pour l'esprit aussi, où se perdaient les vraies notions de la vie réelle et de la religion chrétienne, dans une sorte de vision sardanapalesque, d'évocation de Ninive ou de Babylone, terriblement païenne s'il en fut jamais.

Un spectacle vraiment extraordinaire nous attendait à la sortie d'une bibliothèque contenant 250 000 volumes et 11 000 manu-

scrits dont on avait, un instant, dérangé pour nous la poussière recueillie.

Toujours sous des arbres, nous contournons l'église de Saint-Serge, devenue réfectoire, et nous y pénétrons au moment où le repas allait commencer, repas solennel, puisque l'archevêque y prenait part. Devant l'iconostase fermée, une table immense transformait en salle à manger le lieu où d'ordinaire viennent les fidèles, la nef tout entière, où rien ne restait qui rappelât les souvenirs sacrés des cérémonies.

Le couvert était simple, mais de bonnes odeurs de cuisine venaient déjà du dehors, et, dans une façon de sacristie transformée en cellier, un nombre respectable de bouteilles étaient alignées. Dans de hauts flacons, le cognac mettait des frissons d'or; et un nombreux domestique, portant une robe noire et les cheveux longs, s'empressait pour le service.

Quelques invités étaient assis déjà sur les bancs de bois formant un pourtour. Tous étaient des moines aux crinières tombant sur les épaules, avec des barbes brunes, blondes ou blanches, quelques-uns tout jeunes et d'aristocratiques façons. En voici un, dans un angle, à la toison frisée, aux moustaches en crocs, qui ferait fort bien un d'Artagnan.

D'autres se promènent, devant l'entrée, sous un portique, et nous regardent avec une tranquillité, mais aussi une fixité du regard presque troublante. Rien de l'air contrit ou des façons componctueuses de nos prêtres et de nos religieux : la fierté de l'animal — pas l'âne, mais un cheval superbe — portant des reliques. Dépositaires d'une marchandise qu'eux-mêmes jugent sainte, ayant su se faire une vie aisée et, sinon riche, au moins entourée de richesses, dans la misère générale, ils ont la meilleure opinion de leur mission sur la terre et de leur propre esprit, et ils portent ce contentement sur leur visage.

Plusieurs sont beaux et ne semblent pas l'ignorer. On assure

que beaucoup de « fort honnestes dames » de la grande ville voisine sont absolument du même avis. Il faut convenir d'ailleurs que le charme du décor serait déjà une excuse à leur fantaisie. Car il est impossible d'en chercher un d'un raffinement plus poétique pour une aventure d'amour.

On nous fait comprendre que le repas va commencer, et nous sortons par la porte qui fait face à l'iconostase. A peine avons-nous tourné deux fois, à droite, que c'est autour de nous un bruit étrange, comme celui d'insectes énormes dont les élytres feraient un bruit sec ou dont le ventre claquerait comme celui des cigales. Et, en effet, voyons-nous un peu plus loin un véritable grouillement d'échines informes et d'épaules voûtées au-dessous desquelles les têtes disparaissent, tout cela dans un tressaillement multicolore de haillons se fondant en une même masse poudreuse que chaque mouvement de ceux qui les portent semble déchirer.

C'est le troupeau des pèlerins, que par humilité évangélique on sert avant les maîtres eux-mêmes de la maison. Ils sont là un millier, hommes, enfants, femmes, vieillards, venus de loin, la figure même semblant tachée de cendre mouillée, loqueteux, effroyables, harassés, les cheveux et les barbes collés par la sueur, les pieds sanglants dans l'ordure, pareils à des animaux exténués et, comme les pourceaux avides à leur auge, les têtes rapprochées tout le long d'une table crasseuse, devant des tasses de terre où fume une eau puante, un bouillon de gruau, déchiquetant des morceaux de pain noir qu'ils jettent dans ce brouet mélancolique.

C'était le bruit répété de leurs cuillers de bois sur les parois de ces chaudrons d'argile que nous entendions tout à l'heure. Car tous mangent à la même écuelle immense, gloutonnement, comme des animaux, la bouche mal fermée et bavante dans la soupe des autres.

Je n'avais jamais encore vu l'humanité dans une telle abjection

et j'en avais moi-même, au front, des rosées de honte. L'ignorance et la misère des siècles, les dégradations des longues servitudes, l'instinct surhumain et cependant impie qui chasse l'homme de lui-même pour le jeter aux pieds des idoles, c'était tout cela que je voyais figé, mais vivant, implacablement vrai et contemporain, dans cette misérable cohue d'affamés se ruant aux plus sordides pâtures.



Derrière eux, des moines convers circulaient, béats et doucement solennels, soucieux de la galerie, remplissant les écuelles vidées, avec ce langage muet — mais perceptible cependant — sur les lèvres immobiles : « Vous voyez que nous n'oublions pas les pauvres! »

Dans la grande église transformée en réfectoire, le bruit aimable des verres avait commencé et nous entendions tomber, des grandes croisées fleuries, ce bourdonnement de propos, repus déjà, où s'affirme la gaîté de la bonne chère commencée, où le bon rire de la digestion fervente passe discret encore. Et les ombres apparaissaient, en rapides silhouettes vues de dos, des serviteurs répandant, dans les coupes tendues, l'or des grands flaçons de cognac.

Les pèlerins en train de gonfler, d'une nourriture vaine, leurs

entrailles tiraillées, n'écoutaient pas ce murmure des agapes sacrées, ce bruissement de plaisir qui s'envolait, au-dessus de leurs têtes poudreuses, comme sur l'aile dorée des bourdons. Ils n'étaient pas cependant tout entiers dans la bête dont l'appétit s'apaisait, dont s'assouvissait la longue faim. Je regardais tous ces visages ridés, hâlés, maculés ; au-dessus des bouches engloutissantes il y avait des yeux grands ouverts, des yeux très doux où passait un rêve — le même rêve pour tous.

Plus haut que les révoltes contre la vie, que les indignations contre l'humaine destinée ; plus haut que la table, d'où le mauvais riche laissait tomber pour eux si peu des miettes de son superbe repas, sans doute entrevoyaient-ils la table et le repas où, dans l'éternité recueillie des cieux, Christ lui-même servira Lazare, au jour des suprêmes justices ! Je ne sais. Mais, de cet avilissement même, se dégageait quelque chose de si grand que la pitié même n'y pouvait plus atteindre.

Que faisaient les biens de ce monde, le luxe des festins dont on entendait la rumeur joyeuse, tous ces ors, toutes ces pierreries accumulées autour de leur misère et dont ils ne sentaient pas l'ironie ! que leur faisait tout cela, à eux qu'attendait un Dieu, dans l'infinie récompense, ce Dieu lui-même dont toutes ces richesses étaient dignes à peine de parer les emblèmes et d'effleurer les pieds augustes !

Ce grand rayonnement de foi dont leurs yeux étaient pleins, en faisait déjà comme les convives d'une scène toute mystique où les aliments ne sont rien. Et, devant cette iniquité, mon esprit trébuchait, se demandant lesquels étaient vraiment à plaindre, de ceux qui vivaient de la prière ou de ceux qui vivaient par la prière, de ces moines sans ferveur ou de ces fervents illuminés ? Erreur ou non, c'est la plus grande chose que celle qui nous met constamment au-dessus de la douleur. Pascal a magnifiquement dit comment, même tout fût-il mensonge dans les

choses de la foi, mieux vaudrait encore, pour la tranquillité de l'homme, être croyant.

Jamais cette pensée, blasphématrice de la Vérité éternelle, ne m'avait cependant paru plus vraie. Elle met en doute tout ce qui fait la fierté même, et l'honneur de l'esprit moderne; elle révolte tous nos instincts acquis de justice et de progrès; elle nous rend sans colères généreuses devant les iniquités sociales. Et cependant, que répondre à cela? Pour toute conscience demeurée droite, l'état d'âme était certainement plus enviable des misérables pèlerins que des moines impassibles de Troïtza.

A mesure que les appétits étaient rassasiés, la longue table changeait de convives. Des affamés attendaient derrière, qui prenaient les places vides devant les mêmes chaudrons fumants où les cuillers de bois reprenaient, entre d'autres doigts crasseux, leur cliquetis. Tout autour ce fut bientôt comme un campement. Les vieux s'endormaient au soleil sur leurs havresacs éventrés; les femmes s'étendaient les jambes sur le gazon, le dos collé aux murailles : les enfants — car il y avait des enfants! — jouaient et se poussaient dans l'herbe. Une halte de bohémiens, d'où montait une odeur fade de misère et de malpropreté dont nous finîmes par être violemment incommodés; car il est certaines impressions physiques contre lesquelles ne prévaut aucun enthousiasme de l'âme.

Quand nous redescendîmes, silencieux encore pour tant d'émotion, la colline, entre ces marchands d'icones qui, pour la plupart, avaient l'air d'excellents juifs convertis, les petites vendeuses de fraises des bois nous coururent aux talons. Le cours de leurs produits n'avait pas suivi l'ascension de celui du rouble. Elles nous vidaient, malgré nous, pour quelques kopecks, leurs cruches entre les doigts. Les fraises tombaient, à leur tour, comme de minuscules rubis, et de petits pauvres s'en régalaient entre nos jambes. Cela me fit penser au double repas des moines et

des pèlerins, et j'eus une telle peur de ressembler, dans cette évocation, aux moines, que j'abandonnai tout aux enfants qui se mirent à plat ventre pour se régaler plus à l'aise, sybarites du grand chemin!

Le beau panorama de Moscou, avec ses dômes dorés à l'infini dans la lumière rougissante du couchant, nous rend la sérénité.

Nous y rentrons en traversant une de ces curieuses barrières, rectangulairement bariolées, et comme des damiers, de blanc et de bleu, qui se manœuvrent à la façon des leviers, un gardien dont la guérite est ornementée dans le même style en abaissant une des extrémités pour les fermer au moyen d'un cordage de fer, l'autre bout étant muni d'une masse également peinte qui fait contrepoids.





XVI

L'ART RUSSE

Comme nous n'avions plus que deux jours à passer dans la ville sainte, à notre retour de Troïtza et avant de gagner le point extrême de notre voyage vers l'est à Nijni, Lanos me fit très sagement observer que nous avions très insuffisamment visité les musées de Moscou. C'est ce qui m'est arrivé partout où la séduction extraordinaire du paysage et du décor absorbe toute l'attention, où la vie extérieure, — par sa nouveauté, sa variété et son intensité, — ne permet pas de s'intéresser à autre chose.

Ainsi dans le voyage que je fis, en Hollande, par le rude hiver de 1885, lequel avait transformé le Zuyderzée en une banquise étincelante de pierreries, ne pus-je détourner, un seul instant, mes yeux de ces merveilles au profit des merveilles d'art qui ont fait pourtant, de ce pays, la patrie même de la peinture. C'est un crime épouvantable que j'aurais certainement renouvelé à Moscou, sans mon collaborateur. Fort heureusement sa curiosité professionnelle se mit en travers de mon indifférence.

Celle-ci avait d'ailleurs pour excuse une excessive admiration pour tout ce que je rencontrais sur mon chemin. Ne valait-il pas mieux voir moi-même que par les yeux des autres? Quel paysagiste me pourrait donner l'impression de cette nature toute baignée de lumière, pendant les jours sans nuit! Quel peintre d'histoire égalerait la légende dont la poésie farouche m'emplissait le cerveau?

On ne connaît pas cependant un peuple dont le sens esthétique vous échappe. J'avais même les doutes les plus sérieux, à ce sujet, sur l'existence d'un sens esthétique quelconque dans les pays que je venais de parcourir. Celui-ci se révèle, en effet et ordinairement, dans l'architecture de chaque nation, et il faut convenir que l'architecture russe ne donne aucune indication à ce point de vue.

Autant dire même que celle-ci n'existe pas historiquement. Ce sont des Italiens qui ont élevé les monuments célèbres de Moscou, et des Français les rares monuments de Pétersbourg. En dehors de cela, la monotonie désespérante des symétries infinies, sans invention, le néant véritable. Au dehors de Pétersbourg, à Tzarskoë-Sélo et à Peterhof, l'art français encore, celui d'une époque dont on a voulu enfler les traditions gracieuses à une mesure de splendeur décorative qu'elles ne comportaient pas. Au demeurant toutefois, ce fait intéressant aujourd'hui, où l'on cherche une affinité de races : un goût prononcé des Slaves pour

tout ce qui est d'essence latine, que cela vienne de l'Italie ou de la France.

Une tentative cependant très nette, mais très récente — elle a au plus quinze ans de date — d'art national, a précisément été commencée par des architectes jeunes et audacieux, et aussi d'un talent véritable, comme MM. Hartmann et Waboukoff, secondés, en cela, par des écrivains distingués, tel M. Boutowsky, qui écrivait ces lignes caractéristiques à propos de la fondation du musée de Moscou : « Le musée voudrait amener l'industrie russe à faire exclusivement usage, dans sa partie artistique, de l'ancienne ornementation. Mais surtout il voudrait restaurer l'art de l'iconographie sacrée. C'est d'une haute importance pour le peuple russe; elle exercerait sur la nation une influence des plus salutaires. Tous les travaux du musée n'ont pas été accomplis seulement dans la pensée d'accroître l'instruction du peuple russe et d'aider au progrès matériel de l'industrie, ils ont été inspirés par des vues plus hautes; on attend d'eux un effet moral, une influence religieuse. »

Ce qu'on attend surtout, sous cette phraséologie légèrement empreinte de mysticisme, c'est l'affirmation d'un art national dégagé des emprunts faits à l'étranger, l'affirmation de ce sens esthétique personnel, originel qu'on saisit si malaisément dans les plus admirables choses même de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Le musée historique de Moscou n'est pas, d'ailleurs, le seul monument de l'art russe nouveau, ou au moins de l'art russe régénéré. La cathédrale de Saint-Sauveur, que nous avons décrite, en est un des plus glorieux échantillons. C'est une œuvre architecturale d'une ordonnance superbe, merveilleusement logique, avec des ingéniosités d'orthodoxie étonnantes. Les dômes sont d'or pur à une invraisemblable profondeur, les murailles taillées dans les plus beaux marbres. Comme elle nous intéresse cepen-

dant moins que la cathédrale de l'Assomption au Kremlin, et que Vassili Blagenny sur la Place Rouge! Quelques maisons de Saint-Pétersbourg portent aussi le sceau de ces recherches nouvelles — la maison Niconoff, pour ne citer que celle-là.

Certes l'idée est patriotique et d'une élévation réelle. Mais nous ne pouvons juger encore de ce qu'elle enfantera.

Si nous entrons maintenant du domaine de l'architecture dans celui de la peinture, les difficultés ne seront pas moindres pour dégager l'élément original des traditions étrangères. La filiation byzantine de la peinture russe ne saurait être discutée un instant. Jusqu'au XVIIe siècle elle a été impérieuse et comme exclusive, bien que moins uniquement ramenée au prototype de l'école du mont Athos qu'on ne l'imagine, ainsi que l'a fort bien fait observer M. Marius Vachon qui cite, au musée de l'Académie des beaux-arts, à Saint-Pétersbourg, une *Transfiguration* de l'école de Novogorod échappant absolument à la rigidité conventionnelle de gestes, à l'austérité voulue des mouvements qui sont le fond et constituent l'hiératisme de l'art byzantin, comme il signale aussi la substitution encore timide de types indigènes au masque néo-grec invariable dans sa splendide monotonie.

Et, si de l'école de Novogorod, on passe à celle de Moscou — l'art ancien russe se partage entre ces deux institutions génériques — on trouvera une indépendance plus grande encore, la substitution d'éléments dramatiques, voire farouches, à la placidité des visages qui sourient sur les icones. Telle cette grande composition du Jugement dernier, laquelle orne une des cathédrales du Kremlin et dont nous avons parlé en son temps.

La dernière Exposition universelle nous avait donné un bilan fort exact de la peinture russe contemporaine. Elle nous avait révélé des artistes ne manquant assurément pas de talent, tels que MM. Eudogouroff, de Klever, Zelekowski, Szymanowski, Sokoloff, Zabrembski, Metzerski, Karantzelt, Kolodowski, Hirszenberg,

qui marchent évidemment dans une voie de rénovation par une étude plus rapprochée et plus intime de la nature. Je ne parle pas de M. Chelmonsky, qui est un maître et appartient à la nouvelle école polonaise, un coloriste merveilleux et dont les paysages valent une page de Gogol.

L'Exposition nous avait fait connaître aussi les portraitistes Harmaleff et Lehmann, et le paysagiste Ivan Pranishnikoff et les romantiques Atchimowicz et Fedders.

Tout en rendant justice à l'effort, M. André Michel avait fort sagement écrit dans le *Journal des Débats* : « Non, ce n'est pas là, c'est à la Nature et à la Vie qu'il faut aller; c'est sur la vérité que pousse l'Idéal; — c'est dans quelque humble coin de *terre vierge* que ce grand artiste attendu, un moujik de génie, viendra cueillir la fleur vivante et parfumée. « Et M. de Vogüé, qui attend avec la même impatience ce messie de la peinture russe, proteste également contre cette effroyable consommation de tuniques rouges, de manteaux bleus, d'hommes nus sous des casques, de glaives carrés, de trépieds, de ruines doriques, etc..., qui composent encore, comme pour nos prix de Rome, le magasin d'accessoires de l'art russe contemporain. On y est encore, en effet, à Louis David, mais avec infiniment moins de génie.

Ce que nous avons vu dans la galerie Trétiakof, à Moscou — arraché que je fus enfin à mon inqualifiable torpeur faite d'extase — n'a pas changé mon impression du Champ-de-Mars, si conforme à celle de mon éminent confrère en critique. On y trouve les meilleurs représentants de l'école actuelle. Ainsi, au rez-de-chaussée, après les grandes études de M. Ivanof sur son tableau du *Christ*, qui orne le musée Roumiantsef, retrouvai-je la collection si intéressante des scènes de la guerre turco-russe et des vues de l'Inde et de Khiva, qui ont fait M. Vérestchaguine aussi célèbre à Paris que dans sa patrie. Certes, il y a là une dépense de talent énorme, mais j'oserai dire cependant que ces toiles

valent plus peut-être par l'intensité de l'impression, par l'acuité de la vision que par une exécution savoureuse.

Et ce m'est une occasion de remarquer que rarement la peinture russe vise à faire purement une œuvre d'art, mais bien plutôt à produire un effet dramatique. C'est, à mon avis, une infériorité de plastique, — défaut qui d'ailleurs la rend peut-être plus accessible au populaire, — l'indice d'un sens esthétique insuffisamment développé encore, comme je le constatais pour l'architecture.

Des artistes fort distingués néanmoins, arrivent à l'émotion avec une sérénité magistrale. Voyez plutôt, au premier étage de la galerie Trétiakof, la *Halte de prisonniers* de M. Jacobi, un *Incendiaire* de M. Miaddoïedof, l'*Enfant malade* de M. Polienof, le *Supplice des Strélitz* de M. Sourikof, le *Champ de bataille* de M. Vasnetsof, surtout l'*Ivan le Terrible* de M. Riepine, pour qui j'ai une admiration particulière et qui a peint un excellent tableau en haut de l'escalier du palais Impérial.

Une remarque curieuse à ce sujet. On sait avec quelle sévérité les livres étrangers où il est question de l'histoire des Russes sont examinés et ordinairement interdits. La moindre insinuation de férocité chez les anciens tzars, la moindre allusion aux tragédies de famille qui ensanglantèrent le Kremlin, font infailliblement interdire le volume à la frontière. Eh bien, la peinture russe aborde, comme il lui plaît, ces sujets périlleux, les accentue encore dans le sens dramatique, les remplit d'une horreur plus grande, impunément, sans qu'on l'empêche le moins du monde d'exposer ses tableaux.

Au contraire, les collections publiques s'ouvrent à eux, toutes grandes, bien qu'il semble que la peinture, en frappant les yeux, soit d'une action plus immédiate, plus redoutable dans l'espèce, qu'une simple chose contée. Ainsi, dans cette galerie, je trouve ici : Pierre I[er], les pieds dans le sang, implacable et hâtant

lui-même le châtiment des révoltés; là, Ivan, tout ruisselant du sang de son fils, couvrant de baisers tardifs le cadavre qui se raidit dans ses bras. C'est, d'un bout à l'autre de ces salles, une évocation terrible des plus effrayants souvenirs, l'histoire de l'empire russe écrite avec du sang.

Que penser de cela? Que peut-être cette terreur inspirée par de tels souvenirs et maintenue, par eux, dans les masses, n'est pas pour déplaire à un pouvoir demeuré absolu. Mais je ferais plutôt honneur de cette différence, dans les façons dont les livres étrangers et les tableaux nationaux sont traités en Russie, à un sentiment de fierté patriotique tout à fait noble, celui qui interdit aux autres de se mêler de nos propres affaires et de juger ce que les nôtres ont fait.

Plusieurs paysagistes intéressants dans l'école russe moderne : M. Chichkino, M. Kowindji dont les forêts de bouleaux sont délicieusement argentées; de bons portraitistes aussi, M. Pérof, auteur d'une excellente image de Tourguenef; M. Kramskoï, qui nous montre le comte Tolstoï, Anakof, le grand ouvrier de l'alliance russe, et Goutcharof; M. Tchiftiakof, dont le *Boyard russe* est une des perles de la collection. Je ne vois rien de mon vieil ami Zitchy, qui est cependant un maître, et assurément un des plus grands dessinateurs de ce temps, mais dont les œuvres ne sortent guère du domaine impérial, dont il est l'hôte et où il est si justement admiré.

Beaucoup d'individualités intéressantes dans tout cela. Une école? Non! Pas encore. Une dame de grand esprit me disait : « Devant certains tableaux, je dis bien : « Voilà un sujet russe », mais jamais je n'oserai dire, avant de lire la signature : « Voilà de la peinture russe ».

Ces artistes se forment cependant dans des conditions admirables. L'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg est un établissement unique au monde, où se retrouve encore le génie

organisateur de cette grande Catherine, dont la mémoire est mêlée à toutes les choses vraiment grandes et belles de la Russie. Cette Académie fut, à l'origine, à Moscou, mais, dès 1758, elle émigra avec toutes les splendeurs impériales, la ville sainte n'étant pas pour plaire à une tzarine dont les encyclopédistes étaient la société ordinaire. Comme toujours, ce fut un Français, Vallier de la Mothe, qui édifia le palais, et d'autres Français qui dirigèrent tout d'abord l'école — Louis-Joseph Le Lorrain, Jean-François Lagrenée, Cuvillier et Gillet, membres, tous les deux, de notre Académie royale — ce qui ne constitue pas décidément un brevet d'immortalité.

L'Art Libre ! Telle est la noble devise que porte le fronton.

Et ce n'était pas un vain mot dans l'esprit de Catherine. Les élèves, de serfs qu'ils étaient auparavant, devenaient citoyens libres; ils étaient affranchis du service militaire en cas de faute. Aujourd'hui encore, ils ne peuvent être poursuivis que lorsque le président et le protecteur de l'Académie en donnent l'autorisation. C'est une cité dans la cité, un asile auguste.

Cet hommage rendu à l'art, dans son essence même, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, plein de grandeur? Jusqu'en 1859, une conférence composée de professeurs donnait la grande direction artistique, et les professeurs instruisaient les élèves dans leurs ateliers. L'organisation est maintenant moins libérale. Le protecteur de l'Académie — toujours un grand seigneur, à moins que ne soit une princesse, aujourd'hui, le grand-duc Vladimir, frère du tzar — a augmenté sa part de direction au détriment du conseil des maîtres.

Les études durent dix ans et les élèves pensionnés, après des récompenses, — l'instruction est gratuite absolument — sont envoyés à l'étranger. C'est parfait, et ce serait un progrès en arrière que d'instituer, comme il en est question, une école de Rome russe, à l'instar de notre villa Médicis. Ceux qui caressent

ce rêve n'ont certainement pas vu le néant des envois de nos derniers pensionnaires, compté le nombre de nos prix de Rome dont la carrière a été plus qu'obscure, réfléchi à l'inconvénient d'imposer une source unique d'impressions à des tempéraments d'artistes absolument divers.

Oui, l'État doit avoir des pensionnaires — et ils sont mieux traités à Saint-Pétersbourg qu'à Paris, — leur pension montant, en effet, à près de 27 000 francs, ce qui leur permet de faire une autre figure. Mais l'État doit donner à ceux-ci la liberté d'aller où l'atavisme mystérieux, qui est au fond de tout artiste, les appelle, en Afrique, en Orient, en Amérique même; là où nous attire cette goutte inconnue du sang des races lointaines que la promiscuité des voyages a jetée dans nos veines, perle rouge qu'emporte le torrent.

Ce serait une curiosité que nous réalisions un progrès en supprimant notre école de Rome juste au moment même où les Russes en recueilleraient l'héritage.

Cette fois-ci ce sont eux qui nous auront montré, sans s'en douter, le chemin du progrès. Les pensionnaires de leur Académie choisissaient ordinairement Paris pour lieu d'étude et pour résidence. N'y avaient-ils pas plus à apprendre qu'à Rome, étant données surtout les tendances vers la réalité contemporaine dont la peinture, qu'elle le veuille ou non, est empoisonnée au jugement des uns, revivifiée suivant l'avis des autres, de ceux qui jugent que tous les grands maîtres ont été, avant tout, leurs propres contemporains, et non ceux de Périclès ou de Brutus.

Un autre emprunt que nous pourrions faire encore à l'éducation artistique russe, c'est l'école de paysage qu'elle a constituée dans un admirable coin de nature (nous envoyions aussi nos paysagistes à Rome autrefois!), dans une villa dont l'hospitalité princière met toutes les ressources imaginables à la disposition de leur talent.

Il y a longtemps que d'excellents esprits demandent que cette forêt admirable de Fontainebleau, odieusement mutilée cependant aujourd'hui, véritable berceau du paysage contemporain, consacrée par Millet, Rousseau, Dupré, Diaz, par tous ces maîtres qui nous firent une école aussi glorieuse que celle de Haarlem, devienne vraiment une école où les jeunes peintres de nature, distingués aux concours, puissent venir étudier dans un des sites les plus beaux et les plus vastes qui existent, à portée de ces bords du Loing et de la Seine, où notre grand Corot, lui-même, eût trouvé le gris fin de ses ciels mouillés où tremblent de vaporeux feuillages. Ce qui est demandé depuis longtemps — par d'illustres académiciens même — nous ne le possédons pas encore et les peintres russes de paysage le possèdent, et c'est là que se sont formés ces artistes fidèles à la nature dont je parlais à propos de la galerie Tretiakof.

A l'Académie des beaux-arts même, c'est à l'art français que sont empruntés les grands modèles, les premiers mis sous les yeux des élèves. C'est une vraie gloire pour nous et qu'il ne convient pas de passer sous silence. Voilà les preuves certaines de fraternité respectueuse et volontaire que la race slave prodigue vraiment à la nôtre depuis plus d'un siècle, et qui montrent que sa sève est, pour ainsi dire, hantée par le cours du sang latin et s'y peut mêler pour toutes les revanches. Au musée de l'Académie, avec orgueil nous trouvons une Vierge d'Ingres entre les deux patrons de la Russie, saint Georges et saint Vladimir, tout à fait de sa meilleure manière, avec cette épigraphe d'une grâce féminine un peu cherchée :

Gloire des cieux, force du sage,
Si, malgré ta divinité,
Tu veux garder l'humilité,
Ne regarde pas ton image!

On n'eût pas mieux dit à l'hôtel de Rambouillet. Mais, je le

répète, c'est une des bonnes toiles du maître. Plus loin, Delacroix avec deux morceaux superbes empruntés à la vie arabe, les *Bûcheronnes*, de Millet; un *Cheval mort*, de Courbet; un des plus beaux Troyon que je sache, *le Départ pour le marché*; un beau crépuscule de Fromentin; des *Moutons*, de Charles Jacque; plusieurs Diaz ensoleillés et une *Venise*, de Ziem; un *Reître* et un *Fumeur*, de Meissonier. Je ne mentionne que pour mémoire le *Duel après le bal*, de M. Gérôme, tableau qui a dû plaire surtout par ce que les peintres russes recherchent peut-être à l'excès, l'effet dramatique, beaucoup moins intéressant et pénétrant que le reste. J'allais oublier un petit chef-d'œuvre de Tassaërt, une scène aussi, mais autrement émue et traitée dans un sentiment plastique exquis. Il représente une jeune mère regardant son enfant dormir.

On voit que le choix des achats a été fait avec un goût réel et que nos meilleurs maîtres contemporains sont représentés au musée de l'Académie des beaux-arts. Souhaitons que les grands maîtres Millet, Courbet, Troyon, Jacque y fassent enfin des élèves. Il y a mieux à apprendre d'eux que d'Ary Scheffer, qui est encore tenu en grande estime là-bas. Œuvres d'une époque antérieure: un portrait superbe de Joséphine, par Gérard, une belle esquisse de David et un *Amour*, de Boucher, peuvent aussi intéresser élèves et visiteurs.

J'ai dit que les artistes russes, peintres, sculpteurs surtout, mais aussi littérateurs un peu, comme je le dirai plus loin, témoignent rarement de cet idéal esthétique : la recherche désintéressée d'un but d'art. L'art industriel, celui qui se pourrrait le mieux passer de ce sceau glorieux, est peut-être celui où l'on en trouverait quelquefois une rare empreinte. Là nous sommes absolument devancés par la Russie, malgré l'extension qu'ont prise, depuis quelques années à Paris, les expositions d'art décoratif, bien que la Société nationale des artistes français, au Champ

de Mars, ait pris, cette année, l'initiative d'élever le bijou à la hauteur de la toile peinte ou du marbre sculpté.

Pour l'enseignement de l'art décoratif, Saint-Pétersbourg possède deux grandes écoles dont la première, la Société impériale d'encouragement, peut passer pour un véritable modèle. C'est depuis 1857 qu'elle opère sous le patronage même de l'empereur et de l'impératrice, et elle compte près de 800 membres, payant une cotisation variant de 30 à 180 francs. Le ministère de la cour et celui des finances en complètent les ressources par une double subvention. Les jeunes filles y sont admises et constituent le tiers environ des élèves, dont le nombre dépasse mille aujourd'hui.

Six classes y constituent l'enseignement professionnel, lequel comprend l'étude de la céramique, celle du modelage pour orfèvrerie, celle de la peinture décorative, celle de l'ébénisterie, celles de la sculpture et de la gravure sur bois. Cinq surtout comportent une véritable esthétique technique. Une bibliothèque de livres et de dessins, un musée de modèles complètent cet ensemble instructif vraiment puissant et pratique, ayant donné d'ailleurs des résultats que nous apprécierons tout à l'heure.

Mais ce qui est vraiment intéressant, fait pour mériter l'admiration, c'est l'efficacité de la tutelle gouvernementale, c'est la façon incessante dont l'entreprise est encouragée et protégée en haut lieu. Nous l'avons dit, en parlant de la peinture russe, si hardie dans ses sujets; quand il s'agit d'art, c'est comme un souffle vivifiant de libéralisme qui passe dans les institutions russes. Rien de plus démocratique que cette école, dans le meilleur sens du mot, puisque tout le monde y est admis, grâce à une gratuité réelle, dissimulée sous le payement d'une pension insignifiante, et que les enfants du moujik y peuvent conquérir les joies de l'émancipation intellectuelle, plus précieuse encore que l'autre. Eh bien, nous trouvons, parmi ses anciens protecteurs les

plus actifs, l'empereur Alexandre II et la grande-duchesse Marie, sa sœur.

L'autre grande école, l'école Steeglitz, où le dessin sous ses deux formes — primaire et secondaire — est particulièrement enseigné, où l'on n'apprend ni l'ébénisterie ni la ciselure, mais en revanche l'art délicat de la dentelle, comprend aussi un nombre d'élèves considérable occupant le palais Solenoï Pereoulok. Elle est d'un caractère plus privé, sous une direction unique, se passe de la tutelle impériale et ne paraît pas s'en trouver mieux.

Il est curieux d'apprécier, par les résultats, ce que cet enseignement si complet fournit au sentiment de renaissance russe que je signalais et qui a son expression si nette dans le musée de Moscou. C'est une protestation, il faut bien le dire, contre l'invasion allemande succédant à l'influence italienne, puis à la nôtre, dans l'art et dans l'industrie, invasion réprimée, depuis quelques années seulement, dans les choses de l'intelligence aussi bien que dans celles de la politique. Un sentiment d'affranchissement des formules germaines aussi bien que des formes latines et néo-grecques est l'inspirateur de ce mouvement profondément national.

Affinité de goût, — au moins, — c'est dans le sens français que s'effectue cette révolution du meuble, par exemple, emprunté longtemps aux modèles de Berlin. Comme au temps glorieux de la grande Catherine, le Louis XVI refleurit dans les salons de l'aristocratie et, si ce n'est plus nous qui le fabriquons, au moins est-il marqué au sceau de notre invention. Dans la céramique aussi, c'est de Sèvres et de Saxe que viennent les modèles, mais il faut bien avouer que l'imitation est loin de les égaler.

En orfèvrerie et en bijouterie, l'habileté des ouvriers est grande et s'exerce plus heureusement sur des sujets nationaux. L'art byzantin y refleurit et une des grandes industries moscovites demeure celle des icones, aux déchiquetures conventionnelles de cuivre, d'or et d'argent.

Tout cela demeure, il faut bien en convenir, malgré des merveilles patientes de main-d'œuvre, le bégaiement d'une langue artistique faite encore de mots étrangers, qui n'a pas trouvé jusqu'ici la formule de ses vocables originels ni su les rendre définitifs. Mais quels progrès admirables dans ce sens, depuis quelques années! Quel noble et incessant souci des derniers empereurs pour cette patriotique restauration! Nous pouvons être assurés que plus elle s'accomplira, plus le rapprochement se fera entre un art, dont le goût s'épure sensiblement, et le nôtre qui demeure le modèle du goût dans le monde. Ce ne sera plus l'imitation servile, l'emprunt agrandi comme le Louis XVI de Tzarskoë-Sélo et de Peterhof, mais une communauté d'aspirations bien autrement féconde. Par-dessus tout, ce sera l'affranchissement de cet abominable art prussien, dont nous avons vu des échantillons en route. C'est Saint-Pétersbourg, c'est Moscou plus près de Paris et plus loin de Berlin!

Je n'ai point parlé de la sculpture russe, qui a des artistes manuellement habiles, mais d'une éducation absolument classique.

De sa musique, je ne me peux permettre de juger que la populaire, une simple audition de l'opéra célèbre de Glinka ne me permettant pas une opinion sur ses ambitions et ses visées actuelles. Celui-là n'a rien de révolutionnaire et où se révèlent des aspirations vers un art nouveau. C'est noble et puissant et surtout convaincu.

Mais j'ai entendu souvent les chœurs dans les jardins; et aussi quelques amis — on en fait vite en Russie, grâce à la cordialité exquise de la race — m'ont chanté quelques chansons du pays, quelque chose qui répond aux lieds allemands. Elles suffisent à prouver que, s'il n'y a pas encore précisément de peinture russe, il y a certainement une musique russe, l'expression d'un tempérament, une plante sonore, dirai-je, qui a germé d'elle-même,

ayant gardé la senteur des pins et des bouleaux, et dans sa sève la mélancolie des grands fleuves courant lentement entre des rives plates et souvent désertes. C'est ce qui frappe avant tout, en écoutant ces mélopées longtemps traînantes, tout à coup comme secouées par un coup de vent dans la forêt, par un torrent tombant des collines et venant soudain grandir le fleuve. Alors c'est comme un cassement de branches sous les doigts joyeux des gamins, comme un éparpillement argentin d'étincelles, comme des éclats de rire fou traversant l'ombre, portés sur des rayons de soleil.

« Fort simple, dit fort bien l'excellent écrivain qui signe : *Princesse Narejda*, — et dont je ne partage pas d'ailleurs la sévérité à l'endroit de l'art russe, — l'harmonie, avec ses éternelles modulations par la dominante des majeurs aux mineurs et des mineurs aux majeurs relatifs, n'a cependant ni rigueur, ni sécheresse; elle est, au contraire, fluide, inconsistante, souvent insaisissable aux oreilles peu exercées, et leur paraissant plus compliquée qu'elle ne l'est vraiment. Cette illusion est produite par l'entrée successive des voix qui n'entonnent jamais à la fois, mais se pourchassent, s'entraînent, se complètent, se dissocient, procédant par gonflements et décroissances, s'évanouissent et qui reviennent, livrées chacune à une sorte d'improvisation propre, dans le schéma symphonique général. »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites.

Mais, où d'autres trouvent une critique, — car ce petit morceau d'analyse est parfait de justesse — je trouve un mérite et un enchantement. Est-ce que, dans les rapsodies tziganes qui nous charment et nous émeuvent pour tant de raisons, les instruments aussi ne se poursuivent pas, chacun semblant improviser, chercher, trouver, se réjouir et pleurer tout seul à son tour? Est-ce que là n'en est pas la grâce mystérieuse et puissante, la

mélancolie envahissante et la vibration délicieusement énervante?

C'est ce que les chants russes m'ont rendu avec la même intensité. Certes l'invention en est beaucoup moins féconde, plus exempte de fantaisie, moins imprégnée de génie. Mais comme c'est bien le cri de la race, attendri et modulé par le lent travail des joies et des douleurs venant tour à tour donner à cet instrument une âme! Si, en architecture, il est impossible de trouver une empreinte quelconque du génie russe, celui-ci a marqué la musique de son sceau, génie fait de mélancolies rapides et de rapides joies, génie d'un peuple enfant encore et qui passe des larmes au rire en un instant.

Les chœurs russes de Moscou m'ont donné cette impression bien nette. Ils commencent par une sorte d'alanguissement de la pensée musicale qui se poursuit en éclats de belle humeur paysanne, où l'on entend le rythme marqué par le pas sonore des danseurs. Mais on trouve une impression plus grande dans certaines mélopées comme le chant des matelots de la Volga, que je n'entendis que plus tard et dont je dirai l'impression poignante plus loin.

Les *Lieder* allemands tant vantés n'ont rien donné de cette acuité dans la tristesse. Ils n'ont jamais réalisé surtout, au même point, ce que j'appellerai un paysage chanté, l'évocation lyrique d'un aspect de nature, le bruit lent et monotone du fleuve qui passe, cette union étroite de la pensée humaine avec les choses extérieures mêlées en une même harmonie.

Des paroles ainsi chantées et qu'on a bien voulu me traduire, je ne dirai rien. Toutes ces choses populaires qui se chantent dans les différents pays se valent. Esthétiquement, si touchantes qu'elles soient, elles ne valent absolument rien. Le tour naïf, le bonheur d'expression qui s'y trouve quelquefois ne passe pas d'une langue à l'autre. C'est moins qu'un pollen de poésie; c'est un peu de poussière du grand chemin que faisait étinceler le

soleil. C'est fragile et ce n'est pas d'ailleurs autrement précieux.

Je connais mieux que qui que ce soit nos chansons populaires de France et il en est que j'aime beaucoup. Mais imaginez qu'on en retire la couleur campagnarde, la saveur sauvage d'expression, il n'en restera le plus souvent qu'une histoire insipide, et toujours la même, celle d'une fille trompée par un galant. Oui! la même, depuis les Ardennes jusqu'aux Pyrénées! Je fais une exception pour la ballade de Jean Renaud, laquelle se sauve par un mouvement vraiment lyrique.

Il est vraisemblable qu'il en est autant des chansons russes devant lesquelles les sots se pâment, sans en discuter seulement un instant l'invention.

Et plus généralement, des poètes russes que j'ai lus pendant mon voyage, avec d'autant plus de curiosité que — la poésie vivant d'impressions de nature et d'images, on peut juger surtout de la justesse de celles-ci dans les lieux mêmes où les vers ont été composés, — je n'oserai vraiment rien dire. Je me suis acharné à Pouschkine, qui n'a guère quitté mon chevet. Il m'a paru remarquable, moins par l'invention que par une concision vraiment superbe dans l'expression, qualité que Prosper Mérimée a exprimée en ces termes qui font sourire aujourd'hui : « Comme l'archer Pandarus d'Homère, il cherche longtemps dans ses carquois une flèche droite et acérée, mais cette flèche ne manquera pas le but. » Voilà vraiment une jolie phrase pour l'Académie!

Moi qui suis convaincu que dépouillée de ses sonorités, la poésie, qui n'est qu'un intermédiaire entre la prose et la musique, n'existe plus, qu'elle emprunte souvent son charme le plus précieux et sa réelle saveur à l'harmonie des mots groupés ensemble, qu'elle resterait plutôt la poésie en n'exprimant rien de défini qu'en cessant d'enchanter l'oreille, qu'elle gagne le plus souvent en beauté mystique et rêveuse et qu'elle perd en clarté, vous

jugez si je me permets de donner une opinion sur des poètes dont je ne connais pas l'idiome!

C'est la dernière fois que je tente d'en lire un dans une traduction. J'aime mieux l'ignorer tout à fait que de ne lui pas rendre justice ou que d'être dupe de l'illusion qui fait trouver toujours les vers étrangers admirables à ceux qui n'aiment pas vraiment les vers.

J'arrive maintenant à un sujet délicat, ne pouvant me désintéresser cependant de quoi que ce soit qui touche à l'art en Russie. La vogue du roman russe contemporain en France me rend timide dans l'expression de mon jugement, mais elle ne m'empêchera pas de dire ma pensée. Là encore il y a, pour moi, un engouement de ceux qui n'aiment pas la littérature, j'entends le livre synthétisé suivant une esthétique, visant comme toute œuvre de l'esprit à une harmonie des proportions, ayant enfin. et pour tout dire en un mot, un *but d'art* avant tout.

Ce caractère je le trouve absolument dans les écrivains français, semblant diriger aussi, chez nous, l'école dans le sens documentaire ou, du moins, dans ceux qu'il convient d'admirer. Dans l'*Assommoir*, Zola n'a pas fait seulement une peinture très fidèle d'un côté misérable du peuple de Paris, mais en même temps un vrai poème ordonné comme ceux d'Homère. C'est que Zola est avant tout un poète. *Page d'Amour* et *le Rêve* le prouvent surabondamment, et encore plus les admirables pages qui terminent *Germinal*. De ce souci du beau et d'une certaine plasticité sans laquelle il n'est pas vraiment de manifestation d'art, je ne trouve rien dans les maîtres du roman russe, mais seulement des tableaux superbes et les éléments d'un magnifique plaidoyer. C'est de la sociologie de combat beaucoup plus que de la vraie littérature.

Ceci n'est pour diminuer le mérite ni des peintures saisissantes qui sont prodiguées dans ces livres, — car la littérature russe

a des peintres admirables, Gogol, pour ne citer que celui-là, — ni des généreuses idées de révolte contre l'iniquité de certaines conditions par quoi ils nous sont si justement sympathiques, mais pour dire simplement que leurs auteurs sont plutôt des écrivains et des penseurs que des artistes, que le sens esthétique proprement dit manque à ces vigoureuses productions, que, comme les peintres, les romanciers russes se préoccupent infiniment plus de l'émotion du sujet que de son expression plastique.

C'est une remarque générale qui me permet de ne nommer personne et réserve toute mon admiration pour quelques-uns, d'entre eux. Car cette façon d'infériorité n'exclut pas le génie, qu'il serait injuste de refuser à des hommes comme Dostoïévsky et Tolstoï, qu'il convient au contraire d'acclamer ici, et dont les œuvres, par leur retentissement dans l'âme française, ont été un trait d'union de plus entre les deux peuples.

C'est un grand et sublime cri de pitié qu'ils ont jeté par le monde. L'âme évangélique qui nous a paru bannie des choses de la religion, s'est réfugiée chez ces philosophes. Ainsi Catherine avait fait, mais sans la même émotion, d'admirables œuvres de charité.

Si le sens esthétique proprement dit manque à la littérature, aussi bien qu'à l'art russe, on ne lui saurait refuser une grande intensité de pensée. Chez les prédécesseurs de ceux dont je parle, volontiers celle-ci affecte-t-elle une forme satirique et gouailleuse, comme dans cette fantaisie pleine d'humour de Gogol, qui s'appelle *Revisor*. Les écrivains russes semblent avant tout frondeurs.

Toutes ces considérations avaient place après notre visite au musée Trétiakof.

Je passai une bonne partie de la journée qui suivit à les mettre en ordre. La soirée, c'était la dernière que nous devions passer à Moscou avant notre départ pour Nijni.

Elle fut, je dois le dire, remplie par la mélancolie de ce départ.

Avec la piété d'exilés qui partiront demain, nous avons contemplé, sous ses aspects variés, l'admirable panorama que nous ne devions plus revoir, au moins de longtemps. La nuit était précisément admirable, si l'on peut appeler nuit la belle clarté crépusculaire qui avait succédé à la chute du soleil. Ainsi retrouvâmes-nous l'enchantement de l'arrivée. C'était sur les dômes, à l'infini, comme une poussière d'argent, qui par avance nous les faisait voir tout candides de la neige future en rêve tombée. Un Moscou hibernal, fantastique, avec de grandes ombres, nous apparaissait, Saint-Sauveur, semblant un lion de marbre couché aux pieds rouges du Kremlin, un murmure courant dans l'air comme pour précipiter le réveil des cloches encore endormies, une Vierge mystérieuse semblant avoir laissé tomber de son voile des fils d'or pendus aux bras des croix et flottant au-dessus des coupoles.

Et la respiration de la grande ville oppressait notre propre poitrine. Nous vivions, un soir encore, de la vie de ce peuple ici courant aux jardins publics, là prosterné devant les iconostases dont les cierges ne s'éteignent jamais. C'est bien Moscou la ville sainte que nous quittions, la ville où la superstition la plus douce envahit les sceptiques eux-mêmes.

Et j'écrivis en rentrant :

Aux pieds d'or des iconostases,
A Moscou, la cité de Dieu,
J'ai connu le vol des extases
Sous les dômes au plafond bleu

Et j'entendis des litanies
Au fond de mon âme gémir,
Devant les images bénies
Des Vierges de Saint-Vladimir.

Des saints autels baisant les marches,
J'ai courbé mes esprits hautains,
Au souffle des vieux patriarches
Et des vieux métropolitains.

Avec la ferveur d'une vierge,
J'ai mis ma lèvre sur le pli
De la chemise de saint Serge,
De celle de saint Vassili.

N'ayant d'écrin qu'en rêveries,
Mentalement j'ai fait présent
De mes plus belles pierreries
A Notre-Dame de Kazan.

Dans les doigts gras et crochus d'ourse
D'un pope crasseux j'ai jeté
Les derniers kopecks de ma bourse,
Qu'il a dû boire à ma santé.

Tout cela pour que Dieu, madame,
Qu'on sert mieux qu'à Paris ici,
De ma constante peine d'âme
Vous donne enfin quelque souci!





XVII

NIJNI NOVOGOROD

Bien qu'on nous eût prévenus que la foire de Nijni ne battait pas encore son plein, nous nous étions promis d'en aller voir, au moins, les préparatifs et de rendre notre visite à la Volga que nous ne connaissions encore que par ses somptueux poissons. La gare *Nijegorodsky Voksal* est fort loin de la ville et l'on y arrive par une façon de banlieue qui nous éloigne déjà des splendeurs du vrai Moscou, à travers un quartier pauvre dont le spectacle accroît, en nous, la mélancolie du départ. Volontiers nous eussions fermé les yeux pour rallumer, sous nos paupières, le scintillement des dômes d'or au soleil, pour revivre, en notre esprit, l'illusion des admirables choses que nous allions fuir.

Sur le quai de départ, l'aspect de nos compagnons de voyage n'est pas pour nous encourager et nous réconforter. L'entrée de la salle d'attente des troisièmes, en particulier, est d'un pitto-

resque tout à fait misérable. La porte s'ouvre, entre deux réverbères, au sommet de marches littéralement encombrées de femmes en haillons avec des fichus rouges sur la tête, lasses et les mains croisées sur le ventre. Sur la façon de perron rectangulaire qui forme seuil, elles se présentent de dos, nonchalantes et avachies, n'ayant plus rien, dans la taille, des grâces originelles, semblant de grossiers et informes colis.

Les hommes sont accotés aux murailles, ou bien par devant, à terre, sont assis parmi l'encombrement de leurs hardes, quelques-uns étendus et s'en étant fait des oreillers. Un grand diable de moujik, coiffé d'une casquette luisante de crasse, les genoux en l'air émergeant de deux bottes immenses et poudreusement tire-bouchonnées, au-dessus de la cheville, me regarde. Un autre, aux cheveux blancs et à la barbe blanche, semble méditer auprès d'un voisin si bien enveloppé qu'on le pourrait prendre pour un sac. Une appréhension de vermine flotte autour de ces malingreux et nous en éloigne. Pendant ce temps la foule s'en accroît et ils sont bientôt grouillants comme une fourmilière.

La machine halète lourdement, peinte en vert tendre, avec un tuyau s'évasant en entonnoir et vomissant rythmiquement la fumée. Le tender qui est derrière est également peint en émeraude pâle et surmonté d'une façon de bûcher. Des morceaux de bois énormes, des souches à peine équarries s'y dressent dans un cadre de charpente grossière. On n'emploie pas, en effet, d'autre combustible dans les chemins de fer russes.

On n'y respire donc pas l'haleine pestilentielle des charbons et c'est une vapeur bleue charmante qui s'empanache au-dessus du train. Seulement elle emporte volontiers, avec elle, des flammèches et les incendies sont fréquents.

On me raconte l'histoire d'une dame récemment brûlée vive pour avoir reçu un de ces tisons sur la plate-forme dont chaque vagon est précédé ou suivi. Car on n'y est pas forcément prison-

nier comme dans les nôtres. Une galerie les suit dans leur longueur; ceux de première classe sont partagés en petits compartiments entre lesquels on peut circuler et les coussins peuvent s'en tirer en avant, de façon à constituer de véritables canapés. Leur dos est en fauteuil et l'on y est autrement à l'aise que dans nos cages.

Les sleepings nous avaient déjà étonnés et



charmés. Chaque chambre de quatre s'y peut transformer, dans le jour, en un petit salon vraiment coquet, avec une table sur laquelle on peut lire ou jouer. Aux deux extrémités du corridor qui les longe sont des cabinets de toilette complets. Un samovar fume dans une façon de cuisine minuscule et, à toute heure, on s'y peut faire servir

d'excellent thé. Aussi la lenteur du trajet est-elle rendue plus supportable par une plus grande dose de bien-être.

La foule des passagers s'est comme engloutie dans les voitures. La curiosité nous prend d'aller rendre notre visite, dans les leurs, à nos compagnons des troisièmes classes. Rien n'est plus simple, en effet, que de se promener d'un bout à l'autre du train, même quand celui-ci est en marche, des ponts étant jetés entre toutes les voitures et les reliant, au moyen de petits planchers en fer qui ont une vibration étrange sous le pied.

Le spectacle est inoubliable. Tout le wagon est encombré de colis sordides entre lesquels nagent, comme le baigneur craintif entre des vessies, des voyageurs ressemblant eux-mêmes à des paquets de haillons. Quand je dis qu'ils nagent, ce n'est pas fort à l'aise, car la voiture est bondée. Ils flottent plutôt légèrement soulevés les uns par les autres, comme dans une sorte de vague humaine. Hommes, femmes, enfants, tout est confondu dans la promiscuité des lassitudes infinies.

La plupart de ces malheureux sont venus à pied de loin pour revoir la ville sainte avant le départ. Le ton hâve des visages, le jaune pâle des cheveux et des barbes se confondent sous la même croûte de poussière figée par la sueur. Ils nous regardent passer avec des yeux très doux de ruminants, des yeux brûlants de fièvre, mais sans colère et d'une expression résignée. Nous sortons de là comme d'un cercle de l'Enfer du Dante, cercle destiné, sans doute, aux voluptueux qui, sur terre, ont trop aimé les parfums.

Debout, sur la partie découverte du wagon, une petite fille tient très sérieusement un petit cochon de lait entre ses bras, dont le groin rose posé sur son coude fait entendre un grognement à peine vagi.

Route sans grand intérêt, monotone, parcourue, en partie d'ailleurs, pendant un semblant de nuit dont nous profitons pour revoir encore Moscou dans un rêve, le scintillement des étoiles

nous semblant le reflet des dômes renversés dans un immense lac d'un bleu profond.

Le matin brutal nous arrache trop tôt à ce mirage. A la gare de Wjaniski des petites filles nous offrent des pains et des noisettes. A celle de Gorochowez, un peu plus loin, de vieilles femmes nous présentent de l'eau dans des chaudrons. On s'y peut débarbouiller; c'est pour le populaire, qui en profite peu d'ailleurs. Nous ne sommes pas un samedi, jour consacré aux ablutions. Les jeunes filles avaient un beau sourire clair. Les vieilles nous montrent, avec la même complaisance, des mâchoires édentées. A tous ces arrêts l'eau de la machine est bruyamment renouvelée. Un long tube y vient dégorger avec un fracas d'indigestion. Le paysage est pauvre, odieux ces gargouillements.

Un officier qui, comme presque tous, parle couramment le français, nous donne mille détails intéressants sur la foire que nous devons voir imparfaitement, et ce nous est une façon fort aimable de passer le temps, en l'écoutant. Il paraît que l'institution remonte aux temps les plus anciens, à l'origine même de l'histoire russe. Elle avait, pour condition essentielle de son bon fonctionnement, la rencontre de la Volga avec quelque autre fleuve y faisant confluer, en même temps que ses eaux, les industries lointaines. Aussi tint-elle d'abord ses assises à Bulgara, où le grand fleuve rencontre le Kama, puis au confluent de la Soura, ensuite au monastère de Makarieff, qui ajouta les attraits d'un pèlerinage à l'intérêt des affaires commerciales, ne paraissant avoir élu son domicile définitif qu'en 1816 par le choix absolument justifié de Nijni.

Le brouhaha de l'arrivée interrompt cet intéressant entretien; mais nous le reprendrons, notre aimable compagnon devant lui-même passer la journée à Nijni, avant de s'embarquer sur la Volga, et nous ayant promis de nous piloter. Les wagons de troisièmes ont vomi leurs hardes animées sur le quai de débarque-

ment, les gendarmes suivant cette houle avec des regards durs et méfiants.

Les droshkis de Moscou ne valaient pas ceux de Saint-Pétersbourg, tout en étant supérieurs à ceux de Finlande. Mais les voitures de Nijni laissent loin encore, derrière elles, le souvenir des fauteuils roulants défoncés de Viborg qu'on tire en loterie et dont les chevaux mordent les clients récalcitrants.

Une de ces casseroles qu'on rencontre sur les tas de fumier, dans le voisinage des fermes, pourrait donner seule une idée du véhicule qui nous transporta à l'hôtel, un hôtel dont on a envie de sortir vite et où l'on craint de rentrer.

L'impatience nous est grande d'ailleurs de voir la Volga — *Matuschka Volga*, comme l'appellent les Russes, ce qui signifie « la Volga mère ». C'est, en effet, le fleuve nourricier qui tend, pour ainsi parler, le lait asiatique aux lèvres de l'Europe occidentale. Quant à l'Oka, c'est du bord de la mer Caspienne qu'il apporte les richesses.

Le grand marché est installé dans un triangle de terre que découpent les deux fleuves en se rencontrant, hérissé comme de flèches horizontales par les pointes des bateaux qui s'y viennent planter, drus et dressant, tout autour, comme une forêt verticale de mâtures. On dirait aussi le cœur d'une de ces grandes solanées qui tournent leur tête vers le midi, leur tête lourde de jaunes rayons.

Avant d'aborder l'immense bazar où se viennent rencontrer les commerces de l'Orient et de l'Occident, nous cherchons et trouvons à grand'peine une élévation légère du terrain pour contempler à vol d'oiseau le paysage. Il est d'une grandeur singulière. Au premier plan, une véritable flotte de bateaux aux proues larges et carrées, embarcations massives où se sont accumulées les lourdes cargaisons.

Au milieu du grand fleuve, d'autres bateaux plus allongés,

attachés les uns aux autres, faisant de véritables îlots; puis, une étendue d'eau calme encore et, le long de l'autre rive, un nouvel enchevêtrement de mâts sur le ciel, dans l'eau un grouillement de coques inégales dont plusieurs n'ont pas effectué encore leur déchargement. C'est une véritable ville sur la rivière, une façon de Venise dont on sent, plus qu'on ne l'aperçoit, dans une buée, la vie, le fourmillement.

Parallèle aux rives, l'emplacement de la foire y fait saillir, en relief, de longs toits peints en vert tendre presque gris, interrompus par des pagodes aux toits retroussés, comme un panorama lointain de Chine qui semble flotter au-dessus de la cité européenne. Comme une bande d'argent, à peine sillonné çà et là de quelque bâtiment, l'autre fleuve, et, par derrière, servant comme de base à la bande d'horizon, à peine sinueux, infiniment monotone, mettant des taches blanches sur un paysage roux comme une forêt d'automne lointaine, allant mourir au loin dans le ciel, une ville aux maisons clairsemées et régulières, avec une cathédrale au centre rappelant l'architecture de celle du Sauveur, et, au-dessous, une muraille crénelée avec un dôme de mosquée.

Un grand soleil donne sur tout cela. Une grande immensité s'ouvre derrière, unie à l'horizon comme une mer calme, les constructions venant, en avant, pareilles à des vagues roulant leur écume. Quelque chose de grand et de mélancolique qui est le caractère du paysage de la Volga, dont les matelots disent une chanson, une façon de mélopée où cette tristesse est exprimée avec une intensité navrante et vraiment lyrique.

Nous approchons du fleuve au moment où un bac s'en éloigne. C'est un grand bateau plat au plancher déchiqueté sur lequel un second plancher est posé normalement à l'autre, fait de troncs de sapins rapprochés, comme dans la construction des maisons finlandaises, présentant ainsi une cannelure profonde. Un homme en chemisette rouge, portant en dessous une jupe sombre, coiffé

d'astrakan, au teint très hâlé avec une barbe courte et sombre, est, au moment du départ, debout sur la rive, une main sur le lourd pieu auquel l'embarcation est amarrée. Sur celle-ci trois chariots sont posés avec leur attelage, un cheval à la crinière touffue, à la tête nimbée d'un grand arc de bois. Un moujik va planter au fond de l'eau l'aviron qui détachera le radeau du rivage, vieux avec une barbe blanche, une mauvaise casquette, une blouse claire, mais sale, flottant au-dessus de ses bottes poudreuses.

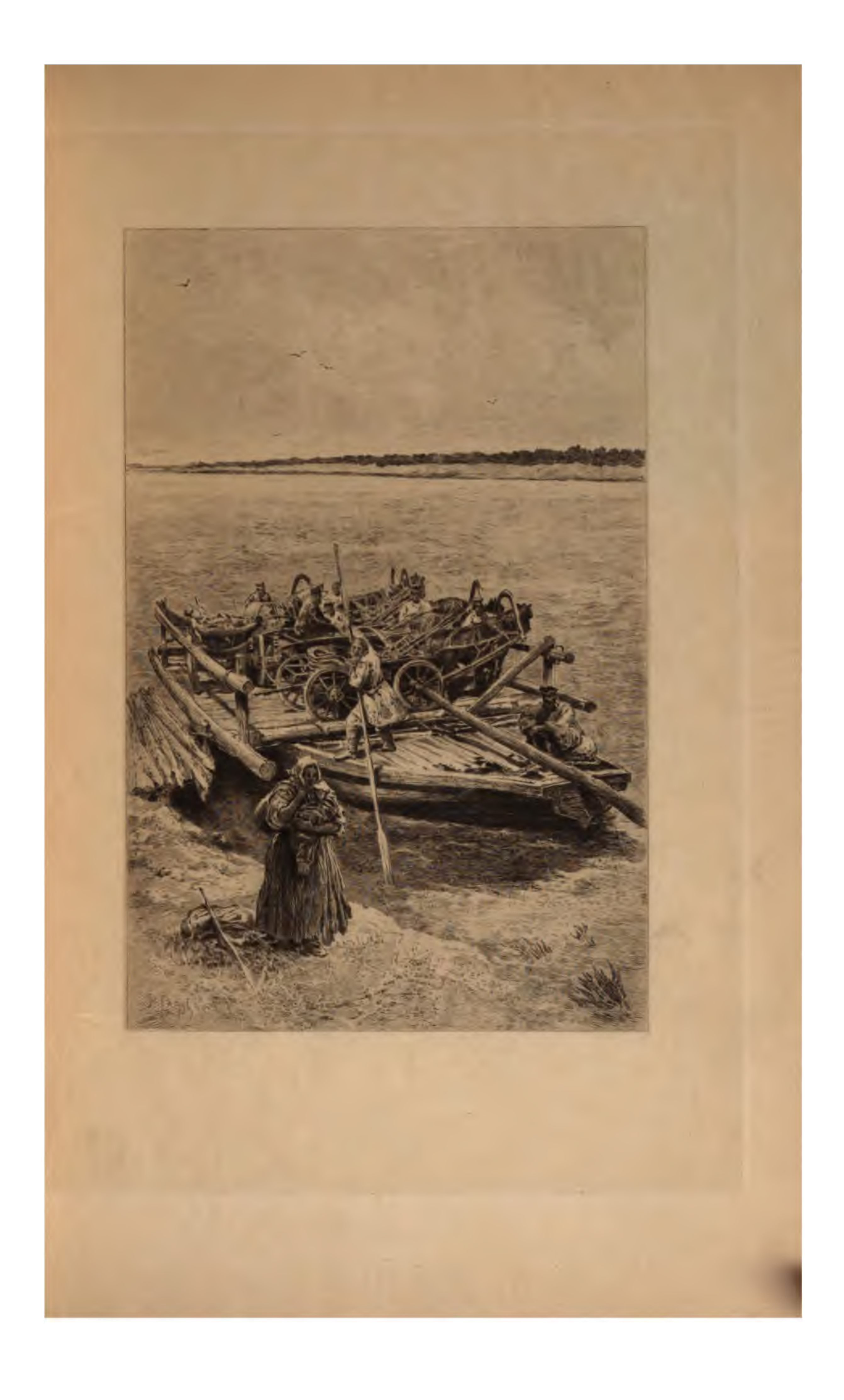
Entre les trois voitures posées parallèlement, un conducteur et un marinier causent : bonnets de fourrure, chapeaux écrasés, casquettes lourdes; sous ces coiffures des visages brûlés, de longues barbes, des yeux souriants. Un clapotis léger de l'eau accompagne leurs paroles. L'un d'eux chante au moment où le bac lourdement commence à glisser sur l'eau. Le bruit de la chanson et l'image distincte du bateau s'enfoncent en même temps dans le vague et dans le silence.

Dans le bazar qui forme une façon de ruche, ou mieux d'échiquier, on peut entrer par douze rues, toutes perpendiculaires à l'Oka. Elles sont d'aspect peu varié, bien qu'affectées à des commerces différents. Elles sont bordées de bâtiments à un ou à deux étages. La plus pittoresque est la rue Chinoise, que termine une façon de pagode à deux étages avec un clocheton transparent quadrangulaire et s'élevant au-dessus d'une façon de dôme octogonal.

C'est partout, d'ailleurs, le même aspect mercantile, l'affirmation brutale de la destination. A part quelques jolis bancs en bois sculpté remarqués sous les arcades, aucun cachet artistique dans l'ornementation : tout au négoce. Un amas de boutiques monotones et similaires. La galerie qui soutient les premiers étages est faite de colonnettes assez minces. Entre elles de grandes balances sont suspendues qui permettront de vérifier le poids net des











Henri Lanos inv — E. Abot sc.

ÉMILE TESTARD ÉDITEUR
Imp Chardon-Wittmann

cargaisons apportées. Celles-ci arrivent, de tous côtés, dans des chariots pareils à ceux que nous avons vus sur le bac, tout à fait rudimentaires, avec quatre roues égales et les traits attachés au moyeu des roues de devant, lequel fait, de chaque côté, une longue saillie.

Les lourds paquets s'étagent devant chaque boutique, sous les hautes enseignes quadrangulaires qui, comme celles de Saint-Pétersbourg, ne sont pas ornées d'hiéroglyphes ou de rébus, mais mentionnent seulement le nom du marchand et la nature des produits qu'il débite. Un gardien aux bottes luisantes sous une façon de houppelande sombre, coiffé d'une casquette galonnée, l'air un peu gourmé du fonctionnaire russe, suit les opérations sans avoir l'air de s'y intéresser beaucoup. Des moujiks en tablier blanc noué à la ceinture font l'office de commissionnaires et de porteurs pour le compte des marchands.

Ceux-ci sont de nationalités les plus diverses et de l'aspect le plus varié, depuis le Chinois à longue queue, vêtu de belle soie luisante, aux yeux en accent circonflexe, aux petites mains aristocratiques et vaguement féminines, jusqu'au Persan dont la prunelle veloutée occupe tout l'œil, au nez busqué légèrement, au menton rondelet de femme, jusqu'au Turc portant le fez en arrière et de larges culottes blanches, indolent et narquois tout ensemble, le roi des marchands, et les gens de Boukhara qui portent dans leurs regards comme les cendres d'un soleil éteint.

Les Tatares aux yeux écartés, les Indiens au front étroit et semblant coulé dans le bronze, puis, horribles et déshonorant l'élément européen, les juifs allemands aux houppelandes crasseuses, portant en eux l'âme avide et perverse de tous ces négoces où ils pratiquent l'échange bien plus qu'ils n'écoulent leurs propres produits. L'élément national englobe tout cela, met comme un fond à toute cette friperie orientale.

Ce qu'on vendra là dans quelques jours, le déballage des colis

amarrés aux portes nous en donne immédiatement une idée. On y vend « notamment tout », aurait dit mon regretté maître Théodore de Banville : du thé, des pierreries de l'Oural, des fourrures, des cornes, des médailles, des fouets, des babouches, du cuivre, des mouchoirs, des étoffes de soie et de laine, des bonnets, du velours, voire des talismans pour les gens superstitieux, voire des icones pour ceux à qui ne suffisent pas la cathédrale orthodoxe, l'église arménienne et la mosquée tatare qui permettent à tous les cultes de faire aussi quelques petites affaires à la foire de Nijni Novogorod.

Dans le flot des marchands attendant celui des acheteurs, on rencontre aussi des popes un peu plus crasseux encore qu'à Moscou, et des mendiants qui chantent au coucher du soleil. Tout l'Orient est venu, un instant, s'enfermer dans cette presqu'île avec ses splendeurs, ses fanatismes et ses misères.

D'une propreté raffinée, dans ce capharnaüm, est l'exposition des produits chinois. Le *riad* (rue) qui leur est consacré, avec sa pagode faisant face au pont qui y conduit, aligne une double et coquette théorie de clochetons tous pareils. De mignonnes marchandes à la chevelure bleue à force d'être noire, y traînent leurs petits pieds meurtris, charmantes et douloureuses tout ensemble, comme des oiseaux blessés. A remarquer aussi, dans un autre quartier, les Petites-Russiennes, les femmes des environs de Kiew, qui ne ressemblent pas aux femmes russes un peu solennelles de Moscou ou de Pétersbourg, mais rappelleraient plutôt les femmes de notre Midi par leur entrain et la vivacité spirituelle de leur physionomie. Celle-ci ne ment pas, s'il en faut croire la légende. Comme les Hongroises, les Petites-Russiennes portent de petites bottes au talon haut qu'elles font sonner avec une fantaisie de virilité, tout à fait comique, sur le pavé. Une chemise fine, à petites fleurs, flotte légèrement autour de leur taille bien prise.

Elles ne font pas regretter la majesté un peu monotone des

dames qui chantaient des chœurs dans les jardins de l'Ermitage, et qui ressemblaient, pour la plupart, à des tzarines, dans leurs splendides et lourds vêtements. Les Petites-Russiennes sont, en Russie, des façons de Carmens qui, sans doute, font aussi mourir les pauvres niais de Josés que les hasards de l'amour mettent sur la route où elles passent, une chanson ou une fleur aux lèvres Le terrible pouvoir de la femme n'est-il pas le même partout!

Notre aimable guide nous montre les lieux de plaisirs dont les patrons portent les noms euphoniques de Naoumoh et de Boubnoff, sans compter le café Tatare et la brasserie Germaine où les saucisses disparaissent dans un vacarme de râteliers. Sauf une troupe hongroise, le personnel concertant n'y a pas encore établi ses assises harmonieuses et chorégraphiques.

Mais la fièvre mercantile est déjà dans l'air. L'ombre immonde du Veau d'or enveloppe toutes ces silhouettes que le magnifique clair de lune découpe sur le sol blanc de poussières venues de tous les coins du monde. Nijni Novogorod est le temple de l'argent et de tout ce que l'argent paye. Tout y sue le négoce, rien n'y élève l'esprit vers quelque beau rêve. Entre les eaux magnifiques de la Volga et de l'Oka, c'est comme un bouillonnement impur de tous les appétits, l'égout humain poussant des ondes souillées. C'est là que triomphe ce cosmopolitisme commercial et financier dont l'esprit national russe nouveau cherche si justement à se défendre!

Une soif énorme de plaisirs faciles, de grossières jouissances vient se briser là à un appétit éperdu du gain. Les deux torrents se mêlent et marient leur ordure. Un troupeau de prostituées erre parmi ce peuple de marchands. L'ignominie y côtoie l'usure.

« C'est là, dit M. de Vogüé, qu'on peut étudier ce qu'il y a de plus abject dans la misère et dans le vice, et en même temps se faire une idée de toutes les folies que l'extrême richesse peut inspirer à un cerveau déséquilibré.

« C'est là qu'en peu de semaines un marchand riche boit plus de champagne qu'un chef-lieu de département de France n'en consomme en toute une année, et dissipe une de ces fortunes qu'à Paris même on voit rarement disparaître dans un délai aussi court.

« Les grands brasseurs d'affaires semblent pris de vertige. Lorsque l'année est bonne, tout est, chez eux, hors de mesure : leurs bienfaits, leurs libéralités et aussi leur piété fastueuse. Souvent ils se ruinent en construisant une église à saint Macaire, patron de la foire. »

Le dernier trait n'est-il pas charmant, et avais-je assez raison de dire que le christianisme professé en Russie est plein de surprises pour le nôtre? Saint Macaire me semble faire dans tout cela un assez vilain métier. Or, M. de Vogüé ajoute : « Le chiffre total des transactions faites à Nijni est le baromètre le plus sûr de la fortune publique et de l'activité commerciale en Russie; » ce qui pourrait bien ne plus être absolument exact dans quelques années, le mouvement se faisant actuellement, et d'une façon aussi nette que volontaire, dans le sens exclusif de la production nationale, et la persécution contre les juifs allemands, agents d'échanges entre les produits cosmopolites par excellence, étant un des signes très caractéristiques de cette évolution.

Nijni Novogorod pourrait bien perdre alors, dans l'avenir, un peu de son importance. D'autres foires que la sienne, très célèbres autrefois aussi dans le territoire russe, ont déjà vu leur vogue s'évanouir. Mais il demeurera longtemps encore, de Nijni, une curieuse légende d'activité et de débauche, lors même que le pittoresque pont de bateaux qui relie, sur l'Oka, le champ des transactions avec la ville proprement dite, ne sera plus éventré chaque soir, pour livrer passage aux navires glissant, sous un amoncellement de colis, entre deux sillons de l'eau argentée.

J'avoue que notre hâte était grande de quitter ce lieu si lointain,

par la poésie ambiante, de Moscou la Sainte. Notre premier projet avait été de descendre la Volga jusqu'à Samara, en allant faire une visite à Kazan dont la cathédrale est renommée, à son arsenal où s'approvisionne la marine russe en si grand état d'accroissement aujourd'hui, à ses souvenirs qui remontent au XIII[e] siècle, enfin à sa population bariolée de Russes, de Tartares, de Finnois et de Mogols.

Le voyage ainsi compris était d'autant plus tentant que la navigation sur la Volga se fait dans d'admirables bateaux comparables à nos transatlantiques, dans d'admirables conditions de confort, et que le fameux sterlet, pêché devant nous, y figure à l'ordinaire quotidien. A Samara, nous aurions trouvé un chemin de fer jusqu'à Toula, chemin de Kiew que nous nous étions juré de voir.

Mais ce programme demandait un temps excédant celui dont personnellement je pouvais disposer. et mes compagnons m'en firent d'autant plus aisément le sacrifice que les bords de la Volga, de Nijni à Simbirsk et à Samara, ne sont, paraît-il, que d'un intérêt relatif, bien inférieur à celui de nos navigations antérieures sur le Rhin et les lacs de Finlande.

L'avouerai-je d'ailleurs? La perspective de repasser par Moscou, même sans m'y arrêter, en reprenant la ligne déjà parcourue en sens inverse pour gagner Toula, bien plus rapidement, avait un charme mystérieux. Mon atavique tendresse, le souvenir du pope Silvestre que j'avais certainement été, me reprenaient tout entier.

A travers un encombrement, — plus grand déjà depuis deux jours, — d'objets en cours de déballage, nous regagnâmes donc l'embarcadère. Le mouvement des voyageurs était beaucoup moindre au retour qu'à l'aller. Ce fut donc un voyage tranquille, sous une belle nuit étoilée, durant lequel tinta longtemps à notre oreille le bruit argentin des eaux de la Volga, coupées par des barques sans nombre. Il me sembla, quant à moi, que je sortais

d'un mauvais rêve, que de mon esprit redevenu un temple, un nouveau Jésus chassait la tourbe immonde des marchands. Que la nature paraît plus admirable après les spectacles écœurants de l'humanité!

Elle est comme un grand repos et comme un asile où se réfugient nos rêves et nos orgueils profanés, et cet amour des proches que l'Évangile commande et que la vie nous rend si difficile quelquefois. Comme une page de Virgile ou de Lucrèce me serait bonne à lire! Et des vers chantent en moi :

J'ai voulu te concevoir seule,
Dans mon cerveau régénéré,
Grande Nature, auguste aïeule,
Qui dors au fond du bois sacré.

Pour ceux qui ont vécu, la nature est comme un temple des souvenirs et l'on y peut fuir toutes les tristesses, fors celles qui nous viennent de l'amour et qui semblent s'y aviver davantage. Ainsi l'affreuse poussière que Nijni avait laissée à mes vêtements ne fut plus bientôt qu'une nuée légère où montaient, comme dans une assomption, des formes autrefois aimées, des visages dont le sourire était plein de mélancolie et d'adieux.

Le bercement monotone du train sous son rythmique panache de fumée m'avait si parfaitement assoupi, que je me revoyais en France écrivant déjà ces mémoires, dans ma chambre qui porte aux murs tant de bouquets de fleurs fanées! Et j'entendais le ronronnement affectueux de mes bêtes familières se juchant autour de moi.

Sans impatience, la machine haletait, ralentissant ses râles aux approches des stations où m'apparaissaient, dans un demi-réveil, des silhouettes mal définies, besogneuses et fantastiques comme des figures de Callot. Puis l'illusion me reprenait de la patrie retrouvée.

Un mot m'y arracha tout à coup, me rendant toute ma ferveur de conseiller d'Ivan.

— Moskwa !... Moscou !

J'étais à Moscou et le train repartait tout à l'heure !... Mes compagnons durent me ligoter à demi pour m'empêcher de m'échapper par les rues.





XVIII

EN UKRAINE — SOUVENIRS DE GOGOL

Assez uniforme, sans grand pittoresque, le chemin se déroule jusqu'à Toula, dans un paysage monotone. Sans nous y arrêter, nous passons Orel, remarquable cependant, nous dit-on, par ses constructions en bois. Les terrains y changent de physionomie et se perdent en étendues sablonneuses. Le train marche avec une lenteur désespérante qui ne nous permet pas d'ailleurs cette impression saisissante des contrastes, laquelle est le grand charme des voyages rapides. Ici l'œil s'habitue lentement, graduellement,

aux choses qui changent, si bien qu'il faut un véritable travail de l'esprit pour rapprocher un état nouveau des états précédents. C'est toujours le même décor humain, avec des petites filles pieds nus qui nous offrent des fraises.

A Koursk seulement on aborde un pays de physionomie particulière, un pays où tout dénonce une étonnante fertilité. C'est comme un souffle de bien-être général qui vous passe aux poumons, dans les yeux comme la vision du seuil d'un paradis terrestre. Nous voici, en effet, dans la Petite-Russie, si différente de la Grande. Il semble que nous sommes descendus dans un rayon de soleil.

Aux tristes cabanes finlandaises faites de troncs superposés, notre souvenir étonné se reporte devant les *nattas* riantes qui s'élèvent au milieu des pâturages, blanchies à la chaux, noyées dans la verdure, maisonnettes charmantes aux toits étincelants d'où pendent d'idylliques feuillages. Aux fenêtres c'est une floraison de giroflées et de roses. Les jardins apparaissent dans un épanouissement de larges solanées et de coquelicots, dans des rayons de lumière et des gouttes de sang.

Et tout autour c'est la splendeur tranquille des pâturages où de beaux chevaux, échevelés comme ceux des rives du Don, se poursuivent comme des bêtes énamourées, où des troupeaux de moutons mérinos s'allongent en flocons vivants. Tout dit la vie abondante dans cette nature joyeuse où les arbres fruitiers mamelonnent, de leur cime ronde, l'uniformité des verdures.

Et, dans les passants qui s'arrêtent pour regarder le train passer, non plus méditatifs comme des ruminants, mais avec de clairs sourires aux lèvres, dans les voyageurs qui montent pour de courts trajets, dans les marchands qui se pressent le long des voitures, aux gares, on reconnaît bien vite une race gâtée par le soleil, la fécondité du sol et la douceur du climat. Les wagons emportent avec eux des émeutes de gaîté.

Les hommes sont moins grands que les Russes du Nord, mais bien pris. Les femmes sont pimpantes et font penser à nos Basquaises. Tout ce monde a une malice extraordinaire dans les yeux. C'est le caractère dominant des physionomies. Infiniment plus d'élégance aussi dans la tenue. Les chemises des femmes sont d'une grande variété avec les dessins les plus amusants courant en rouge sur la toile.

Chose qui nous frappe : cette différence entre le Grand-Russien et l'autre rappelle tout à fait celle que Tacite observait entre nos aïeux gaulois, les Celtes et les Ibères, ceux-ci guerriers et farouches, ceux-là pacifiques et comme féminisés. Le Petit-Russien est l'échelon intermédiaire entre l'autre Russe et le Polonais, chez qui s'épanouit une fleur de civilisation plus raffinée encore et semblant le maximum de ce que peut atteindre la race slave. Le Petit-Russien est essentiellement farceur et presque craint de son grand frère moscovite, qui en redoute toujours quelque tour.

Nous approchons de Kiew. Le Dniepr se déroule devant nous.

C'est à Gogol qu'il convient de laisser décrire le paysage.

« Il fait beau regarder, dit-il, depuis le milieu du Dniepr, les hautes montagnes, les vastes prairies et les forêts verdoyantes! Ces montagnes ne sont pas des montagnes; elles n'ont pas de base : en haut comme en bas c'est un sommet aigu; au-dessus comme au-dessous on voit le ciel immense. Ces forêts qui se dressent sur des collines ne sont pas des forêts; ce sont des cheveux qui ont poussé sur la tête énorme des *Neskis*. Au-dessous sa barbe flotte dans l'eau, et sous sa barbe comme sous ses cheveux, on voit le ciel immense. Ces prairies ne sont pas des prairies : c'est une ceinture verte qui entoure le ciel rond; et, au-dessus comme au-dessous, plane la lune. »

Nous arrivons, en effet, à la nuit tombante.

J'ai dit que rarement les littérateurs russes poursuivaient un but purement d'art. Je ferai une exception pour Gogol, au moins

dans ses premières œuvres où le poète se livrait tout entier. Et j'emprunterai à l'excellente traduction de M. Courrière, dans son *Histoire de la littérature russe*, cette autre description du Dniepr, laquelle est vraiment un chef-d'œuvre comme paysage.

« Comme le Dniepr est beau, lorsque par un temps calme, ses flots coulent librement à travers les forêts et les collines! L'eau ne remue pas, elle ne fait aucun bruit; vous regardez et vous ne savez si cette surface majestueuse est en mouvement ou immobile; on dirait du verre; il semble que cette route bleue comme un miroir, immense dans sa largeur, infinie dans sa longueur, s'élance et tourbillonne.

« Alors le soleil ardent aime à regarder des hauteurs éthérées, et à enfoncer ses rayons dans le froid cristal des eaux; les arbres du bord aiment à projeter leur ombre sur les flots! Charges de branches touffues, ils se réunissent sur la rive, avec les fleurs des champs, et, penchés, ils se mirent dans l'eau sans se laisser, contemplent leur claire image, lui sourient et la saluent en agitant leurs feuilles. Ils n'osent pas regarder le milieu du Dniepr; il n'y a que le soleil et le ciel bleu qui puissent le faire; l'oiseau même y arrive rarement. Aucune rivière au monde n'égale sa magnificence.

« Comme il est beau le Dniepr, lors d'une chaude nuit d'été, quand tout dort : l'homme, la bête, l'oiseau; Dieu seul contemple majestueusement le ciel et la terre, et secoue ses vêtements avec dignité. Les étoiles en jaillissent; elles brûlent et éclairent le monde et toutes se reflètent dans le Dniepr. Il les tient toutes dans son lit obscur; aucune d'elles ne peut lui échapper, à moins qu'elle ne s'éteigne dans le ciel : la sombre forêt, peuplée de corbeaux endormis, et les montagnes depuis longtemps boisées, s'efforcent, en le pressant, de le couvrir au moins de leurs ombres gigantesques. C'est en vain. Rien au monde ne peut cacher le Dniepr. Ses flots d'azur coulent lentement, et la nuit comme le

jour, on peut le voir d'aussi loin qu'il soit possible à l'œil humain d'atteindre. Par suite du froid de la nuit, il se presse et se rapproche du rivage, où il forme des vagues argentées qui reluisent comme le fer d'un sabre de Damas ; et lui, tout azuré, s'endort de nouveau. Le Dniepr est beau alors, et il n'est pas de rivière qui lui soit égale ! Mais quand, sur les montagnes, se ramassent les nuages bleus, la sombre forêt est ébranlée jusque dans ses fondements, les chênes craquent et l'éclair, sillonnant en zigzag les nuages, illumine soudain l'univers entier. Alors le Dniepr est terrible ! Ses vagues s'élèvent, mugissent et se heurtent contre les collines, puis reculent couvertes d'écume et poussent des cris plaintifs pour fondre au loin. »

J'ai voulu citer jusqu'au bout ce magnifique morceau, bien que ses dernières lignes parlent d'un spectacle qu'il ne m'a pas été donné de voir. Mais tout le reste est d'une justesse admirable en même temps que d'une admirable recherche d'images. Je connais, dans la littérature russe, peu de choses plus accomplies, mieux marquées au sceau d'un véritable génie poétique. J'ai fait à celle-ci, pour les raisons que j'ai dites, une si faible part dans l'ensemble de mes impressions, qu'il me sera bien permis de lui faire en quelque sorte amende honorable, en parlant d'un de ses plus glorieux représentants en ce siècle.

Il est impossible, en effet, de s'isoler du souvenir de Gogol, en parcourant les pays qu'il a si vraiment aimés et chantés dans une forme aussi élevée, pour lesquels il a gardé tous ses attachements d'enfant, toutes ses tendresses viriles d'homme mûr.

Cet enfant de Poltava est le Petit-Russien dans son type le plus parfait, sensible, ironique, avec des sourires qui mordent, avec des gaîtés mouillées de larmes dans les yeux, être subtil, féminin, charmant, avant tout une véritable âme de poète, généreuse et inconstante tout ensemble, tour à tour cruelle et fidèle à ses souvenirs. Mérimée lui a été, à mon avis, un peu sévère. Il y avait

un Athénien dans ce Slave, un Athénien perdu par quelque atavisme, comme celui qui m'a fait enfant de Moscou.

On le sent à tout ce qu'il écrit et surtout à sa haine de l'Allemand. Comment ne serions-nous pas sympathiques à celui qui ne voulait pas croire que Gœthe et Schiller aient écrit dans une langue aussi parfaitement dénuée d'harmonie que l'allemand!

Aussi, dans ce trop rapide séjour en Ukraine, le souvenir de Gogol, — mieux que son souvenir, — son ombre, demeure avec nous. C'est qu'elle était vraiment faite, cette âme, de la poésie intense et latente des rives du Dniepr, celle des *doumys*, ces jolis chants nationaux, pleins tour à tour de gaîté et de mélancolie, et que rythme, du bruit tour à tour enchanteur et terrible de ses flots, le grand fleuve, où les collines et les bois recueillis s'osent mirer à peine.

Gogol a vraiment agrandi, à la mesure de son réel génie, ce joli ruisseau chantant sur les cailloux, et en a écarté les rives; il en a fait une rivière grande et sonore, reflétant le ciel, comme son Dniepr. Quelques-uns de ces *doumys* m'ont été obligeamment traduits et plusieurs ont je ne sais quelle parenté lointaine avec les sérénades espagnoles. Comme l'Espagne, l'Ukraine est une terre d'amour.

Et il y a une excellente raison pour cela. C'est que les femmes y sont belles, ou, sinon belles, pleines de la grâce, dont le poète a dit qu'elle était « plus belle encore que la beauté ». La femme de Pétersbourg et de Moscou a souvent du charme, tout au moins quelque chose de troublant, dans l'éclat des yeux aux profondeurs bleues et constellées. Mais elle pèche par la plastique et par cette belle harmonie des formes qui distingue les races vraiment faites pour la volupté, dont l'idéal grec a donné le plus parfait modèle. Celles de Kiew ressemblent aux petites statues d'Ionie qui n'ont pas la majesté des grandes images, mais quelque chose d'infiniment plus charnel; d'une élégance immatérielle cependant. Com-

ment des poètes ne seraient-ils pas nés pour en chanter la séduction douce et mortelle? Comme la guitare andalouse autrefois sonnait, sous les croisées, la *bandoura*.

L'instrument a passé de mode. Mais Gogol a fait immortelles ces belles nuits d'amour qu'éclairent encore les mêmes étoiles, où passe encore l'haleine des baisers dans l'écho des dernières chansons.

Écoutons-le donc encore :

« Connaissez-vous les nuits de l'Ukraine? Non! vous ne les connaissez pas! Voyez, la lune regarde au milieu du ciel; la voûte céleste infinie s'étend, s'élargit et devient encore plus infinie; elle brûle et aspire; toute la terre brille d'un éclat argentin; l'air est merveilleux, frais et étouffant à la fois, plein de douceur; c'est un océan de parfums. Nuit divine! Nuit enchanteresse! Les forêts, pleines de ténèbres, sont immobiles et projettent leurs ombres immenses. Les étangs sont calmes; le froid et l'obscurité de leurs eaux sont tristement enfermés dans les murailles d'un vert sombre des jardins. Les buissons, encore vierges de putiers et de merisiers, étendent timidement leurs racines dans la terre froide, et de temps en temps agitent leurs feuilles, comme s'ils étaient furieux et indignés de ce que le beau zéphir, le vent de la nuit, soudain se glisse en eux et les couvre de baisers. Tout le paysage dort. En haut tout respire, tout est beau, solennel. L'immensité et le merveilleux saisissent l'âme; et des foules de visions argentines sortent avec harmonie de ces profondeurs. Nuit divine! Nuit enchanteresse! soudain, tout s'anime, les forêts, les étangs, les steppes. Le tonnerre majestueux du rossignol de l'Ukraine retentit et il semble que la lune, pour l'écouter, s'arrête au milieu du ciel. »

C'est dans ce coin merveilleux de décor que Gogol promène les personnages de son joli conte de *Hanna*, lequel est un échantillon parfait de la littérature petite-russienne, car on y trouve le fantastique poussé jusqu'à la terreur, pour aboutir à un dénouement

absolument gai, ayant la saveur douteuse d'une mystification.

Gogol est une façon d'Edgar Poë, comique et bon enfant, et qui aime à rire, lui-même, avec le lecteur, de la peur qu'il lui a faite. Le plus curieux, c'est qu'on se laisse prendre à l'émotion de ces récits dont la simplicité voulue fait croire à une sincérité admirable. Il y a des merveilles dans ce conte de *Hanna*, et des merveilles presque tragiques. Voyez plutôt les angoisses de l'amoureux Lenko dans un lieu que hante une légende terrible de sorcière, au bord d'un étang où celle-ci fait la noyée pour mieux cacher ses maléfices au fond des eaux.

« Sa noire *touloupe* était déboutonnée; il tenait son *chapska* à la main et la sueur coulait tout le long de son corps. Le bois d'érable placé en face de la lune était plongé dans une obscurité mystérieuse. L'étang immobile fit sentir sa fraîcheur au marcheur fatigué et le força à se reposer sur le bord. Tout était silencieux : dans la profondeur de la forêt, on n'entendait que les notes éclatantes du rossignol. Un sommeil irrésistible ne tarda pas à alourdir ses paupières; ses membres fatigués s'engourdirent; sa tête se pencha.... « Non, autrement je serais capable de m'endormir ici! » dit-il en se levant et en se frottant les yeux. Il regarda autour de lui : la nuit lui parut encore plus brillante. Une lumière étrange, enivrante, s'ajoutait à celle de la lune. Un brouillard argenté tombait tout autour. Les parfums des pommiers en fleurs et des fleurs de la nuit se répandaient partout. Il regarda avec étonnement les eaux immobiles de l'étang : l'étrange maison s'y reflétait. Au lieu de sombres volets, on voyait des fenêtres et des portes vitrées. Il lui semblait qu'une fenêtre s'ouvrait. Retenant son haleine et sans quitter l'étang du regard, il lui parut qu'il se trouvait au fond et qu'il voyait : d'abord un beau bras blanc s'appuyer sur la fenêtre, puis une tête souriante, avec des yeux brillants sous des longs cheveux châtains, s'appuyer sur ce bras; cette tête remuait et souriait... son cœur tressaillit... l'eau s'agita et la fenêtre se referma.

Il s'éloigna lentement de l'étang et regarda du côté de la maison : les sombres volets étaient ouverts; les fenêtres étaient éclairées par la lune. « Comme on peut se fier au dire des gens! » pensa-t-il intérieurement. »

Je le répète, il faut chercher dans Edgar Poë pour trouver des morceaux d'une intensité descriptive pareille dans l'expression du rêve. Eh bien! tout cela est une farce, une simple farce que l'amoureux Levko fait à son père pour épouser la jolie Hanna!

Il faut aller loin maintenant pour rencontrer les déserts que traverse seulement le vol des cavaliers fendant l'herbe haute comme la proue d'un navire, laissant derrière soi un sillage de floraisons meurtries. Laissons donc encore Gogol nous y conduire au déclin du jour, et, sans nous demander quelle sera la ritournelle de sa romance, partagons-en avec lui la très vibrante et la très sincère émotion.

« Le soir, la steppe entière se transforme. Toute sa brillante étendue reflétant les derniers rayons du soleil prend une teinte de plus en plus sombre; on voit l'ombre s'allonger et devenir d'un vert foncé; les vapeurs s'élèvent de plus en plus épaisses; chaque petite fleur, chaque brin d'herbe, exhale une odeur d'ombre et la steppe entière est parfumée. Sur le ciel d'un bleu sombre, un pinceau gigantesque semble projeter de larges bandes d'un vert rosé, des nuages transparents et légers apparaissent par endroit avec une teinte blanchâtre, et un petit vent frais, séduisant comme les vagues de la mer, balance à peine les tiges des herbes et touche leurs joncs.

« Toute l'harmonie qui résonnait pendant la journée a cessé; elle est remplacée par une autre. Les belettes luisantes sortent en rampant de leurs trous, s'arrêtent sur leurs pattes de derrière et font entendre leurs sifflements dans la steppe. Le chant du grillon devient plus fort. De temps en temps, on entend d'un lac éloigné le cri du cygne dont l'écho argentin traverse l'air... Les

Cosaques, après avoir soupé, se couchèrent et laissèrent errer dans l'herbe leurs chevaux dont les pieds étaient garrottés. Les étoiles de la nuit les regardaient. Ils entendaient tout ce monde infini d'insectes qui emplissaient l'herbe; leurs cris, leurs sifflements, tout retentissait au milieu de la nuit, expirait dans l'air frais et berçait leur sommeil lassé. Si quelqu'un d'entre eux se levait pour un moment, il pouvait voir la steppe remplie de vers luisants jetant de brillantes étincelles; quelquefois le ciel, en certains endroits, se colorait des reflets ardents de joncs secs brûlés dans la prairie et une troupe sombre de cygnes, volant vers le nord, prenant soudain une teinte d'un rose argenté; il semblait que des moucherons rouges volaient dans les ténèbres. »

Que dites-vous de la hardiesse et de la justesse de la dernière image dans sa trivialité voulue? En vérité, je ne connais pas de paysage peint d'une palette plus colorée, d'un pinceau plus vibrant, de paysage mieux vu à travers un cerveau humain, et qui en fait une œuvre réelle d'art, chose qu'on rencontre rarement parmi les splendeurs de la Russie. Si ingénieuses qu'elles soient, je donnerais toutes les satires qu'écrivit Gogol ensuite, et tous les dessins à la Callot qu'il traça, pour ces coins de nature vraiment divins que faisait jaillir, de son âme, l'amour de sa terre natale. Certainement il fût demeuré plus grand poète, sinon aussi célèbre, en restant dans son Ukraine, qu'en allant chercher à Saint-Pétersbourg le tableau, non plus de la nature immortellement belle, mais de l'homme immortellement ridicule et laid.

On a vu quel rôle jouait dans la description des steppes le vol des cygnes et des oies sauvages. Dans le paysage moins farouche qu'il nous a été donné d'aborder, dans la nature civilisée et charmante où l'on entend sans cesse rire et chanter, c'est le vol sonore des abeilles qui y tient le même rang. On se croirait vraiment, plus près de la Grèce sacrée, au pied du mont Hymette.

Le miel de ce pays est très recherché pour sa saveur due à la flore rustique immense que Gogol a si bien chantée, et qui couvre la terre comme d'un admirable tapis.

Ce côté bouffon dans le sérieux du caractère petit-russien est tel, et tellement redouté dans la Russie du Nord, qu'une méfiance naturelle y règne de tout ce qui vient des bords du Dniepr.

Ce Nicolas Ivanovitch Achinoff, l'hetman des Cosaques libres dont il fut fait si grand bruit, il y a quelques années, qui faillit nous brouiller avec nos amis d'aujourd'hui, prédicant et guerrier tout ensemble, qui remua les masses au point d'avoir mis un frissonnement de patriotisme jusque chez les marchands de Nijni Novogorod, figure apocalyptique et étrange, eh bien! je n'ai pu savoir exactement comment il était jugé là-bas.

Les uns, à Saint-Pétersbourg, rien que sur son origine petite-russienne, le considèrent comme un mystificateur, tandis que les autres voient en lui un des apôtres les plus convaincus de l'idée nationale.

Il faut convenir que les pays du soleil ont décidément un fier prestige.

Nous aussi, tout en n'étant pas autrement rassurés sur leur nature hâbleuse et vantarde, nous avons presque constamment subi la domination des Méridionaux.

Cette existence du Cosaque, héroïque et errante à la fois, celle des croyants que Nicolas Ivanovitch Achinoff soulevait du bruit sonore de sa parole, cette existence libre et farouche dans une relative immensité, elle était bien faite pour séduire un poète. Aussi a-t-elle fourni à Gogol quelques morceaux de peinture vraiment achevés. C'est une bonne fortune pour moi, de pouvoir substituer à une impression d'étranger, celle d'un fils même de l'Ukraine et ce n'est que timidement, après lui, que je tenterai de dire ce que j'ai vu. Je ne saurais d'ailleurs donner qu'une idée toute moderne du pays qu'il a connu plus sauvage encore.

Regardez avec moi; car jamais paysage ne fut tracé avec tant de vérité et tant de passion tout ensemble.

« Plus ils avançaient, dit-il, et plus la steppe devenait belle. A cette époque tout le Sud, tout cet espace qu'on appelle maintenant la Nouvelle-Russie jusqu'à la mer Noire, formait une solitude vierge et verdoyante. Jamais la charrue n'avait creusé de sillon à travers les vagues immenses des plantes sauvages; les chevaux seuls disparaissant au milieu d'elles, comme dans une forêt, les foulaient aux pieds. Rien dans la nature ne pouvait être plus beau; la terre, à la surface, ressemblait à un étang vert doré d'où jaillissaient des millions de fleurs différentes. A travers les tiges fines et hautes des herbes se glissaient des clochettes vertes, bleues et violettes, le genêt jaune montrait son sommet pyramidal; le trèfle blanc, avec sa tête en forme de parasol, brillant sur la surface; un épi de blé, — venu Dieu sait d'où — grandissait au milieu d'une touffe; des perdrix fouillaient ce labyrinthe en allongeant le cou. L'atmosphère était remplie de mille sifflements d'oiseaux divers. Les vautours se tenaient immobiles dans l'air en déployant leurs ailes, et fixaient leurs yeux sur l'herbe. Les cris poussés par un troupeau d'oies sauvages qui disparaissaient à l'horizon résonnaient au-dessus d'un lac lointain. La mouette s'élevait lentement au-dessus de l'herbe et se baignait voluptueusement dans les flots azurés de l'air. Puis elle disparaissait et ressemblait alors à un petit point noir. Voyez! elle a donné un coup d'aile et reluit sous l'éclat du soleil! Que le diable vous emporte, steppes! Vous êtes trop belles!... »

Que pensez-vous du trait final! Il est comme pour protester contre l'attendrissement qu'imposent les reliques qui précèdent. Et c'est toujours comme cela dans la Petite-Russie. L'éclat de larmes après les rires.

En faut-il conclure à un manque de sincérité dans le caractère? Loin de là, à mon avis. L'homme qui se lamente toujours ou qui

se réjouit toujours est, au contraire, celui qui joue certainement un rôle : car la vie n'est ni constamment douloureuse ni constamment gaie. Dans les lettres, c'est une posture que les gens se donnent, une attitude voulue d'être irrévocablement élégiaques ou comiques. Leurs contemporains les classent d'après cette étiquette qu'eux-mêmes se sont donnée. Les sots ne prennent au sérieux que les premiers et les académies suivent, en cette grave matière, le jugement des sots.

Tant pis! Ceux-là seulement sont les fidèles et vivants reflets de leur propre pensée qui la laissent, tour à tour, s'attendrir ou s'exhaler sur les belles ailes ensoleillées du rire. Pour les sages, la vie est pareille à ces journées de printemps que traversent, rapides, des ondées vite séchées et des rayonnements vite éteints. Les bêtes, qui vivent en communion plus intime que nous avec la nature, en subissent les influences avec une naïveté et un abandon contre lesquels notre superbe se révolte très impertinemment. Il y a là vraiment une loi de Dieu respectable entre toutes.

Ceux que je décris s'y soumettent avec un sens délicieux du bien-être ici-bas : celui qui consiste à être vrai avant tout. La formule est d'ailleurs donnée dans ces airs populaires que je citais plus haut et où le refrain semble railler toujours la mélancolie des couplets.

Un autre poète, vivant encore je crois, Schevtchenko, également fils de l'Ukraine, en a célébré, après Gogol, les splendeurs fertiles, et on lui doit des peintures de la vie populaire en Petite-Russie très vivantes et très aimées. Celle-ci ne fut donc pas seulement le berceau de cette chanson qui nous charme si fort par ses alternatives de bravoure et de mélancolie : elle a bien inspiré des artistes, ses fils fidèles, visant plus haut et vraiment épris du saint désir de l'immortaliser.

Comme Moscou, Kiew est une ville sainte. Nous y retrouverons

le culte de saint Vladimir qui y reçut, paraît-il, le baptême. Une des plus anciennes de la Russie, puisqu'elle remonte au ve siècle, elle a aussi écrit son histoire sur les pierres des cathédrales et des couvents qui étagent, le long de l'amphithéâtre dont le Dniepr baigne le pied, leurs coupoles d'or et d'argent d'où monte aussi, comme des ruches éparses dans la campagne voisine, le dominical bourdonnement.

La coquetterie des femmes et la fantaisie des hommes n'en excluent nullement l'élément religieux, lequel semble cependant moins solennel, moins pénétrant et moins mystique qu'à Moscou.

Nous visitons Sainte-Sophie et le palais du métropolitain. Mais nous avons épuisé, à propos du Kremlin, tout ce qui peut se traduire de pittoresque d'impressions fatalement similaires et renouvelées.

Par un pont de bateaux de douze cents mètres, le *Podal*, qui est comme la ville moderne, s'étendant fort avant dans la plaine où le moutonnement des maisons aux toits multicolores va s'éteignant comme celui des vagues, est relié au *Petscherk* où s'élève la citadelle dominant un vallonnement tumultueux du terrain et tout teinté par les faîtes élancés ou bulbeux des édifices publics.

C'est le pays des souvenirs, fait des conquêtes, et où passent tour à tour les ombres guerrières des Lithuaniens, des Polonais, des Tatares et des khans de Crimée, relié au pays des riches villes commerciales contemporaines ; car Kiew est devenue une des grandes villes fabricantes de l'empire russe après en avoir été longtemps seulement le pâturage et le grenier.

Le grand fleuve aux flots bleus, roulant encore en lui la fraîcheur des sources originelles, qui retrouvera d'ailleurs plus loin la double rive de collines et de forêts que Gogol a si harmonieusement chantées, le grand fleuve passe indifférent entre ces

deux aspects si différents de la vie humaine, là pleine d'héroïques visées, ici de mercantiles passions, reflétant à la fois, dans ses eaux claires, les grandes ombres tranquilles du passé et les furieuses silhouettes du présent qui y mettent comme un tressaillement argenté.

Sur ses ondes calmes, il emporte les cadavres des arbres magnifiques destinés aux constructions lointaines et que, plus loin, les grands arbres debout, aux frondaisons pensives et noyées d'ombre, sembleront pleurer; les lourds sacs poudrés de blancs où les froments ont mis leur fleur; les sucres imparfaitement raffinés que poursuit le vol jaloux des guêpes, tout ce par quoi vit aujourd'hui et fait vivre au loin, autour d'elle, l'ancienne forteresse où se venait briser la fureur ambitieuse des conquérants.

C'est que, comme le fait observer fort justement, d'après des documents statistiques à l'appui, M. Marius Vachon, la Russie éperdue de séparatisme sous toutes ses formes, toute à l'idée vraiment nationale de tirer, de son immense étendue et de la variété de ses productions, de quoi se passer du reste du monde, y réussissant d'ailleurs, puisqu'elle a même des vignes fertiles aujourd'hui, a marché à pas de géant vers son émancipation commerciale et industrielle; elle est parvenue, dans ce court espace de temps, comparé à la lenteur des siècles passés, à se mettre en situation de lutter avantageusement contre l'étranger et même de rejeter complètement ses produits de la consommation générale.

Nous sommes parmi les victimes de ce beau mouvement libérateur, nous qui approvisionnions de soie et de vin le grand empire. Notre plus grande consolation c'est que les Allemands, qui étaient arrivés à nous supplanter pour un certain nombre de produits, sont encore plus atteints que nous par le nombre décroissant vertigineusement des importations accusées par le tableau du commerce général de la Russie.

Mais d'autres parleront de ces choses plus disertement qı moi. Je n'ai voulu que constater la transformation de Kiew p: le grand mouvement commercial et fabricant qui y tient aujou d'hui ses assises. Elle respecte d'ailleurs le caractère sacré (la partie de la ville que les dômes des cathédrales traversei encore, quand le soleil décline, de leurs grandes ombres venaı mourir jusque dans les eaux, vaguement ensanglantées par . couchant, du Dniepr.

Il faut d'ailleurs dire adieu à ce magnifique paysage, à cett population riante, à tout ce que le grand poète m'avait fait aim(par avance, à ce qu'il a si admirablement décrit. J'ai des ami qui m'attendent en Pologne et à qui je ne pourrai plus donne que bien peu de jours.

Pour gagner Varsovie il me faut remonter vers le nord-oues par le chemin déjà parcouru avec arrêts de quelques instants Koursk, puis à Orel, où je trouve un embranchement sur Smolensk, route directe de Varsovie.

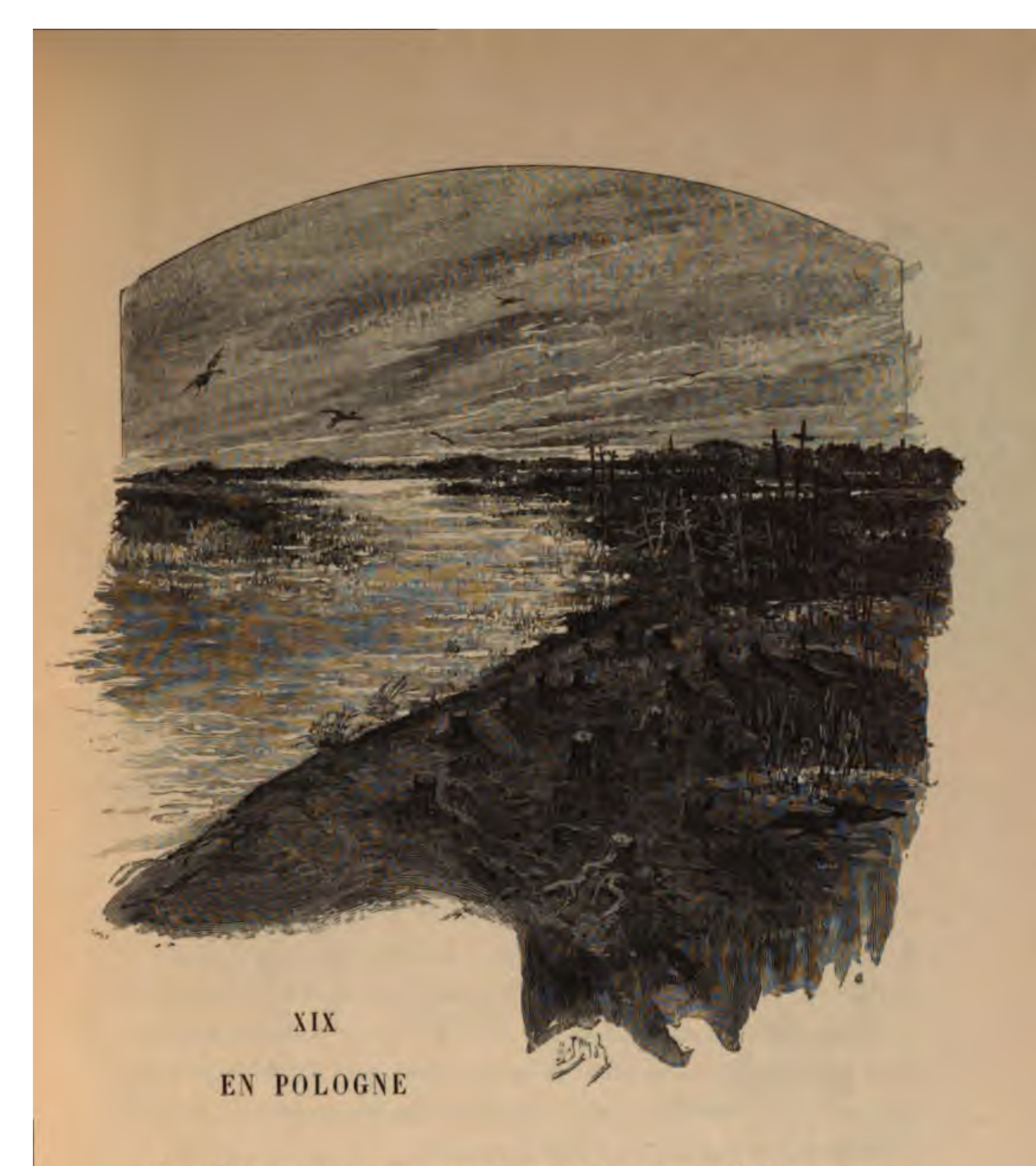
Vingt heures de plus et je pourrai revoir Moscou en remontan jusqu'à Toula! On n'en est plus à compter les kilomètres à la fin d'un tel voyage. Qu'importent quelques unités misérables au total déjà conquis, au capital de fatigue et de résignation passionnément accumulé! Je ferai donc cette folie. La mémoire vénérée du pope Silvestre qui fut peut-être moi-même (et envers qui plus encore qu'envers soi-même convient-il d'être respectueux?) m'en fait un devoir. A Moscou donc, pour lui faire de suprêmes adieux!

Je n'y ai pas trouvé, dans ce rapide et dernier passage, le désenchantement qui suit les engouements factices. Au contraire, mon admiration s'est corroborée et comme avivée par une impression nouvelle des choses déjà vues. Les joies du retour s'y mêlent, rapides, à la mélancolie d'un dernier adieu. Il me semble que toutes les choses, autour de moi, me sont devenues amies et me

reconnaissent, les grands dômes d'or sous lesquels j'ai senti revenir à mes lèvres mes prières d'enfant, les croix haubanées qui ont gardé longtemps, comme les filets d'un ciseleur, ma pensée captive du ciel, les fontaines qui me redisaient leur chanson argentée.

Et, comme en un rêve vivant je revois, dans un décor hiératique, héroïquement farouche, où le soleil semble rallumer aux pointes des dômes l'éclair des glaives endormis, ce grand peuple nonchalant et doux, philosophe et résigné, marchant pieds nus dans son rêve surnaturel, et, plus haut, l'image lointaine du tzar tout-puissant, se confondant avec l'idée même rudimentaire de Dieu!





XIX

EN POLOGNE

Avec l'entrée en gare, pour le départ, s'évanouit le panorama de Moscou. Vainement, une fois dans le wagon, je tends la tête à une portière, puis à l'autre. Rien. Sur cette vision admirable et subite de l'Orient le rideau est retombé, plus rapide encore qu'un rideau de théâtre. La réalité ne succède pas plus cruellement au rêve. J'en ai le cœur serré. Car cela vous est toujours douloureux qu'on est presque assuré de ne plus jamais revoir.

Pour ressaisir un peu de cet enchantement qui m'échappe, au bercement du train qui s'ébranle, je ferme les yeux et ceux-ci

s'emplissent encore de l'image des dômes étincelants au soleil, puis du Kremlin farouche dans un grand rayonnement de lune, — car j'accumule encore et je mêle, éperdu, mes souvenirs, — cependant qu'à mon oreille tintent, tour à tour, l'énorme bourdonnement des cloches saintes et les joyeuses chansons des chœurs russes dans le brouhaha de l'Ermitage.

Et c'est une ronde folle, dans mon cerveau, de moujiks rouges se rayant la poitrine de signes de croix; de popes secouant au vent leur léonine chevelure; de paysannes dominicales aux jupes rouges, aux tabliers brodés en bleu, aux cous chargés de verroteries, blondes comme des rayons de miel; de nonnains schismatiques coiffées d'une façon de hennin de velours; de cavaliers en veste de toile blanche : tout ce monde bariolé, multicolore, souriant, traversé de quelques figures parisiennes qui y semblaient si bien dépaysées.

Et les droshkis trop étroits, et les cochers fouettant, de leurs rênes nouées, les maigres échines des chevaux! Mais, par-dessus tout, autour de tout, engloutissant la banalité pittoresque des personnages, la splendeur revivante du décor, l'éblouissement de ces cathédrales semblant porter, à leur faîte, d'immenses cœurs d'or traversés par des épées, je ne sais quel symbole de fanatisme, sublime et triomphant, poussé dans le sang des martyrs et au pied duquel s'anéantit encore l'âme humaine.

Quand, lentement ensuite, mes paupières se sont détendues, mes regards se sont enfoncés dans le vide d'un paysage où rien ne vibrait, devant un rideau de grands arbres sombres, que quelques bouquets d'iris mauves et jaunes, d'une tendresse de ton infinie. Quand la résignation me fut venue cependant de ne plus voir de merveilles, je trouvai comme un charme reposant dans cette nature qui rappelait nos belles forêts françaises, avec des sapins plus hauts, des avenues plus longues, une plus grande

richesse de bouleaux soutenant, de leurs piliers d'argent, ces lourds dômes de feuillage.

Nous sommes dans la Russie-Blanche, celle où s'abat, en ce moment, le troupeau noir des juifs proscrits. Ils apparaissent aux stations, leurs houppelandes d'émigrants déguenillés, barbes incultes, coiffés de casquettes crasseuses, des femmes et des enfants aux pieds nus assis, autour d'eux, sur des paquets de



mauvaise toile. Ils se serrent les uns contre les autres sous un souffle de réprobation, dans une atmosphère d'indifférence malveillante.

Il est certain qu'ils sont redoutés là où ils vont. Étaient-ils ainsi ceux qui chantaient le sublime *Super flumina Babylonis*? La persécution religieuse avait une grandeur communicative dont ses victimes étaient comme auréolées, et qui manque absolument à la guerre d'intérêt politique et financier dont nous voyons nous-mêmes, avec une pitié méfiante, les tristes vaincus.

D'une impression autrement saignante et douloureuse, bien que de source plus lointaine, notre esprit s'emplit, d'ailleurs, d'une émotion vraiment patriotique et française. Nous traversons, emportés indifférents par les fantaisies de la vie moderne, le champ de nos défaites, et ce paysage, riant aujourd'hui, cet immense désert de verdures fleuries, est celui de la retraite de Russie, celui qui se déroula sous l'agonie de l'impériale épopée, où dans les neiges demeurèrent plantés des canons qui avaient tonné aux deux bouts du monde. C'est le large ossuaire de nos bataillons, et, du sang de nos pères, cette terre fut lavée, sinon fécondée. Ah! quelque jugement que le temps apporte à toutes ces choses et quelque indignation que réserve la postérité à la mémoire des conquérants, ce grand cimetière nous demeure sacré à l'égal de celui des Thermopyles. La gloire du soldat a cette grandeur de ne point tenir à la cause qu'il sert, pourvu que la patrie y soit engagée.

O gloire des soldats tombant dans les batailles,
Seule gloire restée et qui tentes l'effort,
Je t'envie à qui meurt pour le droit du moins fort,
Et mon rêve te suit parmi les funérailles.

Près d'oublier l'horreur de ce grand champ de mort
Où le vol des chevaux disperse vos entrailles,
Où, couchés sous le vent des lointaines mitrailles,
Vous reposez en paix, meurtriers sans remord.

Je pense que, du moins, seuls, au temps où nous sommes,
L'amour du sacrifice a fait, de vous, des hommes,
Qu'insoucieux du but, du devoir convaincus,

Vous le servez quand même et d'une âme aguerrie!
— O gloire de tous ceux que pleure ma Patrie,
Je t'envie à qui meurt pour le droit des vaincus!

La nuit est venue, une belle nuit toute blanche de lune, non plus la nuit polaire de Finlande, mais une nuit comme les nôtres;

avec un grand scintillement d'étoiles. Les arbres, à l'horizon, sont comme des régiments d'ombres marchant en sens inverse de notre mouvement, en rangs serrés, les fusils droits sur l'épaule. Au-dessus, un petit nuage met, de temps en temps, comme un frémissement de drapeau. On n'entend pas les tambours de cette silencieuse armée. Ces troupes sont muettes comme une image de Charlet ou de Raffet. Quelquefois un accident de terrain en interrompt la théorie. C'est une trouée de quelque invisible boulet qui passe. Les grenadiers accélèrent le pas sur un terrain qui décline avec furie et c'est comme un engloutissement de ces masses vivantes, comme leur chute dans un gouffre qui se referme sur elles.

Une grande nappe d'eau calme luit devant nous, comme une coulée de métal, comme la lame d'un véritable glaive posé à terre.

Nous sommes à la Bérézina !

L'aube radieuse et blanche, dans un admirable paysage fait de grands bouquets de sapins plongeant leur silhouette noire dans un ciel rose dont les reflets brillent comme de larges pétales de fleur dans les flaques d'eau. Car c'est une terre marécageuse, avec des bruyères à l'infini, d'où monte le vol réveillé de gros flamants dont les ailes circonflexes battent l'air lourdement, cependant que leurs pattes imbéciles semblent flotter au-dessous d'eux. C'est sauvage et superbe, avec je ne sais quelle impression biblique du lac de Génézareth.

Les terrains presque noirs, coupés d'étangs qui les bordent d'argent clair, font l'effet d'une dentelure couchée sur un vitrail. Viennent ensuite des terres jadis richement boisées d'où ne montent plus que des troncs coupés presque au ras du sol. C'est que le peuple qui en vit maintenant encore est comme décapité. De-ci, de-là, des calvaires rustiques, des bouquets de croix s'élargissant sous la poussée des anciennes tempêtes. C'est

que dans ces champs un peuple a longtemps combattu pour sa liberté. Un grand calme apparent est maintenant sur le souvenir de ces luttes. Sur les sillons grands ouverts, les laboureurs sont penchés pour je ne sais quelle récolte. Des femmes aux jupons rouges, courbées en deux, semblent de loin brouter l'herbe comme les chevaux à demi sauvages, maigres avec de longues crinières et de longues queues, qui courent dans les pâturages voisins, de grands oiseaux de proie poursuivant au-dessus d'eux les alouettes dans l'air. Car le symbole est partout pour qui regarde, et pour qui se souvient.

Nous sommes en Pologne et nous n'avons pas encore atteint Varsovie que déjà une grande lumière rouge à l'horizon suit la chute du soleil, faisant courir au bord du ciel comme un reflux de pourpres enfumées. C'est d'une sérénité grande et terrible, étant donné le sentiment que je ne peux vaincre. Je suis le moins fait du monde pour juger les querelles des peuples et ne sais pas de quel côté est la justice dans un ordre de faits où l'impénétrable histoire nous montre rarement le triomphe du droit. Mais, à quelque cause qu'ils aient appartenu, les vaincus sont toujours sacrés. Et, devant ce spectacle du soleil déclinant sur une gloire couchée, quelque chose chante en moi :

Oh! les soleils couchants sur la Pologne morte!
Oh! les soleils éteints, fumants à l'horizon,
Et, s'élevant autour de ce rouge tison,
Cette vapeur de sang qu'un souffle doux emporte :

La Nation qui fut jadis vaillante et forte
N'est qu'un peuple martyr couché sous ce gazon,
Et l'histoire, implacable, a, comme une prison,
Sur les splendeurs d'antan fermé sa lourde porte.

Qu'un Dieu les ait, ou non, justement châtiés,
J'ai pour tous les vaincus d'éternelles pitiés
Et suis le frère en deuil des races abolies.

Ma patrie est partout où meurt la liberté.
— Oh! les soleils couchants sur ce pays dompté!
Oh! les soleils éteints sur les gloires pâlies!

Nous sommes à Varsovie, *Warchiava!* comme on crie autour de nous. Ou mieux nous sommes à Praga, le faubourg jadis fortifié que le pont Alexandre relie à la ville, Praga d'où Souvarow annonça à Catherine la nouvelle de la Pologne écrasée.

A la descente même du train, nous nous trouvons dans une Russie nouvelle, quelque chose comme une Russie française. Nous n'avions pas vu une fleur à Saint-Pétersbourg ni à Moscou, et voici que de belles roses au cœur rouge, à tiges trop courtes malheureusement, nous sont présentées dans de légères corbeilles. S'il faut être francs encore, nos yeux avaient quelque peu oublié la finesse des traits féminins, l'ombre vivante des belles chevelures noires, la flamme des yeux profonds et doux, plus encore l'élégance des allures, la morbidesse tentante des mouvements,

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

comme a dit un poète. Tout cela revivait subitement sous nos regards dans les jeunes filles et même dans les jeunes épouses venues à la rencontre de nos compagnons de voyage polonais. C'était, autour des cous poudreux, un enlacement de beaux bras, et une musique de baisers sur les bouches impatiemment tendues, comme une effluve de tendresse se mêlant à l'arome des fleurs. Et de beaux sourires s'épanouissaient, à pleines dents blanches, sur les visages de femmes aux yeux humides, dans une grâce singulière de type, la noblesse originelle des lignes persistant dans cet émoi. Des femmes! des fleurs! la joie du retour : nous étions presque déjà dans la patrie.

Et nous mangerions des fraises le soir! Car on en vendait déjà, sur le chemin, aux stations avoisinantes, de belles fraises rouges

et charnues, emplissant la bouche d'une saveur fondante où l'ananas n'est pas étranger, de grosses fraises comme on en vend à Paris par charretées, comme nous n'en avions pas vu depuis un mois, n'ayant trouvé, dans les bois mêmes de Troïza, que de petits fruits sauvages et secs craquant sous la dent.

Et les impressions se matérialisant de plus en plus, nous nous réjouissons encore de monter dans des fiacres où l'on pouvait tenir deux sans coiffer positivement la voiture d'un chapeau vivant aux bords larges et douloureux. Presque nos fiacres découverts de la Compagnie générale et de l'Urbaine, mais avec de meilleurs chevaux au collier un peu plus haut, non plus en arc cependant comme ceux des *droshkis*, avec des plaques argentées courant le long des harnais et pendantes aux flancs. On me dit que ces jolies bêtes, qui viennent généralement de Bessarabie, se payent 80 roubles, en moyenne. C'est vraiment pour rien.

Les cochers ne portent plus l'infime petit chapeau crasseux des moujiks. Ils sont mis, à fort peu près, à la française, et le numéro de leur carrosse leur pend, accroché au dos, sous le collet. N'était que le pavé est détestable, comme dans le reste de la Russie, on ferait, ainsi installé et conduit, d'admirables promenades.

La Vistule est un fleuve rappelant la Néwa par la largeur. Il coule des eaux légèrement tumultueuses, sans transparence,

qu'un courant très fort emporte entre les rives. Le pont Alexandre, sur lequel on la traverse, est encadré, dans toute sa longueur, comme celui de Cologne sur le Rhin, d'un cadre treillagé de fer. Il repose sur sept grandes arches et ne mesure pas moins d'un demi-kilomètre, étant large de huit mètres entre les trottoirs. Il vous enveloppe, dans le roulement, d'un léger frémissement de métal et, comme d'une cage, le paysage n'y apparaissant que zébré de lignes rigides, quadrillé pour ainsi parler. C'est grand dommage, car il semble le plus majestueux du monde.

Il est huit heures du soir, — et il fait nuit quelquefois à Varsovie, — quand nous arrivons. On nous désigne la *Swozarçkaïa Dolina* (prononcez en français : Vacherie suisse) comme le lieu de plaisir où des étrangers peuvent passer agréablement leur première soirée. Des allées sous de gros arbres, des bosquets dans lesquels on consomme, une façon de terrasse où un cor exécute des soli auxquels un orchestre placé sur une estrade répond, une sorte de buffet couvert où l'on mange des hors-d'œuvre debout ; tout cela ne constitue vraiment pas un décor bien original ni une série d'amusements bien variés.

Nous sommes vraiment loin des splendeurs foraines de l'Ermitage. Mais, dans cette ombre confuse où filtrent des clartés d'étoiles, en même temps que le rayonnement pâle des feux électriques, c'est comme une odeur exquise de femme et de fleurs flétries, et des silhouettes passent dont le regard se mêle à ces lumières lointaines, un regard où se devine une caresse, des silhouettes de femmes dont le visage, subitement éclairé d'une pâleur lunaire, sourit, dont la marche se ralentit en alanguissement voluptueux. Terre d'Amour décidément que cette terre de Pologne ! Terre de gloire aussi et méritant, mieux que son indigne roi, l'inscription dont les cendres de Stanislas-Auguste sont ornées, en l'église des Capucins : *Quis fortior morte? Gloria et Amor.*

Je dors dans un lit à peine plus large que ceux de Moscou, au fond d'une alcôve à jours que forme une architecture en bois sculpté à deux battants, une façon d'iconostase derrière laquelle je joue le rôle du Dieu habitant un tabernacle. Je me demandais si des popes allaient venir, le lendemain matin, m'adresser quelques homélies intéressées. Cette crainte et la dureté de ma couche me firent lever de grand matin et j'allai vraiment assister au réveil des oiseaux dans le jardin de Saxe qui est, à cette heure, une des plus merveilleuses choses qu'on puisse voir.

Il est plus grand que notre parc Monceau et surtout plus touffu, bien que d'une ordonnance non moins parfaite. Un dédale d'allées bordées de fleurs, avec des sièges dont quelques-uns étaient occupés déjà par des dames dont un simple peignoir semblait composer la toilette de dessous. C'est que le jardin de Saxe constitue, dans un de ses angles, une véritable station balnéaire où se consomment avec conviction des eaux minérales artificielles, et qui ont leur public de baigneurs et de buveurs.

Dès huit heures un orchestre y joue des valses et, sous des galeries couvertes, on prend place autour de tables rustiques. Ma surprise est grande de me trouver tout à coup à Luchon. Je ferme les yeux et voici que monte, autour de moi, l'illusion des montagnes et que me passe au front une rapide bouffée de l'air du pays.

En sortant du jardin de Saxe par une des grilles les plus rapprochées, j'y trouve un cosaque en grande tenue gardant la porte. Son pittoresque uniforme mérite bien une description. Tunique rouge écarlate, agrafée en travers sur la poitrine et une double cartouchière couvrant tout le haut de celle-ci. La jupe, assez longue, pend au-dessus d'un pantalon brun, large aux cuisses puis se prenant dans des bottes aux longs éperons. Sa tête est coiffée d'un bonnet d'astrakan et le *kiusgial*, sorte de long poignard dont la gaine est ciselée, est passé dans la ceinture semblant plutôt

posée sur la hanche que serrée à la taille. L'homme est de haute taille, mince, bien pris, avec un visage brun, d'expression jeune, mais que le hâle a déjà ridé.

Il a pour mission d'empêcher d'entrer les juifs. Aussi, en dehors de la grille, voyons-nous un certain nombre d'israélites mélomanes qui déambulent en écoutant, à travers les feuillages, les échos lointains du concert. Tous, grands ou petits, portent la longue redingote et sont coiffés d'une casquette. Ainsi, bruns ou d'un gris louche, ont-ils l'air de longs coléoptères. Leur visière courte semble posée sur leur nez monumental. Les vieux ont des barbes jaunes ou blanches. Ils marchent lentement et en gens qui n'ont pas grand'chose à faire. Un règlement de police leur interdit de porter les cheveux en tire-bouchon des deux côtés des joues, ce qui constituait l'uniforme sémitique complet.

Rien de mystérieux comme ces proscrits conquérants, à l'air humble et dominateur tout ensemble, portant en eux le mépris visible de toutes les autres races et qui rêvent d'enterrer l'or du monde entier sous le fumier de Job. Voici longtemps que la Pologne leur est une façon de Chanaan; mais les dernières proscriptions dans le reste de l'empire russe, y feront affluer, sans doute, les trois millions dont les statistiques dotent le plus grand territoire européen.

Cette persécution, où les questions de foi religieuse n'ont aucune part, semble donc bien visiblement un instrument politique, un dernier mode d'écrasement d'un peuple où les levains sacrés de liberté et de révolte ne sont pas morts. Ainsi le Dieu d'Israël continue à dépêcher des sauterelles voraces sur les patries qui ont cessé de lui plaire.

Tous ces proscrits arrivent, en effet, en Pologne, affamés, avec l'énergie vitale de leur race, les mieux armés de tous les hommes dans le combat infâme pour l'existence. Bientôt ni celui qui fut le seigneur, ni celui qui est le paysan n'auront plus un brin de

terre. Les enfants du sol, dépouillés du sol, seront, à leur tour, les vrais exilés. C'est le dernier morcellement sous les griffes honteuses de l'usure, le sillon retourné et vidé jusqu'au fond par les doigts crochus des marchands d'argent. Ils le sentent bien là-bas, et un des plus modérés, comme des plus perspicaces, maudissant ces rigueurs, me disait : « Les trois millions de juifs russes, répartis dans l'empire entier, y constituaient un ferment utile. Accumulés sur un point, ils sont un poison mortel. »

C'est, en effet, un véritable grouillement de bacilles dont « la Nouvelle-Jérusalem » — ainsi nomme-t-on à Varsovie le quartier juif — donne actuellement une idée. Rien n'y évoque l'image d'un travail manuel et producteur. L'échange est le seul labeur. Là où il n'y a rien à échanger, c'est l'oisiveté écœurante. C'est aussi la laideur sordide. Car les femmes elles-mêmes renoncent à la plus légitime coquetterie en cachant leurs cheveux dès qu'elles sont mariées, c'est-à-dire avant même l'épanouissement complet de leur beauté.

Une révolte monte au cœur de cette malpropreté et de cette fainéantise, révolte que contient cependant un remords de justice. Le fait est apparent, odieux, répugnant. Mais la cause! Comporte-t-elle un anathème sur la race? Là où les juifs jouissent du droit commun on les a trouvés aussi aptes que tous les autres à toutes les fonctions, envahissants même par cette aptitude générale, laquelle va — il est équitable de le dire — jusqu'à donner sans le marchander son sang, aux jours de combat, pour la patrie qui les a élevés jusqu'à elle.

C'est cette façon de supériorité même et cette faculté merveilleuse d'assimilation, il faut bien le dire, qui leur valent une partie des mesures vexatoires dont ils sont l'objet en Russie. Dès que les Facultés leur y furent ouvertes, ils y prirent une place considérable et une part prépondérante dans la distribution des grades scolaires. Comme ils n'en trouvaient pas un emploi

aussi facile que les nationaux, leurs études terminées, c'étaient par avance des mécontents d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus instruits et mieux à même de juger des abrutissements moraux de la servitude.

Voici pourquoi, comme dans les concours scientifiques, leur proportion a été considérable dans les complots nihilistes découverts. Mise en relief par la police qui ne leur est pas favorable, cette proportion est une des causes les plus efficaces des expulsions dont ils sont poursuivis et auxquelles les plus favorisés n'échappent que par l'apostasie.

Le cercle dit vicieux demeure, le plus souvent, l'*ultima ratio* des événements humains, et M. La Palice est un plus grand génie qu'on ne l'imagine. Le gouvernement russe persécute les juifs parce qu'ils sont dangereux à sa sécurité, et ceux-ci sont surtout dangereux parce qu'on les persécute.

Il faut s'élever plus haut que la brutalité des faits eux-mêmes, pour y apporter un jugement. Une fois de plus il semble que le grand principe moral de la liberté pour tous soit l'unique sauvegarde, et que l'abus de la force ne prévaut jamais impunément sur les droits de l'éternelle justice. Que les choses en soient venues au point que la persécution soit aujourd'hui nécessaire et politiquement légitime, c'est possible. Il semble que le relèvement de l'esprit national et le mouvement particulariste actuel ne puissent évoluer sans chasser, avant tout, du territoire, les plus dangereux agents du cosmopolitisme financier, les juifs, à la remorque de qui marchent les Allemands. C'est logique, mais on dit que l'héritage des rois est surtout fait de fautes anciennes et d'actuelles responsabilités. A ce point de vue, celui d'Alexandre II est rude à son héroïque successeur. D'ailleurs,

Nec nostrum inter nos tantes componere lites!

je ne suis qu'un promeneur et non pas un philosophe.

J'entrai, perdu à travers ce *ghetto* cruellement bourgeois, dans une des boutiques qui occupent le fond du rez-de-chaussée des maisons généralement basses. C'était, comme je m'y attendais, une façon de bric-à-brac, mais où se retrouvait l'instinct, qu'ont vraiment les juifs, des vieilleries ayant quelque valeur. Médiocres en art généralement, eux-mêmes, — au moins dans les arts plastiques, la musique ayant été surtout leur domaine, — ils sentent à merveille où l'art a mis son empreinte. C'est un phénomène de flair. Les plus ignorants devinent des traces d'origine, souvent même des traces d'histoire sur les bibelots qu'ils n'achètent nullement au hasard.

Je suis reçu par une façon de patriarche à barbe d'un blanc pisseux autour de la bouche, très silencieux et qui ne me tourmente nullement pour acheter. J'ai rarement vu un commerçant plus digne, et la façon dont il me refuse les prix qui ne lui conviennent pas, ne semble pas exempte de quelque mépris. Est-ce mon baptême ou mon ânerie qu'il entend me reprocher? Mais je l'ai trouvé infiniment moins obséquieux que les popes offrant des prières et que nos boutiquiers du boulevard. Je dus escalader une grappe d'enfants crasseux pour franchir les deux marches de la porte de sortie. Je n'avais rien acheté, et je parie que si l'un des deux a traité l'autre d'avare, *in petto*, quand l'autre a eu le dos tourné, c'est lui.

On respire, à vrai dire, plus librement en sortant de « la Nouvelle-Jérusalem », qui laisse l'impression d'un ensemble de terriers humains au fond desquels s'aiguisent les dents de rongeurs formidables et prolifiques monstrueusement.

Voulant épuiser, en un jour, les impressions douloureuses, je me fais conduire au cimetière qui m'apparaît, tout d'abord, sous un aspect presque riant. De belles verdures autour du marbre des tombes, et je ne sais quelle coquetterie posthume dont est embellie l'image même de la mort. Le luxe des cercueils

est considérable dans toute la Russie. Aux boutiques des menuisiers de Moscou, c'est généralement, dans les vitrines, un cercueil savamment ouvragé qui donne un échantillon de leur



habileté. Cet habit funéraire comporte une coupe gracieuse et une décoration de bon goût. Tout y est prévu pour les aises du défunt qui y reposera, la tête plus élevée que les pieds, comme

il convient pour un paisible sommeil. Les tons de neige et d'or sont prodigués et encore les garnitures de dentelles comme pour les robes de mariées. Les éternelles fiançailles ne sont-elles pas là ?

Comme en toutes choses, à Varsovie, ce luxe est d'un goût plus sûr et plus ingénieux. Aussi les premiers habitants du cimetière sont des statues et, à travers des jardins, ont-ils l'air d'un monde fort *select* et qui poursuit, par delà la vie, les traditions de la bonne société. A travers ces villas mortuaires, dans un parfum vague de fleurs pieusement entretenues où de philosophes papillons se viennent poser, on arrive jusqu'à un talus désert singulièrement respecté des visiteurs qui ne foulent jamais sa verdure sacrée. Là dorment les vaincus des derniers combats, les martyrs des dernières libertés revendiquées, les héros de 1831, les dix mille qui ne battirent pas en retraite et moururent écrasés par la force, pendant que le héros de notre 1830, à nous, le cruel bourgeois Louis-Philippe s'applaudissait cyniquement et publiquement d'avoir mieux servi le triomphe de Russie, en bernant les Polonais par d'imaginaires espoirs de secours, que leurs propres armées. Ainsi ceux qui sortent de la révolution demeurent toujours ses plus implacables ennemis.

J'ai comme une envie, moi, Français, de demander pardon à ces mânes, songeant à ceux de ce pays qui, comme le grand Thaddée Kosciuszko, aidèrent en 1799, à notre grand mouvement libérateur, qui, comme Joseph Poniatowski, versèrent, dans les champs de Leipzig et sur les bords de l'Elster, leur sang pour la France. La grande iniquité, dans le jour qui fit ces funérailles, vint moins de l'humeur légitimement conquérante des Russes, que de notre propre lâcheté. Les peuples jeunes sont comme une mer qui pousse ses flux à l'aventure. Aux civilisations que l'expérience a formées, que l'affranchissement a retrempées, il appartient et il incombe d'y savoir opposer des digues. C'est le devoir sacré auquel nous avons failli.

Les églises n'offrent, à Varsovie, qu'un intérêt relatif, surtout pour qui vient de quitter Moscou. En revanche, on y peut visiter plusieurs collections intéressantes. Le palais Krazinski, meublé dans un style irréprochable, est, en même temps, une façon de musée. Nous y trouvons un Horace Vernet daté de 1816 et autrement savoureux que les toiles immenses de Versailles, un Vernet que semble traverser un souvenir de Géricault; plus un Van Dyck authentique, un *Saint-Laurent* d'une belle facture. Très intéressante encore, bien que d'une exécution artistique inégale, la série des portraits de la famille Krazinski.

Le mouvement artistique est d'ailleurs remarquable en Pologne et je n'ai pas à rappeler le nom déjà illustre de Chelmonski. Nous allons visiter une exposition contemporaine où des peintres et des sculpteurs, pour la plupart jeunes, s'affirment déjà avec un talent plein d'espérances. Citons MM. Rapacki, Andrichewicz et Falat, ce dernier un aquarelliste plein de saveur. Il faut faire honneur de ces exhibitions périodiques à un homme de grand cœur doublé d'un homme de haut goût, M. Lucien Wrotnowski, qui est, pour ainsi parler, l'âme de ce renouveau. C'est grâce à lui qu'il existe, à l'exposition de Berlin, une section polonaise, ce qui ne s'était vu à aucune solennité de ce genre depuis leur institution. Ainsi s'entretient, là-bas, le sentiment national dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé et, une fois de plus, c'est de l'art que la défaite reçoit ses premières revanches et ses plus augustes consolations.

C'est dimanche, et de grandes régates ont lieu sur la Vistule, entre les deux ponts que sépare une étendue de deux kilomètres. Le fleuve est sillonné de bouées. Sur la rive gauche, c'est une foule considérable et les attelages piaffent au bas du quai, sur une terre rouge comme une poussière de briques. Un grand bateau. sur lequel sont admis seulement les privilégiés, est amarré devant le point où les courses se doivent arrêter. A ses deux étages se

presse un monde élégant et l'aspect lointain est celui d'un jardin de Sémiramis, dont les toilettes claires des femmes seraient les fleurs. Çà et là une ombrelle rouge pique comme un coquelicot dans cette moisson houleuse de têtes où les chevelures blondes mettent un frémissement de blé.

Nous pénétrons, par faveur, dans l'entrepont où circulent des canotiers de toutes couleurs, bras nus, impatients de la rame et dont les yoles attendent, doucement bercées par un rythmique roulis. Nous admirons plus encore, de près, les spectatrices admirées de loin. La beauté des dames polonaises est de celles qui supportent l'analyse après sa grande expansion de charme. J'ai vu là une des plus admirables créatures brunes que j'aie rencontrées jamais, avec une chevelure presque bleue comme en ont les filles de Java.

Il paraît que la lutte est plus intéressante encore à suivre en bateau que des yeux seulement. Une nouvelle gracieuseté de mes hôtes m'installe sur un *yoth* destiné à surveiller la régularité des concours et qui suit constamment les yoles en course. Celle-ci se fait en remontant contre un courant très dur. Les rameurs se couchent sur les avirons; ils semblent des doubles croches aux notes rouges, jaunes, vertes et bleues qu'un caprice de compositeur aurait penchées sur le papier. Ce mouvement tumultueux de l'eau, auquel il faut qu'ils résistent déjà, ouvre comme un accent circonflexe d'argent devant leur poupe.

Le signal retentit et c'est des deux côtés de chaque barque, comme les plumes d'une aile qui effleure seulement le flot, d'une aile d'alcyon, pendant que, par derrière, le sillage droit d'abord se transforme en parafe, heurté de toutes parts par les remous. Chaque canot a ses tenants qui applaudissent, encouragent ou se désespèrent dans les bateaux et sur la rive. Car c'est une flottille d'embarcations légères qui porte une partie du public, sévèrement maintenue en dehors de la piste. Toute

cette jeunesse qui rame est d'une extraordinaire vigueur et remarquablement entraînée. Un pays où les jeunes hommes sont vigoureux et où les femmes sont belles n'a point à désespérer.

Très avant dans le soir se prolongèrent les régates commencées à trois heures. Car ils sont innombrables ceux qui, la sueur au front, se rafraîchissent dans les applaudissements et dans les sourires. Le jour, sans baisser précisément, s'amortit et s'emplit d'une poussière vibrante d'argent. Cette mélancolie soudaine du ciel me surprend tout à mes souvenirs personnels, moi qui fus un écumeur de Seine, et qui, à vingt ans, promenais mes rêves matinals entre la Grande-Jatte et Argenteuil, et aussi mon cœur blessé par des amours toujours nouvelles.

Dans cette vision évoquée, des fronts charmants passaient et des musiques d'adieux se mêlaient au bruit rythmique du yoth exhalant une haleine bleue. Et quand le sentiment de la réalité me revint, par quelque incident tapageur de la course, cette poésie qui m'avait envahi ne se retira pas brusquement de moi. Elle enveloppa de son émotion le spectacle même qui m'entourait. Varsovie était comme estompée par un brouillard léger où les silhouettes de sa citadelle et de ses anciennes fortifications, semblaient s'emplir des frémissements muets d'une âme; avait, comme un lion couché, une buée aux narines de vagues fumées de canons. Et ce crépuscule d'un soleil couchant avait les mêmes blancheurs qu'une aube de délivrance.

Le laid est le vêtement du mal, pourrait dire un nouveau Platon. Rien de plus parfaitement odieux à l'œil, de plus lourd, de moins décoratif, que la courte pyramide en bronze sale élevée, place de Saxe, et soutenue par un socle massif gardé par huit lions, à la mémoire des généraux polonais qui moururent, en 1830, au service de la Russie et en portant les armes contre leur patrie. Le souvenir vaut l'acte qu'il consacre. *Suum cuique !* Vive notre Rude et *la Marseillaise !*

Comme à Saint-Pétersbourg, comme dans presque toutes les grandes villes européennes, l'été fait, à Varsovie, le vide du monde élégant. A tout prendre, c'est encore Paris qui subit aujourd'hui, le moins absolument, cette loi des villégiatures et qui garde le plus de fidèles, même sous les chaudes ondées de soleil qui rendent brûlant le pavé des rues. Il convient d'ajouter d'ailleurs qu'un déséquilibre complet des saisons, lequel paraît moins sensible dans les régions de l'Est, a beaucoup contribué depuis quelques années à encourager les Parisiens fanatiques, les intolérants boulevardiers.

On m'assure qu'au printemps les *Aleja Ujazdowska* présentent un spectacle vraiment merveilleux, surtout par la fraîcheur et l'éclat des féminines toilettes. C'est une longue avenue plantée de tilleuls, rappelant infiniment plus le Prater de Vienne que l'odieux *Unter den Linden* de Berlin. Le mouvement des voitures y égale, paraît-il, en ce temps-là, celui de notre allée de Longchamp.

Nous y rencontrons bien quelques jolies filles et d'élégante tournure, mais qui ne nous semblent pas d'authentiques fleurs d'aristocratie. Elles sourient aux splendides officiers de hussards de Grodno, qui ont gardé la grâce virile des anciens uniformes de notre garde. Elles échangent aussi des regards d'intelligence avec de vieilles juives qui, vraisemblablement, appliquent à l'amour le goût extraordinaire de leur race pour les échanges commerciaux. Tout cela ne fleure pas précisément la vertu, mais tout cela ne fleure pas non plus l'hypocrisie allemande. Et puis, je le répète, ce ne sont pas les véritables dames de Varsovie que nous rencontrons, sur les promenades, en cette saison.

On y parle terriblement allemand, par exemple. Hélas! il faut bien se rendre compte que l'Allemand n'est pas l'ennemi là-bas et qu'à certains, même, il apparaît comme un libérateur possible,

comme un sauveur éventuel. En revanche, on parle exclusivement polonais au café de l'Ours, dont la décoration rappelle nos plus beaux estaminets parisiens.

Si les églises sont infiniment moins intéressantes à Varsovie qu'à Moscou, — la décoration de la cathédrale Saint-Jean, par exemple, dont les fondations remontent au XIII[e] siècle, étant tout entière du temps de Jean Sobieski, — celle-ci est remarquable néanmoins par le souterrain qui conduisait au château royal, les rois nouvellement sacrés. — Que nous sommes loin de l'escalier fastueux du Kremlin! — La nouvelle synagogue donne un échantillon complet de cette absence suprême d'art qui constitue l'art juif. Elle était bien due au troupeau d'Israël qui afflue là, chassé de toutes les autres parties de l'empire. Le lustre fatidique à sept branches y est monumental. On sait que les flambeaux de cuivre juif, sur ce modèle, sont un des bibelots qu'on rencontre le plus chez les revendeurs de Varsovie.

On jouait l'opérette, le soir —, une opérette polonaise, — dans un théâtre d'été, spacieux et d'une décoration très fraîche dans son absence de toute prétention. L'action m'a paru simple et galante, la musique joyeuse et mélodique, dans la façon de nos compositieurs à la mode il y a vingt ans, de Lecocq plutôt que d'Offenbach. Mais ce dont je suis sûr, c'est que le polonais chanté est absolument agréable, plus peut-être encore que le russe. Les comédiens étaient de belle humeur, les comédiennes jolies, et le regard errait, d'enchantement en enchantement, parmi les spectatrices des loges et des fauteuils, en toilettes légères, délicieusement renversées derrière le frémissement alterné de l'éventail.

Une soirée exquise et que termina un souper chez Brülh, d'où j'ai rapporté cette authentique recette pour préparer les *Babkas*, délicieux gâteau que je recommande aux lectrices gourmandes : *Battez huit œufs dans deux litres de lait et un jus de citron; ajoutez et pressez. Mêlez cette pâte de mie de pain trempée de crème et*

pressée; ajoutez 300 grammes de beurre et deux jaunes d'œuf et mêlez continuellement pendant trois quarts d'heure, en tournant toujours dans le même sens. Ajoutez du fromage à la crème broyé, 125 grammes d'amandes pilées, douze blancs d'œufs battus en neige et faites cuire au four.

La cuisine est d'ailleurs remarquable en Pologne. On y mange, en particulier, des viandes enfermées dans des pâtes cuites ensuite et ayant néanmoins gardé toute leur souplesse, dont j'ai vu des Parisiennes se lécher longtemps leurs jolis doigts. Comme partout, à Varsovie, les médecins sont gourmands et leurs femmes composent chez eux, avec des fruits, de délicieuses liqueurs. C'est la revanche des horreurs que confectionnent, d'après leurs ordonnances, les apothicaires dans le reste de la ville.

J'avais passé la journée suivante tout entière — et quelle délicieuse journée! — dans ce joli palais de Lazienski dont le goût décoratif, si merveilleusement pur, contraste avec la débauche de coûteuses splendeurs dont les résidences impériales avoisinant Saint-Pétersbourg avaient lassé mes yeux. A Lazienski nous sommes loin de ce Louis XVI pour géants dont Tzarskoë-Sélo et Peterhof sont les modèles. C'est un Trianon amoindri, au contraire, un Trianon exquis où s'est comme avivée la délicatesse des proportions, l'harmonie des grâces. Tout y chante la femme et semble fait pour de galantes fêtes et d'amoureux entretiens.

C'était bien la demeure qu'il fallait à ce Stanislas-Auguste, élevé sur les genoux de Madame Geoffrin, dont les débauches aimables avaient étonné, à Paris même, un monde pour lequel il semblait que le scandale fût un invraisemblable mythe; qui sauta de joie dans son lit en apprenant que Catherine II, sa maîtresse, était tzarine, couvrant de baisers les deux portraits d'elle, l'un en Bellone, l'autre en Minerve, entre lesquels il couchait; qui, plus tard accepta, de celle qu'il avait aimée, toutes les humiliations; qui

fut un misérable roi, mais un amant irréprochable, un traître à la patrie, mais un artiste aussi parfait que Néron et moins cruel, l'image bien humaine de toutes les lâchetés qui nous viennent de l'amour, une des fleurs les plus parfaites de corruption d'où jaillit, comme d'un fumier, le lis sanglant des révolutions. Son buste est là, en marbre, soigneusement conservé par l'oppresseur qu'il a si bien servi. Il a la tête d'une vieille femme, lui-même, lui qui avait fait tourner tant de têtes et qui écrivait à celle qu'il appelait encore « Maman! » : « Ma plus grande joie est d'avoir été nommé roi autant par les femmes que par les hommes de mon royaume. »

Ce voluptueux avait bien choisi le lieu de sa halte, dans l'éternel voyage à Cythère qui fut sa vie. Le palais de Lazienski est comme une île entre deux étangs dont l'eau calme s'emplit parfois de la course des nuées passant, blanches et gonflées comme des voiles, sur un azur sans rides. A peine, quand le vent se lève, un clapotis léger d'eau, comme l'accompagnement d'une chanson d'amour; un accompagnement en *pizzicati* argentins. Les rossignols hantent les grands arbres du parc où ce nid est posé. De muettes voluptés passent dans l'air qui le caresse. L'haleine des baisers y flotte comme sur les roses du parterre. On était bien là vraiment pour oublier le poids d'une couronne et abdiquer le souci sacré de la patrie!

Mais c'est le théâtre en plein vent surtout qui m'avait laissé dans l'esprit une indéfinissable impression; je ne sais quoi de despotique et d'obstiné. Imaginez une série de gradins, comme dans le théâtre antique d'Orange, enfermée dans un demi-cercle de pierre et séparée, par une grille élégante, d'une petite rivière. De l'autre côté de celle-ci, après deux balustrades gardées par des lions de pierre et entre lesquelles un orchestre invisible se peut installer, la scène, une scène plantée d'arbres et de ruines grecques au décor invariable, mais le plus beau qu'on puisse

rêver. C'est là que les représentations ont lieu quelquefois encore au clair de lune, devant un public où les jolies femmes abondent. Car, après les steppes arides qui la séparent de Moscou, Varsovie, où l'on retrouve les premières roses, est comme une pépinière de beauté. Deux types, dont l'un, faisant penser à Judith par l'éclat sombre de sa chevelure noire, est, dit-on, mêlé de sang juif; l'autre, d'une plus grande pureté occidentale, avec des yeux de charbon et des cheveux en coulée de miel.

« On jouera demain, s'il fait beau », me dit mon cicerone, un patriote doublé d'un grand artiste, l'ami de la rénovation artistique polonaise.

Et je le quittai, sur cette espérance, le remerciant de m'avoir montré de si belles choses, hanté surtout de la dernière, ce théâtre grec évoqué dans les solitudes d'un parc où l'ombre de Versailles a passé.

Et mes yeux, se fermant vite sous les lassitudes accumulées du voyage, sous la volupté matérielle aussi de retrouver un peu d'ombre, — car, en même temps à Varsovie, retrouve-t-on de belles filles, des fleurs, des fraises et la nuit dont on ignore les bienfaits à Moscou et à Pétersbourg, surtout en cette saison, — mes paupières s'étant rapidement abaissées, où grésillait encore, dans leur palpitation rose semée de points noirs, comme un feu mal éteint, je vécus dans le rêve le plus merveilleux du monde où se mêlait le mensonge à la réalité.

Le moment de la représentation annoncé était venu ; j'étais assis sur une de ces marches de pierre qui servent de fauteuil au spectateur. Autour de moi c'était un épanouissement de radieux visages, un souffle embaumé qui venait des sourires, un scintillement d'yeux qui semblait le reflet du scintillement des étoiles, un bruit léger d'ailes s'élevant des éventails sous lesquels se disaient des paroles d'amour, des vagues de parfums prises aux chevelures, l'effleurement magnétique des alanguissements

proches sous ce ciel constellé, devant cette eau chantante à peine, dans le rayonnement des yeux de granit des lions éclairés en plein par la lune. Les chapiteaux d'ordre ionique, surmontant des colonnes aux cannelures ébréchées, soutenant des débris de frontons, accrochaient, à leurs arêtes fleuries, des lumières blanches; des frissons passaient dans le serpentement des lierres et l'âme antique s'éplorait, douloureuse dans le murmure des feuillages, réveillée, comme par un invisible Amphion, aux pierres des autels brisés.

Tout à coup l'orchestre préluda, un orchestre bien réel où pleuraient les violons, où les flûtes se moquaient, où les cordes et les anches vibraient, non plus une musique purement éolienne. Il me parut que ce fût un air de l'*Orphée* de Glück, celui qui évoque les ombres heureuses. Car, dans l'enlacement des colonnes et des lierres, des formes passèrent, qui s'en dégagèrent gracieusement pour venir danser en avant, presque au bord de la rivière qui, elle aussi, s'anima d'images frémissantes dans la profondeur obscure de l'eau. Et ces formes étaient celles de femmes toutes égales en beauté sous la diversité des aspects, celles-ci semblant coiffées de papillons noirs et celles-là de ruches d'abeilles; nues juste autant qu'il convient pour qu'il restât de leur splendeur quelque chose à deviner; en des rythmes voluptueux arrondissant leurs bras au-dessus de leurs têtes souriantes, et, du balancement de leurs hanches délicieusement massives, faisant passer, dans l'air, comme des remous de désir; noblement lascives et plastiquement charmeresses.

L'amour des hommes vaincus gémissait à leurs pieds, entre les socles des deux lions assoupis.

Et le caprice éternel des modes venait transformer leur grâce faite d'abord des charmes originels. Le caprice divin des mythologies mettait à leurs fronts le croissant de Diane, ou dans leurs mains l'amphore d'Hébé, ou le bouclier de Minerve à leur bras,

ou faisait palpiter, sur la blancheur de leurs épaules, les colombes blanches de Vénus. Et le chœur sacré des nymphes oubliait de pleurer Adonis pour s'enlacer dans leur vivante guirlande de chairs jeunes et triomphantes d'olympienne immortalité.

L'amour des faunes et des sylvains aux pieds fourchus hurlait de désirs à leurs pieds, entre les socles des deux lions assoupis.

Une romance de Florian chantait à l'orchestre. Les déesses étaient devenues bergères et c'est Watteau qui avait dessiné leurs costumes, si bien que partout c'était des jardins enjuponnants les paniers, un vol de rubans s'effarouchant à la pointe des houlettes, de rustiques menuets s'ébauchant sur des airs de flûte, les corsages s'échancrant fort sur la fermeté jumelle des poitrines, et les petits mollets ronds se trémoussant, les pieds, mignons, jetant en l'air le scintillement diamanté de leurs boucles. Et parmi les mythologiques images restées debout sur des autels de rocaille, souriait le joli buste moqueur de la Dubarry, durant, qu'au flanc du cerf hiératique, s'allongeait le beau corps souple de Diane de Poitiers.

Et l'amour des rois crépitait comme la pluie d'or de Danaé, à leurs pieds, entre les socles des deux lions assoupis.

Un coup de tonnerre, mais de tonnerre lointain, et toutes ces gracieuses images s'effaçant comme un troupeau sous l'orage. Un long éclair raye le ciel dont les étoiles se sont fermées, comme de célestes volubilis, coupé lui-même par les silhouettes des arbres s'inclinant sous la tempête, des colonnes s'ébranlant et se fendant en ruines nouvelles comme si une lourde main de fer se fût posée sur leur fronton. A l'orchestre, les cordes se sont brisées et les flûtes ont avalé, comme dans un hoquet, leur dernier éclat de rire. C'est une fanfare de cuivres déchaînés, une trombe de claironnées qui soulève derrière elle le mugissement des canons. Un vol de chevaux écorche la plaine. Un cri suprême est jeté dans l'air. Les drapeaux claquent sous la mitraille comme des vitres

sous la grêle. L'agonie des mourants s'éteignant dans le vestibule du silence. Plus un bruit derrière celui qu'a fait, en glissant sur les dernières gerbes humaines, la faux de la Mort.

Et dans le décor tout rouge, comme après un incendie, arbres et colonnades découpant en noir des fumées de pourpre, une femme assise et qui pleure, le pied déchiré par une couronne brisée, l'image auguste d'une patrie... la nôtre peut-être demain!

Tout ce qui fut une patrie
M'emplit d'un filial émoi,
Et, pour elle, j'entends en moi
Comme une voix du sang qui crie.

Je baise la terre meurtrie
D'où fut chassé le dernier roi,
Puis me retourne avec effroi
Vers toi-même, ô France chérie!

C'est donc le destin sans merci
Que les peuples meurent ainsi,
Par le fer, chassés de l'histoire,

Et que le pied lourd du vainqueur
Écrase, au fond de notre cœur,
Jusqu'aux cendres de notre gloire!

Un coup à ma porte.

Je m'éveillai brusquement. Il me semblait que mes yeux étaient plus lourds, comme si j'avais pleuré.

— Hélas! mon ami, il pleut et l'on ne jouera pas à Lazienski, ce soir, me dit mon hôte.

Et moi je ne lui dis pas qu'à Lazienski, pour moi seul, on avait joué toute la nuit.

Un spectacle curieux au retour de Lazienski, et que le lendemain, non plus, je n'avais pas oublié. Nous avions quitté le palais, en murmurant cet hexamètre épicurien écrit en or au-dessus

d'une des portes, près d'une fontaine dont l'eau est merveilleusement fraîche et savoureuse :

Ducite sollicitæ hic jucunda oblivia vitæ

et, à travers le parc, nous étions descendus jusqu'à une route boisée, absolument délicieuse, laquelle ramène vers Varsovie, quand une musique étrange nous sonna aux oreilles, une fanfare de cuivre, puis un roulement de tambourins; entre ces notes suraiguës et ce bourdonnement vague, une rumeur de voix humaines, un rythme de chanson populaire entre ces bruits guerriers. Nous regardons dans le sens d'où ils nous venaient, et bientôt, entre les troncs légers des arbres passèrent comme de petits nuages blancs qui marchaient lentement. Devant ces nuages, tous de même hauteur, un frémissement de poussière argentant les broussailles. Tout s'éclaircit à un coude que faisait le chemin suivi par les météores. De superbes chevaux noirs agitant leurs crinières sous les trompettes tendues en avant.

C'est la musique d'un régiment que nous allons voir passer, un régiment de cavalerie de la garde, nous dit-on. Les bêtes, moins dociles que celles de nos soldats, se cabrent, mais d'excellents cavaliers, vêtus de vestes de toile blanche et coiffés de casquettes pareilles, les maintiennent avec une aisance exquise. Ce sont de superbes hommes, jeunes, vigoureux et superbement montés. La première compagnie a défilé déjà, et voici que la seconde est précédée, non pas d'un orchestre, mais d'un chœur. Une vingtaine de soldats, qu'un des leurs dirige en battant la mesure avec un sérieux comique, chantant à l'unisson un air plein de caractère, précédés eux-mêmes d'un petit étendard fait de rubans s'envolant autour d'un croissant, avec une poupée au sommet de la hampe. Et le choral est scandé par le tambour de basque. Et les compagnies suivantes ont aussi chacune ses chanteurs, si bien

que tout le long du défilé, le concert n'est pas un seul instant interrompu.

Tous ces hommes semblent pareils avec leur moustache blonde. C'est un cliquetis de fer sur les cailloux qui s'amortit quand ils s'éloignent, laissant, derrière eux, je ne sais quelle impression douce et barbare à la fois, l'impression des sauvages armées d'autrefois passant comme des trombes dans les plaines, avant que les savantes mitrailles promenassent leurs faulx à travers les moissons viriles et rendissent inutile ce radieux rayonnement de jeunesse guerrière, confiante, grisée de dangers et de gloire.

La cavalerie russe est très nombreuse sur cette frontière de l'empire, et nous y voyons une sécurité, comme la certitude d'un secours.

Il y a eu lieu longtemps de se demander si l'Allemagne en était vraiment menacée et si le même sentiment qui écrase la Pologne sous l'émigration juive ne se retrouvait pas encore dans ce luxe de garnison.

Pour qui en a bien gardé l'impression formidable au passage, l'armée allemande est comme une citadelle massive, comme les anciennes tortues de fer que faisaient, en masse, les boucliers macédoniens serrés les uns contre les autres, et je ne sais quel émoi douloureux et sympathiquement inquiet vous prend à l'idée de voir se heurter à ces murailles vivantes l'élan de ces superbes et chevaleresques régiments. Mais ceci n'est que mon impression, et sûrement les stratèges de profession en peuvent mieux juger que moi.

On constate, en se rassurant, d'ailleurs, que Varsovie est sérieusement fortifiée contre toute invasion allemande par un fort récent complétant, au sud, le système de défense représenté, — au nord, par la citadelle, à l'est par la Vistule, — en suivant le chemin à Villanow, une autre résidence autrefois royale et qui est aujourd'hui la propriété de la comtesse Potocka.

A ce changement de maître, Villanow a gagné d'être conservé dans son intégrité décorative, dans la pureté parfaite de son ameublement, pendant que les visites du tzar actuel à Lazienski ont toujours été signalées par la substitution de quelques bibelots modernes, essentiellement économiques, aux merveilles de goût et aux meubles de style qui s'y trouvaient. C'est une lente mais véritable invasion des magasins de la Ménagère dans le musée de Cluny.

Rien de pareil à Villanow, où se sent l'influence protectrice d'une femme, vraiment grande dame, respectueuse des traditions, de la couleur locale, de tout ce qui laisse comme leur pollen de fleurs posthumes aux choses du passé. Partout est l'image de Jean Sobieski, qui fit creuser, par des prisonniers turcs, les fondations de cet aimable palais. Un visage riant, ouvert, et une moustache fièrement posée sur la bouche, tel est le buste en marbre du héros. Celui de sa femme, une Française, lui fait face ; il est fait de distinction et d'une grâce méridionale.

Une première salle contient les portraits des rois et reines de Pologne, d'une valeur artistique assez inégale, mais tous historiquement intéressants par leur caractère parfait d'authenticité. Nous passerons, sans nous y arrêter, dans une chambre chinoise qui semble une nécessité de tous les palais russes, un hommage inattendu à l'art de l'Extrême-Orient. Avec joie nous nous retrouvons presque en France devant d'admirables émaux de Limoges. Puis, dans un salon où Louis XV se fût trouvé chez lui, un superbe vase incrusté d'ivoire et de pierres fines, présent du pape au vainqueur de la bataille de Vienne, au rempart de la chrétienté.

Des scènes mythologiques aux murailles où les amours de Jupiter sont représentées, ici frémissantes aux ailes blanches d'un cygne, là fleurissantes sous une pluie d'or. Les plafonds sont encore des tableaux, mais ce qui fait vraiment l'honneur de cette

galerie, c'est un David d'origine certaine, mais très particulier dans l'œuvre du maître, avec des qualités et des défauts n'étant pas ordinairement ceux de David ; c'est un Rubens de belle qualité représentant la mort de Sénèque ; c'est encore un *Enlèvement d'Europe* qui ne saurait manquer de ravir les admirateurs de Guido Reni.

Le retour à Varsovie se fait par un chemin charmant, dans une



campagne fertile et bien cultivée. De belles filles du peuple passent avec des pannerées d'herbes sur la tête, sans corset, bien cambrées dans leur grâce naturelle et robuste, une main ramenée sur la hanche voluptueusement débordante. De beaux yeux et de francs sourires éclairent ces visages légèrement hâlés. A travers ces libellules qui semblent prêtes à s'envoler, pendant que nous approchons de la ville, par trois ou quatre marchant ensemble, les juifs passent comme de lourds hannetons. Ils ont la

tristesse de séminaristes en promenades et font de vilaines taches noires dans cet éparpillement de couleurs joyeuses.

Est-ce à leur vue que je prends la mélancolie qui m'envahit et me rend silencieux durant que la voiture file dans la pourpre dorée et flottante du soleil couchant? Non. C'est que je quitterai Varsovie demain et que ceux qui ont été mes hôtes me sont des amis déjà. C'est que tout m'a ému et charmé dans cette ville dont mon vieil ami, le maître sculpteur Cyprien Godebski, m'avait parlé si souvent; où, après un mois, j'ai revu des œuvres d'art pur, des fleurs et des femmes; dont la légende d'amour et de gloire sourit à travers tant de larmes et tant de sang. *Ave Warchawa!* Dans le tien, tu gardes encore un peu du cœur de la France!

Voici les derniers serrements de main aux portières; nous emportons des brassées de fleurs et des souvenirs d'impérissable amitié. Lanos, de plus, emporte une collection de croquis que nous regardons ensemble pendant que le train s'ébranle, ici des juifs en casquette pris sur le vif, sordides comme leur ancêtre Job et barbus comme des fleuves; là des bouchers escortant ces voitures étroitement fermées où la viande est transportée à Varsovie et qui cachent aux regards les étripements sanglants qui pendent aux charrettes de nos tueurs parisiens; puis les types curieux du marché au pain où se fait un grouillement infini de foule; enfin de jolis minois croqués au passage, d'élégantes Varsoviennes, ayant, comme nos femmes, l'air de perdrix trottant dans le blé.

Si nous allions faire un tour dans un wagon de troisième classe? Cette promenade est facile dans les trains russes que traverse une façon de couloir permettant de passer d'une voiture à l'autre sur une petite passerelle de fer qui ploie et crie sous les pieds. C'est une fantaisie facile à réaliser et qui nous ramène dans un faubourg ambulant de la Nouvelle-Jérusalem. Une odeur terrible de cuir et de malpropreté s'en dégage. C'est un amoncellement de

haillons et de chairs parmi lesquelles brille quelquefois un regard de femme bien noir comme un diamant dans un fumier. Les chevelures sont à la fois sombres et lisses, grasses et mal nattées. L'haleine des pipes met une buée sur ce tableau d'un Israël qui semble avoir juré de ne se plus laver depuis que le Jourdain est loin de lui.

Ce préjugé semble d'ailleurs entretenu par l'administration qui fournit bien de l'eau aux voyageurs aux stations, mais à la condition de s'en servir seulement pour boire. Lanos, qui avait eu une fantaisie d'hydrothérapie à celle de Ruda Guzowska, est rudement éconduit par le gardien de cette nouvelle eau sainte, laquelle ne vient pas cependant, j'imagine, de la colline sacrée de Troïtza. Nous aurions été heureux cependant de nous livrer à une ablution même sommaire en quittant la tente en bois des derniers fils d'Abraham.

Rentrés dans notre compartiment, nous regardons tristement un paysage qui nous rapproche de la frontière allemande, médiocrement intéressant d'ailleurs et évoquant de pénibles souvenirs. Voici le château de Paskiewitch, portant un nom cruel à la Pologne martyre; puis, tout auprès, la station de Skiernievice, une des plus importantes du parcours, où les trois empereurs se donnèrent, à l'automme de 1884, leur dernier rendez-vous, dans l'ancien palais du primat de Pologne. On tua beaucoup de gibier à cette occasion. Vraisemblablement on ne parla pas fort affectueusement de la France républicaine et vaincue.

Quel chemin nous avons fait depuis ce temps et quelle place nous avons reconquise! Tout nous était redoutable, en apparence, dans cet accord des trois souverains représentant l'autocratie en Europe. Et voici que celui qui l'incarne, le plus triomphalement et le plus absolument, est devenu notre allié. C'est que sans doute, au-dessus des formes gouvernementales et des mensonges de la politique, des liens se trouvent entre les nations qui veulent

demeurer elles-mêmes et, sous aucune forme, ne tolèrent l'envahissement.

A Lovicz nous rencontrons les derniers cavaliers russes qui passent, rapides, au galop de leurs chevaux aux crinières éployées dans un vent léger. On me dit que ce point a une grande importance stratégique, et est, pour cela, pourvu d'une forte garnison. Les autres sont les domaines magnifiques du prince Radziwill dont les jardins sont célèbres. Mais à peine pouvons-nous respirer, en passant, dans l'air, le parfum lointain des orangeries. C'est comme un dernier souffle de la Pologne qui nous caresse.

Ah! quelle iniquité est celle de l'histoire qui ne nous permet pas de maudire même les injustes oppressions, qui ne souffre en nous que la pitié stérile pour les victimes! C'est sur ce point du dernier pays conquis que l'empire russe défendra son territoire et nous devons souhaiter qu'il y demeure victorieux. Pour le penseur, pour le poète plus encore, c'est un douloureux et troublant mystère que celui qui lui interdit de mesurer ses admirations et ses haines à son propre idéal de justice et de vérité. C'en serait assez pour que la politique, indifférente au sang versé, leur soit odieuse à l'un et à l'autre.

Il faut vraiment regarder plus haut que l'histoire elle-même, que les misérables ambitions des hommes, pour chercher, dans la loi fatale des évolutions, par laquelle les destinées des peuples sont réglées, un principe aussi inconscient, aussi implacable, aussi irresponsable que celui même qui règle, dans le vide, la chute des corps inertes. A cette barrière de fer se brisent nos révoltes inutiles, et tout au plus nous reste-t-il la triste ressource de blasphémer un Dieu.

Les douaniers allemands et les officiers aux barbes fauves. Nous ne sommes plus en Pologne.

. . . .

Moquez-vous de moi, si vous voulez, mais la première atteinte du mal du pays m'était venue d'une cigarette. Je ne fume guère, à Paris, que du tabac d'Orient, le préférant à tous les autres pour la griserie blonde qu'il porte en ses vapeurs bleues. J'en avais trouvé de merveilleux en Russie et qui, tout d'abord, y avait fait mes délices, quand mon fragile bonheur s'évanouit, à Moscou, dans une bouffée de caporal au hasard respirée. L'impitoyable au-delà ne lâche jamais sa proie. Un compatriote m'avait certainement frôlé sur le trottoir. C'est si bon, à l'étranger, une petite causerie en français !

Je courus après l'inconnu et entamai la conversation par cette simple question :

— Monsieur, pourriez-vous me donner une de vos cigarettes ?

— Tous mes regrets, monsieur, me répondit l'enfant de ma race, mais j'achève la dernière. Je crois d'ailleurs que vous pourrez trouver, au poids de l'or, du tabac français ici.

Et il me salua, ne tenant pas, sans doute, à s'entretenir plus longtemps avec un indiscret qui lui demanderait peut-être sa chemise tout à l'heure.

Au poids de l'or ! — de l'or russe, il est vrai. Mais ma tentation était plus forte que mon avarice naturelle. Je me mis en campagne, interrogeant du regard les devantures de toutes les boutiques où se débitaient des *pétuns* (le mot est encore dans le Dictionnaire de l'Académie ainsi que le verbe *pétuner* avec tous ses temps variés). Aucune trace de notre scaferlati national. Alors j'interrogeai les vieillards qui connaissaient le mieux la ville, aussi bien que les cochers qui vous guident à travers un million d'âmes habitant des maisons dont aucune ne porte un numéro et n'est connue autrement que par le nom de son propriétaire ! Un de ces érudits m'enseigna un débit de vins français où notre caporal avait été signalé.

Ce n'est pas sans émotion, qu'après deux jours de recherches,

j'en franchis la porte. N'imaginez pas, au moins, un cabaret. L'intérieur, d'une correction parfaite, était plutôt celui d'un office de publicité ou d'un comptoir hollandais. Un homme très grave, à favoris blancs, pincé dans une redingote noire et qui m'eut tout l'air d'un jésuite converti — la persécution est mère de l'apostasie et beaucoup de négociants juifs, désireux de rester en Russie, sont actuellement baptisés aux deux pôles — accueillit ma requête avec une bienveillance marquée et un accent indéfinissable comme on en devait contracter dans la tour de Babel.

Il m'apporta une petite boîte, mystérieusement fermée et stigmatisée de cachets internationaux et daigna accepter, en échange, deux roubles, soit six francs, au cours où le rouble est maintenu par des équilibres prodigieux. Je m'enfuis, comme l'avare, ma cassette sous le bras. Elle contenait, tous les cachets rompus, trois petits paquets de cigarettes en caporal supérieur, à quarante centimes l'un, papier rose.

J'en éventrai un, avec une joie farouche, et je humai délicieusement l'air des estaminets de ma patrie. Ce balsamique parfum ne me fit pas oublier ce qu'il coûtait, et je ménageai tellement des objets d'un tel prix que je viens de m'apercevoir que, sur les trois paquets, j'en ai rapporté deux en France. Si je ne fais pas fortune avec un tel génie financier !

Mais le premier coup de pioche était donné dans le frêle édifice de mon enthousiasme moscovite. Je n'étais plus l'ancien petit-fils naturel du pope Silvestre, conseiller d'Ivan le Terrible, comme je l'avais découvert à de curieux symptômes d'atavisme, comme l'indiquait clairement la double similitude du caractère et du nom, comme le prouvait la coiffure qui m'était tombée du ciel, comme je l'aurais certainement vérifié en farfouillant les grimoires !

Adieu le rêve enchanteur des patries mystérieuses soudain retrouvées. Je n'étais plus qu'un petit citoyen de Toulouse devenu citoyen de Paris, un exilé de Batignolles, un transfuge de la butte

Montmartre, et l'âme d'un proscrit s'était subitement réveillée en moi. Le vague regret de la France empoisonnait mes admirations elles-mêmes; les imaginaires turbans qui me faisaient pareils, dans mes rêves, au dôme oriental des cathédrales schismatiques, étaient désormais lourds à mon front. L'impatience du départ me picotait aux jambes.

Et ce sentiment d'impatience du retour, je ne le devais oublier, un instant, en effectuant ma retraite, qu'à Varsovie où l'admirable hospitalité polonaise, où le goût exquis dans les choses de l'art, où l'indéniable fraternité du sang mêlé dans les mêmes batailles, où la beauté des femmes qui fait la parenté divine des races vous rendent, par avance, l'illusion de la France et vous font retrouver, même avant ses frontières, la patrie qui vous rappelle.

Varsovie passée dans un enchantement, dans un innombrable sourire de belles filles brunes balançant, sous la fraîcheur des avenues, l'insolence glorieuse de bustes olympiens, ondulantes avec des vagues lourdes de voluptés muettes, faisant passer aux flots rapides de la Vistule l'immortelle image des races où le sang fleurit dans la beauté, Varsovie passée, c'était la course volontairement hâtée à travers les annexes de la Poméranie où les femmes sont équarries comme dans des souches de bois grossier, les hanches moins larges que la taille, faites pour les reproductions imbéciles, pour les grossesses acharnées, et non pour les nobles caresses de l'amour.

Je passai, sans quitter la gare, les quatre heures de Berlin forcé auxquelles me condamnait le caprice des indicateurs et je ne m'arrêtai qu'à Cologne pour y dormir, impatient de la nuit qui estomperait la silhouette de la cité allemande; de la nuit qui, dans l'uniformité compatissante des ombres où le rêve fait surgir d'idéales figures et des cités de lumière, où celui qui se souvient peut évoquer les images évanouies, demeure la grande consola-

trice des exilés et des absents. Un invisible Amphion fit surgir un Paris menteur sous mes paupières baissées, aux sons d'une musique très douce que j'entendais seul, faite du murmure du Rhin que je prenais, dans mon sommeil, pour celui de la Seine.

Mais dans mon lit étroit, dur comme un cœur d'huissier, bordé d'une feuille de papier à cigarette, placé bien en face d'une croisée sans volets et sans stores, gracieusement taillée en guillotine, la clarté brutale du jour naissant m'arracha à ce délicieux mensonge. De ma fenêtre, je voyais l'ensoleillement du Rhin sous des gerbes d'aurore montant des bords incendiés du ciel. C'était comme un ruissellement d'or sur le grand fleuve à qui j'avais autrefois chanté :

> Le fleuve aux larges bords roule son eau profonde,
> Reflétant des vieux burgs les héroïques tours,
> Et les monts sinueux plongent leurs verts contours
> Dans le miroir changeant et fugitif de l'onde.
>
> Si le fleuve aux grands bords courait au bout du monde,
> Je voudrais lui livrer la course de mes jours,
> Et mêler à ses eaux mes anciennes amours.
> N'ayant de souvenir qu'un Rêve à tête blonde....

l'image de la première adorée de pures et adolescentes ferveurs!

Je voyais aussi, de ma chambre, en me penchant un peu, un bout du grand pont de fer et la tête du cheval de la conquérante statue, qui, fièrement, en garde l'entrée. Un rayonnement de clarté indifférente baignait tout ce métal. Ainsi s'allument et s'éteignent, et non moins indifférents, les rayonnements de la gloire.

Le bourdonnement des cloches de la cathédrale voisine s'ébranla. Il tintinnabulait lourdement sur un rythme catholique. Un coin de France qui me passait encore dans le cerveau ! La cathédrale de Cologne est sœur de celle de Bourges, plus haute, mais avec des portails moins majestueux et moins historiés de poèmes

en pierre, non pas avec la même magnificence de tapisseries et de vitraux. Dans la grande nef gothique je sentis cependant que je serais comme isolé de l'histoire douloureusement vivante pour nous, dans toute cité allemande où les fifres des soldats sifflent encore joyeusement nos dernières défaites. L'orgue parle d'une voix plus haute et plus profonde que les clairons, et ses gémissements sont comme un grand linceul où s'éteignent les fanfares. Les cierges ont un flamboiement plus doux que celui des épées.

Je m'habillai à la hâte et je fus bientôt dans le temple immense. Un chuchotement de psaumes y mourait, comme bu par le vide des hautes voûtes. J'aperçus un point noir à l'extrémité du transept. C'était un petit mort qu'on expédiait sans grande musique et qui, cercueil et draperies noires compris, était juste gros comme une mouche dont on eût entendu le bourdonnement posthume. Les vivants, qui étaient autour, peu nombreux et atteignant au plus, en comptant le clergé, la douzaine, n'étaient guère plus gros. C'était étourdissant de contraste et d'ironie.

Tel un bois de sapin , aux troncs pareils et droits,
L'immense nef montait, haute forêt de pierre;
Et, comme sous les cils tremblants d'une paupière,
Le jour y descendait des arceaux trop étroits;

Devant le chœur où dort le preux Sigismond Trois
Dont le glaive fut craint jusque dans la Bavière,
Un tout petit cercueil, une chétive bière,
Sur la dalle où jadis s'agenouillaient les rois!

Le temps n'abâtardit que la race des hommes.
Devant ces murs géants et le peu que nous sommes,
D'angoisse et de pitié mon cœur s'est souvenu.

Et, des clartés tombant par le vitrail rougies,
Sur mes lèvres sans foi, d'anciennes liturgies
Ont vaguement prié pour ce mort inconnu!

J'ai dit adieu au Rhin infidèle. Puisqu'il ne tient plus dans notre verre, puisse-t-il déborder un jour, de la choppe grossière qui le renferme, ou la briser! Me voici déjà sur les bords de la Meuse, qui ne fut pas non plus, pour nous, sans trahisons. Plus haut et plus loin que la défense naturelle des fleuves, il nous faut demander au cours même de notre sang, plus impétueux dans nos veines, le renversement des frontières qui nous sont, non plus des remparts, mais de saignantes blessures. Laissons courir les fleuves vers la mer indifférente, et faisons nos cœurs plus larges que la mer, avec des révoltes plus grandes, plus sourdes, et de plus sublimes colères.

Ainsi pensai-je, me rappelant les temps héroïques où la France tint tête à l'Europe entière, y compris cette Russie, aujourd'hui notre alliée, qui n'a du moins gardé ni la rancune de nos victoires ni la morgue de ses propres succès militaires ; qui vraiment ne fut notre ennemie que par accident et sans qu'une haine de race soulevât contre nous le sang de son peuple prêt à regagner ses frontières comme une mer impatiente de reflux; qui, fille de la Grèce par Byzance, tend la main à la France fille du Latium par Rome.

Je salue le képi d'un soldat dans le premier douanier français. Il m'embête infiniment plus que les douaniers allemands et belges, mais j'ai presque envie de le remercier de veiller si bien aux intérêts de mon pays. Je l'embrasserais presque s'il n'avait l'air aussi rébarbatif. Dans la nuit passe Compiègne avec un assombrissement du paysage auquel je devine la forêt. Le train ralentit son allure en entrant dans une constellation vague. C'est Paris! Les employés de l'octroi recommencent à m'embêter et, cette fois-ci, je n'ai plus aucun attendrissement affectueux à leur service. L'acrimonie professionnelle de compatriote est déjà rentrée en moi. Je les reçois comme un chien dans un jeu de quilles.

Me voici réintégré dans mes lares. Mon palais est certainement moins somptueux que le Kremlin. Je m'apprête à m'endormir sur cette réflexion mélancolique.

Ah! quelle bonne cigarette de tabac russe je vais fumer demain matin!





XX

DERNIÈRES IMPRESSIONS

J'étais de retour à Paris et j'avais écrit déjà, au cours des notes prises en chemin, les premiers chapitres de ce livre, lequel n'a aucune prétention documentaire, quand le bruit de l'éclatante réception faite à notre flotte par le gouvernement, et plus encore par le peuple russe, a rempli le monde. Mon seul souvenir de Cronstadt était la vue que j'en avais prise du pavillon rustique de Pierre le Grand à Peterhof, un coin de vue très calme que dominait une citadelle. Il y a loin de ce tranquille spectacle à celui qu'a donné la rade, deux mois après, toute retentissante de canonnades, avec ses eaux sillonnées de navires pavoisés d'où montaient des hourras vers deux patries qu'unissait un grand élan de fraternité. L'ombre du grand tzar qui, lui-même, avait charpenté le bois de son lit, tout en caressant le rêve d'une Russie bien plutôt

allemande que française, — car le parti allemand, en Russie, prétend encore procéder de ses traditions — a dû s'agiter et frémir derrière les rideaux de toile grossière où passait le vent des volées d'artillerie. Peut-être aussi s'est-elle surtout étonnée, et, dans le monde vivant officiel à Pétersbourg, beaucoup de gens avec elle.

Il ne résultait pas, en effet, des conversations que j'avais eues sur la Perspective Newski ou, le soir, dans nos promenades aux Iles avec des gens ayant quelque raison d'être mis dans le secret des demi-dieux, au moins, que cet enthousiasme fût prévu. On s'attendait à un accueil plus que courtois, mais non pas à cette expansion lyrique dont le caractère vraiment frappant a été d'être essentiellement populaire.

Cela seulement donne une portée immense à un événement qui ne modifie en rien d'ailleurs nos impressions personnelles de voyageur désintéressé, mais qui me permet de les préciser en les justifiant, pour ainsi parler.

J'ai déjà dit que dans ce fait qui paraît accompli, de l'alliance franco-russe, je chercherais ailleurs que cette communauté d'intérêts dont je ne suis pas assez grand politique pour apprécier la justesse. Un tel lien serait d'ailleurs essentiellement fragile, ces intérêts pouvant changer d'un moment à l'autre ou, du moins, trouver un mode différent d'être servis. Celui de la Russie, par exemple, demeure éternellement avec Constantinople pour but, en vertu de cette loi qui a fourni à Victor Hugo l'image si juste d'une mer qu'entraîne, sur la Turquie lentement submergée, la loi inexorable des reflux. Or ce n'est pas nous directement qui, plus qu'un autre peuple européen, nous lui en pouvons ouvrir le chemin, la Turquie étant notre amie séculaire.

Mais encore une fois

Nec nostrum inter nos tantas componere lites

comme dit le vers virgilien. Le peuple russe d'ailleurs, le

vrai peuple, la foule énorme des moujiks, qui a acclamé nos marins n'en sait pas plus que nous sur les sublimités de l'équilibre européen et n'exprime nullement une conception diplomatique. C'est donc plus haut tout ensemble — et plus bas, plus près du cœur que du cerveau — que nous trouverons la raison de ce formidable élan de sympathie et ce qui en fait vraiment la grandeur spontanée.

C'est l'esprit national russe incarné dans une autocratie puissante, et réveillé depuis quinze ans, qui a salué, comme un frère également libéré, l'esprit national français incarné dans la nouvelle république.

Cela paraît étrange, mais cela est ainsi.

C'est que la forme des gouvernements importe peu devant la grandeur vitale de certains résultats, et que les pays se rapprochent par l'instinct d'un péril commun détourné, que ce soit par l'énergie virile d'un despote, que ce soit par la sagesse d'assemblées élues.

Avant la guerre de 1870, par de pacifiques moyens, l'Allemagne envahissait lentement la France. Ses espions y apportaient sa bière et ses mœurs, en attendant qu'ils y amenassent ses armées. Ils se nommaient légion et nous les traitions mieux que des frères. Nous ne jurions que par la littérature et par la philosophie allemandes. Nous poussions la folie jusqu'à mieux traiter, aux expositions, les détestables peintres de Berlin que nos grands artistes. Je me souviens de cela, moi, parce que j'étais de l'erreur commune et que je tendais des mains loyales à toutes ces mains lourdes de trahison.

Vingt ans encore de cette infiltration germaine et la sève teutonne se substituait, dans les veines de notre sol, à notre propre sang, et le houblon chassait la vigne, et l'âme abominable de Schopenhauer exilait, de son propre foyer, l'esprit de Rabelais et de Voltaire. On n'avait d'yeux que pour ces étrangers aux façons

bonasses. On ouvrait, toutes larges, les frontières à leur juiverie affamée.

Oui, vingt ans encore de cet engouement stupide et de cette coupable faiblesse, la France n'était plus la France; les lourdes fumées de la bière y remplaçaient la chanson divine du vin, le dernier héritage du sang latin, déshonoré par l'Italie, profané par le sang more en Espagne, mourait en nous et avec nous. Nous perdions vraiment plus que ce lambeau de territoire qui saigne encore au flanc de la patrie : car nous perdions l'esprit même de la race, le patrimoine sacré des idées françaises, et nous abaissions nos immortels et clairs génies, hauts comme des chênes, devant des penseurs et des poètes broussailleux comme les épines des haies. C'était le soleil radieux abdiquant devant la brume, la lumière vaincue par l'ombre, l'éclat des astres remontant derrière les ténèbres infinies !

Ce sera l'honneur de la République d'avoir maintenu, sans les exaspérer, nos rancunes, d'avoir entretenu dans les consciences, sans compromission et sans faiblesse, cette haine sacrée de l'ennemi dont les intérêts d'une politique monarchique auraient pu détourner le cours — car nous sommes une race clémente à l'injure et prompte au pardon. — Grâce à la République, nous avons retrouvé notre dignité devant le monde tout en reconquérant notre esprit national, en refaisant une France dont on ne soumet pas plus l'esprit qu'on n'achète ses services, une France crainte et respectée où refleurit l'héroïque tradition des aïeux.

Eh bien, durant ce même temps et en Russie, grâce à un tzar vraiment patriote et entouré de patriotes, l'envahissement allemand était également repoussé, le même but de salut public et de nationalité sauvée était atteint.

C'est ce grand et noble mouvement dont je veux tâcher de donner une idée, comme la caractéristique même des impressions

que j'ai recueillies. Car c'est dans l'admiration mutuelle de deux races bien différentes, pour leur œuvre réciproque et commune, que je trouve la vraie raison de la joie de ce qui s'est passé à Cronstadt et de ce qui a eu, par toute l'Europe, un si grand retentissement.

Et je l'ai fait observer déjà, en parlant de Moscou, les deux peuples s'étaient mesurés déjà à un même échelon d'héroïsme et d'honneur, en 1812, les Russes ne pouvant marchander l'admiration à cette poignée de soldats qui les étaient venus conquérir, dans un accès de folie sublime, et les Français ne pouvant concevoir qu'une estime profonde et religieuse pour une nation où l'on brûle les capitales et les cités saintes plutôt que de les livrer à l'ennemi.

Et cette courtoisie mutuelle de deux races qui se sont vues à l'épreuve, comparable à celle de deux adversaires qui se sont jugés sur le terrain, a persisté toujours, et l'on en trouve de nombreuses traces dans les souvenirs de la guerre de Crimée où, à chaque armistice, les officiers russes se rapprochaient des officiers français, tandis que la haine de l'état-major anglais demeurait, dans leur cœur, tout entière. Là était absolument le germe du rapprochement solennel auquel nous venons d'assister.

J'ai dit comment l'Allemagne envahissait pacifiquement la France, avant la guerre. L'occupation pacifique de la Russie s'accomplissait, non plus, comme chez nous, sous forme d'infiltration aux semblants affectueux, mais par une ingérence croissante dans les affaires publiques et en pénétrant au cœur même du fonctionnariat. Depuis deux siècles, le parti, dit *officiel*, en Russie ne faisait autre chose qu'en élargir aux Allemands le chemin.

Est-ce vraiment Pierre le Grand qui, en ouvrant, le premier, comme un champ de drainage aux réformes occidentales, et en humiliant l'indépendance de l'Église russe par la suppression du patriarcat, traça, le premier, la voie où ses successeurs ont

prétendu marcher? Il est permis d'en douter. Car ce grand génie unissait à un tempérament de jacobin une âme vraiment russe. Tout le mal fut fait cependant en son nom. Dans ces derniers temps, sous Alexandre Ier et sous Alexandre II, la terreur de la Révolution éloignant de plus en plus le gouvernement russe de la France, c'est exclusivement à l'Allemagne que fut demandé cet élément, civilisateur en apparence, meurtrier en réalité pour la vie du peuple russe demeuré essentiellement oriental et rebelle à cette intoxication.

Qu'a-t-il produit, en effet, à la longue? L'éclosion de cette chose monstrueuse qui s'appelle le nihilisme, dont le néant est le rêve et dont la ruine est le moyen. Car jusqu'ici qu'y a-t-on trouvé d'avantage? Notre socialisme occidental, lequel n'a rien de commun avec cette folie, a des formules et va chaque jour se définissant davantage. Il tend de plus en plus vers des procédés pacifiques et légaux. On peut, on doit le redouter pour les destinées des œuvres de l'esprit, surtout parce qu'il ne conçoit ou ne semble concevoir que l'œuvre manuelle; mais s'il est un danger pour nous, — ou du moins pour notre patrimoine artistique et intellectuel, — il n'en saurait être un pour un pays où ses théories chercheraient vainement à mordre au flanc d'une race autrement constituée que nous, cuirassée par d'autres traditions logiques et séculaires. Mais enfin il peut et doit, lui aussi, repousser toute parenté avec le nihilisme qui n'est encore qu'une négation et un blasphème.

Il suffit de voir comment celui-ci s'exprime dans le roman et dans la poésie pour juger combien ses aspirations sont confuses, aussi bien que monstrueuses.

Écoutez plutôt le poète Nékrassof :

« Je sentis, de bonne heure, la lourde influence d'une autre muse, peu caressante et peu aimée, compagne des opprimés, — d'une muse affligée, pleine de désirs, humblement suppliante et

dont l'or est le seul Dieu... Dans une pauvre cabane, devant des copeaux fumants, courbée par le travail, tuée par le chagrin, elle me chantait, à moi, nouveau venu dans le monde créé par Dieu, et son chant était plein d'une tristesse et de plaintes éternelles. Quelquefois ne pouvant supporter cette cuisante douleur, elle se mettait à pleurer ; à mes sanglots elle répondait par des sanglots, ou faisait tressaillir mon jeune cœur par une chanson de plaisir ou de volupté. Mais les tristes accents montaient encore plus stridents sous cette joyeuse débauche. Il y avait de tout dans ce mélange insensé : les calculs d'une vie futile et laide, les beaux rêves des jeunes années, l'amour perdu, les larmes étouffées, de la malédiction, des plaintes, des menaces impuissantes. Dans l'accès de sa rage, l'insensée jurait de lutter avec acharnement contre l'injustice des hommes ; ou bien, se livrant à une gaîté sombre et sauvage, elle jouait frénétiquement avec mon berceau ; elle criait : « Vengeance ! » et d'une voix surhumaine appelait à son aide les foudres du ciel. »

Que pensez-vous de cette muse et de l'état d'esprit d'un poète qui conçoit ainsi son inspiratrice ? Si vous ne reconnaissez pas là l'empoisonnement des brumes allemandes !... Ah ! comme Catherine avait mieux raison de vouloir faire aimer, en Russie, le génie clair et si vraiment humain de notre Voltaire !

Donc, rien de commun entre le socialisme, auquel on concède bien moins d'ailleurs en France qu'en Allemagne, et qui vient d'en bas, et le nihilisme, qui a au contraire ses sources dans le monde instruit et raffiné.

Dans un très intéressant article de M. Tchernoff, publié dans la *Nouvelle Revue*, je trouve la situation actuelle merveilleusement définie, et je ne résiste pas au plaisir d'en citer une page d'une justesse admirable :

« Il faut, dit-il, une connaissance approfondie du caractère du peuple russe pour comprendre l'impossibilité où seraient, dans

ce pays, les fauteurs de désordres, même s'ils devenaient chefs de parti, de s'approprier les fruits de leur victoire.

« Les peuples semblent tous soumis à deux lois dont le parfait équilibre est aussi nécessaire à leur existence que la force centripète et la force centrifuge le sont à l'harmonie des corps célestes dans l'espace. Ces lois sont : l'individualisme, conséquence du *moi* philosophique, et le collectivisme, expression réaliste du besoin absolu qu'ont les hommes de s'unir pour défendre leur existence et assurer leur sécurité.

« Une société qui saurait garantir, à la fois, les droits de l'individualisme et les devoirs rigoureux du collectivisme aurait atteint l'apogée de la perfection politique et morale. Malheureusement, chez la plupart des peuples de l'Occident, dont les institutions se rapprochent le plus des formes du régime démocratique, l'individualisme s'est développé au point de détruire complètement le principe sauveur de la collectivité. »

C'est, contre les États démocratiques devant fatalement aboutir à la dictature, une charge à fond de train dans laquelle je ne suivrai pas M. Tchernoff, qui invoque les témoignages de l'histoire, lesquels me sont aussi suspects que ses enseignements. Car il faut espérer que l'éducation des esprits se fait lentement à travers les âges, et qu'on ne peut pas affirmer que ce qui a été sera toujours. L'élan des Russes vers nous nous montre bien qu'ils ne nous croient pas à la veille d'une dictature. Mais où je suis tout à fait d'accord avec lui, c'est quand il continue ainsi :

« Si les monarchies sont exposées à périr lorsqu'elles oppriment la liberté individuelle, souvent les démocraties le sont également par l'excès contraire, c'est-à-dire lorsqu'elles sacrifient à l'individualisme l'intérêt qui, sous le nom de collectivité, porte tous les membres d'une nation à s'unir dans un symbole mystique dont les deux termes éternels sont : Dieu et les souverains.

« C'est pourquoi la nation russe, ne reconnaissant comme

arbitres de ses destinées que Dieu et le tzar, qu'elle considère comme l'interprète des volontés divines sur la terre, ignore, en dehors des droits naturels dont le tzarisme lui assure la libre jouissance, ce que c'est que l'individualisme. C'est pourquoi aussi le parti national, reflet des aspirations populaires, n'a que des chefs provisoires qui ne peuvent accréditer le triomphe de leur individualité; car ce jour-là, étant privés des droits sacrés que le peuple reconnaît comme le privilège exclusif de leur souverain, ils seraient en flagrante contradiction avec les aspirations de la nation et seraient rejetés par elle comme des imposteurs. »

Et, très justement, cette fois, M. Tchernoff rappelle que les révolutions n'ont jamais eu lieu, en Russie, que par une usurpation du titre sacré de tzar, comme dans la légende du faux Dimitri.

Certes, cet idéal social paraît lointain du nôtre, mais il est encore actuellement et plus que jamais, par le fait même du mouvement national qui s'effectue, vivant dans le cœur du peuple russe. J'ai insisté déjà sur les grandes choses qu'il a réalisées et sur le grand caractère qu'il comporte. Oui, c'est un idéal, et très haut, et emprunté aux plus glorieuses traditions des civilisations passées, lesquelles valaient peut-être bien les nôtres, que celui de ces deux éléments sociaux, de ces deux termes indissolublement liés : le peuple et le tzar, celui-ci représentant l'élément humain, paternel, entre le peuple et un Dieu qu'il doit concevoir impitoyable, pour peu qu'il jette les yeux sur ce misérable État. Le tzar, c'est l'échelon entre la souffrance humaine et la miséricorde divine. Imaginez donc un rôle plus grand!

Et comme ceux-ci en ont bien l'instinct, qu'ils se trompent comme Alexandre II, le plus incliné vers les utopies allemandes, ou qu'ils soient d'un patriotisme plus éclairé, comme le tzar actuel, qui ne redoute pas l'idée républicaine en France et qui a raison, parce qu'elle ne prendrait pas racine dans ses États!

M. Katkoff, le grand journaliste qui était aussi un grand ami de

notre patrie, a excellemment défini le rôle du tzar dans le gouvernement russe. « Le titulaire de cette charge divine, écrivait-il, pouvait être au-dessous de sa mission lorsque sous l'empire des passions, ou par insuffisance de caractère, il ne répondait pas au rôle que la Providence et la tendance centralisatrice historique lui avaient assigné ; malgré cela, celui que le sort de la naissance a désigné pour ce rôle doit en supporter le poids, bon gré, mal gré, et en être digne à tout prix, sous peine d'être obligé de répondre devant Dieu et l'histoire d'avoir, semblable au soldat déserteur du drapeau, abdiqué et désobéi. »

J'en appelle au spectacle que nous avons maintenant sous les yeux.

Au dire de tous, le tzar actuel est un homme de sentiments énergiques, mais doux de nature ; tout témoigne, en lui, de goûts familiaux et simples, d'un certain dédain du luxe et des grandeurs, d'un certain amour pour la retraite. Il est certain qu'il est entretenu dans des craintes continuelles pour sa vie et celle des enfants qu'il adore ; craintes qu'une police aspirant à la toute-puissance a tout intérêt à exagérer. Il a perdu son père, le plus libéral des tzars et le plus ami de son peuple, déchiré par les bombes des assassins. Il a tout lieu de redouter le même sort. A-t-il hésité cependant à monter sur le trône impérial et ne s'y tient-il pas debout souriant ?

Ah ! le souverain disparaît, pour moi, ici devant l'homme. Mais quand je voyais, sur la route de Saint-Pétersbourg, les sentinelles étagées, fusil chargé et s'échangeant de tente à tente ; quand à Peterhof, j'ai vu la citadelle qu'a dû se faire Alexandre III dans ces lieux tout pleins de charme tranquille d'un nouveau Versailles j'ai senti d'immenses pitiés pour ce martyr, — et, devant encore le moujik crasseux et mal chaussé qui riait à pleines lèvres, j'ai pensé que de tous ces malheureux, cet homme était certainement le plus malheureux !

Élargissons donc nos idées à la conception de civilisations autres que la nôtre, par le seul fait que les peuples qu'elles ont grandis ne sont pas de notre race. J'ai toujours eu horreur du prosélytisme politique plus encore que du religieux, parce qu'il vise un idéal moins haut. Mais je ne l'ai jamais conçu plus vive qu'en Russie, en voyant un grand peuple en train de se reconquérir, dans l'intégrité sacrée de ses aspirations et de ses mœurs, après avoir subi l'infusion d'un peu de poison occidental dans les veines. Et cette fierté même de nos idées françaises qu'on emporte toujours avec soi, je la sentais fraternelle à celle dont une grande nation s'emparait pour se régénérer.

Serait-il donc vrai que, pour les peuples comme pour les époux, ce sont souvent ceux dont les caractères diffèrent le plus qui font les meilleurs ménages?

Les petits présents, accompagnement obligé des fiançailles, n'auront pas d'ailleurs manqué à ces « justes noces », comme disait le Code latin.

Il y a des siècles que les Russes nous ont fait l'honneur de préférer notre goût artistique à celui des autres nations occidentales, même à celui des Italiens, qui avait longtemps dominé à Moscou. Catherine a fait venir Versailles et Trianon à Tzarskoë-Sélo et à Peterhof. On n'a vraiment juré que par la France, sous son règne et il n'y a pas fort longtemps que l'art allemand s'est timidement glissé dans les choses russes d'ordre secondaire, d'usage familier, ne comportant pas l'esthétique des monuments, des peintures et des statues.

Quant à la littérature russe, on peut dire qu'elle a longtemps vécu de la nôtre. Récemment encore des écrivains distingués dans le roman, Krestovsky, Stebnitky, Boborykine, s'inspiraient visiblement de nos romanciers. C'est une politesse que nous commençons à rendre à la littérature russe en ne jurant plus, en France, à notre tour que par Tolstoï et Dostoïewski. Nous com-

mençons même à posséder une petite école pseudo-moscovite qui promet à la gaîté gauloise de beaux jours. Ici, je l'avoue, le sentiment national s'insurge, à mon tour, chez moi. Troquer notre Voltaire et notre Diderot contre Tolstoï et Dostoïewski même me semble, je l'avoue franchement, un marché de dupe. Soyons particularistes aussi comme le parti national russe, celui qui a acclamé nos marins à Cronstadt.

N'en retenons pas moins, et cela avec reconnaissance, qu'un peuple jeune, balbutiant encore sa langue artistique, s'est tourné vers nos modèles, et concluons-en qu'entre l'idéal slave, venu de Grèce par Byzance, et l'idéal latin venu d'Athènes par Rome, il est une parenté originelle que je préfère encore, pour l'amour durable des races, à une fragile communauté d'intérêts.

Cette parenté est encore dans le respect mutuel, récemment acquis, mais définitivement acquis, je l'espère, de deux formes de gouvernement ayant chacun sa logique et son caractère. On nous a donné là-bas l'exemple d'un libéralisme d'idées que notre état républicain doit, au moins, tenir à honneur d'atteindre.

A ceux qui rêveraient, dans un avenir même lointain, une Russie à notre image, je répondrai par cette page d'un écrivain russe qui nous est sympathique entre tous : « Pour le peuple russe, les paysans, les soldats, les petits employés et les hommes vraiment patriotes, c'est-à-dire les quatre-vingt-dix centièmes de la nation, l'autocratie, c'est l'arche sainte, c'est le symbole sauveur de la patrie, c'est la nuée mystique qui conduira le peuple russe vers la terre promise. L'autocratie n'est absolue que pour elle et son peuple ; elle n'est l'ennemie d'aucun système politique, à condition que ce dernier n'ait pas la prétention de s'infiltrer en elle. Qu'elle suive l'*alpha* ou l'*oméga* des sociétés modernes, cela importe peu. Elle n'est l'adversaire ni des sciences, ni des arts, ni du progrès, ni de la modération dans le

sens le plus large et le plus chrétien. Son absolutisme n'a rien de tyrannique, sinon pour tout ce qui porte atteinte à son caractère inviolable; elle a d'ineffables indulgences pour ceux qui ne partagent ni sa foi politique, ni ses croyances religieuses. Elle vient au secours de l'encyclopédiste Diderot, correspond avec Voltaire, comble La Harpe de faveurs, ouvre les portes de ses gymnases, de ses écoles et de ses instituts à ceux qui, de nos jours, ont assisté, comme acteurs ou comme témoins, à la grande tragédie de la Commune. »

Et plus loin, indiquant très nettement les tendances nouvelles peu agréables aux Allemands et cruelles aux juifs :

« Les temps ont changé : au moyen âge, le serf était assujetti à la glèbe; il ne pouvait jouir du produit de son rude labeur, et les droits du seigneur portaient atteinte aux sentiments les plus intimes de sa vie familiale. Il s'ensuivait que son développement dans la sphère économique était impossible et que son activité ne pouvait réaliser toute son intensité.

« Mais, dans le siècle actuel, les facteurs de la vie sociale ont permuté. Les droits sacrés de l'individu ont élevé une barrière aux empiétements du despotisme; le privilège légal n'existe plus, ou du moins ce n'est pas de lui que vient le danger, mais des accaparements des capitaux par certains groupes qui asservissent les autres. Si les abus isolés du pouvoir patriarcal ont été abolis, ils ont été remplacés et dépassés par les prétentions exorbitantes qu'ont les capitalistes réunis en société d'asservir et d'affamer le reste de la nation.

« Par conséquent, le grand succès politique du jour n'est plus le triomphe du droit individuel, ni la longévité des garanties juridiques, mais l'empêchement de tout monopole écrasant et l'accaparement des marchés, soit par les capitaux, soit par les conquêtes simultanées de l'État. »

Un coup d'œil jeté sur le paysan russe et sur l'ouvrier des villes

justifie absolument ces lignes et le sentiment qui les inspire. L'imprévoyance est le fond du caractère de ce peuple de nature facile à conduire. Dans tous les villages où le juif était venu, vite il avait endetté le paysan qu'on tente avec un peu de mauvaise eau-de-vie, et qui, bien vite, avait vendu sa terre au nouveau venu. Le juif représentait d'ailleurs, au suprême degré, l'élément international dont l'esprit national russe entend, avant tout, protéger ses institutions. S'il avait une nationalité d'ailleurs, le juif était Allemand.

Quant à l'ouvrier des villes, M. Marius Vachon en a fait, dans son beau livre : *la Russie au soleil*, un tableau auquel je ne voudrais rien changer :

« A part l'ivrognerie, à laquelle il consacre religieusement un jour par semaine, l'ouvrier russe est d'une sobriété extraordinaire ; il ne se crée aucun besoin artificiel. Un peu de gruau délayé dans de l'eau, un oignon qu'il croque au sel et un verre de thé, il est satisfait. Toute idée de confort, de satisfaction gastronomique, lui est étrangère, et il se distrait le plus innocemment du monde en bayant toute une journée aux corneilles, le long des haies. Il a l'immoralité naïve et primitive. Dans la plupart des ateliers, hommes, femmes, enfants, jeunes filles couchent pêle-mêle dans une promiscuité complète. Quand un mari ou une femme mariée s'avise d'adresser au slavote (chef de la communauté) ou au patron une plainte pour flagrant délit d'adultère, c'est dans le seul but d'entendre condamner à l'amende le galant ou la volage et de s'en faire distribuer le montant. Pendant l'été, tout le monde prend, à l'état de nature, collectivement, des bains dans la rivière ou dans des bassins construits spécialement à cet usage.

« Les ateliers sont mornes, tristes ; on n'y entend que le bruit des machines et des métiers. Pas de chansons, pas de cris, d'éclats de rire ; un silence humain de prison, de bagne. Partout, chez

la femme comme chez l'homme, le visage porte constamment un masque de mélancolie triste, de fatalisme indifférent, sans éclairs de passion, sans vibrations d'intelligence, sans émotions généreuses. Le moujik, ouvrier ou paysan, se meut dans une atmosphère de servilisme et d'ignorance... Les patrons d'usines et de manufactures n'ont jamais pu réussir à leur persuader de créer des caisses de retraite ou de secours mutuels; ils pratiquent volontiers entre eux le communisme, comme je l'ai dit, mais ils paraissent instinctivement réfractaires à l'idée de solidarité matérielle et morale... La machine humaine fonctionne à outrance; si elle se brise, la misère du village est là pour en fournir de nouvelles. »

Ce tableau émouvant d'un état dont l'ignorance est peut-être un peu trop rendue responsable, et pas assez la passivité orientale, laquelle est au fond de la race, est d'ailleurs d'une fidélité un peu assombrie. Le moujik m'a paru au contraire avoir la vie facile, dans quelque condition misérable qu'il se trouve. Mais ce tableau montre quel devoir de protection constante a le tzar à l'endroit d'un peuple aussi parfaitement sans défense, quel chien vigilant il faut pour garder des loups ces moutons. Que sa toute-puissance s'y emploie, voilà qui est fait parfois pour émouvoir et même froisser notre libéralisme facile et une tolérance qui vraiment aujourd'hui ne nous coûte plus rien. Il en faut chercher et absoudre la raison dans la hauteur même du but et dans la sincérité avec laquelle il est poursuivi.

Et je nous voudrais voir aussi, en France, un peu de cette belle passion patriotique, de ce beau fanatisme national qui nous ramènerait à l'admiration de nos maîtres et nous ferait remonter vers notre belle tradition, non pas politique, que m'importe? — mais artistique et littéraire. Quand la terreur de l'Allemagne ne sera plus pour nous qu'un fantôme, je voudrais qu'on ne sacrifiât plus autant l'étude de nos propres écrivains de génie à celle des

œuvres de Gœthe ou de Schiller. Nous avons un fonds assez riche pour occuper toutes les heures de la plus studieuse jeunesse. Puisqu'on ne traduit pas les poètes sans les trahir, contentons-nous des nôtres, qui descendent de Virgile et d'Homère. Les Russes, nos nouveaux amis, nous en admireront davantage, et les Allemands, qui savent ce qu'ils font en proscrivant si bien le français en Alsace-Lorraine, ne se moqueront plus de nous.

Ne leur donnons pas davantage l'occasion de nous railler en exagérant l'expression de notre joie, très légitime d'ailleurs, d'une alliance qui nous est un très grand secours, mais ne s'imposait pas comme une nécessité vitale. Nous acceptons la main loyale que nous tend la Russie, mais nous ne nous réfugions pas sous les ailes déployées de son aigle à deux têtes. Nous avions repris notre rang dans le monde, et nous étions prêts à la lutte, quand nous avons appris que, sans doute, nous ne combattrions plus seuls. Trop d'humilité ne serait pas pour donner à nos alliés une plus grande estime de nous-mêmes. Il n'est pas nécessaire d'étouffer de baisers des amis dont on est sûr. Les amitiés sans arrière-pensée n'ont pas besoin de ces démonstrations bruyantes.

En germe, depuis quelques années déjà, dans l'esprit public, si celles-ci peuvent sembler aujourd'hui outrées en Russie, elles y semblaient simplement ridicules avant le grand événement de l'arrivée de la flotte à Cronstadt. Des Russes m'ont dit souvent à Saint-Pétersbourg, avec la douceur d'ailleurs qu'ils savent mettre à tout ce qu'ils disent : « Vous avez absolument tort de faire des accueils enthousiastes à des gens que nous considérons nous-mêmes fort peu, bien qu'ils soient nos compatriotes. Quel sentiment d'ailleurs voulez-vous que la vraie société russe ressente en vous voyant faire des ovations à un montreur d'ours ou à un vélocipédiste, sous prétexte que son nom finit en *of* ou en *ef*? Je parie qu'on vous montre, les trois quarts du temps, des Russes nés en Auvergne ou en Savoie. Ne traitez donc pas nos saltimbanques

comme vous traiteriez nos grands seigneurs. C'est tout à fait déplaisant pour nous. » Voilà ce qui m'a été répété plus de vingt fois, et m'était, je dus l'avouer, absolument sensible. Il est toujours dur, pour un Français, de s'entendre dire par des étrangers qu'on manque d'esprit. Ce m'est un devoir de franchise, à moi qui reviens de là-bas, de prémunir mes chers compatriotes contre un écueil; d'autant qu'ils sont exposés aujourd'hui à se trouver en présence de vrais et grands seigneurs russes pour qui il faut garder un peu de cette courtoisie infinie.

Cette franchise n'est pas peut-être la seule d'ailleurs dont j'aie à m'excuser devant un lecteur qui, sous l'impression du moment, attendait avant tout, de ce livre, la confirmation de ses propres idées. Car beaucoup ne lisent pas pour autre chose et vous voyez des gens se précipiter, par exemple, sur les journaux de leur opinion, quand ils auraient infiniment plus à apprendre, ne fût-ce que la façon dont on les attaque et dont ils se devraient défendre, dans les feuilles de l'opinion adverse.

A ceux-là je dirai : ce livre, écrit au courant des impressions personnelles, n'est pas un livre de sympathie, mais un livre d'honnêteté. Je souhaite que ceux dont l'idéal a été l'alliance franco-russe, même avant l'affirmation solennelle de celle-ci, y trouvent de nouveaux arguments en faveur de leur thèse internationale, et je crois qu'ils les y pourront trouver; car les sujets d'admiration ont dépassé de beaucoup, pour moi, ceux de critique. Mais je n'ai pas fait ce volume pour servir une cause, celle-ci fût-elle devenue la mienne. Je l'ai fait pour donner à d'autres l'impression des merveilles que j'ai vues, le désir de les voir comme moi, l'idée d'une civilisation essentiellement différente de la nôtre et plus résolue aujourd'hui que jamais à se défendre contre la nôtre; pour faire revivre, en des descriptions fidèles, les admirables coins de nature que j'ai contemplés et l'étrange nouveauté que j'ai rencontrée dans ces paysages lointains; pour montrer tout ce que le

voyage de Russie a de pittoresque et de séduisant pour les simples touristes qui ont dans leurs poches des crayons et non des traités.

Et, de mon humble état de simple poète, j'ai tiré la liberté de dire bien des choses qu'un homme d'ambition quelconque eût sans doute gardées pour lui. Je n'ai pas eu à me cacher de donner des larmes à la Pologne martyre et de plaindre et de louer ceux qui partout ont combattu et souffert pour la sainte liberté. Mon ignorance même de la justice des causes éventuelles et de la suprême raison des guerres passées m'a permis de m'élever plus haut pour défendre le droit auguste, et supérieur à tous les autres, de la souffrance. Que l'historien juge s'il l'ose! Le poète regarde, et s'indigne, et s'attendrit, sans se demander si les fils sont bien faits pour porter le poids des fautes mêmes des pères.

Mes révoltes d'ailleurs ne s'adressent pas aux hommes, mais s'élèvent en blasphèmes jusqu'à Dieu. Je n'ai pas pris mon parti de la fatalité qui mène les peuples aux abîmes, qui traite les consciences, les âmes, les espérances et le courage comme la pierre inerte qui roule, en s'émiettant le long d'un rocher; et la douleur humaine comme un facteur indifférent dans l'accomplissement d'une aussi inexorable loi que celle de la pesanteur. J'ai gardé cette colère de ma première enfance et de la lecture de ce livre sublime et abominable de Bossuet qui s'appelle le *Discours sur l'Histoire universelle*. Ce que j'y ai glorifié et pleuré les Amalécites injustement exterminés et les pauvres Moabites et les sympathiques Philistins, je ne saurai jamais le dire ! Il faut même que je l'oublie un peu pour ne me pas réjouir de voir les Juifs, ces anciens persécuteurs d'autrefois, devenus si cruellement, en Russie, les persécutés d'aujourd'hui.

Pour qui n'admet que la responsabilité divine dans le développement et le déclin des destinées des nations, la pitié est un devoir pour tous les vaincus. Pour qui estime que la Patrie qu'on sert est toujours innocente et sacrée, l'admiration est un devoir pour

tous ceux qui donnent leur sang à leur pays. A l'une ni à l'autre je n'ai failli et, oubliant un instant, — puisque nous sommes en paix avec le monde, — que je suis Français moi-même, chez ceux qui nous gouvernaient alors, j'ai maudit les trahisons et toutes les lâchetés que la politique traîne avec elle.

Oui, j'ai librement — non pas loué et blâmé — je n'ai la prétention ni de décréter des peines ni de distribuer des couronnes — mais répété, sans en atténuer l'écho, ce que me criaient mon enthousiasme et ma conscience devant tant de spectacles divers, devant l'Allemagne si arrogante et si forte, devant les jours sans nuit de la Finlande, devant Moscou qui garde, dans quelqu'une de ses cathédrales somptueuses, mon souvenir dévotement agenouillé, devant les poèmes dont Gogol a immortalisé les steppes de l'Ukraine.

J'ai écouté et noté au passage la musique des grands fleuves, les rires et les sanglots des chansons populaires, les souffles aériens qui chantent aux cimes des grands pins, le murmure du lac Saïma que n'effleurent ni une voile ni un oiseau. Et, du même sentiment absolument naïf de paysagiste attendri, j'ai tracé les silhouettes des petites orphelines de Moscou, des pauvresses en pèlerinage qui marchent les pieds alourdis de loques et la besace au dos, des béguines bourdonnant leurs litanies devant les iconostases des monastères.

Sans plus de velléité catholique que de passion politique, j'ai vu ce culte étrange qui ne semble avoir gardé du christianisme que la terreur du Jugement dernier, et dont les orages roulent aux poitrines puissantes des popes comme, entre des ravins, la voix du tonnerre, ce culte où le prêtre n'est lui-même qu'une poussière sonore sous les pieds du tzar, seul représentant de Dieu, le lien miséricordieux et mystique entre la souffrance certaine de l'homme et la douteuse clémence du Très-Haut. Et je n'ai pas caché mon impression devant les monastères crevant

de richesses, avec aux pieds et le front dans la poussière, des hommes crevant de faim : tout cela parce que je l'ai vu et que peu m'importe la conclusion qu'on en tire.

La mienne a, au moins, le mérite d'être sincère et réfléchie. Les Russes nous donnent le spectacle d'une civilisation qui peut blesser nos préventions occidentales, mais qui s'impose par la logique des origines et la grandeur des choses accomplies, d'une civilisation à laquelle nous devons le respect, ne fût-ce que pour les grands esprits qui l'ont conçue, d'une civilisation contre laquelle se briserait le courant de nos propres idées. L'Allemagne y a tenté et elle y a gagné la haine. Davantage cependant, à l'origine, on se méfiait de nous, les promoteurs du grand mouvement émancipateur dans l'Europe de l'ouest, de nous qui avons fait 89 et qui vivons en République depuis vingt ans. Notre sagesse a été de prouver, en toutes circonstances, que nous ne prétendions imposer à aucun autre peuple les bienfaits d'un état de choses satisfaisant peut-être pour nous seulement.

J'ajouterai que les empereurs d'Allemagne, d'Autriche, les rois d'Italie et d'Espagne fussent-ils secoués de leurs trônes, la grande émeute européenne viendrait mourir aux pieds tranquilles du tzar dont l'autorité procède d'un tout autre principe et dont on ne toucherait un cheveu qu'en ébranlant la religion pour laquelle des millions d'hommes se feraient tuer avec joie demain, comme hier, comme aujourd'hui. Il faut n'avoir pas vu ce qu'est cette piété populaire en Russie, pour imaginer que les crimes même isolés des nihilistes puissent changer quelque chose à ce qui repose sur une base pareille, un grand peuple agenouillé. Que sont quelques gouttes de sang, même royal, dans cette mer! Vingt tzars seraient assassinés que celui-là prendrait aussitôt leur place qui prouverait qu'il est, même par quelque lointaine origine, un tzar. Le prestige n'en serait que plus grand de porter une couronne auréolée par le martyre.

Oui! le tzar est vraiment le père du peuple, en Russie. Il incarne dans une forme humaine, le grand principe démocratique dont nos institutions ont fait une simple entité. Nul ne semble — et ma franchise passée me défend de tout soupçon de flatterie — avoir mieux compris la grandeur de ce rôle que le souverain actuel, qui adore son peuple, comme le père, dans ses origines, qui — comme le lion ses petits — le défend jalousement, qui entend garder de toute souillure étrangère ce grand fleuve de sang slave dont les affluents poussent jusqu'en Asie comme un immense réseau de veines. Que toutes les chimères du progrès s'inclinent devant cette victoire, et toutes les ombres de l'utopie devant cette lumière. C'est le vœu de tous ceux qui mettent le principe sacré des nationalités au-dessus des recherches matérielles du bien-être, de ceux qui veulent avant tout une Patrie !

Patrie ! Nous-mêmes n'en resterons une qu'à la condition de défendre l'héritage de gaîté et de vaillance des aïeux, la belle tradition gauloise et latine qui nous fit les maîtres du monde dans les choses de l'art et dans les choses de l'esprit, celles que la grande Catherine II voulait nous prendre. Nous ne demeurerons la France que par la salutaire méfiance de l'étranger, que par le culte exclusif de tout ce qui a fait notre propre gloire, que par un grand recueillement en nous-mêmes. Ce sont les bienfaits cruels, mais réels que la guerre dernière nous a apportés.

Et la sympathie russe nous vient de cela.

Dans les promiscuités hideuses du cosmopolitisme financier, rêvant d'abaisser tous les peuples sous l'affront d'un même niveau de métal, nous avons su garder la tête haute, et l'estime de l'Europe nous est revenue de cette attitude particulièrement fière chez des vaincus.

Aux deux extrémités de l'Europe deux grands peuples affirment, depuis vingt ans, leur volonté absolue de rester eux-mêmes, de repousser l'invasion étrangère sous quelque forme qu'elle se pré-

sente, d'être l'une et l'autre cette chose surannée et sublime : une Patrie!

Voilà pourquoi, ayant le même sentiment de séparatisme national au cœur, la Russie et la France, pour la défense du même principe sacré, ont mis, l'une dans l'autre, leur main.



TABLE DES CHAPITRES

